

FRED
SABERHAGEN

Stephen R. Donaldson

Connie Willis

Roger Zelazny

Poul Anderson

Edward Bryant

Larry Niven



8

**LA BASE
BERSERKER**

**LES
BERSERKERS**

L'ATALANTE

Fred Saberhagen

LES BERSERKERS

LIVRE HUITIEME

LES MACHINES DE MORT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ISABELLE PAVONI

L'ATALANTE
Nantes

LES BERSERKERS

Du même auteur dans la même collection :

Les machines de mort
Frère assassin
La planète du berserker
Le sourire du berserker
L'homme berserker
Le trône berserker
Léviathan, l'ombre bleue

Photo de couverture : cliché l'Atalante, avec l'aimable autorisation de l'E.N.N.A. de Nantes ;
remerciements à Françoise Thibault.

BERSERKER BASE

© Fred Saberhagen, 1985
© Librairie l'Atalante, 1996, pour l'édition française

ISBN 2-905158-028-4

ISSN 0993-4855

LA BASE DES PRISONNIERS

VAINCU, à la merci de la satanée machine qui l'avait capturé, Lars Kanakuru avait passé les premières minutes à maudire la carcasse de métal qui lui refusait le coup de grâce. Le berserker infernal restait sourd à ses imprécations, qu'il ne pouvait pas ne pas entendre, comme il avait ignoré le missile que l'homme lui avait lancé de son petit appareil monoplace. Lars ne sut jamais ce qu'était devenu le projectile. En revanche, il avait regardé sur ses instruments l'abominable berserker déployer des champs de forces tentaculaires sur des kilomètres pour piéger le véhicule spatial, et il s'était aussitôt vu et senti attiré dans l'étreinte de la mort.

Pas une mort instantanée. Non, il n'aurait pas cette chance. Si cette machine berserker avait déjà observé des assauts suicidaires d'humains fanatiques, ils étaient sans doute assez rares pour qu'elle s'intéresse à leurs auteurs. Et elle avait manifestement jugé celui-ci digne d'un examen.

Lars n'avait pas d'arme dans la petite cabine de son appareil pour se supprimer au plus vite. Et avant d'avoir réussi à en confectionner une à partir du matériel à sa portée, il perçut le chuintement d'un gaz, injecté dans l'air qu'il respirait, et perdit connaissance...

À son réveil, il ne se trouvait plus dans son chasseur. La tête douloureuse, il gisait par terre, sur une surface dure et inconnue, prisonnier d'une petite cellule sans porte ni fenêtre. Une faible clarté rougeâtre filtrait par un orifice, quelque part au plafond, et de l'air tiède sifflait doucement autour de lui.

Il s'assit. La pesanteur de toute évidence artificielle le soutenait, conforme aux normes terrestres. Dans une cellule de cette taille, impossible de se redresser, de marcher ou même de ramper sur plus de deux ou trois mètres dans aucune direction.

Lars ne se réjouissait pas d'être toujours en vie. La mort, c'était maintenant une certitude, ne viendrait plus le délivrer rapidement. La machine allait d'abord l'étudier.

Au même moment, il s'aperçut que la perspective du suicide ne le tentait plus et que, au fond, elle l'avait toujours rebuté.

Ainsi, un berserker l'avait capturé. D'autres que lui avaient survécu à cette épreuve et ils avaient rejoint leurs frères humains pour en témoigner – rares, en réalité, ils n'avaient dû leur salut qu'à un miracle. Très peu de miraculés en somme, à travers les millions d'années-lumière cubes et les siècles où les humains avaient combattu les berserkers.

Spationaute chevronné, Lars sut presque dès son réveil qu'il voyageait en espace profond. Certains indices ne trompaient pas sur le déplacement, les modifications de la pesanteur et les sensations de tiraillement qui en résultaient. La machine qui le séquestrait dépassait la vitesse de la

lumière au mépris de tous les principes mathématiques, l'entraînant dans un autre secteur de la Galaxie par une route qu'il n'avait aucun moyen de déterminer.

Le monde inanimé de l'hyperespace n'était jamais complètement naturel au corps humain. Mais il était depuis longtemps familier à Lars Kanakuru, et de s'y trouver à présent, curieusement, le rassurait presque. Personne ne l'aurait secouru en espace normal, dans la région de sa capture. Ce petit secteur de la Galaxie, il en était sûr, appartenait désormais au territoire des berserkers, de même que les quelques planètes qui y évoluaient. Il avait jadis habité l'une d'elles...

Son environnement immédiat lui permettait de rester en vie, pas davantage. Il refit le point, plus précisément cette fois. On lui avait ôté sa combinaison spatiale et vidé les poches. Il avait encore ses vêtements et les bottes légères qu'il portait sous l'équipement de combat réglementaire de l'arme dans laquelle il servait.

Lars baignait dans une lumière rougeâtre indécise, prisonnier d'une cellule habillée de métal ou de céramique – il ne savait pas au juste – du sol au plafond. Il y avait de l'air, bien sûr, de nature et de pression permettant la respiration et où se mêlaient de temps à autre des relents inorganiques insolites. Il ne tarda pas à découvrir une réserve d'eau, de l'eau presque glacée qui jaillissait à la demande d'un robinet mural au-dessus d'un petit orifice où se trouvaient les conduites.

Lars repensa au combat spatial, à la mission qui l'avait conduit dans cette cellule. Il ferait mieux la prochaine fois. Il se le répétait sans cesse. Comme s'il ne parvenait pas à se persuader qu'il n'y aurait pas de prochaine fois, pas pour lui.

Puis il réfléchit à l'avenir, non sans mal. En principe, les berserkers tuaient rapidement ; la souffrance humaine n'était pas essentielle pour eux. Ils étaient programmés pour ne se satisfaire que de la non-existence humaine. Mais Lars ne devait plus trop compter maintenant sur une fin proche.

Alors il s'efforça de ne plus y penser, parce que rien de ce que les berserkers réservaient à leurs prisonniers, à ce que l'on en savait, ne valait jamais mieux qu'une mort expéditive. Leur sort était en fait, à moins d'un de ces rares sauvetages miraculeux, beaucoup plus terrible.

Autant songer au présent. Lars Kanakuru se dit qu'il n'y avait très probablement pas d'autre être vivant à de nombreuses années-lumière. Mais il s'avisa presque aussitôt que ce n'était pas rigoureusement exact. Son corps, comme celui de tout homme, abritait nécessairement une cohorte de micro-organismes. Ainsi, il transportait toute une population. Cette idée lui procura une étrange sensation de réconfort.

Il avait déjà l'impression de se trouver dans un état psychique de plus en plus bizarre.

Dans sa petite cellule plus que rudimentaire, comment ne pas perdre la notion du temps ? Mais à la longue – après des heures, voire une journée peut-être – il s'endormit et rêva.

Lars vit en songe devant lui un tableau de bord de vaisseau couvert d'indicateurs électroniques, et il comprit à quelques indices qu'il se trouvait dans un nouveau modèle d'appareil de combat. Il s'en réjouit car cela signifiait qu'il avait échappé au berserker. Cependant, d'autres problèmes l'attendaient. Un moniteur avait quelque chose de très singulier ; il affichait des couples de mots qui rimaient et il importait que Lars en découvrit le sens. Mais il n'y arrivait pas.

Ce rêve n'avait rien de très effrayant ; toutefois, il ressemblait au réel de manière si saisissante que Lars en sortit tout en sueur, grattant nerveusement le sol lisse et tiède. Un rêve vraiment très étrange.

Il gisait là, inerte, sonné. Il avala un peu d'eau et il aurait volontiers mangé aussi s'il avait eu de quoi. Enfin, il n'était pas encore très affamé. La machine berserker le nourrirait en temps utile. Si elle avait voulu le tuer, elle l'aurait déjà fait. Après s'être de nouveau assoupi, il se réveilla.

Il prit alors conscience que le berserker n'était plus en hyper-espace.

Malgré les masses de métal autour de lui, il perçut des bruits et des vibrations très étouffés suggérant de lourdes manœuvres d'amarrage. Il se dit que la machine avait sûrement rejoint sa base, et qu'il ne tarderait pas à savoir ce qui l'attendait exactement.

Peu après, un mur de la cellule s'ouvrit pour laisser entrer une unité mobile venue le chercher. Son corps de métallocéramique moitié moins grand que Lars évoquait surtout une fourmi. Elle ne lui dit rien et lui n'opposa aucune résistance. Elle lui apportait une combinaison spatiale, non pas la sienne mais de confection humaine, apparemment, et à sa taille. Elle provenait sûrement d'une autre capture et il n'en était pas moins certain que son propriétaire avait péri. Elle portait un insigne défraîchi difficile à lire dans la faible clarté rougeâtre.

L'unité jeta la combinaison aux pieds de Lars, manifestement pour qu'il l'enfile au lieu de s'interroger sur son origine. Le prisonnier aurait pu faire l'imbécile, donner du fil à retordre à son ravisseur, mais la mort ne l'angoissait plus. Il mit la combinaison et la ferma complètement. La réserve d'oxygène était pleine et odorante.

Puis la machine l'entraîna hors de la cellule dans des zones sans air. Le trajet ne fut pas très long, seulement quelques centaines de mètres, dont une série de virages difficiles, sur un parcours malaisé pour un humain. La majeure partie s'effectua en faible gravité, naturelle de toute évidence. Il y avait des différences subtiles qu'on décelait avec l'expérience. À peu près à mi-chemin, la machine fit sortir Lars de sa grande geôle berserker sous un ciel étoilé sans atmosphère, sur une surface rocheuse sillonnée d'ombres allongées que projetait un soleil bleu opalin. Lars ne s'était pas trompé sur la pesanteur ; il foulait le sol d'une planète. Aussi loin que portait son regard vers l'horizon proche, il ne distinguait que des crevasses et un cortège de fantômes de poussière que soulevaient, non pas le vent, mais des charges électriques à la dérive. Lars avait déjà observé des apparitions semblables sur un autre monde éteint. La planète était sûrement de dimension réduite, à en juger par la proximité de l'horizon, la gravité très inférieure aux normes terrestres et l'absence d'atmosphère. La vie avait certainement disparu, sans doute bien avant l'arrivée des berserkers.

On eût dit qu'ils étaient venus s'y installer. Leurs constructions, tours, puits de mines et autres structures plus mystérieuses, couvraient presque tout ce que Lars apercevait du paysage inanimé.

Il n'était pas difficile d'en déterminer l'origine, ni d'ailleurs la fonction. Que construisaient d'ordinaire les berserkers ? De gigantesques chantiers d'où sortaient les unités d'appoint et des hangars de réparation pour celles endommagées au combat. Lars étudiait attentivement – en y repensant, plus tard, il eut l'impression que la machine s'était arrangée pour que rien ne lui échappe – la puissance et la majesté diabolique du site.

Puis il suivit son guide dans une galerie souterraine très étroite, se dérobant ainsi au vif éclat du soleil bleu opalin qui perçait sa visière.

Une porte se referma derrière lui, puis une autre, le confinant dans une petite chambre de roche polie. De l'air se mit à chuintier autour de lui et un panneau coulissant s'ouvrit. De l'air, du bruit et une découverte soudaine. Il n'était plus seul. Il y avait d'autres prisonniers ; des humains. À l'instant où il en prit conscience, Lars éprouva une immense surprise, même s'il ne put se l'expliquer ensuite.

Des voix humaines lui arrivèrent aux oreilles. Des silhouettes humaines, également en tenue spatiale, levèrent les yeux vers lui. Il découvrit un petit groupe de quatre humains, dont deux femmes.

Trois se redressèrent en le voyant approcher. L'une des femmes resta assise par terre, dans une attitude qui témoignait d'une totale indifférence.

Lars se présenta : « Sous-lieutenant Lars Kanakuru, Forces alliées des Huit Mondes.

— Capitaine Absalom Naxos, Corps de défense stratégique des Nouvelles-Hébrides. » L'homme avait lâché ces mots comme s'il s'était agi d'une information urgente. C'était un impétueux à l'air

affamé, avec des sourcils de jais qui paraissaient artificiels sur son visage blême et un léger soupçon de barbe qui s'évertuait sans grand succès à pousser.

« Content de vous voir, dit Lars. J'aurais préféré vous rencontrer dans d'autres circonstances...

— Et nous donc ! Il n'y a pas de bonnevies ici. »

La femme qui avait pris la peine de se lever, plus jeune et plus jolie que l'autre, avança d'un pas timide. « Pat Sandomierz. Simple civile.

— Bonjour. » Lars serra la main qu'elle lui tendait. Au fond de la salle résonnait toujours à travers la roche un bruit de machinerie, tantôt à peine audible, tantôt plus fort. Il provenait sans doute des opérations minières et de construction non loin de là.

Pat avait vraiment de jolis yeux gris-bleu. Elle raconta qu'un berserker avait attaqué le vaisseau de tourisme où elle se trouvait et qu'il l'avait enlevée. L'équipage et le reste des passagers étaient sûrement morts.

« Je m'appelle Nicolas Opava. » L'autre homme du groupe donnait une impression générale de mollesse. Sa peau naturellement sombre lui épargnait la pâleur des prisonniers. Lars lui trouvait un air de désespéré. Opava déclara qu'un berserker l'avait capturé sur une base scientifique isolée dont il composait à lui seul le personnel humain.

La seconde femme, Dorothée Totonac, était un peu plus âgée que ses compagnons et plutôt renfermée. D'ailleurs, ce fut Pat qui révéla son nom à Lars ; Dorothée avait enfin daigné se lever, mais elle se contenta d'un hochement de tête en guise de salut.

Lars demanda depuis quand ils étaient prisonniers. D'après la réponse, aucun d'eux n'avait dû passer là plus de quelques jours. Un débat s'était engagé sur les méthodes de mesure du temps lorsque l'attention de Lars fut attirée par ce qu'il aperçut derrière l'embrasure d'une porte restée ouverte. Dans la cellule voisine, à peu près de la même taille que celle où il se tenait, étaient réunis d'autres êtres vivants, une dizaine environ. Mais il ne s'agissait pas d'humains.

Lars saisit Nicolas Opava par le bras. « Ce ne seraient pas des Carmpans ? » demanda-t-il, baissant d'instinct la voix. Malgré les nombreux vols spatiaux à son actif, il n'avait jamais rencontré une seule de ces créatures. Toutefois, il avait identifié du premier coup d'œil leurs corps robustes et trapus ; tout homme instruit de n'importe quelle planète les aurait reconnus. Les images de Carmpans étaient plutôt rares mais tout le monde en avait vu.

Opava ne répondit que d'un signe de tête affirmatif très las.

« Nous sommes en bons termes avec eux, expliqua le capitaine Naxos par souci de précision. Les conditions étant ce qu'elles sont, nous tous bloqués ici, ils ont pris le parti de se montrer sociables. »

Lars fixait les Carmpans du regard. Ce qu'il avait entendu dire était vrai : leurs corps, à la fois volumineux et anguleux, n'étaient pas sans ressembler à des machines. Mais personne n'aurait jamais qualifié l'esprit carmpan de mécanique.

Outre des capacités mentales surprenantes, voire inquiétantes, selon les normes terrestres, ils avaient aussi la réputation de se tenir à l'écart des humains. Pourtant l'un d'eux s'avança alors, d'une démarche lente, chaloupée, mais qui ne manquait pas d'élégance, vers le petit groupe de la cellule voisine.

« Il vient saluer le nouveau, je parierais », fit Pat Sandomierz.

Elle avait raison. La créature massive (pourvue de deux bras et de deux jambes entièrement recouverts d'une peau de synthèse squameuse ou de vêtements ajustés ? difficile de savoir) se dirigeait droit sur Lars. Les autres humains eurent un léger mouvement de recul.

« Impossible, ici, de souhaiter la bienvenue. » Sa voix, d'une étonnante clarté, avait des inflexions terriennes, mais la bouche et la gorge qui la produisaient, trahissaient manifestement d'autres

origines. « Il reste toutefois permis d'espérer que la chance vous soit favorable, et nous nous y employons, mes frères carmpans et moi-même.

— Merci. J'en espère autant pour vous. » Que dire à un étranger ? « Comment avez-vous été capturés ? »

Un appendice semblable à un bras fit un geste. La grande bouche surnaturelle articula des mots de terrien avec une troublante précision : « Bien malencontreusement, mon ami. » Après quoi, la créature leur tourna lentement le dos et s'en fut rejoindre les siens. Était-elle mâle ou femelle ? Lars n'en avait aucune idée. Il avait entendu dire que la distinction intéressait assez peu les Carmpans eux-mêmes.

« Je croyais qu'ils ne nous parlaient jamais aussi librement », murmura Lars, les yeux rivés sur le dos qui s'éloignait.

Pat ne put que lui répéter les explications du capitaine Naxos : les Carmpans pouvaient, comme en ce moment lorsqu'ils s'y voyaient contraints, se révéler d'excellente compagnie. Et pourtant, le berserker avait eu la prudence de leur affecter une salle distincte, conscient de la nécessité d'une séparation psychologique entre les deux groupes de spécimens biologiques.

Lars se sentait maintenant tenaillé par la faim et il y avait à disposition quelque chose qui pouvait passer pour de la nourriture, ces espèces de biscuits verts et roses mentionnés par les rares survivants des geôles berserkers. Il voyait les Carmpans, dans leur salle, qui mâchonnaient des biscuits de couleurs différentes. Il mangea, et ses compagnons lui indiquèrent une cellule individuelle qu'il pouvait s'attribuer pour dormir ou s'isoler un peu. Elle ressemblait beaucoup à celle du vaisseau berserker, sauf qu'elle était creusée dans le rocher et qu'elle demeurait toujours ouverte. Il y en avait une similaire pour chaque prisonnier, plus une autre inoccupée. Elles étaient toutes desservies par un petit couloir attenant à la salle commune.

Exténué, Lars s'allongea sur la couverture prévue à cet effet et il laissa ses yeux se fermer, se sentant mystérieusement lié à ses nouveaux compagnons. Comme si, malgré le sommeil, il percevait toujours leur présence autour de lui.

Il rêva encore et le mystérieux tableau de bord lui réapparut, ainsi que le moniteur affichant des mots qui rimaient entre eux et qu'il ne pouvait pas déchiffrer.

À son réveil, il tourna d'instinct la tête sur le côté. Sa ligne de vision dépassait l'ouverture de sa cellule et parcourait en diagonale le petit couloir, jusque dans la salle commune. Au-delà, il apercevait la salle des Carmpans et l'un d'eux, qui l'observait. Leurs regards se croisèrent un instant et l'extraterrestre se détourna.

Les Carmpans jouissaient selon les dires de facultés mentales hors du commun ; les prophètes de la probabilité étaient des leurs. Et au moins certains d'entre eux avaient en outre prouvé leur aptitude à établir des contacts télépathiques malgré des distances prodigieuses ; Historien Trois en était un exemple, célèbre, notamment, pour ses communications avec la Terre. Lars n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'il devait son rêve frappant de réalité aux facultés mentales des Carmpans. Mais en quoi cela pourrait-il les intéresser d'influer sur ses rêves ou même qu'il rêve seulement ?

S'efforçaient-ils de transmettre un message par télépathie ? Bien sûr, Lars retrouvait en songe ce moniteur depuis quelques jours, avant son arrivée sur cette base et avant qu'il n'apprenne la présence des Carmpans. Mais ce n'était sans doute pas un argument contre la télépathie ; d'ailleurs, il en avait conscience, les humains n'y connaissaient pas grand-chose. Le temps, à son avis, n'était peut-être pas toujours une barrière réelle.

Le rêve pouvait donc être un moyen de transmettre un message secret que les berserkers n'auraient aucune possibilité d'intercepter. Dans cette éventualité, Lars résolut de garder le silence à ce sujet.

Les quatre autres humains étaient tous éveillés lorsqu'il les rejoignit dans la salle commune. Pendant que l'un mangeait, deux discutaient et le dernier – Opava, cette fois – déambulait autour d'eux d'un pas léthargique. Dorothee Totonac avait toujours son air triste, mais elle le salua. Lars grignota d'autres biscuits verts et roses tout en échangeant quelques mots avec ses compagnons.

Personne ne mentionna de rêves étranges. Et personne ne souligna que le cerveau berserker dirigeant la base avait sûrement trouvé moyen de les épier et de les écouter, mais Lars avait la certitude que tous s'en doutaient. Et de cacher ne fût-ce qu'un rêve à l'ennemi lui procurait une vague sensation de puissance.

La discussion n'avait pas beaucoup progressé lorsque la porte par laquelle on l'avait introduit dans la section des prisonniers s'ouvrit. Plusieurs machines d'escorte à la forme de fourmis entrèrent. Elles n'apportaient pas de combinaisons spatiales. Les humains se turent et, comme en réponse à un signal, ils se levèrent et s'immobilisèrent devant l'ennemi.

Il y eut un instant de silence. Puis la porte dans la troisième cloison, que Lars avait toujours vue fermée, s'ouvrit à son tour en coulissant, révélant une galerie baignée d'une clarté rouge.

Le capitaine Naxos s'anima brusquement, inquiet. « Ça, c'est nouveau. Depuis que je suis là, ils n'ont jamais ouvert cette porte. » Il était, de quelques heures au moins, le plus ancien prisonnier.

Les six machines-fourmis gesticulaient, désignant la porte aux prisonniers.

« On dirait qu'ils vont nous emmener », murmura Pat Sandomierz.

Lars ne voyait pas comment gagner du temps, ni de raison d'essayer. Ses compagnons et lui se mirent en route à la suite des petites machines dans un passage pressurisé doté d'une atmosphère et d'une pesanteur aux normes terrestres.

« Les Carmpans tolèrent assez bien notre mode de vie. Mais l'inverse n'est pas aussi vrai, à ce qu'on m'a dit », commenta Dorothee, moins maussade et comme ravie d'explorer une nouvelle galerie.

Personne n'avait très envie de discuter. Le couloir ne dépassait pas les trente mètres. À l'autre extrémité, il se ramifiait vers plusieurs chambres creusées dans la roche, plus grandes que les cellules individuelles des prisonniers mais plus petites que leur salle commune. Des machines d'aspect insolite les encombraient. Les humains se regardèrent, ébahis ; aucun ne parvenait à identifier l'attirail devant eux.

Lars entendit un bruit et tourna la tête. Cinq Carmpans, que menaient les petits guides berserkers, débouchèrent à leur tour dans le secteur des chambres remplies de machines sophistiquées.

La galerie se mit à grouiller de corps vivants et d'unités mécaniques. À présent, chaque prisonnier humain se voyait flanqué – était-ce un hasard ? – d'un Carmpan. Lars et son nouveau compagnon furent conduits dans l'une des chambres pleines de machines. Il y avait deux lits. Pour commencer, Lars regarda les robots allonger le Carmpan et le connecter à l'équipement au moyen de fils électriques et d'autres dispositifs plus mystérieux. Lui-même fut ensuite conduit au second lit et forcé à s'y étendre. Les petits berserkers-fourmis lui immobilisèrent les membres et lui posèrent des électrodes sur la tête.

Des idées bizarres lui traversèrent aussitôt l'esprit, comme projetées de l'extérieur. Des images visuelles lui venaient, saugrenues et indéchiffrables bien que distinctes.

Selon toute vraisemblance, on effectuait des réglages. Les images se faisaient plus cohérentes. Et enfin, Lars perçut quelques mots nets et sans équivoque :

Je suis carmpan. Ne vous effrayez pas plus que de raison. Je ne crois pas que le berserker nous veuille du mal pour le moment.

Lars reçut clairement le message du Carmpan ; lui arrivait-il directement ou par l'intermédiaire de

la machinerie ? Il rouvrit les yeux, mais les lits étaient ainsi disposés qu'il ne voyait pas son partenaire. La chambre rocheuse lui paraissait bien moins réelle que les messages étranges qui circulaient depuis peu dans son crâne.

Il tente d'utiliser en même temps votre cerveau et le mien. Nos modes de pensée sont très différents et, pourtant, cette ingénieuse machinerie peut les rendre compatibles. Ensemble, nous pouvons accomplir davantage que séparément. Il cherche à se servir de nos cerveaux pour sonder les contrées lointaines où...

Quelque chose s'enclencha en silence dans l'ingénieuse machinerie et le contact fut coupé. Toutefois, Lars avait eu le temps de comprendre la situation ou, du moins, de se forger une théorie. En toute logique, le grand ordinateur qui contrôlait et dirigeait la base devait utiliser conjointement leurs deux cerveaux biologiquement différents pour accomplir ce dont ni l'un ni l'autre pas plus que la machinerie berserker n'étaient capables isolément : sonder la région de l'espace visée lors de la dernière sortie des unités d'assaut.

Cette première séance exténuante consacrée à des tests et à des explorations prit des heures. Lars eut des visions fugitives de traces de vie et d'activité sur plusieurs mondes et sur des vaisseaux dans l'espace. Il avait du mal à interpréter ces observations et ces sensations indépendantes de sa volonté. Le Carmpan était probablement aussi impuissant que lui. Le berserker se servait d'eux comme d'un équipement radio animé...

Aucun message radio ne pourrait traverser l'espace plus vite que la lumière. Mais, de toute évidence, les signaux du cerveau – si le terme pouvait s'appliquer à ces transmissions immatérielles – ne se heurtaient pas à cet obstacle.

Une autre révélation s'immisçait dans la conscience de Lars, sans doute suscitée par la froide investigation du berserker, contraint, pour une raison obscure, d'abandonner quelque chose en échange des connaissances qu'il y puisait. Le prisonnier comprit que de grandes unités berserkers, une dizaine au moins, avaient récemment été lancées depuis la base et que l'exercice de télépathie avait pour but, à une distance impossible, voire irréaliste par d'autres modes de communication, de déterminer comment se déroulaient leurs offensives.

La séance fut interrompue. Les guides déconnectèrent et emmenèrent le Carmpan avec lequel il était couplé, et ils en firent entrer un autre. Lars en conclut qu'ils étudiaient différentes paires de cerveaux vivants, toujours un humain et un Carmpan, en quelque sorte branchés en... série ? en parallèle ? Chercher un équivalent électronique avait-il du sens ? Il se rendait bien compte que les deux types de cerveaux étaient sûrement plus ou moins complémentaires et que les berserkers espéraient pouvoir en profiter.

Quand l'ingénieuse machinerie fut réactivée, Lars eut l'impression que ce contact forcé était plus désagréable au Carmpan qu'à lui-même.

Quand on lui ôta enfin les fils électriques, il eut le droit de se lever. Il ignorait combien de temps la séance avait duré. Exténué comme après une course ou un combat de plusieurs heures, il put regagner sa cellule, les autres prisonniers l'imitant d'un pas aussi laborieux.

Les guides leur accordèrent un petit moment de répit pour manger et se reposer.

Ils furent ensuite ramenés dans la galerie pour une nouvelle série de tests et d'expériences. Certains prisonniers humains montrèrent alors les premiers signes de désordre mental. L'épuisement devint la norme. Mais jusque-là, les effets secondaires demeuraient supportables.

Les séances se succédèrent pendant sûrement plusieurs jours, toutes consacrées, selon Lars, à des tests et participant à une forme d'entraînement. Les partenaires les plus compatibles enfin déterminés, ils furent mis au travail par deux.

Les séances de pure télépathie débutèrent seulement alors.

De nouveau couplé à un Carmpan (il n'avait encore aucun moyen de les distinguer les uns des autres), Lars eut à endurer de fortes interférences mentales, une grande confusion, un vrai charabia... troubles engendrés par le contact du cerveau carmpan en alternance avec la froide investigation des circuits du berserker.

Le temps se déforma. Passé et futur se mêlèrent dans l'univers de l'intelligence alerte du Carmpan et de la pensée fulgurante de Lars Kanakuru. Des images distinctes filtrèrent de nouveau, issues d'autres cerveaux. Des images fragmentaires, quasi inintelligibles. Elles pénétraient l'esprit du Carmpan pour s'en échapper si vite que Lars les entrevoyait à peine.

Tout à coup, un fragment fut retenu, puis éjecté. Non par Lars, mais par le Carmpan qui le transmettait à son cerveau.

Cache ceci, mon ami, mon partenaire humain. Tu dois cacher ceci à tout prix. N'en laisse rien voir au berserker...

Lars s'efforça de lui répondre, bien qu'il lui fût à cet instant presque impossible de former une pensée autonome cohérente.

Alors, un autre fragment fugace se présenta : *Cache ceci.*

Puis quelque chose éclaira le paysage mental, le calcina et le gela, le tout en un éclair. Et juste après, de façon aussi soudaine, le monde plongea dans les ténèbres.

En pleine errance à présent dans quelque pays des songes, Lars comprit brusquement que le Carmpan, comme lui branché sur la machine, était mort. Il l'avait peut-être su avant le berserker ou au même instant.

Mort à la tâche, sans doute tué par la machine. À la manière dont Lars percevait la situation, le berserker avait dû juger le « malevie » incontrôlable, coupable de trahison, de quelque supercherie télépathique. Mais il ignorait laquelle exactement, et s'il avait été lésé de quoi que ce fût au profit de l'humain. Sinon, il serait déjà en train de mettre sens dessus dessous le cerveau de Lars Kanakuru...

*

... deux fragments à dissimuler, avait dit le Carmpan.

Le *programme Rémora* en était un. Un simple nom. Celui d'un programme informatique ? Ou, qui sait ? du programme de réarmement d'un monde, quelque part, s'efforçant de préparer sa défense contre les berserkers ? Quant à la nature exacte du « programme Rémora », sa localisation ou la raison pour laquelle il devait rester secret, Lars n'en avait aucune idée.

L'autre fragment lui semblait encore moins évocateur : *qwib-qwib*. Ce n'était même pas un vrai mot, au sens propre, dans aucune langue connue de lui en tout cas.

Son impression générale à partir des visions télépathiques perçues jusqu'ici était que trois au moins sur les dix berserkers en mission effectuaient un travail satisfaisant. Dans d'autres cas, les machines rencontraient certaines... difficultés. La vie, dans ses nombreuses manifestations, pouvait s'avérer d'une endurance et d'une opiniâtreté extraordinaires.

Une nouvelle petite pause fut consentie aux unités de vie télépathiques. Puis une autre séance commença. Et maintenant, à travers le filtre d'un cerveau carmpan différent (et peut-être plus malléable ?) Lars discerna un segment de la vie d'humains extrêmement éloignés.

Et cette information, cette vision, il n'eut d'autre choix que de la transmettre...

LES RESSOURCES DE L'HOMME

L'*Espérance d'Aster* mesurait plus de cent mètres de haut – sphère parfaite hérissée de pales, d'antennes, de scanners et incrustée de sabords pour les lasers, de hublots et de récepteurs. Elle quitta d'abord son orbite autour de son monde, telle une boule d'acier catapultée, les flancs étincelants de la lumière directe du soleil de son système. Accélérant pour atteindre sa vitesse de croisière de 0,85 c, elle dépassa les planètes extérieures – Luscinia et ses gigantesques traînées d'hydrogène pur et froid, puis Littorine la solitaire aux couleurs chatoyantes à la limite du spectre – pour gagner l'obscur clarté de l'au-delà. *L'Espérance d'Aster* était le chef-d'œuvre de son peuple, la réalisation la plus achevée dont il eût jamais été capable. C'était préférable : elle ne reviendrait pas avant des siècles.

Trois cent quatre-vingt-douze personnes exactement se trouvaient à son bord.

Ces gens étaient aussi les meilleurs qu'Aster eût à produire. Diplomates, méditechs, linguistes, biologistes et physiciens théoriciens, intellectuels et même bibliothécaires pour la gestion des vastes banques de connaissances que transportait *l'Espérance*, tous avaient reçu une formation intensive, surtout pour cette mission. Et ils comprenaient aussi la fine fleur du Service de la défense d'Aster, les jeunes « ordis » et les « technos », ainsi qu'on les appelait ; ils savaient manœuvrer *l'Espérance* au gré des vents de poussière de la Galaxie. Trois cent quatre-vingt-douze habitants d'Aster au total, sélectionnés, testés et préparés pour contribuer à la gloire de la planète à l'apogée de son histoire.

Trois cent quatre-vingt-dix d'entre eux étaient plongés en hypersommeil.

Les deux autres étaient supposés veiller sur le vaisseau. Mais non. Tout nus, ils cavalaient dans une coursive du niveau central qui desservait les chambres dépouillées et impersonnelles où les capsules cryogènes retenaient jalousement leurs occupants. Temple gloussait à l'idée que Gracias ne l'attraperait jamais si elle ne l'aidait pas un peu. La crème glacée dont elle l'avait aspergé lui dégoulinait encore sur la poitrine, mais si elle ne ralentissait pas, il n'aurait pas la moindre chance. Elle n'était sans doute pas plus intelligente, plus forte, mieux entraînée que lui ni plus expérimentée ; en revanche, elle était sûrement plus rapide.

C'était leur tour de garde à raison d'une semaine hors capsule tous les six mois jusqu'à leur mort. *L'Espérance d'Aster* transportait vingt-cinq équipes du Service de défense, qui constituaient le personnel suicide de la mission : vieillissant au rythme de deux semaines par an, ils ne reverraient jamais leurs foyers. Tous les autres pouvaient espérer vivre jusqu'au retour ; endormis pendant l'intégralité du voyage, ils arriveraient légèrement plus âgés qu'à leur départ. Mais le Service était contraint de veiller au bon fonctionnement du vaisseau jusque-là. Ainsi, les organisateurs de la mission s'étaient trouvés devant un choix difficile : soit remplir exclusivement *l'Espérance* de

technos et d'ordis, et prier pour qu'ils réussissent à assumer aussi les fonctions de diplomates, de physiciens théoriciens et de linguistes ; soit en écarter un certain nombre afin de laisser la place à des spécialistes. Les responsables avaient jugé que de savoir démonter *l'Espérance d'Aster* pièce par pièce, jusqu'au moindre processeur, et la remettre ensuite en état était le maximum exigible d'un seul individu, homme ou femme. Aussi avaient-ils décidé de confier la mission proprement dite à d'autres experts.

Par conséquent, le vaisseau manquerait d'ordis et de technos pour assurer le voyage de retour.

Devant ce dilemme, les agents du Service étaient naturellement censés vouer une partie considérable de leurs périodes de garde à la procréation. Ils pourraient transmettre leurs connaissances à leur progéniture. Et si des enfants naissaient bientôt, ils seraient assez grands lorsque *l'Espérance d'Aster* aurait besoin d'eux pour rentrer.

Temple et Gracias ne désiraient pas vraiment d'enfants, mais les autres aspects de la reproduction les enthousiasmaient davantage.

Elle ralentit quelques secondes, juste pour lui donner de faux espoirs. Puis elle repartit comme une flèche. Il était plutôt passif en amour – et même dans sa conversation – si elle ne prenait pas la peine d'aviver le feu de son désir. Certains jours, un amant un peu passif, indolent et rassurant lui convenait tout à fait. Pas aujourd'hui. Non, elle débordait d'énergie aujourd'hui, de la tête aux pieds, et elle voulait un Gracias au mieux de sa forme.

Mais, jetant un coup d'œil moqueur par-dessus son épaule pour vérifier comment il s'en tirait, elle ne le vit plus derrière elle.

Où... ? Très bien. Il entendait mener la course à sa guise. En trichant, car il ne pouvait pas trop compter sur la vitesse. Quand Temple s'arrêta pour réfléchir et pour souffler, elle éclata de rire. Apparemment, il s'était engouffré dans une salle ou un réduit donnant sur la coursive pour trouver un raccourci – ou peut-être l'attirer dans une embuscade. Et elle n'avait pas entendu la porte automatique s'ouvrir ni se refermer car elle courait et respirait trop vite. Très bien ! Voilà le Gracias qu'elle voulait.

Mais où avait-il tourné ? Pas dans le poste de commande auxiliaire : cette salle n'avait pas d'autre issue. Et s'il était entré dans la chambre à capsules la plus proche ? Il serait obligé de prendre l'ascenseur pour descendre dans la coque et remonter ensuite. Ce serait risqué : il devrait deviner jusqu'où elle irait, dans quelle direction et à quelle vitesse. Elle avait donc une chance de renverser la situation à son avantage.

Le sourire aux lèvres, elle se dirigea vers la porte de la première chambre à capsules. L'ayant détectée, le battant s'ouvrit presque sans bruit, puis se referma sur elle. Habitée à voir les capsules cryogènes enserrées dans leur machinerie de soutien en triple exemplaire, chacune alimentée et commandée indépendamment, de sorte qu'une panne générale ne pourrait mettre la mission en péril, elle se dirigea sans traîner vers l'ascenseur.

D'après les indicateurs, il était libre. Gracias ne s'en servait pas pour monter. Parfait. Elle prendrait donc l'ascenseur pour gagner les niveaux supérieurs, et là, elle se cacherait, histoire de lui aiguïser l'appétit, de retourner sa ruse contre lui. Contente d'elle, elle s'approcha de la porte.

Mais lorsqu'elle passa devant, la cellule photoélectrique ne réagit pas. Aucun voyant ne s'alluma ; l'ascenseur resta inerte. Surprise, elle se campa franchement devant le capteur. Rien. Alors, elle se mit à sauter, à gesticuler. Toujours rien.

Bizarre. Pendant ses vérifications de routine le matin même, Gracias n'avait relevé qu'une anomalie mineure affectant un obscur circuit du synthétiseur de bière. Et Temple l'avait aidé à le réparer. Pourquoi l'ascenseur ne marchait-il pas ?

Songeant qu'elle devrait essayer celui de la salle voisine pour mesurer l'étendue du problème, elle s'élança vers la porte de la chambre.

Mais elle refusa de s'ouvrir, cette fois.

Temple s'y attendait si peu qu'elle percuta le battant – plus de stupeur que de mal. Pourtant âgée de presque trente ans, elle n'avait encore jamais constaté ce genre de panne. Une porte automatique s'ouvrait toujours ; et même verrouillée, il y avait un témoin extérieur pour le signaler. Mais d'après les indicateurs de celle-ci, elle était ouverte et fonctionnait normalement.

Temple fit une autre tentative.

Sans plus de succès.

Ce n'était pas seulement étrange, mais grave. Une panne très sérieuse. On ne l'avait pas décelée lors des vérifications ? Et si elle venait juste de se produire ? De toute façon, ce n'était plus le moment de jouer. *L'Espérance d'Aster* avait besoin d'aide. Sourcils froncés, Temple chercha des yeux le haut-parleur le plus proche pour appeler Gracias et l'avertir.

Elle le repéra sur le mur devant elle, à côté de l'ascenseur, et elle fit quelques pas dans cette direction.

Elle ne l'avait pas atteint que la porte s'ouvrit.

Gracias entra, une expression de nonchalance sur son visage basané, un sifflement peu mélodieux lui plissant la bouche. Il transportait une maigre paillasse sur l'épaule. La porte se referma normalement derrière lui.

« Tu allais quelque part ? » demanda-t-il, désinvolte, faussement intéressé.

Temple lui connaissait cet air-là, ce ton qu'il prenait. Elle le gratifia malgré elle d'un large sourire. « Salaud ! Je pourrais te mettre en pièces, dit-elle. Comment tu as fait ça ? »

Il haussa les épaules, essayant de cacher ses yeux pétillants de malice. « Le plus facilement du monde. Le poste de commande auxiliaire est juste là. » Il désigna d'un signe de la tête la direction de la salle devant laquelle elle était passée. « Les capteurs de mouvements du vaisseau savaient où tu étais. Ils t'ont vue entrer. J'ai provisoirement modifié le programme. J'ai dit à l'ordinateur de ne pas réagir en présence d'un corps plus petit que le mien. Te voilà encore coincée ici pour une heure.

— Tu devrais avoir honte. » Elle ne pouvait s'arrêter de sourire. Elle était ravie du stratagème. « Je n'ai jamais rien entendu de plus irresponsable. Si les autres ordi s'amuse aussi à reprogrammer l'ordinateur, il ne reconnaîtra même plus les lettres de l'alphabet à notre arrivée. »

Il évita de croiser son regard radieux. « Trop tard. » Affectant toujours une certaine nonchalance, malgré des signes manifestes du contraire, il jeta la paillasse par terre à ses pieds. « Coincée ici une heure de plus. » Alors il tourna vers elle ses yeux noirs pleins de convoitise. « Je ne voudrais pas manquer ça. »

Elle affecta l'exaspération. « Imbécile ! » Mais elle lui sauta presque dans les bras dès qu'il lui en donna l'opportunité.

Ils accomplissaient toujours leur devoir quand la sirène retentit et que l'ordinateur mit brusquement *l'Espérance d'Aster* en état d'alerte.

*

Temple et Gracias étaient respectivement le techno et l'ordi pendant leurs tours de garde. Le Service les y avait formés depuis quasiment la naissance. Ils avaient accès, par le biais de leur éducation et de l'ordinateur, à la majeure partie des connaissances qu'Aster avait acquises et des ressources dont les concepteurs et les constructeurs de *l'Espérance* l'avaient dotée. À certains

égards, ils couronnaient les efforts de leur monde dans sa longue ascension vers le futur : ils incarnaient, sûrement davantage que les diplomates et les bibliothécaires, ce pour quoi les Astérins luttèrent depuis trois mille ans.

Mais les termes eux-mêmes d'« ordi » et de « techno » étaient des atavismes, des bribes de mots antérieurs à la Collision, qui avaient subsisté – des vocables devenus à la fois magiques et absurdes pendant la période de barbarie inéluctable qui avait suivi la Collision. Des légendes gravées dans les mémoires parlaient des ordis et des technos qui avaient mené, au départ de la Terre, le grand vaisseau colonisateur *Aster* à travers le vide galactique à des centaines, voire des milliers d'années-lumière du berceau de l'espèce humaine. Sur ce vaisseau, comme sur tous les autres que les Terriens avaient envoyés protéger leurs semblables de quelque crise à présent oubliée, la plupart des passagers avaient dormi pendant tout le voyage – des siècles en espace normal ; les technos et les ordis avaient, quant à eux, vécu leur vie puis trépassé, génération après génération, veillant à la sécurité et à la sauvegarde du vaisseau, pendant que son ordinateur et ses scanners sondaient l'espace à la recherche d'une nouvelle planète pour ses dormeurs.

Une longue besogne, héroïque et titanesque, que celle de ces gardiens, hommes et femmes, qui dirigeaient le vaisseau. En un sens, ils avaient rempli leur mission ; car lorsque *l'Aster* atteignit sa dernière demeure, ce fut à la surface d'une planète riche en atmosphère compatible et en végétation, et presque dépourvue de faune concurrentielle. Son étoile était seulement à peine plus chaude que le Soleil, sa pesanteur à peine plus importante. Ceux qui se retrouvèrent à leur réveil sur le sol de ce nouveau monde plein de promesses avaient lieu de s'estimer chanceux.

Mais dans une certaine mesure, les ordis et les technos avaient échoué. La plupart de ses occupants en hypersommeil, *l'Aster* avait travaillé des centaines, voire des milliers d'années – et l'entropie ne s'arrête jamais. Des composants du vaisseau tombèrent en panne. Les ordis et les technos les réparèrent. D'autres lâchèrent et furent tant bien que mal rafistolées. *L'Aster* vit alors décroître ses réserves d'énergie et de matériel. Ce qui cédait était retapé au détriment du reste. Ce ne fut que par leur courage et leur ingéniosité que les ordis et les technos réussirent à prolonger l'existence du vaisseau. Mais ils ne purent l'empêcher de s'écraser.

La Collision bouleversa tous les projets des Terriens pour les passagers de *l'Aster*. L'ordinateur fut détruit, ses banques de données irrécupérables, inutilisables. Des incendies dévorèrent ce que le vaisseau comptait de livres traditionnels. Les instruments qui résistèrent furent surtout ceux qu'on n'était plus apte, faute de générateur d'ions, à faire fonctionner ni à réparer, par manque de matériaux pour fabriquer des processeurs. Les moteurs de *l'Aster*, que son tonnage avait ralenti à son entrée dans l'atmosphère, s'étaient consumés, puis refroidis à jamais.

Près de neuf cents hommes et femmes réchappèrent à la Collision, leur savoir et leur détermination pour seul viatique.

Que les descendants de ces pionniers aient réussi à subsister assez longtemps sur cette planète pour la baptiser *Aster*, lui insuffler la vie, lui donner un avenir, et pour se mettre à rêver des étoiles, des voyages spatiaux, de la Terre, témoignait davantage de leur détermination que de leur savoir. Une somme considérable de leurs connaissances ne leur étaient d'aucun secours. Les descendants des premiers ordis et technos savaient diriger *l'Aster*, mais ils n'entendaient presque rien à son fonctionnement sur le plan théorique. Et personne ne leur avait jamais inculqué comment s'acclimater à cette planète qui ressemblait surtout à une jungle. Quant aux dormeurs, pas moins de dix pour cent d'entre eux, selon la légende, avaient été des politiciens, et vingt pour cent des gens que les politiciens jugeaient essentiels : secrétaires, attachés de presse, gardes chargés de la sécurité, ou encore esthéticiennes. Restaient donc à peine six cents individus accoutumés à vivre plus ou moins en

contact avec la réalité.

Mais ils trouvèrent cependant les ressources pour faire front.

Ils réussirent d'abord à survivre, comme des animaux : par l'expérimentation (parfois fatale), ils apprirent à reconnaître les plantes comestibles ; ils se rappelaient suffisamment l'importance du feu pour le conserver avant l'extinction du brasier qu'avait produit l'épave de leur vaisseau ; ils s'organisèrent assez bien pour se partager les responsabilités.

Dans un second temps, ils s'acharnèrent à développer une société : ils trouvèrent des cailloux dont ils firent des outils pour travailler la végétation ; ils fabriquèrent des vêtements à partir de feuillage et du cuir de petits animaux ; ils apprirent seuls à construire des abris en rameaux tressés et ils préservèrent leur population.

Ensuite, ils luttèrent pour défendre leur nouvelle société. Après tout, à quoi cela les avançait-il d'avoir trouvé un monde s'ils étaient incapables de se battre pour lui ?

À la longue, ils reconstituèrent le savoir qu'ils avaient perdu.

L'évolution leur parut bien lente, et même interminable. Mais comparée à la manière dont les civilisations planétaires évoluent d'ordinaire, l'histoire des Astérins progressa à une vitesse ahurissante. Mille ans après la Collision, ils s'étaient souvenus de la roue. (Certains théoriciens prétendirent qu'elle n'avait jamais été lolalement oubliée. Mais pour justifier son utilité, il lui fallait une surface adéquate – or, Aster était une vraie jungle. Pendant des siècles, aucune roue ne fut aussi précieuse qu'une bonne hache. Les vieux souvenirs de la roue ne purent s'imposer réellement que lorsque les Astérins eurent défriché assez de terrain pour démontrer son intérêt.) Mille ans après la roue, la presse typographique fut réinventée. (L'un des problèmes majeurs que les Astérins rencontrèrent avant cette époque fut de ne savoir que faire de tout le bois mort accumulé lors de la création de villages, de champs et de routes. Mais la réapparition du papier n'apporta de vraie solution qu'après le retour de la presse.) Et mille ans encore plus tard, *l'Espérance d'Aster* était prête à partir en mission. Sans le savoir, les habitants de la planète étaient parvenus quelques millénaires plus vite au même stade de développement que les Terriens.

Leur détermination y contribua pour une large part. Des gens partis si loin de la Terre pour évaluer la résistance et les facultés de l'espèce humaine n'acceptaient pas de rester sans réponse à leurs attentes. Mais la détermination sans but n'est rien : tous se devaient de savoir exactement ce qu'ils voulaient. Sinon, leur histoire ne serait que conflits ; un individu déterminé sans objectif précis développe en effet une agressivité irraisonnée.

Cet objectif nécessaire – ce rêve qui façonna la vie et la civilisation des Astérins dès les premières générations, ce sens inné d'un but commun, d'une aspiration qui permit d'écourter les guerres, qui incita ces gens à partager leur savoir et qui inspira le progrès – prit sa source dans les légendes de la Terre et d'Aster.

Deux générations après la Collision, plus personne n'aurait pu localiser la Terre, même de manière vague : les connaissances ainsi que les instruments d'astronavigation avaient été perdus. Deux autres générations après, on ne se rappelait plus très bien à quoi ressemblait la Terre. Et encore deux générations plus tard, la réalité même des vols spatiaux n'éveillait plus guère d'écho dans l'imagination collective des Astérins.

Mais les idées demeuraient bien ancrées.

La Terre.

L'*Aster*.

Les ordis et les technos.

Le sommeil.

Sur Aster, davantage peut-être que n'importe où dans la Galaxie, les rêves façonnèrent l'objectif des humains. Sur cette planète se développa une civilisation gouvernée par les légendes. Les images et les passions qui enflammaient l'imagination, collective ou individuelle, pendant le sommeil devinrent autant de buts à atteindre pour l'esprit à son réveil.

Redécouvrir la Terre.

Retourner y vivre.

Pendant des siècles, évidemment, cela parut absurde. Pareille décision, eût-elle été consciente, aurait été très vite écartée. Mais née d'un rêve, elle ne se traduisait guère que dans la poésie, la peinture et le silence secret du cœur, et elle résista jusqu'au jour où le peuple fut prêt à la concrétiser.

Ce jour vint lorsque les Astérins réinventèrent les radiotélescopes et autres instruments de réception assez sophistiqués pour entreprendre l'analyse des signaux en provenance des cieux.

Certains donnaient l'impression d'arriver de la Terre.

Ce fut un aboutissement remarquable. Bien sûr, les transmissions qu'étudiaient les Astérins ne leur étaient pas destinées, (Peut-être n'étaient-elles même destinées à personne. C'étaient bien plus vraisemblablement des émissions accidentelles – détritiques, qui sait ? d'une planète en conversation avec elle-même et ses voisines.) Elles voyageaient depuis si longtemps et à travers tant de puits gravitationnels différents, et elles étaient si diffuses que même l'optimiste le plus béat des observatoires d'Aster n'aurait osé soutenir qu'il s'agissait de messages. C'étaient davantage, en réalité, des murmures dans l'éther, de simples soupirs en comparaison des vrais hurlements de certaines étoiles très lointaines.

Et cependant, aiguillonnés par un rêve à peine conscient, les Astérins avaient conçu un équipement qui ne leur permettait pas seulement de les entendre, de les distinguer de la cacophonie radio et de parvenir à certaines déductions relativement précises sur ce qui (ou ceux qui) les produisait, mais aussi de localiser leur source possible sur les cartes stellaires.

L'effet sur Aster fut galvanisant. En d'autres termes, le rêve collectif jaillit soudain de l'inconscient.

Terre. TERRE.

Il ne se passa pas plus de quelques minutes avant que quelqu'un émette une suggestion : « On devrait essayer d'y aller. »

Ce qui était exactement – après une centaine d'années, une consommation considérable de ressources de la planète, de temps, de connaissances et de détermination – ce que faisait *l'Espérance*.

Naturellement, les gens ayant tous leurs limites, un grand nombre d'Astérins n'avaient pas la force de croire à la réussite de la mission. Il y avait aussi tous ceux qui espéraient son succès mais qui gardaient encore assez de bon sens ou de pessimisme naturel pour rester prudents. Les divergences donnèrent lieu à d'interminables discussions à travers la planète pendant l'élaboration et la réalisation de *l'Espérance d'Aster*. « Et si ce n'était pas la Terre ? ne purent s'empêcher de dire certains. Que se passera-t-il si c'est un monde inconnu, s'ils ne savent pas ce qu'est l'humanité et s'ils s'en moquent ? »

Ou : « À cette distance vos calculs ne sont précis qu'à dix parsecs près. Comment comptez-vous réduire la marge d'erreur ? »

Ou encore : « Et si le vaisseau faisait des rencontres en chemin ? Découvrir d'autres formes de vie intelligente serait peut-être plus important que de trouver la Terre. Mais ça pourrait ne pas leur plaire que *l'Espérance* déambule dans leur territoire. Ils pourraient la détruire... et remonter

jusqu'ici. »

Ou, bien sûr : « Et si le vaisseau ne trouve rien au terme du voyage ? »

Même le plus favorable à la mission dut reconnaître combien il serait malheureux que *l'Espérance d'Aster* croise en vain à travers la Galaxie sur un millier d'années-lumière. Aussi fut-il consacré une somme d'efforts prodigieuse à son élaboration et sa conception, la sélection et la formation de son équipage. Mais la construction ne débuta vraiment que lorsque les Astérins eurent trouvé la réponse à la question qu'ils jugeaient la plus essentielle au sujet de la mission.

Sur peut-être toute autre planète habitée de la Galaxie, cette question eût été celle de la vitesse. Un millier d'années-lumière, c'était trop loin, d'où la nécessité de découvrir un moyen de se déplacer plus vite que la lumière. Mais pour les Astérins, une telle question était inconcevable. D'après les légendes, leurs ancêtres avaient dormi pendant un voyage en espace normal de plusieurs siècles ; et ils étaient tout simplement incapables de réfléchir de façon réaliste à aucune autre méthode. À l'instar des Terriens des millénaires plus tôt, ils considérèrent c comme une limite théorique absolue et ils tournèrent leur attention dans d'autres directions.

Non, la question qui les préoccupait vraiment concernait la sécurité. Ils voulaient pouvoir lancer *l'Espérance d'Aster* avec la certitude qu'elle ne serait pas à la merci d'une averse de météorites hostiles ni d'un incident diplomatique.

Aussi fut-elle construite seulement lorsqu'un enseignant sous-payé de quelque obscure université saisit soudain la signification de certaines conclusions de recherches qui excitaient les railleries depuis des années :

Le vecteur-c.

Pour ceux qui n'avaient pas étudié les mathématiques ni la physique théorique, le « vecteur-c » se définissait comme « perpendiculaire à la vitesse de la lumière ». Ce qui n'avait aucun sens pour quiconque, mais n'empêcha pas les Astérins d'en rire. Avant longtemps, ils s'aperçurent qu'ils pouvaient construire un générateur de champ de vecteur-c.

Projeté autour d'un objet, ce champ formait un bouclier impénétrable – contre lequel les balles, les canons laser et les torpilles à hydrogène demeuraient sans effet. (Tout projectile, toute force qui heurtait cet écran rebondissait « à angle droit avec la vitesse de la lumière » et cessait d'exister en espace matériel. Après cette découverte, plusieurs scientifiques passèrent quelques années à s'interroger sur les possibilités d'utiliser un champ de vecteur-c comme propulseur ultraluminique pour un vaisseau spatial. Mais aucun ne fut seulement capable de déterminer ce qu'était la direction « perpendiculaire à la vitesse de la lumière ».) Les applications en paraissaient évidentes dans l'armement – projeter un champ sur un objet, lequel disparaîtrait – jusqu'au moment où les chercheurs apprirent que le champ ne pouvait être projeté sur un objet, à moins que celui-ci, ainsi que le générateur, ne fussent à distance constante l'un de l'autre. Mais le champ de vecteur-c avait heureusement une application encore plus évidente pour les hommes et les femmes chargés de réaliser *l'Espérance d'Aster*.

Équipé de boucliers de vecteur-c, le vaisseau serait à l'abri d'un désastre à moins de heurter une étoile de plein fouet. Et muni d'un vecteur-c d'autodestruction, il préserverait la planète de tout désastre susceptible de menacer les passagers ou qu'ils pourraient eux-mêmes provoquer.

La construction débuta presque aussitôt.

Et un jour enfin, le vaisseau fut prêt. Les linguistes, les biologistes et les physiciens suivirent une formation. Les méditechs et les bibliothécaires touchèrent leur dotation en matériel. Les diplomates reçurent leurs instructions. Chaque équipe de technos et d'ordis savait démonter *l'Espérance* jusqu'au dernier boulon et la remonter (sans parler de la reprogrammer) à partir de pièces de

rechange.

Sorti de son orbite, le vaisseau fila en accélérant vers la destination choisie, dépassa dans un arc de cercle Luscinia et Littorine pour gagner le vide galactique du futur. Pour les Astérins, c'était comme si les légendes étaient redevenues réalité – comme si un rêve déjà latent dans le psychisme humain avant la Collision prenait vie et sortait de l'imaginaire.

Mais six mois plus tard, à près de 0,4 année-lumière d'Aster, Temple et Gracias ne se souciaient pas des légendes. Ils ne se considéraient pas comme les protecteurs d'un rêve. Quand l'alarme retentit, ils réagirent comme n'importe quels membres du Service dévoués, vifs d'esprit et compétents : ils cédèrent à la panique.

Mais malgré leur affolement, ils coururent, nus comme des enfants, vers le poste de commande auxiliaire le plus proche.

*

Pour schématiser, la différence entre un ordi et un techno était la même qu'entre un logiciel et du matériel informatique – mais bien sûr, les deux se complétaient. Temple assurait le fonctionnement de l'équipement auquel Gracias donnait ses instructions. Elle aurait dû passer des heures à réfléchir pour comprendre ce qu'il avait fait à la cellule photoélectrique de la porte. Mais lorsqu'ils roulèrent de la paillasse en entendant la sirène et qu'ils foncèrent, elle la première, sur la porte close, c'est lui qui resta figé sur place, médusé.

« Merde ! grommela-t-il. La repro ne s'annulera pas avant vingt minutes. »

On aurait dit qu'il se traitait intérieurement de tous les noms, aussi le rappela-t-elle à la réalité d'un ton brusque. « Déclenche-la pour moi, imbécile ! »

Il se frappa le front de la paume. « C'est vrai. » Il bondit devant la cellule et la porte s'ouvrit ; Temple partit en tête dans la coursive. Mais elle dut encore l'attendre à l'entrée du poste de commande. « Allons, plus vite ! s'impatientait-elle. Je ne sais pas ce qui a déclenché l'alarme, mais ce n'est pas bon signe.

— C'est aussi mon avis. » La sueur luisait encore sur son visage terriblement angoissé. Lugubre, il sortit du champ de la cellule pour pénétrer dans le poste et s'asseoir devant la console de commande principale.

Temple suivit le mouvement et se jeta dans son siège, derrière le pupitre de contrôle du système informatique. Mais pendant quelques secondes, aucun des deux ne regarda les boutons ni les visuels. Ils gardaient les yeux rivés sur le grand écran au-dessus d'eux.

Les scanners automatiques du vaisseau montraient un spot sur l'arrière-plan obscur des étoiles. Même à cette distance, Temple et Gracias n'eurent pas besoin de l'ordinateur pour savoir que le point lumineux sur l'écran phosphorescent était mobile. Ils le constatèrent en voyant les étoiles s'éloigner quand les scanners convergèrent sur le spot.

Il venait sur eux.

Et il arrivait très vite.

« Un astéroïde ? » demanda Temple, surtout pour entendre le son d'une voix. L'ordinateur était censé placer *l'Espérance d'Aster* en état d'alerte au moindre risque de collision avec un corps assez gros pour constituer un danger réel.

« Oh, sûrement. » Il promena ses gros doigts sur le clavier, affichant des données sur les autres écrans du poste de commande. Des nombres et des graphiques clignotèrent. « Si les astéroïdes sont capables de changer de route.

— Changer... ?

— Il vient de modifier sa trajectoire, confirma-t-il. Il fonce droit sur nous. Et puis – il désigna un écran à gauche de Temple – il ralentit. »

Elle fixait l'écran et les nombres qui défilaient. Son compagnon s'y connaissait en nombres ; il les interprétait plus vite qu'elle. En revanche, elle saisissait très bien le sens des mots. « Alors, c'est un vaisseau. »

Gracias fit comme s'il n'avait pas entendu. Il regardait les écrans, comme au bord de l'apoplexie.

« C'est absurde, poursuivit Temple. S'il y a des vaisseaux aussi près d'Aster, pourquoi les découvrons-nous seulement maintenant ? On aurait dû capter leurs transmissions. Et eux auraient dû nous entendre. Dieu sait que nous avons pourtant fait assez de bruit pendant ces deux derniers siècles. On leur envoie des signaux en ce moment ?

— Oui, répondit-il. Mais pas de réponse. » Il hésita une seconde ou deux avant de poursuivre. « Il serait apparemment trois fois plus gros que nous. » Il avait l'air abasourdi. « Il décélère, ajouta-t-il d'un ton prudent, mais l'ordinateur estime qu'il dépassait la vitesse de la lumière. »

Elle ne put se contenir. « C'est impossible ! fit-elle d'une voix abrupte. Tu as la berlue. Vérifie encore. »

Il pressa d'autres boutons, et les nombres sur l'écran se rapprochèrent en zigzag pour former un graphique par extrapolation. Quoi que ce fût censé figurer, le vaisseau allait toujours plus vite que *l'Espérance d'Aster* – et il continuait pourtant de ralentir.

Temple se plaqua un instant les mains sur le visage, les paumes contre les tempes. Son pouls battait fort, comme si une poussée d'adrénaline la guettait. Mais, par sa formation, elle avait appris à éviter ce genre de problème. Elle laissa brusquement retomber ses bras et reporta son attention sur les écrans. La tache lumineuse avançait toujours, mais le graphique n'avait pas changé.

Une vitesse supérieure à celle de la lumière... même si les scientifiques astérins les plus éminents avaient toujours soutenu que c'était impossible.

Bon, d'accord, se murmura-t-elle à elle-même, encore une loi de la nature à la poubelle. Plus facile à écarter qu'à établir.

« Pourquoi ne nous contactent-ils pas ? demanda-t-elle. Si nous savons qu'ils sont là, eux aussi ont dû nous repérer.

— Parce qu'ils n'en ont pas besoin. » Gracias avait répondu d'un air concentré. « Ils nous sondent depuis qu'ils sont repassés en mode de déplacement normal. L'ordinateur signale des tentatives d'infiltration scanner un peu partout. Des sondes assez puissantes pour prendre ta pression artérielle. » Puis il se raidit sur son siège, le dos bien droit, et lâcha un juron. « Elles essaient de forcer l'ordinateur. »

Temple agrippa les accoudoirs de son siège. C'était le domaine de Gracias ; elle, de son côté, était impuissante. « Elles peuvent y arriver ? Tu peux les arrêter ?

— L'encryption les empêche de s'infiltrer. » Il consulta ses instruments et jeta un coup d'œil aux écrans. « Il ne résistera pas longtemps. Prends les commandes. »

Sans attendre de réponse, il brancha sa console sur la sienne et se leva. Il traversa la salle d'un pas rapide vers le pupitre de reprogrammation de l'ordinateur.

Se sentant soudain plus gauche qu'avec les outils et le matériel qu'elle utilisait d'ordinaire dans son travail, Temple accepta les commandes et entreprit d'interpréter les indications. Mais les nombres dansaient dans tous les sens et les amorces paraissaient inintelligibles. Fonctionnant en mode d'urgence, l'ordinateur la pressait de l'interroger ; mais elle ne parvenait pas à formuler de questions. Alors elle se tourna vers Gracias. « Qu'est-ce que tu fais ? »

Ses mains volaient sur les touches du clavier. Il était toujours en nage. « Je modifie l'encryption, dit-il. J'effectue toute une série de changements. Programmés en boucle. » Quand il en eut terminé, il prit une minute pour une double vérification. Dans un murmure de satisfaction, il regagna ensuite le siège de commande. « De cette manière, expliqua-t-il à Temple tandis qu'il la relayait, on ne peut pas forcer l'ordinateur, même avec le code actuel. Il faudrait en fait connaître le suivant. La boucle change assez souvent pour nous garantir la sécurité pendant quelque temps. »

Elle s'autorisa un soupir de soulagement – et un petit grognement de rage à l'attention du vaisseau qui se ruait sur eux. Elle n'aimait pas se sentir impuissante. « Si ces fumiers ne réussissent pas à pénétrer l'ordinateur, tu crois qu'ils vont essayer de nous contacter ? »

Haussant les épaules, il jeta un coup d'œil à sa console. « Les canaux sont ouverts. S'ils parlent, nous entendrons. » Il se mordilla la lèvre un instant. Puis il se laissa aller contre le dossier et pivota sur son siège pour la regarder. Il avait les yeux noirs de peur.

« Je n'aime pas ça, fit-il indistinctement. Je n'aime pas ça du tout. Un vaisseau plus rapide que la lumière qui nous arrive dessus. Qui fonce droit sur Aster. Et en silence. Au lieu de s'adresser à nous, ils tentent d'infiltrer l'ordinateur. »

Elle savait qu'il avait peur. Elle aussi. Mais comme il avait apparemment besoin d'elle, elle mit ses propres sentiments de côté. « Essaierais-tu de me dire, demanda-t-elle d'une voix traînante qu'elle voulait calme et sardonique, que quelque chose d'hostile se rapproche de nous ? »

Il acquiesça d'un simple hochement de tête.

« Enfin, il n'y a pas à s'inquiéter pour notre sécurité. Il est peut-être possible de dépasser la vitesse de la lumière, mais un bouclier de vecteur-c est inviolable. S'il y a des soucis à se faire, c'est pour Aster. Si ce vaisseau nous distance, nous ne le rattraperons jamais. Où se trouve-t-il en ce moment ? »

Gracias se retourna vers sa console et tapa plusieurs nombres. « À cinq minutes de nous. » Son visage n'en montrait rien, mais Temple sentit dans sa voix qu'il lui était reconnaissant de résister à l'affolement.

« Je ne pense pas qu'on devrait attendre de voir ce qui va se passer, dit-elle. Il faudrait envoyer tout de suite un message chez nous.

— D'accord. » Il s'en occupa aussitôt, reconstituant des données sur les écrans, qui relataient le bref historique du contact de *l'Espérance* et de l'autre vaisseau. « Emission continue, murmura-t-il tout en communiquant les informations au transmetteur. Mise à jour permanente. Il faut qu'Aster en sache autant que nous. »

Elle approuva d'un signe de la tête et resta bouche bée de stupéfaction devant les écrans parasités. Un bruit de circuits en fusion monta aussitôt de tous les haut-parleurs – des canaux d'émission, ainsi que des entrailles du vaisseau. Un cri de surprise faillit lui échapper, mais elle l'étouffa par un réflexe d'entraînement, puis elle reconnut ce dont il s'agissait.

« Un brouilleur, fit Gracias. On nous parasite.

— De là-bas ? s'étonna-t-elle. De là-bas vraiment ? Ce type de signal devrait prendre – elle consulta ses instruments – trois minutes et quelque pour nous parvenir. Comment font-ils ? »

Il ne répondit pas immédiatement : il était occupé à réorganiser les écrans. « Ils ont des signaux ultraluminiques, déclara-t-il enfin. Les nôtres, à côté, ont l'air ridicules sur les scanners. Ou alors, ils disposent d'un meilleur équipement radio.

— Ou alors, ajouta-t-elle vivement, ils ont commencé à émettre dès qu'ils nous ont repérés. » Malgré sa résolution de ne pas s'affoler, elle respirait bruyamment, laissant paraître ses doutes et sa colère. « Le message peut filtrer quand même ? »

Il essaya, mais secoua la tête. « Le signal est trop puissant.

— Bon sang ! Qu'allons-nous faire, Gracias ? Si on ne peut pas prévenir Aster, ce sera à nous de décider. Si ce vaisseau nous crée des problèmes, nous serons obligés de nous battre.

— Elle n'est pas prévue pour ça, *l'Espérance d'Aster*, remarqua-t-il. Elle est à peu près aussi peu maniable qu'un caillou. »

Elle le savait bien. Leur vaisseau avait été conçu dans un souci purement défensif. Il devait d'abord survivre ; et en second lieu, ne rien révéler sur son monde d'origine. En théorie comme en pratique, ce n'était pas une arme de guerre. Notamment parce que les organisateurs de la mission n'avaient jamais envisagé l'éventualité d'une rencontre avec un vaisseau étranger (hostile, de surcroît) si près de chez eux.

Temple se surprit à rêver d'un armement différent, d'une plus grande rapidité de déplacement et d'une masse réduite. Mais il était trop tard pour rêver. « Il faut trouver le moyen d'attirer leur attention, dit-elle. Force-les à nous affronter avant qu'ils s'éloignent. » Une idée lui vint soudain à l'esprit. « Quelles données les scanners ont-ils à leur sujet ?

— Toujours rien, ou presque. Leurs dimensions. Leur vitesse. » Il lui donna l'impression d'avoir deviné sa pensée. « Et ils ont des boucliers, évidemment. On dirait des champs de force perturbateurs très ordinaires. »

Elle eut presque un sourire. « Tu plaisantes. Ils n'ont pas de vecteur-c ?

— Non.

— Alors peut-être... » Elle réfléchit intensément. « Il y a peut-être quelque chose à tenter. Si on réussit à les ralentir – et qui sait ? à les endommager, ce qui les empêcherait de nous toucher – ils n'atteindront probablement pas Aster.

» Gracias, allons-nous entrer en collision avec cette chose ? »

Il lui jeta un regard. « Pas exactement. À un kilomètre près.

— Place-nous en travers du chemin », ordonna-t-elle, comme si elle avait le commandement de *l'Espérance d'Aster*.

Malgré sa concentration, il eut un petit sourire fugitif. « Bien, chef... Temple... madame... chef. Bonne idée. »

Il commença sur-le-champ de taper des instructions sur sa console.

Tandis qu'il programmait l'ordinateur pour ajuster le cap de *l'Espérance d'Aster* – et la maintenir, par des réglages constants, sur la route de l'étranger – Temple boucla les sangles de son harnais de sécurité. Moins de trois minutes, songea-t-elle. Trois minutes avant l'impact. L'espace d'un instant, elle trouva Gracias trop lent. Mais avant qu'elle lui en ait fait la remarque, il avait délaissé la console pour s'attacher aussi. « Deux minutes quarante-cinq », annonça-t-il.

Elle se prépara mentalement. « Est-ce qu'on va le sentir ?

— Le changement d'inertie ? Bien sûr.

— Non, imbécile. L'impact. »

Il haussa les épaules. « S'il y a vraiment collision. Personne n'a jamais percuté aussi violemment que ça un bouclier de vecteur-c avec quelque chose d'aussi gros. »

Alors Temple sentit son estomac chavirer et le poste de commande lui donna l'impression de tourner comme une toupie.

Le réglage de route fut bientôt achevé : aux vitesses qu'atteignaient *l'Espérance d'Aster* et l'étranger, un kilomètre représentait une marge infime.

Moins de deux minutes trente – s'il y a vraiment collision. Elle ne se sentait pas capable d'attendre en silence. « Les scanners sont-ils plus précis ? À cette distance, on devrait les voir

cligner des yeux.

— Je vérifie. » Pressant plusieurs boutons, il afficha un nouveau visuel sur l'écran principal...

... et il le fixa sans rien dire, bouche ouverte ; tout son visage trahissait l'ébahissement le plus total.

« Gracias ? » Elle consulta elle-même l'écran. Dans un effort mental de décontraction et de réflexion, elle s'obligea à discerner un sens à tous ces nombres. Alors, elle perdit le contrôle de sa voix, qui prit l'amplitude d'un hurlement. « Gracias ?

— Je n'arrive pas à le croire, murmura-t-il. Non, je n'arrive pas à le croire. »

D'après les scanners, le vaisseau étranger était plein à craquer d'ordinateurs et d'armement, d'équipement électrique et de matériel mécanique de toutes les formes et de toutes les dimensions – mais pas un seul organisme vivant à bord.

« Il n'y a rien... » Elle ne put achever sa phrase. Sa gorge serrée ne laissait plus passer le moindre son. Elle dut fournir un réel effort pour déglutir malgré ses muscles rigides. « Il n'y a rien de vivant dans ce vaisseau. »

L'Espérance d'Aster changea de cap si brusquement qu'elle eut l'impression que ses organes allaient sortir de leur logement. L'étranger tentait d'échapper et *l'Espérance* reprenait une trajectoire d'impact.

Une minute.

« C'est dément ! » Temple criait presque. « Il arrive plus vite que la lumière et il se met à ralentir tout près de nous ; il brouille nos émissions et change de cap pour nous empêcher de le percuter – et il n'y a pas âme qui vive à bord ? À qui nous adresser pour nous rendre ?

— Calme-toi, dit Gracias. Prenons les choses dans l'ordre. Une intelligence artificielle est plausible. Le vaisseau pense peut-être par lui-même. Ou alors, il fonctionne en mode automatique. Une sonde pourrait... »

Un nouveau changement de direction l'interrompit au milieu de sa phrase. Un violent choc d'inertie – trop violent. La tête de Temple se renversa brutalement sur la gauche. Des alarmes se mirent à brailler comme des klaxons. *L'Espérance d'Aster* tentait de se repositionner de façon à barrer la route à l'autre, de...

Les écrans transmirent des avertisseurs aveuglants, signes de danger aussi familiers à la jeune femme que son propre nom. Trois des propulseurs chauffaient dangereusement. L'un d'eux tombait en morceaux sous la pression liée au changement de cap. *L'Espérance d'Aster* n'était pas prévue pour ça.

En sa qualité de techno, Temple ne pouvait pas accepter de laisser le vaisseau se dégrader de la sorte. « Arrête tout ! hurla-t-elle pour percer les braillements des alarmes. On n'y arrivera pas ! »

Gracias abaissa vivement la main sur la console, annulant les manœuvres de collision.

La pression de gravitation diminua. Des voyants sur la console de Temple l'informèrent sur les avaries des propulseurs, les portes coincées car sorties de leurs rails, une petite armoire qui avait éclaté dans la section des méditechs, et plusieurs capsules cryogènes fonctionnant sur leurs réserves de secours. Mais les alarmes cessèrent presque aussitôt.

Pendant un instant, les sirènes de collision les relayèrent. Elles aussi se coupèrent très vite. Le silence brutal était plus oppressant.

Gracias passa d'un geste sec en mode visuel. Il obtint une image de l'autre vaisseau comme celui-ci le dépassait dans des reflets métalliques, trop vite pour permettre à l'œil de le suivre. À une distance que les scanners évaluèrent à quelques dizaines de mètres, l'étranger lui parut de la taille d'une forteresse – écrasé, massif, carré.

Comme il filait, il projeta à bout portant un faisceau rouge vif sur *l'Espérance d'Aster*.

Tous les écrans du poste de commande s'obscurcirent.

« Bon Dieu ! souffla Gracias. Les scanners ont grillé ? »

C'était du ressort de Temple. Elle était très ébranlée à l'idée qu'on ait pu bombarder *l'Espérance d'Aster* ; mais par un entraînement intensif, ses mains avaient fini par acquérir une autonomie et par savoir quels gestes effectuer. À l'instant même où elle saisit les paroles de Gracias, elle demanda un diagnostic à l'ordinateur sur l'état des circuits des scanners. La réponse défila à travers l'écran devant elle.

« Pas de casse, rapporta-t-elle.

— Mais encore ? » Il paraissait sur les nerfs, à l'affût du moindre fil conducteur.

« As-tu obtenu des données scanner sur ce faisceau ? demanda-t-elle au lieu de répondre. Assez pour l'analyser ? » Alors elle précisa sa pensée : « Perpendiculairement à la vitesse de la lumière n'indique pas une seule et même direction ; elle diffère selon la nature du faisceau. Qui sait si le vecteur-c n'a pas transformé celui-ci en champ spiral ? »

Voilà ce qu'il voulait savoir. « D'accord ! » Ses mains se remirent à voler sur la console.

Il obtint presque aussitôt une réponse. « Un faisceau d'ions. Si nous n'avions pas eu de bouclier, il nous aurait transformés en particules subatomiques. Mais seul le mode visuel est devenu inaccessible. Les scanners fonctionnent toujours. L'image va revenir d'ici une seconde.

— Bien. » Elle revérifia ses propres indications, s'assura que la tentative de collision de *l'Espérance* ne lui avait pas causé de dégâts trop sérieux. Soulagée, elle constata en outre que la puissance du faisceau d'ions n'avait pas été ressentie à l'intérieur du bouclier. Puis elle reporta son attention sur les écrans et sur Gracias.

« Que fait notre ami, en ce moment ? »

Dans un grognement, il désigna d'un signe de la tête l'écran principal au-dessus de lui. L'ordinateur traçait point par point, sur un nouveau graphique, l'itinéraire de l'étranger par rapport à celui de *l'Espérance d'Aster*.

Elle le regarda en plissant les yeux. Impossible ! Impossible pour un vaisseau de cette taille de décrire un virage aussi serré. Mais bien sûr, songea-t-elle avec une étrange sensation de folie, il n'y a rien de vivant à bord que la pression de gravitation pourrait incommoder.

« Enfin... — elle sentit sa gorge se serrer d'entendre sa voix chevroter — on aura au moins réussi à capter son attention. »

Gracias voulut rire mais cela ressemblait plutôt à un grondement. « On a eu de la chance. Et maintenant ? »

— On pourrait tenter de fuir, proposa-t-elle. Le plus loin possible de chez nous. »

Il secoua la tête. « Ça ne marcherait pas. Il est plus rapide. »

— Sans compter, maugréa-t-elle, que nous avons laissé une traînée de particules. Même nous, nous pourrions la suivre jusqu'à Aster. Et puis ce charabia à la radio qui n'arrête pas... Si ce Béhémoth mécanique cherche notre monde, autant lui fournir tout de suite une carte stellaire. »

Il s'écarta de la console, pivotant sur son siège pour se retourner vers elle. Son expression la troubla. Il avait les yeux ternes, presque vitreux, comme si son intelligence, sous la pression nerveuse, perdait progressivement toute sa vivacité. « On a le choix ? » demanda-t-il.

À la pensée qu'il pourrait faillir à son devoir envers *l'Espérance* s'il craquait, elle se sentit palpiter d'angoisse ; mais elle fit un effort pour se ressaisir. « Bien sûr, répondit-elle d'un ton brusque pour lui communiquer un peu de sa hargne. On peut se battre. »

Il évita son regard. « On a un canon laser, déclara-t-il. Des torpilles à hydrogène. Un vaisseau comme ça – il désigna l'écran de la tête – possède sûrement des boucliers invincibles. Comment se battre dans ces conditions ? »

— Tu as dit que c'étaient juste des champs perturbateurs. On peut en venir à bout. Un bombardement intensif peut les transpercer. C'est pour cette raison qu'on n'a pas construit *l'Espérance d'Aster* avant de trouver beaucoup mieux. »

Il fuyait toujours son regard. « Je suis sûr qu'on ne peut rien contre les boucliers de ce vaisseau », fit-il, prenant soin de bien articuler chaque mot.

Temple tapa un grand coup sur le bord de la console. « Bon sang, Gracias ! Il faut essayer. On ne peut pas rester comme ça jusqu'à ce qu'ils en aient assez et qu'ils aillent attaquer notre monde. Si ça ne t'intéresse pas... » Elle se renversa brusquement dans son siège, respira à fond et retint son souffle le temps de se calmer. Puis elle déclara d'un ton paisible : « Bascule les commandes sur ma console. Je vais m'en occuper toute seule. »

Il resta ainsi prostré une minute encore, le regard dans le vague, quelque part sous le menton de Temple. Il hocha la tête avec lenteur. D'un mouvement apathique, il se retourna vers sa console.

Mais plutôt que de transférer les commandes, il ordonna à l'ordinateur de commencer à freiner *l'Espérance*. À perdre de l'inertie pour faciliter les manœuvres.

Temple laissa doucement échapper un soupir de soulagement entre ses dents.

Tandis que le vaisseau ralentissait, la plaquant contre les courroies de sécurité, et que l'étranger sans vie négociait toujours son virage impossible, elle déverrouilla les commandes de tir. Une rangée de témoins lumineux se mirent à clignoter pour indiquer l'état de chaque pièce de l'équipement de combat de *l'Espérance*.

Ce n'était pas censé se passer de cette façon, songeait Temple. Elle n'avait jamais imaginé cela. Tout se serait sans doute déroulé différemment si les missionnaires astérins étaient tombés sur une autre forme de vie, un vaisseau spatial, une intelligence planétaire. Une grande défiance eût été vraisemblable : la peur de l'inconnu, le désir de protéger les siens, les problèmes de communication, une réserve prudente. Mais personne n'avait envisagé l'hypothèse d'une véritable agression en plein cœur de l'espace. Ni d'un combat singulier aussi subit dont le monde d'Aster constituait lui-même l'enjeu.

Ni la rencontre d'un vaisseau uniquement rempli de machines. Était-ce le point crucial ?

Bon : à quoi pouvait servir l'étranger ? À de simples explorations ? Alors pourquoi se montrait-il belliqueux ? Était-ce un dispositif de défense au service d'une région surveillée, que *l'Espérance*

aurait en quelque sorte violée ? Mais les deux vaisseaux se trouvaient au moins à cinquante années-lumière du plus proche voisin du soleil d'Aster ; et il était difficile d'imaginer une intelligence à ce point paranoïaque qu'elle considérerait son espace territorial aussi vaste. S'agissait-il d'une arme automatique ? Aster n'avait pourtant pas d'ennemis.

Tout ceci était insensé. Et plus Temple essayait d'y voir clair, plus ses idées se brouillaient. La panique s'emparait d'elle.

Heureusement, Gracias choisit cet instant précis pour lui parler. « Prête ? demanda-t-il d'un ton bourru. Il nous arrive dessus à toute allure. Il sera à portée de tir dans une minute. »

Elle fit un effort pour contrôler sa respiration, dominer l'angoisse qui lui paralysait l'esprit. « Trace une route de repli, ordonna-t-elle, et transmets-la moi. » Son programme de combat avait besoin, pour utiliser efficacement l'armement, de savoir la direction de *l'Espérance d'Aster*.

« Pourquoi ? s'étonna-t-il. Pas besoin de battre en retraite. Le bouclier nous protégera.

— Pour laisser planer un doute. » La tension faisait vibrer sa voix. « Et pour lui montrer qu'on est capables de le bombarder au passage. Vas-y. »

Elle le trouvait trop lent. Mais elle n'aurait pas réalisé aussi vite que lui le graphique sur l'écran principal, représentant la trajectoire de l'étranger et l'itinéraire qu'allait suivre *l'Espérance*.

Elle s'essuya les mains sur ses jambes nues, mais en vain. Râlant de les sentir moites, elle les approcha du bouton de mise à feu.

Le graphique de Gracias occupait toujours l'écran principal ; mais le visuel devant elle lui fournit une nouvelle image où elle observa l'arrivée du vaisseau, tel un projectile de métal brillant que la Galaxie aurait lancé sur *l'Espérance d'Aster* pour la chasser de l'espace. Dans un accès de folie, comme si elle croyait l'ennemi sur le point de la pulvériser, elle ouvrit le feu.

Tous les sabords des lasers que l'ordinateur contrôlait crachèrent des faisceaux lumineux.

Malgré l'immensité de l'autre vaisseau, tous furent concentrés sur la même section : Temple tentait d'obtenir l'impact maximum. Quand ils atteignirent le champ perturbateur, la lumière se décomposa en passant par toutes les couleurs du spectre, dans un arc-en-ciel scintillant.

« Négatif, signala Gracias, comme *l'Espérance* amorçait brusquement sa première manœuvre de repli. Ça ne sert à rien. »

Appuyée de tout son poids contre les courroies de sécurité, la peau des joues tendue, Temple poussa le bouton de mise à feu en position de tir continu, puis elle s'efforça de garder la tête levée pour contrôler l'image.

Comme les lasers transformaient les boucliers de l'étranger en spectacle pyrotechnique, un autre faisceau rouge vif s'abattit, telle une flèche, sur *l'Espérance d'Aster*.

Là encore, l'image s'effaça de l'écran. Mais cette fois, Gracias était prêt. Il afficha des plans scanners, puisque la fonction visuelle était indisponible. Temple put ainsi suivre les trajectoires de ses tirs laser comme une équation reliant *l'Espérance d'Aster* au vaisseau sans vie. Toutes les deux ou trois secondes, une ligne revenait en sens inverse – un faisceau d'ions aussi précis que si *l'Espérance* eût été immobile.

« Ça donne quelque chose ? demanda-t-elle d'une voix hachée, au moment où une nouvelle manœuvre de diversion la plaquait au fond de son siège. Nous les bombardons violemment. Ça forcément un effet.

— Négatif, répéta-t-il. Son bouclier disperse l'énergie presque aussi vite qu'elle arrive. Et sans faiblir. »

Puis l'agresseur les dépassa. En quelques secondes, il serait hors de portée du canon laser de Temple.

« N'essaie plus de fuir, fit-elle d'un ton brusque, repoussant la commande de tir continu. Poursuis-le. Aussi vite que possible. Donne-moi une occasion de lancer une torpille.

— Bien », répondit-il. La pression de gravitation malmena le vaisseau quand tous les propulseurs vrombissants montèrent à plein régime pour accélérer.

L'Espérance prit la même route que l'étranger, s'efforçant d'égaler sa vitesse.

« Maintenant, murmura Temple. Maintenant ! Avant qu'il change de cap. » De ses doigts prestes qui couraient sur la console de tir, elle amorça un vrai barrage de torpilles à hydrogène. Puis elle obtint de l'ordinateur des coordonnées de vol. « Allez ! » Elle pressa du plat de la main tous les boutons de lancement en même temps.

L'ordinateur supprima automatiquement le bouclier de vecteur-c pour laisser sortir les torpilles. Tirées d'une source aussi rapide que *l'Espérance d'Aster*, elles atteignirent presque aussitôt les 0,95 c pour filer vers l'autre vaisseau.

Gracias n'attendit pas les instructions de Temple. Il inversa la poussée, ralentissant de nouveau *l'Espérance* pour l'éloigner au maximum de l'onde de choc que provoqueraient les torpilles.

Si elles touchaient leur cible. Le graphique scanner sur l'écran principal montra l'étranger qui changeait de cap.

« Allez », souffla-t-elle. Inconsciemment, elle martelait de ses poings les accoudoirs du siège. « Allez. Frappez-le, ce salaud. Frappez-le.

— Touché », dit Gracias au moment où tous les spots apparurent simultanément sur l'écran.

À cet instant l'image revint. Ils virent une boule chauffée à blanc exploser dans tous les sens comme un ballon d'énergie.

Alors, écrans et système scanner se détraquèrent ; cela dura quelques secondes interminables. Les détonations simultanées de toutes les torpilles à hydrogène remplirent de chaos l'espace autour de *l'Espérance* : des émissions d'énergie sur chaque fréquence, des particules surcomprimées qui jaillissaient du point d'impact et se volatilisaient dans des hurlements.

« Détruisez-le », murmura Gracias.

Temple agrippa les accoudoirs, fixant les écrans parasités. « À ton avis ? Ils peuvent résister ? »

Il n'eut même pas un haussement d'épaules. Il n'en avait plus la vigueur, semblait-il. « Ça ne nous affecterait pas beaucoup nous-mêmes.

— Tu ne peux pas dégager les écrans ? Il faut qu'on voie ce qui se passe.

— L'ordinateur s'en occupe. » Il se tut un instant. « Ça y est », annonça-t-il ensuite.

Les écrans au phosphore s'éclaircirent et les scanners composèrent un nouveau graphique : l'étranger virait brutalement de bord pour revenir vers *l'Espérance*.

Indications négatives : il n'avait subi aucun dommage.

« Oh, mon Dieu, soupira-t-elle. Je ne peux pas le croire. » Elle sentit ses forces l'abandonner et elle s'affaissa contre les courroies. « Et maintenant, que fait-on ? »

Il fixa les écrans un long moment encore tandis que l'assaillant achevait sa manœuvre. « Je n'en sais rien, fit-il alors. Une nouvelle tentative de collision ? »

Comme elle restait muette, il soumit le problème à l'ordinateur et lui ordonna d'attendre le dernier moment – en raison des difficultés de manœuvre – avant de propulser *l'Espérance* en travers du chemin de l'étranger. Après quoi il brancha l'autopilote. À la surprise de Temple, il ouvrit une bouche immense pour bâiller.

« J'ai sommeil, marmonna-t-il d'une voix pâteuse. Je serai content quand la manœuvre sera terminée. »

L'étonnement et la peur rendaient Temple d'humeur revêche. « Tu n'as pas les idées très claires,

Gracias. » Elle avait besoin de lui, mais il paraissait de plus en plus lointain. « Tu crois que la mission peut continuer après ça ? Tu crois qu'on pourra encore espérer poursuivre notre route en paix ? Bon Dieu, il n'y a même pas un seul être vivant dans ce vaisseau ! Une machine, rien qu'une machine. Elle pourrait rester là des siècles à nous mitrailler sans se fatiguer. Ou à calculer si Aster a des chances de créer un bouclier de vecteur-c assez grand pour couvrir toute la planète – et elle pourrait se désintéresser de nous, nous planter là pour partir à l'assaut de notre monde ; nous serions incapables de l'arrêter et Aster est sans protection. On ne sait même pas ce qu'elle veut. On... »

Elle aurait pu parler longtemps encore ; mais l'ordinateur choisit cet instant pour lancer *l'Espérance* au-devant de l'étranger. Dans les hurlements de ses propulseurs, le vaisseau mit toute sa puissance dans une terrible accélération, luttant pour provoquer la collision que l'adversaire ne pourrait éviter. Temple avait l'illusion que les sangles de son siège lui tailladaient les chairs. Elle voulut crier à pleins poumons, mais le souffle lui manqua.

Les messages et les voyants d'avaries se mêlèrent de la partie. Mais dans un bond de côté l'étranger passa sans heurt. *L'Espérance* dévia un instant de son cap pour tenter de rattraper l'adversaire. Puis Gracias se pencha, malgré les efforts que cela représentait, et il annula la programmation de la collision. La pression de gravitation s'atténua aussitôt. Le vaisseau prit une nouvelle direction, déterminée par son inertie, tandis que l'autre changeait déjà de bord pour reprendre la poursuite. « Merde, fit-il à voix basse. Merde alors ! » Temple s'appuya sur les courroies. On ne peut pas... songea-t-elle, on ne peut même pas lui rentrer dedans. Il ne peut rien contre nous. Mais on ne peut rien non plus contre lui. *L'Espérance d'Aster* n'était pas conçue comme un vaisseau de guerre. Elle n'était pas supposée défendre sa planète par le combat mais à distance, par la diplomatie et l'habileté. Si le pire advenait, et si elle voulait protéger sa planète, elle devait simplement s'abstenir d'y retourner. Elle était en l'occurrence en mission de paix, la mission du rêve d'Aster : le vaisseau ne devait livrer bataille en aucun cas sinon pour sa propre survie.

« D'une manière ou d'une autre, murmura Temple dans le poste de commande silencieux, ce n'est pas ce que j'avais en tête quand je suis entrée au Service. »

Gracias commença une phrase. Mais un bruit de friture sortant des haut-parleurs lui coupa la parole et capta l'attention de Temple aussi sûrement qu'une éclaboussure d'huile bouillante.

Ce n'était pas un brouilleur, cette fois. Elle le comprit à la lecture des indications qui défilaient sur les écrans. Encore une sonde scanner, comparable à celle qui avait tenté d'infiltrer l'ordinateur un peu plus tôt. Mais elle violait cette fois les instruments de communication non protégés : les haut-parleurs internes du vaisseau.

Passé le premier tonnerre de parasites, les bruits changèrent. La friture se transforma en sifflements et en grognements.

Pendant une minute, Temple eut l'impression d'entendre une langue étrangère inintelligible. Mais avant d'avoir pu interroger les programmes de traduction de l'ordinateur – ou demander à Gracias de s'en occuper – les interférences se modulèrent en une voix et des mots.

Une voix s'échappant de tous les haut-parleurs du poste de commande en même temps.

Des mots que Temple et Gracias comprenaient.

La voix semblait sortir d'un vocodeur mal étalonné, métallique et froide. Mais les mots n'en étaient pas moins distincts.

« Rendez-vous, malevies. Vous serez détruits. »

La sonde scanner avait monté le volume de chaque haut-parleur. La voix était si forte qu'elle secoua la porte du poste de commande sur ses rails.

« Mon Dieu, souffla Temple malgré elle, qu'est-ce que c'est encore ? »

— L'autre vaisseau, répondit Gracias inutilement. Il nous parle. » Il avait l'air maussade, vaincu, presque indifférent.

« Ça, je le sais ! rétorqua-t-elle. Pour l'amour du ciel, réveille-toi ! » D'un geste brusque elle ouvrit un canal radio. « Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Qu'attendez-vous de nous ? Nous ne vous voulons aucun mal. Notre mission est purement pacifique. Pourquoi nous attaquer ? »

Le graphique scanner de l'écran principal montrait que l'étranger avait déjà terminé sa manœuvre et rattrapé *l'Espérance*. Il suivait maintenant la même direction, à la même vitesse, à moins de cinq cents mètres derrière.

« Livrez-vous, beuglèrent encore les haut-parleurs. Vous êtes malevie. Vous serez détruits. Livrez-vous. »

Folle d'angoisse et d'exaspération, incapable de se maîtriser, Temple éteignit violemment le micro et pivota sur son siège pour passer sa rage sur Gracias. « Tu ne peux pas couper ce vacarme ? Ça me crève les tympans ! »

Lentement, comme à demi endormi, il tapa sur quelques boutons de sa console. « Défaillance des circuits électroniques, murmura-t-il en plissant les yeux pour lire les réponses. La sonde scanner est plus puissante que la tension de l'ordinateur. Je suis obligé de baisser le volume manuellement. » Alors, malgré son apathie, ses yeux s'agrandirent de surprise. « Il n'y a de haut-parleurs détraqués qu'ici. Dans cette salle. Le salopard, il sait exactement où nous sommes. Et il connaît tous les circuits autour de nous. »

C'était insensé. Si insensé qu'elle s'y intéressa vivement, malgré son affolement. « Attends une minute, fit-elle. Il n'utilise que ces haut-parleurs-ci ? Ceux de cette salle ? Comment sait-il que nous y sommes ? Gracias, nous sommes trois cent quatre-vingt-douze à bord. Comment peut-il savoir que nous sommes les deux seuls éveillés ?

— Rendez-vous, hurlèrent de nouveau les haut-parleurs. Vous ne pouvez pas vous échapper. Vous manquez de vitesse. Vous ne pouvez pas lutter. Votre armement est insuffisant. Quand vos boucliers céderont, vous ne pourrez plus résister. Vos secrets seront perdus. Rendez-vous, c'est votre seule chance de survie. »

Temple ralluma son micro. « Non, vous vous trompez. Nous ne vous voulons aucun mal. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— La mort, répondirent les haut-parleurs. La mort de toute forme de vie. La mort de chaque monde. Rendez-vous, c'est un ordre ! »

Gracias ferma les yeux. Sans les regarder, il promena ses mains sur la console pour rappeler l'image sur l'écran principal. L'étranger apparut, telle une forteresse céleste croisant à distance constante de *l'Espérance d'Aster*. Il maintenait sa position si précisément qu'il avait l'air immobile. Il était si proche que Temple s'imaginait capable de le transpercer avec un pieu.

« Après tout, soupira Gracias, il ne sait peut-être pas que nous sommes les seuls éveillés. »

Elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire ; mais elle s'y accrocha comme à une bouée de sauvetage. « Qu'est-ce qui te fait croire ça ? »

Il garda les yeux fermés. « En cryoconservation, expliqua-t-il, les signes de vie sont si faibles que les moniteurs peuvent à peine les déceler. Les capsules ressemblent à n'importe quel type de matériel et puis l'ordinateur est encrypté. La sonde scanner croit peut-être que nous sommes les seules formes de vie ici. »

Elle retint son souffle. « Si c'est le cas... » Des idées lui traversèrent la tête. « Il veut sans doute que nous nous rendions parce qu'il n'arrive pas à trouver le moyen de vaincre nos boucliers. Et parce qu'il veut savoir ce que nous fabriquons dans ce grand vaisseau, seuls tous les deux. Sans les

réponses à ces questions, filer sur Aster le conduirait peut-être au suicide. Et il restera probablement ici le temps de trouver un moyen de percer nos boucliers.

» Gracias – son cœur battait d'un espoir insensé – combien de temps te faudrait-il pour reprogrammer l'ordinateur afin de projeter un champ de vecteur-c sur l'étranger ? Les vaisseaux sont à distance constante l'un de l'autre. Le générateur de champ peut nous servir d'arme. »

À cette suggestion il rouvrit les yeux. Tournant la tête pour la regarder, il lui parut mal en point. « Et toi, il te faudrait combien de temps pour adapter le générateur à ce type de projection ? Et quels boucliers nous resterait-il pendant que tu travaillerais ? »

Il avait raison et elle s'en rendit compte en l'entendant. Mais il y avait bien quelque chose à tenter. Oui, forcément. Ils ne pouvaient pas se contenter de passer le prochain millénaire à croiser dans le vide galactique pendant qu'on anéantissait leur monde derrière eux.

Il devait y avoir quelque chose à tenter. Les haut-parleurs reprirent leurs braillements. « Malevies, vous aurez été prévenus. La destruction de votre vaisseau va maintenant commencer. Rendez-vous et vous aurez la vie sauve. »

Malevies ? s'étonna-t-elle dans un délire. Qu'est-ce que ça signifie ? L'étranger serait-il une arme automatique devenue ivre de fureur guerrière, lancée comme la foudre dans la Galaxie pour exterminer ceux qu'il nomme « malevies » ?

De quelle manière va-t-il briser *l'Espérance* ?

Elle n'eut pas à patienter bien longtemps pour le découvrir. Elle perçut presque aussitôt un grand choc métallique vibrant dans les soudures qui fixaient son siège au plancher. Une fraction de seconde plus tard, un petit éclair lumineux vers le milieu de la coque de l'assaillant signala le départ d'un projectile meurtrier.

Les alarmes se mirent à hurler et les indicateurs d'avaries à lancer des avertissements de désastre imminent.

L'expérience de Temple l'emporta sur la panique. Ses mains dansèrent sur le clavier pour glaner des informations. « Nous sommes touchés. » Malgré le bouclier. « Un projectile indéterminé. » *Malgré le bouclier de vecteur-c.* « Il a troué la coque. » Les trois épaisseurs métalliques du vaisseau. « Je ne sais pas ce que c'était mais ç'a entièrement traversé la coque. »

Gracias l'interrompit. « Un trou de quelle taille ?

— Environ un mètre carré. » Elle poursuivit son rapport. « L'ordinateur est en train de fermer des portes pressurisées pour isoler la brèche. Les dégâts sont mineurs – on a perdu un échangeur de chaleur du système de climatisation. Mais la prochaine fois, il pourrait atteindre des organes plus vitaux. » Confiant dans les boucliers de vecteur-c, les constructeurs de *l'Espérance d'Aster* n'avaient pas jugé utile de la doter de moyens de défense supplémentaires particulièrement résistants.

L'étranger tira encore. Il y eut un nouveau choc quand le projectile percuta sa cible. Un autre petit éclair lumineux sur la coque ennemie. D'autres alarmes. La console de Temple commençait de ressembler au standard d'un asile d'aliénés.

« Même endroit, dit-elle, refoulant une envie croissante de hurler. Il a percé la coque. La perte d'atmosphère est négligeable. L'ordinateur est en train de boucler d'autres portes pressurisées. » Elle tapa des instructions sur le clavier. « Par extrapolation des trajectoires de ces deux tirs, je ferme d'avance toutes les portes de la zone menacée. » Elle demanda ensuite une estimation des prochains dégâts en fonction de la puissance des premiers projectiles. « Deux autres du même type éventreront l'une des chambres cryogènes du milieu de la coque. Et cette fois nous enregistrerons des pertes humaines. »

Et si des projectiles continuaient de pilonner le même secteur jusqu'aux entrailles du vaisseau, ils

finiraient par atteindre le générateur de vecteur-c.

C'était la réalité : *l'Espérance d'Aster* allait être détruite. « Gracias, de quoi s'agit-il ? Il paraît que c'est impossible. Comment parviennent-ils à nous faire ça ?

— Trop rapide pour les scanners. » Malgré sa torpeur, il était déjà en possession de toutes les réponses dont il avait besoin et que lui fournissait l'écran. « Des projectiles plus rapides que la lumière. Les éclairs lumineux ne sont visibles qu'après l'impact. Sans les boucliers, nous serions pulvérisés. Le vecteur-c les ramène à une vitesse de déplacement normal. Mais ils restent dans le champ. Le vaisseau n'est pas prévu pour ça. »

Plus rapides que... Pendant un instant, le cerveau de Temple refusa de saisir les explications de Gracias. Des projectiles plus rapides que la lumière. Et quand ils frappaient le bouclier, une quantité suffisante de leur énergie était déviée perpendiculairement à la vitesse de la lumière pour les ralentir. Mais pas assez importante pour les arrêter.

Comme par raillerie, les haut-parleurs éclatèrent de nouveau en injonctions. « Nous voulons votre vaisseau intact. Rendez-vous ! Vous serez épargnés. Nous vous offrons la possibilité de devenir bonnevies. »

Si exaspérée qu'elle ne savait plus trop ce qu'elle faisait, Temple ouvrit un canal radio d'un geste brusque. « La ferme ! hurla-t-elle dans l'espace obscur entre *l'Espérance* et l'étranger. Arrêtez de nous bombarder ! Laissez-nous réfléchir. Nous avons le droit de réfléchir avant, non ? »

Aspirant une grande bouffée d'air, elle regarda Gracias. Elle se sentait hors d'elle et complètement désorientée. Lui avait les yeux ternes, mi-clos : il paraissait sur le point de s'endormir. « Fais quelque chose ! lui dit-elle d'une voix haletante, malade de peur. C'est toi, l'ordi. Tu es censé veiller sur le vaisseau. Et avoir des idées. *Je ne veux pas qu'il touche à mon vaisseau !* »

Lentement, toujours trop lentement, il se tourna vers elle. Son cou avait l'air à peine assez robuste pour soutenir sa tête. « Faire quoi ? Tout ce qu'on a, c'est les boucliers. Dans le cas présent, ils ne servent à rien. Cette... – il eut une grimace – cette chose a tout. On ne peut rien y faire. »

Furieuse, elle arracha ses courroies de sécurité et se leva avec effort pour aller le secouer. « Il y a forcément quelque chose à tenter ! lui cria-t-elle en pleine figure. Nous sommes des humains ! Cette chose n'est qu'une collection de processeurs et une programmation aberrante. Nous sommes supérieurs ! Ne te rends pas ! *Réfléchis !* »

Il attarda un instant son regard sur elle. Puis il partit d'un rire forcé. « Nous sommes des humains, et après ? Ça ne nous avance à rien. Seules l'intelligence et la puissance comptent. Or, cette machine est intelligente. Peut-être davantage que nous. Elle est plus évoluée. Et beaucoup plus puissante. » D'un ton las, il répéta ce qu'il avait déjà dit : « On ne peut rien y faire. »

Furieuse, elle eut envie de lui rétorquer : On peut refuser de capituler ! On peut continuer à se battre ! Tant que nous nous acharnons à nous battre, on n'est pas vaincus. Mais au moment où elle eut cette pensée, elle sut qu'elle se trompait. Aucune forme de vie ne pouvait manifester autant d'obstination qu'une machine accomplissant sa besogne.

« Intelligence et puissance ne sont pas tout, protesta-t-elle, s'évertuant à trouver au plus vite un argument de poids, quelque chose en quoi elle aurait foi et qui arracherait à Gracias ce sentiment de défaite. Tu oublies les émotions. Rien n'affecte le vaisseau étranger. Et que fais-tu de l'amour ? »

En disant cela, elle vit son visage se décomposer, derrière ses mains qui essayaient tant bien que mal de le cacher. Les muscles de ses épaules se raidirent tandis qu'il luttait contre lui-même.

« D'accord, enchaîna-t-elle, trop désespérée pour se taire, nous pouvons opter pour l'autodestruction. Tuer *l'Espérance d'Aster* – sa gorge se serra à cette idée mais elle se força à continuer – pour l'empêcher de découvrir comment fonctionne le générateur de champ. Et

l'altruisme ? Il ne connaît pas ça. »

Il baissa brusquement les mains pour marteler de ses poings serrés les accoudoirs de son siège. « Arrête, tu veux ? murmura-t-il. *Arrête !* Les machines ont de l'altruisme. Elles ne se soucient pas du tout d'elles-mêmes. La seule chose dont elles soient incapables, c'est d'éprouver du dépit quand on les contrarie dans leurs projets. D'une seconde à l'autre, il va recommencer à tirer. Nous sommes foutus, et il n'y a plus rien à tenter. Non, rien ! Arrête, tu vas finir par me faire pleurer. »

Qu'il lui en veuille et la rejette aurait dû la blesser. Mais elle l'avait sorti de sa torpeur, bien vivant, et il avait des yeux flamboyants comme elle les aimait. Tout à coup, elle n'était plus seule : il avait émergé de l'angoissante noirceur de ses pensées. « Gracias, lui dit-elle d'une voix douce. Gracias. » De nouvelles possibilités vagabondaient dans sa tête, des idées faites de terreur et d'espoir aussi, des idées qu'elle redoutait de traduire par des mots. « On pourrait réveiller tout le monde. Et voir si quelqu'un aurait une suggestion. Procédons à un vote. Que la mission prenne ses propres décisions.

» Ou alors, on pourrait... »

Ce qui venait de l'effleurer l'épouvantait, mais elle lui en parla quand même. Elle le laissa ensuite l'accabler de sa colère tant qu'il trouva les mots et les arguments.

Après tout, il fallait sauver Aster.

*

Les préparatifs qui revenaient à Temple étaient relativement simples. Elle abandonna Gracias dans le poste de commande auxiliaire et prit l'ascenseur le plus proche pour descendre dans la coque. Elle alla d'abord chercher ses outils dans une petite armoire, ainsi qu'un traîneau magnétique. Puis elle se rendit au centre de commande principal.

Là, elle ouvrit un canal radio. « Je m'appelle Temple, dit-elle, dans l'espoir que l'étranger l'entendrait. Mon coéquipier est fou : il veut se battre. Moi, je préfère me rendre. Je vais devoir le supprimer. Mais ça ne sera pas facile. Laissez-moi un peu de temps. Je vais désactiver les boucliers. »

Elle prit une profonde inspiration et se força à expirer bruyamment. Une mécanique inhumaine savait-elle interpréter un soupir ? « Malheureusement, l'abaissement des boucliers active un dispositif d'autodestruction. Et ça, je ne peux pas l'empêcher. Alors, n'essayez pas de nous aborder. Vous seriez désintégrés. C'est moi qui viendrai jusqu'à vous.

» Je veux être bonnevie, pas malevie. Pour preuve de ma sincérité, je vous remettrai un générateur portable de champs de vecteur-c, comme ceux qui nous servent de boucliers. Vous pourrez l'étudier et comprendre son fonctionnement. Très franchement, ces informations vous sont indispensables. » Le vaisseau étranger percevait sans doute sa grande nervosité, aussi fournit-elle un effort supplémentaire pour paraître sarcastique. « Vous seriez déjà morts si nous n'étions pas chargés d'une mission pacifique. Nous savons comment abattre vos boucliers... C'est la puissance de feu qui nous manque. »

Voilà, c'était chose faite. Elle coupa l'émission. Laissons-lui un instant de réflexion.

Dans le centre de commande, elle ouvrit une écoutille d'accès et, encombrée de ses outils et du traîneau, elle s'enfonça jusqu'au cœur de *l'Espérance d'Aster*, où se trouvaient les banques de l'ordinateur, les équipements de vie essentiels, de pesanteur artificielle et le générateur de vecteur-c, bref la plupart des systèmes fondamentaux du vaisseau.

Elle effectua son travail sans s'adresser à Gracias. Elle aurait aimé savoir ce qu'il devenait ; mais

elle savait aussi que les lignes de communication internes n'étaient pas à l'abri de la sonde scanner de l'étranger.

Dans un laps de temps assez court – la techno de *l'Espérance* connaissait son métier – elle parvint à déconnecter de l'ordinateur le dispositif d'autodestruction et à le charger sur le traîneau magnétique. Ce dispositif (la « boîte noire », ainsi que l'appelaient les organisateurs de la mission), bien que moitié plus petit que Temple, était un générateur de vecteur-c parfaitement opérationnel dont les cellules d'énergie lui permettaient de propulser l'ennemi perpendiculairement à la vitesse de la lumière, que le reste de *l'Espérance* fût ou non en état de marche. Le dispositif déconnecté, Gracias ne risquerait plus de tenter de détruire le vaisseau ; mais avant de remonter le traîneau, Temple s'assura que le détonateur radio était bien armé.

Cette fois, en quittant le centre de commande, elle prit un ascenseur jusqu'au niveau intermédiaire où se trouvaient leurs deux capsules cryogènes. Gracias n'était pas encore arrivé. En l'attendant, elle inspecta la chambre et débrancha tous les haut-parleurs. Elle espérait qu'en la voyant de loin s'agiter de la sorte, on la prendrait pour une forme de vie furtive en train de tendre une embuscade à quelqu'un. Mais il tardait à venir. Et elle commençait à s'impatienter. Se serait-il de nouveau laissé engourdir par la peur ? Ou avait-il changé d'avis, persuadé qu'elle était devenue folle ? Il s'était emporté aussi violemment que si elle lui avait réclamé de l'aide pour se suicider. Et si... ?

La porte de la chambre s'ouvrit brutalement et il se précipita à l'intérieur. « Il faut se dépêcher, lança-t-il, hors d'haleine. Plus que quinze minutes avant la disparition du bouclier. »

Il avait le visage sombre et féroce, couvert de bleus comme s'il avait pris des coups pendant l'absence de Temple. Elle entrevit ce qu'il y avait de terrible dans ce qu'elle lui demandait.

Oublieuse de l'urgence de la situation, elle se dirigea vers lui pour l'enlacer et le serrer bien fort. « Gracias, souffla-t-elle, ça va marcher. Ne me fais pas ces yeux-là. »

Lui aussi la prit dans ses bras, mais si vigoureusement qu'elle suffoqua. Il la relâcha presque aussitôt. « Garde la radio de ta combinaison allumée, dit-il d'une voix âpre en passant devant elle pour gagner sa capsule. Sinon, l'ordinateur prendra la relève. Et il te réduira en cendres. » D'un coup de reins il franchit le rebord de la capsule et atterrit dans le lit. « Code binaire, enchaîna-t-il. D'abord, tu prononces mon nom. » Ses yeux noirs étincelaient au fond de leurs orbites, fous d'angoisse et de douleur. « Si ça marche, tu dis "Aster". Si ça rate, tu dis quand même "Aster". Quoi qu'il arrive. Le vaisseau ne mérite pas de s'éteindre dans son sommeil. »

Comme pour lui faire comprendre de se retirer, il s'allongea, bras croisés sur la poitrine.

Mais quand elle s'approcha pour lui dire au revoir, il lui saisit brutalement le poignet. « Pourquoi ? murmura-t-il. Pourquoi faisons-nous ça ? »

Oh, Gracias. Elle souffrait devant son désespoir. « Parce que c'est le seul moyen de le convaincre de ne pas détruire *l'Espérance*, ou de ne pas monter à l'abordage quand nous désactiverons les boucliers.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas t'accompagner ? » demanda-t-il entre ses dents d'une voix sifflante.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues, sans qu'elle pût les retenir. « Il me croira plus facilement s'il se figure que je t'ai tué. Et puis l'un de nous doit rester ici. Pour aviser, si ça tourne mal. C'est pour ce genre de boulot qu'on a été formés. »

Il la dévisagea longuement, les yeux pleins d'une profonde détresse. Puis il lui lâcha le bras. « L'ordinateur me réveillera quand tu auras prononcé le premier code. »

Elle devait maintenant se presser. Elle supportait mal de le quitter ; mais elle lui donna un baiser rapide, recula d'un pas et poussa le volet de la capsule. Le battant se ferma lentement sur lui et se

verrouilla. Le gaz de cryoconservation envahit la cabine, Gracias continua de regarder Temple d'un œil lugubre mais passionné, jusqu'à ce que le givre eût recouvert la vitre.

Ignorant les larmes qui lui sillonnaient le visage, elle l'abandonna. Elle s'en alla, à la suite du traîneau qui flottait sur son champ magnétique, prendre l'ascenseur pour remonter au niveau supérieur, le plus près possible, mais à une distance prudente, des brèches creusées par les projectiles ultraluminiques. Arrivée sur place, elle dirigea le traîneau dans le vestiaire à côté du sas qui donnait accès au sabord extérieur le plus proche.

Elle enfila sa tenue spatiale. Comme tout reposait sur le bon fonctionnement de sa radio, elle vérifia quatre fois les circuits. Puis elle ferma hermétiquement sa combinaison et pénétra dans le sas avec le traîneau.

Sous le contrôle automatique de l'ordinateur, elle programma la suppression d'atmosphère et de pesanteur dans le sabord. Elle n'avait maintenant plus besoin du traîneau. Sans perdre un instant, elle poussa la boîte noire dans la grande cavité métallique du sabord et commanda l'ouverture.

Le panneau coulissa, la laissant seule devant le vide béant de l'espace.

Tout d'abord elle ne vit pas le vaisseau étranger : il faisait trop sombre dehors. *L'Espérance* était pourtant toujours à moins de six mois-lumière de chez elle ; et quand ses yeux se furent accoutumés aux ténèbres, Temple s'aperçut que le soleil émettait assez de clarté pour trahir l'assaillant contre l'arrière-plan étoilé.

Elle le trouva trop monumental, trop implacable pour espérer l'atteindre.

Mais le souvenir des regards d'adieu de Gracias lui interdisait la moindre hésitation. Elle devait le faire. Dès que retentit l'alarme dans le sabord – et aux quatre coins de *l'Espérance* – signalant l'abaissement des boucliers, elle se gratta la gorge pour s'éclaircir la voix.

« Tout va bien, déclara-t-elle dans l'émetteur. Ça y est. J'ai tué mon partenaire. Et j'ai supprimé les boucliers. À vous maintenant de tenir votre promesse. De me laisser la vie sauve. Je sors. Si nous restons à moins de cent kilomètres du vaisseau quand le processus d'autodestruction se déclenchera, nous sauterons avec.

» J'ai le générateur de champ portable. Je vous montrerai comment l'utiliser. Et comment en fabriquer d'autres. Mais vous devez tenir parole. »

Elle n'attendit pas la réponse : elle n'en espérait pas. La seule qu'il lui ait donnée jusqu'ici s'était manifestée par l'arrêt des tirs. C'était suffisant. Elle devait juste s'approcher de l'ennemi.

La main contractée sur une poignée de la boîte noire, elle alluma résolument les mini-propulseurs de sa combinaison pour dépasser les portes massives et s'élancer, chargée de son fardeau, dans l'obscurité. L'ordinateur boucla automatiquement les ouvertures derrière elle, la livrant à l'espace.

Pendant un instant, sa propre insignifiance l'effraya presque. Pas un Astérin ne s'était jamais trouvé dans sa situation : hors de son vaisseau, à six mois-lumière de chez elle. Toute sa période de formation s'était confortablement déroulée en orbite autour d'Aster et la planète atténuait l'immensité sidérale par sa masse et sa lumière. Ici, en revanche, le seul éclairage provenait du clignotement des caméras et des scanners de *l'Espérance* – et de l'étranger faiblement distinct aux lignes ramassées, juste un peu moins sombre que la nuit de l'espace. Mais elle savait que si elle ne s'ôtait pas ces idées de la tête, elle perdrait la raison.

Les dents serrées, elle dirigea son attention – et ses propulseurs – sur l'ennemi.

Tout dépendait maintenant de ce qu'il avait ou non conscience de la présence à bord de vies humaines. S'il avait pu analyser ou déduire les diverses implications du bouclier de vecteur-c. Et si Temple réussissait à s'échapper.

La taille de l'autre vaisseau faisait paraître la distance moins grande qu'elle n'était mais, au bout

d'un instant, Temple s'était assez approchée pour distinguer un sabord qui s'ouvrait sur le flanc de la coque.

Alors – de manière si soudaine qu'elle tressaillit et se mit à transpirer – une voix résonna dans son récepteur.

« Vous entrerez dans la soute ouverte devant vous. Un blindage spécial la protège des explosions. Vous attendrez à l'intérieur, munie de votre dispositif. Si c'est un piège, vous serez détruite par votre propre arme.

» Si vous êtes bonnevie, vous serez épargnée. Vous resterez avec votre dispositif le temps de le démonter pour son inspection. Quand son mode de fonctionnement sera connu, vous serez autorisée à répondre à de nouvelles questions.

— Trop aimable », murmura-t-elle en retour. Mais elle ne se laissa ni ralentir ni intimider. Au contraire, elle alla droit sur le sabord, jusqu'à ce que la soute lui apparaisse, prête à l'engloutir.

Alors, elle mit à l'épreuve la repro que Gracias avait réalisée à l'ordinateur.

Ce qu'elle devait faire était si déraisonnable, si risqué, qu'elle préféra l'accomplir sans réfléchir, comme une simple routine.

Braquant ses propulseurs sur le côté de la boîte noire, elle les mit à feu pour lui donner une violente impulsion, la projetant ainsi à toute allure dans la gueule béante de la soute ; freinée du même coup, Temple n'alla pas plus loin. Elle attendit là jusqu'au moment où un champ de force protégeant la soute captura la boîte et l'immobilisa. « *Gracias !* » hurla-t-elle dans son émetteur, comme si l'ordinateur était sourd.

À ce code, *l'Espérance* projeta un faisceau tracteur qui l'arracha à l'étranger.

C'était un petit faisceau industriel, utilisé à l'origine pour la construction du vaisseau, puis pour le chargement des marchandises. Il était trop court et trop étroit pour servir d'arme, mais idéal pour transférer rapidement d'un véhicule à l'autre un objet de la taille de Temple dans sa combinaison.

La synchronisation était délicate, mais la jeune femme se décida là encore sans vraiment réfléchir. Tandis que le faisceau la ramenait vers *l'Espérance*, elle cria : « *Aster !* »

Et à ce code, le vaisseau leva ses boucliers et déclencha la boîte noire simultanément. Temple se réfugia à temps dans les écrans de protection pour se soustraire aux derniers tirs dont l'ennemi fut encore capable pendant un instant.

*

Plus tard, les deux humains comprirent que leur assaillant, curieusement, avait connu une fin bien peu spectaculaire. Toujours un rien sonné depuis sa sieste forcée, Gracias retrouva Temple dans les vestiaires et l'aida à ôter sa combinaison ; mais lorsqu'elle lui demanda d'un ton pressant : « Que s'est-il passé ? Ç'a marché ? » Il fut incapable de répondre car il n'avait pas vérifié. Quand l'ordinateur l'avait réveillé, il était venu directement de sa capsule aux vestiaires. Ils coururent donc ensemble jusqu'au poste de commande auxiliaire le plus proche pour savoir s'ils étaient sauvés.

Ils l'étaient, en effet. Le vaisseau étranger n'était plus à portée des scanners. Et où qu'il fût parti, il n'avait laissé ni trace ni sillage visible.

Gracias repassa donc les enregistrements visuels et scanner, et ils comprirent ce qu'il advenait d'un vaisseau lorsqu'on projetait sur lui un champ de vecteur-c.

Il s'évanouissait comme par enchantement.

Temple eut ensuite envie de fêter la bonne nouvelle. En fait, elle avait sa petite idée – tous deux étaient nus. Mais quand elle lui dit à quoi elle pensait, Gracias la repoussa gentiment. « Dans

quelques minutes. J'ai du travail.

— Quel travail ? protesta-t-elle. Nous avons sauvé le monde... et ils ne le savent même pas, là-bas. On a bien mérité de prendre un peu de bon temps d'ici la fin du voyage. »

Il hocha la tête, mais sans détourner les yeux de la console.

« Quel travail ? répéta-t-elle.

— Je vais modifier notre cap », répliqua-t-il. On aurait dit qu'il tentait de réprimer un sourire. « Pour regagner Aster.

— Quoi ? » Il la surprenait tellement qu'elle ne put se retenir de lui crier dessus. « Tu annules la mission ? Juste comme ça ? Tu te rends compte de ce que tu fais ? »

Il se renfroga un instant, affectant une humeur massacrant. Mais un sourire finit par éclairer son visage. « Nous savons maintenant qu'il est possible de dépasser la vitesse de la lumière, dit-il. Il faut poursuivre les recherches. Pourquoi passer mille ans en hypersommeil pour traverser la Galaxie ? Pourquoi ne pas plutôt rentrer chez nous continuer les recherches... et repartir quand nous en saurons aussi long que ce vaisseau étranger ? »

Il la dévisagea. « Ça te paraît raisonnable ? »

Elle aussi souriait. « Très raisonnable. »

Quand il en eut terminé avec l'ordinateur, il fit sévèrement regretter à Temple de l'avoir aspergé de crème glacée.

Titre original : What Makes Us Human (1984)

Traduction : Isabelle PAVONI

UNE NOUVELLE AMITIÉ

« **D**ES MILLIERS D'ANNEES ? » Quand il posa cette question, Lars était encore étendu sur le dos, relié à la sonde mentale. Il fixait des yeux la voûte rocheuse juste au-dessus de lui, mais sans vraiment la discerner. Il était toujours sous l'empire de sa dernière vision.

Ni son partenaire carmpan ni le berserker ne lui répondit.

Il répéta plus fort sa question, d'une voix lasse et chevrotante. « Des milliers d'années ? Leur colonie était donc aussi vieille ? »

Temple et Gracias, les deux personnes dont il venait de toucher la pensée, avaient eu conscience d'une période aussi longue. Il avait décelé dans leur conviction un accent d'authenticité manifeste. Les passagers de *l'Espérance d'Aster* étaient les représentants d'une colonie humaine plus ancienne qu'il n'en avait jamais imaginé.

Juste comme le contact allait se rompre pour de bon, Lars sentit son partenaire carmpan lui effleurer le cerveau, le retenir un instant. Une nouvelle pensée lui parvint : *Dévié au sortir de l'espace profond, l'itinéraire des colons partis de la Terre pour Aster a pu subir une distorsion relativiste qui aurait projeté le vaisseau dans le passé galactique. Mais notre dernier contact se situait bien dans notre présent.*

« Que faire, Carmpan ? »

Essayer de cacher au berserker l'existence de l'arme perpendiculaire. Ne pas y penser.

« Comment ne pas y penser... ? »

Pas de réponse. Le contact mental avait été coupé. Et Lars comprit très vite que le Carmpan lui demandait l'impossible. Il percevait les nouvelles pulsions exploratoires que les circuits berserkers de la sonde glaciale envoyaient à son cerveau. Pas une sonde matérielle, mais un soupçon d'énergie produisant une sensation mentale d'une atrocité indescriptible. L'épisode entier de la vie de Temple et de Gracias lui fut soudain repassé comme un film à vitesse accélérée, et il eut la certitude que le berserker conduisant l'expérience se l'était approprié, d'une manière ou d'une autre. Lars ne sentit qu'un instant sa pensée au contact de cette combinaison de métal, d'électricité et de mathématiques. Et il comprit du même coup, par cette expérience directe, que la machine accueillait la nouvelle d'une défaite aussi imperturbablement que n'importe quelle information plus banale.

Le berserker avait fouillé, pillé son cerveau et... Ah ! sa présence inquisitrice s'était éclipsée, mais en oubliant une chose... ou plutôt deux. Parce que Lars lui-même ne pensait pas à ces deux choses lors de l'intervention de la sonde. Et il pria pour qu'une lecture plus approfondie de sa mémoire dépassât les possibilités du berserker.

Lars n'avait pu lui dissimuler l'existence de l'arme perpendiculaire. *Le Carmpan l'avait-il*

volontairement incité à y penser, tout en lui conseillant le contraire ? Dans le but de cacher une information plus précieuse ?

Le berserker avait, pour une raison ou pour une autre, manqué les deux points que le premier partenaire carmpan de Lars s'était déclaré très soucieux de tenir secrets : le mystérieux *qwib-qwib*, et aussi le... comment ça s'appelait, déjà ? Le programme comment ?

Lars mesura la capacité de son partenaire à lui permettre d'oublier ; il se rendit compte à quel point les Carmpans étaient plus actifs que les humains sur le plan purement psychique.

Plus rien ne lui parvenait. Enfin libéré des sangles qui l'immobilisaient, il se redressa sur son séant. Mais si son partenaire respirait encore, il gisait sur son lit, inerte, comme brisé de fatigue. Lui aussi avait été détaché, et son guide mécanique attendait à ses côtés qu'il se lève.

La machine de Lars attendait également. Au moins, songea-t-il, de nouveau libre de penser par lui-même, au moins une de ces maudites choses s'est fait anéantir par les gens de *l'Espérance d'Aster*. Une branche de l'humanité avait au moins obtenu cette victoire. Même si, maintenant, les ordinateurs qui régissaient la base, désireux de percer les secrets de l'effet perpendiculaire, allaient de toute évidence dépêcher vers Aster des unités de combat supplémentaires...

Incapable de tolérer davantage le contact du lit auquel on l'avait attaché pendant une période indéterminée, Lars se leva. Il se sentait sale, affamé, assoiffé et très impatient de prendre un bain et de profiter de toutes sortes de commodités.

La petite machine qui lui servait de guide personnel et de surveillant leva un membre semblable à une patte d'insecte pour lui montrer le chemin. Mais il avançait déjà. Il regagna, seul, la salle commune où l'avaient précédé les quatre autres prisonniers humains. Visiblement exténués, ils se racontaient leurs séances respectives dans la machinerie de télépathie.

Tous quatre regardèrent Lars d'un air intéressé. « Nous nous demandions ce que vous deveniez, dit Naxos. Il y a un moment que nous sommes revenus.

— Ç'a été une drôle d'expérience. J'ai soif. »

Tandis qu'il buvait un peu d'eau et se servait à manger sur le plateau de biscuits verts et roses que les machines laissaient toujours en évidence, il écouta ses compagnons. Cela ne gênait pas le berserker, apparemment, que ses outils vivants échangent en toute liberté leurs impressions sur ce qu'ils venaient de subir.

Certains racontèrent avoir réussi en partie, tout au mieux, d'autres avoir complètement échoué. Lars eut le sentiment que son équipe avait peut-être été la plus efficace.

« Comment ça s'est passé ? » lui demanda-t-on enfin.

Il ne voyait pas pourquoi leur cacher la vérité. Il était sûr que le berserker savait déjà tout de l'épisode Temple-Gracias. « Plutôt bien, je crois, comparé à ce que vous avez dit », fit-il.

Il relata dans les grandes lignes l'histoire de Gracias et de Temple. Ses compagnons de captivité purent prendre part à cette victoire humaine, lointaine et sans doute isolée. Rien ne vint l'interrompre dans son récit. La grande machine qui les séquestrait se moquait bien qu'ils se réjouissent de la défaite d'une de ses unités. Peut-être, songea Lars, le berserker avait-il calculé que ses prisonniers seraient plus efficaces s'il les laissait entendre des nouvelles de nature à leur redonner courage.

À la fin de son histoire, Dorothee prit le relais. Elle raconta en détail, comme du bout des lèvres, une défaite humaine, celle d'une escadre décimée par l'unité berserker que sa vision mentale, liée à celle de son partenaire carmpan, avait été contrainte de suivre. Cette nouvelle-là découragea plutôt ses camarades.

Rien ne permettait non plus de supposer que leur réaction importât au berserker, complètement indifférent, semblait-il, à leurs propos. Si la machine les laissait entre eux de temps en temps, Lars

avait la conviction que c'était uniquement par souci de leur équilibre mental.

Il en parla aux autres.

« Ou bien... suggéra Nicolas Opava, il veut que nous échangions des informations que sa sonde serait incapable de nous extorquer. Pour les obtenir, il lui suffit de nous écouter. »

Les cinq prisonniers se regardèrent, alors que les mots résonnaient encore. Puis ils se dispersèrent sans rien ajouter, sinon les litanies habituelles sur le manque de nourriture et de sommeil.

Quelques heures plus tard, le groupe reçut l'ordre de retourner vers les machines de télépathie. Lars eut l'impression qu'on lui avait assigné le même partenaire carmpan qu'à la séance précédente, mais il n'en aurait pas juré. Pas davantage lorsque les images mentales recommencèrent d'affluer.

Titre original : Friends Together (1985)

Traduction : Isabelle PAVONI

DE CURIEUX ALLIÉS

« **A**LORS, tu pars là-haut ? » fit Gemma.

Pat attrapa vivement une de ses bottes. « Oui.

— Tu connais pourtant l’avis des Cotabotes ?

— Non. Ni à ce sujet ni sur aucun autre. Mais tu es peut-être au courant. C’est toi, le grand expert sur les Cotabotes. Qu’en pensent-ils ? Pour autant qu’ils puissent penser, ce dont je doute. » Il enfila sa botte, qui avait rétréci dans l’humidité permanente de la planète. Il l’empoigna au-dessus de la cheville et frappa violemment le talon par terre.

« Tu n’essaies même pas d’établir de bons rapports avec eux, ici sur Botéa ! » dit Gemma, en colère. Elle n’avait pas bougé de l’embrasure. Elle se tenait là, immobile, sa capuche rejetée en arrière, de sorte qu’il pouvait admirer ses magnifiques cheveux noirs, sa superbe peau d’ébène et son beau, son très beau visage. Il devrait porter plainte, comme les Cotabotes dont c’était la manie ; elle n’avait pas le droit d’afficher une beauté aussi insolente.

« Etablir de bons rapports avec eux ? s’écria-t-il. Tu passes ton temps à essayer et où est-ce que ça te mène ?

— Ça ne te tuerait pas d’attendre une semaine de plus. Tu as dit que c’était la routine. Tu me caches quelque chose ?

— Non, simple routine, répondit Pat. Tu te mets à parler comme les Cotabotes. Je dois faire une inspection orbitale des mines de diamant toutes les six semaines. Ordre d’Adamant. Et ça inquiète tellement tes Cotabotes, que mes chenilles travaillent sous leur village, que mes contrôles devraient plutôt les réjouir. »

Il avait effectivement besoin de vérifier les télescopes orbitaux à infrarouge qui surveillaient les chenilles mécaniques et leurs déplacements dans le charbon, mais ce n’était pas pour cette raison qu’il avait avancé la date de plusieurs jours. Il avait reçu un message d’Adamant l’informant qu’un berserker avait anéanti une planète colonisée du nom de Polara. C’était la seconde fois en trois mois qu’on lui signalait des agissements berserkers et le rapport n’avait mis que deux mois pour lui parvenir, signe que les Adamantins avaient jugé l’information assez importante pour l’envoyer par vaisseau courrier, au moins jusqu’à Candlestone, le relais le plus proche. Mais pas assez importante, toutefois, pour l’acheminer par vaisseau sur tout le trajet, à moins que l’opérateur de Candlestone n’en ait décidé ainsi de son propre chef. Mais Pat préférait retenir l’hypothèse la plus réconfortante : les Adamantins ne croyaient sans doute pas le berserker dans les parages. S’ils étaient persuadés du contraire, ils auraient envoyé d’urgence une flotte vers Botéa. Après tout, ils devaient protéger les diamants IIIB que les chenilles extrayaient des gisements carbonifères de Botéa. Pat leur était

toutefois reconnaissant de l'avertissement et des nombreuses données sur les berserkers qu'ils lui avaient transmises par la même occasion ; et il entendait bien partir vérifier les défenses orbitales, n'en déplaise aux Cotabotes.

« Ta dernière inspection remonte à seulement trente-cinq jours, protesta Gemma. Les Cotabotes disent que tu manigances quelque chose. Ils veulent que je porte plainte.

— Et puis quoi encore ? fit-il. Vas-y, fais-le. » Il lui désigna l'ordinateur d'un geste. « Qu'est-ce qui les inquiète cette fois ? Leur récolte de smash ?

— Non », répondit-elle. Elle s'assit devant le terminal vocal. « Ils disent que le rapace abîme le nematej.

— Le nematej ? » répéta Pat. Il racla sa botte par terre pour bien enfoncer son pied et se leva. « Que pourrais-je faire pour aggraver la situation, si c'est encore possible ?

— D'après eux, il y avait de drôles d'odeurs pendant ta dernière inspection orbitale. » Elle lui jeta un regard furieux, comme pour le mettre au défi d'éclater de rire.

Mais il était trop stupéfait pour se dérider. « Sacré nom d'une pipe ! Le nematej sent déjà le vomi, s'exclama-t-il. Il a des épines partout, même sur ses fleurs, et la dernière fois que je l'ai regardé, il empestait leur récolte de smash puante. » Il secoua la tête. « Ils sont incroyables, non ? Je suis là depuis deux ans, et ils trouvent encore le moyen de m'empoisonner l'existence.

— Mais pourquoi leur avoir dit que ton vaisseau de surveillance planétaire s'appelle un rapace ? lui reprocha-t-elle. Tu ne vaux pas mieux qu'eux.

— Là, tu exagères, protesta Pat. Je ne suis pas comme eux.

— Bon, d'accord, reconnut Gemma. Mais tu fais tout pour les contrarier. Tu devrais essayer de les traiter comme des êtres humains.

— Mais ce ne sont pas des humains. Je me moque éperdument de ce que peut dire l'ICLU. Ce ne sont que des extraterrestres dont la seule mission dans l'univers est de rendre les gens complètement dingues.

— Tu es ridicule, fit Gemma. Tu sais très bien qu'ils ont émigré de Triage et avant ça de...

— Emigré, mon œil ! On les a probablement chassés de toutes les planètes qu'ils ont essayé de coloniser. Ils... »

Elle lui tendit le terminal vocal. « Donne-moi accès à l'ordinateur », dit-elle sèchement.

Il lui arracha l'appareil des mains. « Droit d'accès pour Gemenca Bahazi, déléguée ICLU, prononça-t-il avant de le lui rendre. Vas-y, plainte numéro 5000.

— Tout de suite. » Et elle s'exécuta sans attendre. « Je désire déposer une plainte au nom des Cotabotes contre la Compagnie adamantine de production de processeurs à diamants et de combustibles fossiles, déclara-t-elle.

— Entendu, chérie », répliqua l'ordinateur.

Gemma lança un regard mauvais à Pat.

« D'ailleurs, nous sommes rendus à combien de plaintes ? fit-il. Un million ? Deux millions ?

— Deux cent quatre-vingt-une, précisa-t-elle.

— Celle-ci portera le numéro deux cent quatre-vingt-trois, mon chou, annonça l'ordinateur. Comment souhaitez-vous la nommer, ma mignonne ?

— Donne-lui l'intitulé suivant : refus de coopérer », dit-elle d'un ton résolu.

Pat enfila sa vareuse, fourra dans sa poche un terminal vocal portable, et resta debout à observer Gemma devant l'ordinateur. Elle s'était tue, les sourcils froncés. Même ainsi, elle était belle ; heureusement d'ailleurs, puisque c'était la mine qu'elle lui réservait le plus souvent. Il se dit qu'après tout une déléguée ICLU n'était pas supposée sourire à l'ingénieur adamantin qui exploitait

les mines souterraines, d'autant qu'elle avait en permanence les Cotabotes sur le dos. Quand Pat n'était pas furieux contre elle, il la plaignait de vivre dans leur village et de devoir les supporter vingt-six heures sur vingt-six.

« Donne-moi la liste de toutes les plaintes enregistrées ce mois-ci, ordonna-t-elle, les sourcils toujours froncés.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pat. Tu veux en annuler une ?

— Non, rétorqua-t-elle. J'en ai une en trop. Tu verrouilles bien la porte du bureau quand tu sors ?

— Je suis étonné que tu ne m'accuses pas d'avoir effacé une de tes plaintes. Evidemment, je ferme la porte. Elle reconnaît ma voix, comme l'ordinateur. Tu en as peut-être simplement oublié une. Admets-le. C'est moi qui te fais cet effet.

— Quel effet ?

— Je te fais oublier où tu en es. Tu es folle de moi. Mais tu ne veux pas le reconnaître.

— Lis-moi les titres de ces plaintes, ordonna-t-elle à l'ordinateur. Et sans "chéries" à tout bout de champ, s'il te plaît.

— Si vous le prenez ainsi, ma biche... fit-il. Refus de coopérer, refus de coopérer, opérations dangereuses pour la population, refus de coopérer, menaces proférées à l'encontre des Cotabotes, refus... »

Patrick se pencha sur le terminal vocal. « La ferme ! cria-t-il à l'ordinateur. Gemma, accompagne-moi.

— Quoi ? s'étonna-t-elle en levant les yeux, toujours renfrognée.

— Suis-moi dans le rapace.

— Pas question, répondit-elle. Ça ne plairait pas beaucoup aux Cotabotes.

— Evidemment que ça ne leur plairait pas. Le contraire me surprendrait. Viens quand même.

— Mais ils pensent déjà que... » Elle s'arrêta brusquement et détourna la tête. Pat se pencha encore un peu plus.

« C'est comme ça que tu t'y prends pour persuader Satan de renoncer à son inspection orbitale ? lança soudain Bachillah, dont ni l'un ni l'autre n'avait soupçonné la présence. Je t'ai envoyée ici pour enregistrer une plainte, pas pour flirter avec le délégué adamantin. Ce n'est pas la première fois que je te le répète, il cherche par tous les moyens à te pervertir. »

Les Cotabotes n'étaient pas seulement belliqueux, méchants et malveillants, mais sournois aussi, et Bachillah était la pire de tous. Pat l'avait surnommée « La Chiure » le jour où elle s'était mise à l'appeler Satan, mais il regrettait de ne pas avoir choisi « La Blatte ». Elle était arrivée au bureau, cramponnée à la rampe, par l'extérieur de l'escalier pour qu'on ne la voie pas. Après sans doute un long moment d'attente, elle l'avait enjambée et elle était entrée, flanquée de la plus jeune de ses filles. Elle pointait sur Gemma son doigt poisseux.

« J'enregistre la plainte, Bachillah, déclara la déléguée ICLU.

— Oh, oui, tu l'enregistres », fit l'autre, lui agitant sous le nez un index couleur champignon. Gemma devrait le lui arracher d'un coup de dents, songea Pat. « Je t'ai dit de chercher ce qu'il mijote. Tu t'en es occupée ? Oh, non. Madame enregistre une plainte. Et pendant que tu restes là, il va et vient à sa guise. Tu lui as dit que ça gâte le nematej ? »

La fille de La Chiure s'était approchée de Gemma. Elle mouilla son doigt dans sa bouche et barbouilla l'écran du terminal.

« Elle me l'a dit, intervint Pat. Je croyais que le nematej était une herbe nocive, aux yeux des Cotabotes.

— Je veux un dessin, pleurnicha la gamine. Dis-lui de me faire un dessin. » Elle trépignait

d'impatience. « Je veux un dessin. Tout de suite ! »

Gemma en composa un à l'aide du clavier, sans oser, apparemment, recourir aux commandes vocales.

« Pas ce dessin-là ! gémit la fille de Bachillah. J'en veux un autre !

— C'est aux Cotabotes de juger ce qui est ou non une mauvaise herbe, pas à vous, dit La Chiure. Vous, Satan, vous n'êtes que l'ingénieur adamantin. Notre contrat stipule que vous ne devez pas endommager nos récoltes ni notre village. »

Les Cotabotes invoquaient sans arrêt leur précieux contrat, que Pat n'avait jamais vu. Il avait toutefois entendu dire qu'il était unique en son genre. La fille de La Chiure se mit à appuyer au hasard sur les touches du clavier.

« Je n'ai endommagé ni vos récoltes ni votre village, et je n'ai pas touché au nematej. Pas encore.

— Une menace ! s'exclama Bachillah. Il m'a menacée. Tu as entendu ça, Gemenca ? Il m'a menacée. Porte plainte ! »

Pat se demandait comment ce serait possible avec cette gosse débile qui tapait sauvagement sur la console.

« Bachillah, fit Gemma d'une voix calme, je suis sûre qu'il ne voulait pas...

— C'est ça. Prends sa défense. Je savais qu'il réussirait à te pervertir. Nous interdisons l'inspection orbitale. Dis-le-lui. » Elle agita le bras vers elle. « Tu es notre déléguée. Dis-lui.

— Je lui ai dit... commença Gemma.

— Et moi, je lui ai dit de ne pas mettre son nez dans les affaires des Adamantins », déclara Pat. Il saisit son casque d'accélération. « Elle ne vient pas avec moi. Point final. »

Bachillah virevolta pour lancer à Gemma un regard furibond. « Rien ne t'autorisait à lui dire que tu l'accompagnerais. Oh, je savais qu'il ne fallait pas te laisser venir seule. J'ai vu comment tu le regardais ! Tu voulais rester seule avec lui, hein ? Saleté ! Espèce de saleté ! »

La fille de Bachillah s'était désintéressée du clavier mais elle grimpait maintenant sur l'ordinateur. Elle décrocha du mur un casque de mineur. Pat le lui retira.

« Seule avec moi ? Ha ! Ha ! Elle voulait plutôt assister à l'inspection pour espionner et j'ai dit qu'il n'en était pas question. »

La gamine se remit à geindre.

« Vous allez l'emmener ! cria La Chiure. Je vous l'ordonne ! Nous allons porter plainte.

— Bachillah, protesta Gemma. Ne l'écoutez pas. Il... »

La gosse tendait le bras pour s'emparer des fusils laser suspendus au mur au-dessus des casques.

« J'y vais, annonça Pat. Vous pourrez enregistrer la plainte à mon retour. » Il ramassa la mémoire centrale du rapace, le casque supplémentaire, et ouvrit la porte. « Tout le monde dehors. Vite.

— Vous n'avez pas le droit de nous chasser de votre bureau ! » protesta Bachillah. Mais elle attrapa sa fille en râlant pour l'entraîner dans l'escalier.

Gemma était toujours debout à côté de l'ordinateur.

« Toi aussi », dit Pat en lui tendant le casque. Elle refusa de le prendre, passa devant lui en sortant et descendit les marches.

Il verrouilla la porte et s'éloigna d'une démarche pesante vers la passerelle du rapace, trébuchant presque sur un tas de feuilles de smash et de branches de nematej que les Cotabotes avaient déposées là en offrande. Les machines les terrifiaient ou les fascinaient (Pat ne parvenait pas à trancher) à tel point qu'ils leur laissaient toujours des présents ou des sacrifices. Sans doute pas des sacrifices, il aurait été sinon davantage dans la logique des Cotabotes d'en choisir les victimes parmi les leurs, une assez bonne idée finalement quand on connaissait la fille de Bachillah.

En haut de la passerelle Pat se tourna, essayant de déterminer s'il réussirait à empoigner Gemma. Elle était assez près, en effet. « Je ne l'emmène pas, La Chiure, un point c'est tout ! dit-il.

— Emmenez-la, ou je déchire notre contrat ! »

Pat affecta de paraître intimidé. « Entre », lança-t-il d'un ton bourru ; il la tira et la poussa dans le rapace. « Ferme la porte », ordonna-t-il à l'ordinateur. La passerelle escamotée, la porte se referma. Pat lança un casque à Gemma et s'avança pour introduire la mémoire centrale dans l'ordinateur de vol. Bachillah se mit à tambouriner contre la porte.

« Vite », dit Gemma, enfilant une vareuse. Pat leva sur elle des yeux étonnés. « Comment ?

— Rien, fit-elle.

— Boucle ton harnais, ordonna-t-il avant de s'installer aux commandes. Nous allons grimper à toute allure. »

Il lança les réacteurs à plein régime. La Chiure et sa fille reculèrent prudemment. Il sortit en douceur le rapace de la clairière et le fit s'élever à la verticale.

Il y avait beaucoup de matériel en orbite autour de Botéa, propriété exclusive d'Adamant : les télescopes à infrarouge, les satellites de cartographie et les géosats pour les mines, le relais géant qui transmettait les plaintes de Gemma à Adamant via Candlestone, à travers la Galaxie, ainsi que les différents satellites de défense. Botéa disposait de deux canons atomiques orbitaux et de missiles de 8-T à 15-T, braqués sur quiconque s'aviserait de dérober ses précieux diamants IIIB. Ces cristaux conducteurs rigoureusement sélectionnés, les seuls matériaux utilisables pour la fabrication des processeurs d'ordinateurs de type K, existaient aussi sur d'autres mondes, mais toujours à mi-chemin du noyau planétaire et dans des gisements diamantifères très denses de kimberlite récente. Sur Botéa, en revanche, ils étaient pour ainsi dire entassés sur le sol. Enfin, pas exactement, mais à faible profondeur dans des veines tendres et sans rien pour gêner leur extraction hormis quelques gisements de houille grasse où les chenilles parvenaient à s'infiltrer. Et, bien sûr, les Cotabotes. Les défenses de la planète étaient censées arrêter pirates et petits appareils de combat indépendants, et non un arsenal blindé comme un berserker, mais leur présence était rassurante.

Pat se tint à l'écart et programma une orbite à plus faible altitude afin de rester assez près pour garder un œil panoramique sans risquer une collision. Il avait décollé si précipitamment qu'il devait corriger ses coordonnées de vol ; il lui fallut au moins un quart d'heure pour replacer le rapace dans l'orbite désirée. Il demanda à l'ordinateur de surveiller tous les satellites de défense et de le prévenir lorsque le canon atomique entrerait en ligne de vision ; il espérait que Gemma ne remarquerait pas qu'il dérogeait à sa routine.

Elle avait ôté son casque et s'était penchée pour contempler Botéa par le petit hublot à l'avant.

« Joli, n'est-ce pas ? » Les nuages couvraient la planète, ce qui était heureux puisque les marais et les champs de smash étaient d'un vilain vert, même à cette distance. Au moins, on ne sent pas l'odeur, de là-haut, songea Pat. « Tu es contente que je t'aie proposé de venir ?

— Proposé ? s'écria-t-elle, essayant de s'extraire de son harnais. Tu m'as presque kidnappée !

— Kidnappée ? » répéta-t-il. Il détacha ses propres sangles et s'accrocha à l'une des poignées au-dessus de sa tête. « J'ai simplement voulu prendre La Chiure à son propre jeu.

— Il ne faut pas l'appeler comme ça. Elle va porter plainte.

— Alors, j'en déposerai une aussi parce qu'elle m'appelle Satan. Et n'essaie pas de me faire croire que c'est un lapsus. Elle sait très bien ce qu'elle dit. »

Gemma était toujours prisonnière de son harnais. « Tu devrais quand même éviter de les contrarier. Les Adamantins pourraient...

— Pourraient quoi ? » Il se pencha pour l'aider à se détacher. « Si je ne m'abuse, ils n'ont

répondu à aucune des deux cent quatre-vingt-trois plaintes en plus de deux ans.

— Deux cent quatre-vingt-une », rectifia-t-elle dans un nouveau froncement de sourcils. Pat eut raison des sangles et Gemma se laissa aussitôt couler dans ses bras. De sa main libre, il la prit par la taille.

« Tiens, tiens ! La Chiure avait donc raison. Tu voulais juste te retrouver seule avec moi.

— Les Cotabotes pensent... » dit-elle. Il s'attendait à ce qu'elle cherche à se dégager, mais elle resta contre lui. Soudain elle lui sourit. « Tu as décidément très bien manœuvré. C'est peut-être toi qu'on aurait dû choisir comme délégué ICLU. Tu as le don d'amener les gens à faire ce que tu veux.

— Tu trouves ? fit-il, lâchant la poignée pour mieux enlacer Gemma. Toi y compris ?

— Je... » Elle leva un bras pour s'accrocher et se donna une poussée pour le plaquer habilement contre la cloison. « Pardon, dit-elle. Je n'ai pas l'habitude de l'apesanteur. » Se retournant, elle jeta un coup d'œil par le hublot latéral. « C'est un des télescopes à infrarouge que tu es censé surveiller ? »

Il agrippa une poignée et passa derrière Gemma. « Lequel ? » demanda-t-il. Il posa une main sur la sienne pour être sûr qu'elle ne lâcherait pas prise cette fois.

« Celui qui est garni d'espèces de piques. »

Il joua sur les commandes pour qu'elle obtienne une plus grande image. « Ce hublot est équipé d'un météoscope. » Il lui posa son autre main sur l'épaule et la retourna contre lui. « Il m'envoie des informations météorologiques. Il me prévient si une tempête se prépare.

— Oh, fit-elle, légèrement haletante. Et qu'en est-il en ce moment ?

— Pour l'instant, répondit-il en lui prenant le menton, je dirais que les prévisions sont excellentes.

— Le canon atomique est en vue, annonça l'ordinateur.

— Synchronisation parfaite, fit-il. Je reviens », ajouta-t-il pour Gemma. Et il se dirigea vers l'ordinateur. L'écran était toujours obscur et il ne voyait rien non plus par le hublot avant. « Où est le canon ? demanda-t-il.

— C'est ça ? » dit Gemma, près du hublot latéral. Elle tripotait les commandes météoscopiques. « Le gros truc noir là-bas ?

— Quel gros truc noir ? Je ne vois rien. Tu as probablement tout déréglé et c'est une tache de saleté que tu vois.

— Pas de la saleté, objecta Gemma. Là, juste là. » Elle montra la direction du doigt. « Loin d'ici. En bas. Enfin, pas sur l'éclip-tique.

— Réglage à longue portée, ordonna Pat à l'ordinateur. Je veux tout voir sur mille kilomètres. Et à 180°. » La machine s'exécuta.

« Et maintenant, tu l'aperçois ? demanda Gemma.

— Oui, je le vois. » Il retourna en vacillant s'accrocher à la poignée. « Ecarte-toi du hublot.

— C'est colossal, fit-elle. Qu'est-ce que c'est ? Un télescope à infrarouge ? »

Il la prit dans ses bras et ils s'effondrèrent sur la cloison opposée.

« Je ne sais pas si tu te rends compte de ce que tu fais, observa Gemma d'un ton irrité, coincée sous lui.

— C'est un berserker, déclara-t-il.

— Un berserker ? » Elle agrippa une poignée et se hissa à sa hauteur. « Un berserker ? murmura-t-elle. Tu es sûr ?

— Certain.

— Le canonatomique est plein écran, annonça l'ordinateur. Désirez-vous des renseignements

complémentaires ?

— Chut, souffla Gemma.

— Pulvérise-le, dit Pat, trop bas pour que l'ordinateur entende. Détruis-le par n'importe quel moyen. »

Il avait dit cela instinctivement. Car les canons en orbite et leurs misérables dix mégatonnes auraient été aussi efficaces qu'un fusil laser. Gemma avait raison. Le berserker était de taille colossale. Pat regagna l'ordinateur pour l'observer à l'écran. « À quelle distance est-il ? demanda-t-il.

— À neuf cent quatre-vingt-cinq kilomètres. »

Près de mille kilomètres. Ce qui était loin de suffire. Gemma se glissa dans le siège voisin et boucla ses sangles. « Et maintenant ? Que faisons-nous ?

— Je ne sais pas. » Ils chuchotaient tous les deux. « Il est très loin. Si je pousse les réacteurs, il ne nous verra peut-être pas. Mais peut-être que si. Qui sait s'il ne nous a pas déjà repérés ? »

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Gemma aussi avait entendu parler des berserkers, sinon elle ne se cramponnerait pas ainsi aux accoudoirs de son siège d'accélération. Comme lui, elle savait que la machine avait l'intention de détruire toute vie sur Botéa, jusqu'au nematej. De même qu'eux deux, dans le rapace.

« S'il nous avait vus, il nous aurait bombardés, dit-elle. Il ne nous a donc pas repérés. Et il n'entend sûrement pas non plus ce que nous disons. »

Ils auraient pu se remettre à parler normalement, mais ils continuèrent leurs chuchotements. « Il nous prend peut-être pour un satellite. Ce qui signifie que nous ferions mieux d'attendre que Botéa s'intercale entre nous.

— Ce sera long ? »

Pat approcha le terminal vocal de ses lèvres. « Calcule le temps qu'il va nous falloir pour sortir de la ligne de mire du berserker, murmura-t-il.

— Onze minutes et dix-neuf secondes. » La réponse de l'ordinateur résonna dans la cabine comme une explosion. Gemma tressaillit.

« On garde la trajectoire, ordonna Pat. Bien, je veux maintenant que tu transmettes à Botéa des images du berserker. Hologrammes par sections, infrarouge, radiographies, toute la panoplie. Et sans traîner. Edite-les aussi pour nous. Dans le silence absolu. Et passe en simple mode visuel pour le moment. Remets le son quand nous serons hors de vue.

— Merci, fit Gemma. Je sais qu'il ne peut pas nous entendre mais... » Elle reprit son souffle avec peine et se pencha elle aussi sur l'écran.

Ce que Pat y découvrit le rassura un peu, juste un peu. Le berserker avait dû prendre une raclée, pour se retrouver ainsi amputé d'une moitié de son arrière. Il ignorait où les berserkers entreposaient leur arsenal, mais la perte d'un aussi gros morceau de coque avait nécessairement entraîné des dégâts majeurs. Il se demandait si c'était cette machine qui avait détruit la colonie de Polara. Si oui, les humains s'étaient bien battus. Mais Pat se souvenait aussi que le berserker avait finalement eu le dernier mot.

« Onze minutes », fit Gemma, comme si l'ordinateur avait parlé d'un siècle ; Pat comprit ce qu'elle éprouvait. Il brûlait de reprendre les commandes manuelles pour amorcer la descente séance tenante. Ce serait du suicide, il le savait, mais tout valait mieux que de passer les dix prochaines minutes dans leurs sièges, impuissants, sans savoir quand le berserker s'aviserait que le rapace n'était pas un satellite ni à quel moment il frapperait.

Pat donna de nouvelles consignes par terminal vocal. « Affiche le compte à rebours à l'écran.

Prépare-nous à la descente. Et préviens-nous deux minutes avant. »

Il jeta un coup d'œil à l'écran, furieux de ne pas pouvoir accéder aux banques de mémoire de l'ordinateur. En rapprochant le rapport de Polara de toutes les autres données envoyées par Adamant, ainsi que des clichés qu'il prenait, il ressortirait peut-être un plan infallible pour détruire le berserker avec seulement deux canons atomiques et un minimum d'explosifs. Cependant, il n'osa pas réclamer d'informations. Car elles lui seraient transmises par l'ordinateur central, et le berserker était susceptible de les intercepter. Pour la même raison, il s'abstint de demander des secours. Non pas qu'il n'en eût pas besoin. Mais d'ici à ce que son message atteigne Candlestone, le rapace serait déjà loin.

« On dirait qu'il sort d'un combat, observa Gemma, scrutant l'écran. Il y a peut-être des vaisseaux à sa poursuite. »

Pas s'il venait directement de Polara, songea Pat. Il allait le dire mais l'expression de Gemma l'arrêta. Elle avait l'air épouvantée, la tête rentrée dans les épaules, comme dans l'attente de recevoir un coup. L'ordinateur sortit un cliché qu'elle prit entre les mains sans même y prêter attention. Elle gardait les yeux rivés sur l'écran ; le compte à rebours indiquait six minutes.

« Tu parles ! dit-il à la place. Ils ne sont sûrement pas loin derrière lui. On enverra un SOS à notre retour pour les prévenir où le trouver.

— On va réussir à redescendre ? demanda-t-elle.

— Tu plaisantes ? Je raccompagne toujours mes petites amies. »

Elle esquissa l'ombre d'un sourire.

« Quand nous nous remettrons à l'ordinateur, nous lui fournirons tous nos clichés pour voir s'il a une idée de plan pour achever notre berserker. »

Elle n'écoutait même pas. « Quand va-t-il attaquer, à ton avis ?

— Pas avant un moment. Il est peut-être en pleines réparations ; et tant qu'il ne se doutera pas que nous l'avons repéré, il ne devrait rien tenter. Qui sait si on ne réussira pas à le bombarder avant qu'il finisse de se rafistoler ?

— Oh », fit-elle, apparemment soulagée.

Pat aurait voulu en être lui-même convaincu. Mais en effet, si la machine s'était embusquée au-dessus de Botéa pour panser ses plaies, rien ne l'empêchait de larguer un androïde contre lequel ni eux ni les Cotabotes ne seraient de taille à lutter.

Les Cotabotes. Il les avait oubliés, ceux-là. Ils n'accepteraient jamais de coopérer, même s'ils savaient ce qu'était un berserker. Et d'ailleurs, pourquoi croiraient-ils à la présence d'une machine de guerre implacable en orbite autour de leur planète quand ils refusaient de croire un mot de ce que leur disait Pat ?

« Lorsque nous serons redescendus, fit-il, surpris de s'entendre aussi confiant, il faudra transporter l'ordinateur dans la mine. C'est l'endroit le plus sûr. On peut prendre assez d'unités autonomes pour lui permettre de fonctionner. De cette façon, même si le berserker fait sauter mon bureau, on aura encore les moyens d'échafauder un plan. Il ne pourra pas nous atteindre dans la mine. D'accord ?

— D'accord », acquiesça Gemma, ce qui confirmait à quel point elle était effrayée. Elle aussi avait complètement oublié les Cotabotes, mais il n'avait aucune intention de lui rafraîchir la mémoire. Pas avant de les avoir mis à l'abri, elle et l'ordinateur, derrière les portes coupe-feu de la mine.

« Alors, fit-il, que penses-tu de notre premier rendez-vous ? »

Elle lui jeta un coup d'œil, choquée, puis s'efforça de sourire. « Est-ce toujours aussi excitant de

sortir avec toi ? demanda-t-elle d'une voix espiègle mais toujours un peu tremblante.

— C'est ce que je me tue à t'expliquer depuis des mois, rétorqua-t-il. Attends de voir où je t'emmènerai la prochaine fois.

— Vous allez sortir du champ de vision dans deux minutes », annonça l'ordinateur.

Gemma bloqua sa respiration. Pat réclama une image compensée du berserker et tous deux s'assirent pour l'observer pendant un moment qui leur parut infini, dans l'attente de voir un missile sortir du flanc de la machine, bien qu'elle fût déjà loin derrière eux. Plus que quinze secondes.

« Accroche-toi, ma petite », dit Pat avant de pousser les réacteurs.

Elle lui jeta un coup d'œil.

« Navré de te raccompagner si vite, mais j'ai un autre rendez-vous. »

*

La descente leur sembla interminable. Pat retint son souffle pendant tout ce temps, persuadé qu'un petit objet tel qu'une planète ne saurait arrêter un berserker. L'ordinateur cracha d'autres clichés au rythme monotone du tic-tac d'une horloge et Gemma les ramassa sans même les regarder.

« Nous rentrons dans l'atmosphère, déclara l'ordinateur, les faisant sursauter.

— Mets le rapace en mode manuel », ordonna Pat, pour aussitôt piquer à travers les nuages.

Gemma se colla au dossier de son siège, les yeux fermés et le paquet de clichés serré contre elle comme un nouveau-né. Pat ralentit brutalement et obliqua vers le bureau.

« On a réussi, dit-il. Bon, si le bureau est toujours là, on va avoir du boulot. »

Gemma lui tendit les clichés et se détacha. « Que veux-tu que je fasse ?

— Prends les photos et autant d'unités autonomes que tu pourras. Je me charge du reste. Et du terminal.

— Tu vas envoyer un SOS ?

— Non. Nous emportons l'émetteur, mais si j'envoie un message du bureau, le berserker saura où nous sommes et nous n'aurons plus de bureau. » Ils survolaient les grands arbres élancés de la clairière où se trouvait le bâtiment.

« On devrait peut-être commencer par aller chercher les Cotabotes, suggéra Gemma.

— D'abord l'ordinateur, répliqua Pat. Inutile de t'inquiéter pour les Cotabotes. Même si le berserker largue une unité d'assaut, elle fera demi-tour en voyant cette bonne vieille Bachillah.

— Ce n'est vraiment pas le moment de plaisanter. Les Cotabotes...

— ... peuvent se débrouiller tout seuls. » Il arrêta le rapace dans un dérapage. « Ouvre la porte », ordonna-t-il à l'ordinateur, et il sortit avant l'ouverture complète.

« Tu n'emportes pas la mémoire centrale ? s'étonna-t-elle.

— Non. Laisse-la ici. Viens » Il s'élança à toutes jambes vers le bureau.

*

Bachillah se tenait près de l'imprimante, ses bras spongieux croisés sur la poitrine. Son époux, Dorchirrah – Dégueu, ainsi que l'appelait Pat –, plus petit et qui ressemblait à un champignon vénéneux, serrait comme un jeu de cartes dans sa main un certain nombre de clichés rectangulaires. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Les plaintes que vous avez refusé de nous enregistrer ?

— Donnez-moi ça », s'écria Pat, essayant de s'en emparer d'un geste vif.

Dégueu recula d'un pas. Une nouvelle carte jaillit de l'imprimante. Il la ramassa. « Les

Adamantins sauront que vous avez menacé un Cotabote. Gemenca, enregistre ma plainte.

— Donnez-moi ces clichés sur-le-champ, ordonna Pat. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Pat, fit Gemma, laisse-moi régler ça. » Elle se tourna vers Bachillah. « Heureusement que j'ai voulu participer à l'inspection orbitale avec Sagan. Nous avons fait une découverte effroyable : un berserker. »

La Chiure ne parut pas impressionnée. « Pas d'histoires. Je sais que tu as laissé Satan te pervertir quand tu étais à ses côtés dans le rapace. C'est pour ça que tu voulais le suivre, hein ? Pour faire des cochonneries ensemble.

— Assez, langue de sorcière ! s'impacienta Pat. Elle essaie juste de vous sauver la vie. Ne perds pas ton temps, Gemma. Prends les unités autonomes. Je vais...

— J'ai dit que je voulais régler ça moi-même, s'entêta Gemma. Prends l'émetteur et toutes tes affaires. Dorchirrah, donnez-lui les clichés et je vous raconterai ce qui s'est passé.

— Tu entends, Dorchirrah, elle avoue ! s'écria Bachillah. Je t'avais dit que ç'arriverait ! » Elle lui agita l'index sous le nez. Pat s'empara prestement des clichés et les fourra dans sa veste. Puis il remplit d'unités autonomes un sac à smash malgré les hurlements de Dorchirrah.

« N'est-ce pas qu'il t'a pervertie ? reprit La Chiure.

— Ecoutez-moi, fit Gemma. Un berserker rôde sur Botéa, au-dessus des nuages, là où on ne le voit pas. C'est une machine de guerre terrible. Elle nous tuera tous. Nous devons...

— Il t'a pervertie ? s'égosilla La Chiure. Oui ou non ? »

Gemma ne répondit pas aussitôt, mais elle lui jeta un regard qui donna l'impression à Pat qu'elle allait céder. Il patienta, prêt à lui confier l'émetteur et un sac.

« Il a essayé de me pervertir, déclara-t-elle, mais je ne me suis pas laissé avoir.

— Ah ! merci bien », dit Pat. Il plaça dos à dos l'émetteur et un terminal vocal, puis fourra le tout dans sa veste. Il tendit le bras pour attraper un des deux fusils laser au mur.

« Je vais tout vous raconter, dit Gemma. Mais d'abord, suivez-moi dans la mine. Vous et tous les autres Cotabotes. Là-bas, nous serons en sécurité.

— En sécurité ? Dans la mine ? Avec Satan ? Il essaiera de nous pervertir tous.

— C'est ça, fit Pat. Allons-y. Si les Cotabotes refusent de descendre dans la mine, qu'ils restent faire la connaissance du berserker ! Ils devraient bien s'entendre.

— Vas-y si tu ne peux pas attendre, dit Gemma. Je ne partirai pas avant de leur avoir tout expliqué.

— Tout expliqué ? Il n'y a rien à expliquer. Ils veulent juste savoir si j'ai posé mes sales pattes sur toi. » L'imprimante produisit un nouveau cliché et s'arrêta dans un déclic. Dégueu ébaucha un mouvement pour s'en saisir mais Pat le gagna de vitesse. « À titre d'information, sachez que j'ai effectivement posé mes sales pattes sur elle. À ce moment-là... – il jeta un regard dur à Gemma – à ce moment-là ç'a paru lui plaire. Maintenant, bien sûr, elle tient un autre discours. » Il empoigna son fusil laser et descendit les marches. « Si vous changez d'avis, vous me trouverez à l'entrée de la galerie de chenille, près de la rivière », leur cria-t-il avant de sortir de la clairière.

*

Il n'était pas encore à mi-chemin de la galerie qu'il comprit son erreur d'avoir laissé Gemma seule. S'il avait été le monstre obscène que les Cotabotes voyaient en lui, il aurait dû la jeter par-dessus son épaule et l'enlever. Les autres auraient probablement suivi le mouvement, ne fût-ce que pour les épier.

Il faillit repartir vers le bureau, mais il s'arrêta pour brancher une unité autonome sur le terminal. « Vois-tu quelque chose entrer dans l'atmosphère ? demanda-t-il.

— Non. »

L'emploi d'une seule unité imposait à l'ordinateur de répondre par oui ou par non uniquement, mais cela devrait suffire jusqu'à la galerie. « À partir de maintenant, adresse-moi un bip si le moindre objet entre dans l'atmosphère », ordonna-t-il en replaçant le terminal dans sa veste. Prévenu, il pourrait retourner chercher Gemma si le berserker larguait un androïde. Pat n'avait même pas pris la peine de demander à l'ordinateur de rechercher la présence éventuelle de virus et de gaz toxiques. Si la machine devait détruire toute la planète, il aimait mieux mourir sans savoir ce qu'elle aurait fait à Gemma.

L'entrée de la galerie était obstruée par un tas de ronces de nematej, offrande à la chenille de la part des Cotabotes ; ils étaient persuadés qu'elle remonterait à la surface pour les manger vivants, malgré les assurances répétées de Pat qu'il saurait l'en empêcher. M'ont-ils seulement jamais cru ? songea-t-il, amer, en donnant un coup de pied dans les ronces pour débayer le passage.

« Ouvre », ordonna-t-il d'une voix forte. Le battant métallique massif s'ouvrit en coulissant. Les Adamantins qualifiaient de coupe-feu les portes construites par les chenilles et précisaient dans les documents officiels qu'il y en avait partout dans la mine et à chaque issue, dans le but d'éviter la propagation des incendies souterrains, mais Pat connaissait fort bien leur fonction première. Les Adamantins lui avaient fourni des canons atomiques et deux fusils laser pour repousser les voleurs mais, si le pire advenait, il serait censé fermer les portes avant de mourir, afin de sauvegarder les diamants. C'est ce que stipulait son contrat. Il espérait agir de la sorte devant le berserker, mais il craignait que ce ne fût pas si simple.

Les portes ne résisteraient sûrement pas à une explosion atomique et, même en coupant les ventilateurs et en respirant l'oxygène en réserve que la chenille utilisait comme carburant, il ne tiendrait pas longtemps. Et puis le berserker patienterait.

Pat déposa son sac et installa le terminal juste derrière la porte. Il alluma les lampes d'inspection mais laissa la porte ouverte. « Vois-tu quoi que ce soit entrer dans l'atmosphère en ce moment ?

— Non, répliqua l'ordinateur.

— Bien. » Il termina de raccorder l'unité autonome près d'un des tubes à oxygène qui longeaient le parcours de la chenille.

« Des objets sont-ils entrés dans l'atmosphère ? demanda-t-il encore, maintenant qu'il pouvait obtenir des réponses plus complètes.

— Pas depuis votre rapace. Mais un autre objet est entré en même temps et il est descendu lentement jusqu'à...

— Quel type d'objet ?

— Un vaisseau comparable au vôtre mais convertible en véhicule de surface. Il a une multitude de...

— Où est-il en ce moment ?

— Je vais vous montrer », répondit l'ordinateur, affichant sur l'écran un diagramme du secteur ; un spot était visible au milieu du principal champ de smash des Cotabotes.

« Que fait-il ?

— Je ne relève aucun signe d'activité, mais des traces de pollution atmosphérique dans le secteur et la présence chimique de... » Il marqua une pause pour procéder à l'analyse chimique. Pat n'attendit pas le résultat.

« Ferme la porte ! » cria-t-il, empoignant son fusil laser et sortant de la galerie comme un bolide.

Du champ de smash il aperçut la fumée, avant même d'avoir rejoint la clairière. Tu espères que c'est de la fumée, se dit-il, et pas un gaz mortel.

Il grimpa l'escalier quatre à quatre et ouvrit la porte du bureau pour prendre un casque de mineur. Un jet de fumée le heurta en plein visage. D'abord il crut le bureau en feu. Puis il s'aperçut qu'il ne s'agissait pas d'un gaz mortel dans la mesure où il vivait toujours après en avoir inhalé ; mais si le nuage s'épaississait encore, il ne pourrait plus respirer. Déjà, il y voyait à peine.

Il attacha son masque et ajusta les protections oculaires pour percer l'écran opaque. Le bureau ne brûlait pas. La fumée qui provenait du champ entraînait par la porte ouverte. Il apercevait les flammes à distance. L'incendie progressait vers le village. Des Cotabotes passaient en file irrégulière devant le bureau, des sacs en bandoulière.

Pat saisit le casque de réserve et dévala les marches à leur rencontre. « Rendez-vous à l'entrée de la galerie de chenille près de la rivière, leur cria-t-il. Je vous y retrouverai. Où est Gemma ? »

Ils continuèrent leur chemin comme s'il n'existait pas, leurs pans de chemises remontés sur le nez. Dorchirrah et Bachillah fermaient la marche, leurs trois braillards de filles cramponnées à eux.

« Où est Gemma ? »

— Je t'avais dit qu'il n'était pas dans la mine, lança La Chiure d'un ton triomphant. C'était une ruse pour mettre le feu à nos champs.

— Nous porterons plainte ! » déclara Dorchirrah.

Pat le saisit par ses bras spongieux et le secoua. « Dites-moi où elle est sinon je vous étrangle. Où est Gemma ? »

— Menace de meurtre ! hurla Dégueu. Adamant en sera informé ! »

Pat n'avait plus le temps de les écouter. Il fonça vers le village, croisant en chemin des petits groupes de Cotabotes que l'odeur âcre, comme des relents de plumes de poulet brûlées, faisait pleurer et tousser, mais sans qu'aucun d'eux ne mette sac à terre. Il lui fut impossible d'atteindre le village proprement dit. Toutes les maisons étaient en feu et leurs toits de chaume de nematej s'effondraient dans des crépitements sur les cabanes d'argile. La clôture de charbon tout autour du village brûlait aussi, traçant une ligne rouge incandescente sous des flots de fumée jaune.

« Gemma ! cria-t-il. Gemma ! »

Le vaste champ de smash était également la proie des flammes, mais dans la fumée moins épaisse il distingua en plein milieu une forme noire avachie, tapie comme une araignée derrière plusieurs autres moins grandes ; il pria Dieu que ce ne soient pas des cadavres. L'objet au centre du champ était bel et bien une unité d'assaut berserker. Pat espéra que ce n'étaient pas aussi des androïdes qu'il apercevait devant. En tout cas, les formes venaient de s'animer.

Et il en aperçut une autre qui se dirigeait vers l'unité d'assaut ; elle avait encore plus de la moitié du chemin à couvrir et elle avançait avec précaution à travers un des fossés de fermentation.

« Gemma ! » cria Pat. La silhouette se tourna, puis reprit lentement sa route. Il courut vers elle, sautant par-dessus les touffes de smash en feu pour la rejoindre dans le fossé. Il restait de l'eau dans le fond, mais il sentit malgré ses bottes qu'elle était chaude. Après avoir pataugé un moment, il atteignit Gemma, qui toussait, le bas de sa chemise trempée en protection devant sa bouche. « Que fais-tu là ? s'étonna-t-il, écartant la chemise pour poser le masque sur son visage. C'est une unité d'assaut berserker. »

Gemma s'était aventurée plus loin qu'il n'avait cru. La machine ne se trouvait pas à plus de

cinquante mètres d'eux. « Baisse-toi, fit-il, la forçant à s'accroupir près de lui dans le fossé nauséabond.

— Je sais que c'est un berserker, commença-t-elle dans un nouvel accès de toux. Les Cotabotes...

— C'est eux qui ont mis le feu ? L'unité d'assaut les a attaqués au laser ?

— Non. » Si elle ne toussait plus, elle avait toujours la voix rauque. « Elle n'est pas coupable. C'est moi qui ai allumé le feu.

— Toi ? Mais pourquoi ? Tu t'imaginais que le berserker se mettrait à tousser ou quoi ?

— J'ai fait la seule chose qui m'a paru possible. Tu n'étais pas là pour me conseiller ! » Elle se releva. « Il faut aller là-bas chercher... » Il y eut un éclair rougeoyant et un craquement, et les formes devant l'unité d'assaut s'embrasèrent.

« Et tu dis qu'elle n'est pas coupable ! s'exclama Pat. C'est pourtant bien un laser ! Je me moque de ce que tu voulais aller chercher. Filons ! » Il l'attrapa par la main. Elle ne résista pas. Ils coururent dans le fossé, tout courbés, jusqu'au bout du champ, et ils dévalèrent le talus en bordure. L'unité continuait de tirer. Pat saisit son fusil laser, toujours en bandoulière, et fit feu à plusieurs reprises, sans aucun résultat visible. La machine ne riposta pas mais produisit une sorte de grincement et se mit à rouler dans leur direction.

Pat jeta un coup d'œil autour de lui. À la bonne heure, il n'y avait pas de Cotabotes en vue. Sinon, Gemma aurait sans doute voulu leur expliquer la situation en détail. Le vent avait tourné et le feu se propageait maintenant vers l'autre extrémité du village ; le bureau et le rapace n'étaient pas menacés, à condition que l'unité d'assaut ne les bombarde pas. « Allons-y », dit-il. Il tira encore un ou deux coups et partit au pas de course, à couvert derrière le talus, en longeant le village jusqu'à un fourré de nematej encore épargné par l'incendie.

« Où vas-tu ? demanda Gemma. Tu te trompes de chemin.

— Il faut éloigner le berserker du rapace. On traversera le fourré pour revenir par la rivière jusqu'à la galerie de chenille. Il n'avance pas très vite. On peut le semer. »

La machine s'était enlisée dans un fossé. Pat tira plusieurs fois pour vérifier qu'elle n'avait pas oublié leur présence, puis il plongea dans le fourré. Manœuvre stupide. Gemma resta accrochée à une branche retombante et Pat dut arracher un grand lambeau de sa chemise pour la libérer. Ils en sortirent tout égratignés.

La rivière n'était guère plus accueillante. La fumée s'était concentrée le long des berges, si bien que leurs protections oculaires ne leur étaient pas d'un grand secours. De plus, la machine gagnait peu à peu du terrain. Elle s'était de toute évidence engouffrée dans le fourré. Ils sortirent de l'eau et s'engagèrent dans la clairière où se trouvait l'entrée de la galerie.

« Ouvrez », cria Pat, cent mètres avant la porte. Une douzaine de Cotabotes étaient massés devant. Lorsque le panneau bougea dans un bruit métallique ils reculèrent, lâchant leurs sacs pleins. « Entrez ! » hurla Pat. Il se retourna et s'agenouilla pour voir s'il pourrait endommager une des voies de roulement de la machine à sa sortie du fourré.

Gemma s'efforçait de son côté de faire passer la porte et descendre la galerie obscure aux Cotabotes, mais ils insistèrent pour emporter leurs paquets, malgré la machine qui les avait pratiquement rejoints. « Ils sont tous dedans ? » cria Pat. L'unité d'assaut fit irruption dans la clairière.

« Oui ! Non ! Bachillah, entrez là ! Vite, Pat ! » hurla Gemma. Il bondit vers la porte. « Descends ! » lui ordonna-t-il. « Fermeture ! » cria-t-il l'instant d'après.

L'entraînant avec lui, il se plaqua contre le mur. La porte se referma lourdement et il resta immobile, attentif, serrant toujours Gemma contre lui. De légers bruits métalliques lui parvenaient,

signe que l'unité d'assaut se servait encore de son canon laser. De sa main libre, il ôta son casque. Les Cotabotes le regardaient d'un air belliqueux.

« Le battant devrait tenir, dit-il à Gemma, mais ça ne peut pas nuire de mettre plusieurs autres portes coupe-feu entre cette machine et nous. Tu peux enlever ton casque maintenant. »

Elle le retira. Dans la faible clarté, elle paraissait effrayée et un peu secouée. Des traînées de cendre grises maculaient la peau noire de ses joues.

« Tout va bien, lui dit-il en la retournant vers lui. Elle est venue exactement où nous voulions. Elle n'a pas découvert le rapace et elle ne peut pas franchir la porte. Adamant y a veillé. Et si tu me laisses quelques minutes, je trouverai une idée pour l'anéantir et en débarrasser Botéa. »

Elle parut plus pâle, plus effrayée encore de l'entendre dire cela. L'unité berserker avait vraiment dû la terroriser. Pat la serra plus fort contre lui et lui tapota le dos d'un geste gauche. « Tout va bien, mon ange.

— Je le savais, s'exclama La Chiure. Le voilà qui la pervertit juste sous notre nez. Qui de nous sera sa prochaine victime ? »

D'un pas en arrière, Gemma s'arracha à l'étreinte de Pat. « Bachillah, expliqua-t-elle, ramassant la lampe et le sac d'unités autonomes, il veut que nous descendions encore. Obéissez ou je vous renvoie dehors. » Il n'avait encore jamais vu personne faire céder les Cotabotes par le chantage, mais Gemma y parvint. Bachillah et les autres reculèrent, ménageant un passage pour Pat.

Il alluma la lampe de son casque qu'il tendit à Gemma par les lanières. « Allons-y.

— Je porterai plainte, déclara Bachillah.

— Mais oui », fit Gemma en s'engageant sur la piste de la chenille.

*

À la seconde porte coupe-feu, Pat était arrivé à la conclusion qu'il aimerait mieux affronter le berserker en combat singulier plutôt que de devoir supporter les Cotabotes plus longtemps. La benjamine des filles de La Chiure ayant trébuché sur un morceau de charbon branlant, elle avait poussé un hurlement que se renvoyaient les parois de la galerie, et Dégueu et sa moitié avaient menacé Pat d'une bonne douzaine de manières.

Il ferma la porte. « Maintenant, ça suffit, dit-il. Faites-moi un peu de place pour que je monte l'ordinateur. » Il l'installa sur une grille de ventilation et demanda à la machine une carte pour se localiser. « Il y a une intersection pas loin d'ici. Emmène les Cotabotes là-bas, Gemma, puis reviens. J'aurai besoin de toi.

— Entendu », fit-elle avant de les entraîner dans la galerie. Pendant son absence, Pat effectua une inspection de la surface et fournit ensuite tous les clichés à l'ordinateur. L'unité d'assaut stationnait toujours à la sortie de la mine mais elle ne tirait plus. Pat espérait qu'elle n'était pas en train de manigancer un stratagème. L'incendie s'était éteint de lui-même. Le rapace était intact, ainsi que le bureau. Et le berserker aussi, mais il allait encore passer trois heures de l'autre côté de la planète et il n'avait rien largué d'autre.

« Qu'as-tu à m'apprendre sur l'unité d'assaut ? demanda Pat à l'ordinateur.

— Elle ressemble à une autre machine signalée sur Polara, répondit-il instantanément. Les défenses de la planète ont détruit trois androïdes et sérieusement endommagé le berserker, mais l'unité d'assaut, cuirassée d'un titane spécial, n'a pas subi de dégâts. » L'ordinateur dressa un diagramme technique de la machine. Il représentait bien la chose stationnée dehors. « Elle n'a pas de cerveau électronique comme les androïdes. Elle reçoit ses ordres du berserker en orbite.

— Il s'est probablement planqué là-haut le temps de fabriquer de nouveaux androïdes et nous lui sommes tombés dessus par surprise, suggéra Pat.

— Les données sur Polara montrent que l'unité peut être détruite par largage direct d'une charge explosive de 2-T sur la section médiane que voici. » Un spot clignota au milieu du diagramme sur la zone concernée, juste au-dessus du récepteur par lequel l'unité recevait probablement ses instructions.

« Pourquoi ne l'ont-ils pas détruite, s'ils savaient comment s'y prendre ? » lâcha Pat, pour regretter aussitôt ses paroles. Il craignait malheureusement de connaître la réponse. Tous les grands vaisseaux de la colonie, en effet, combattaient là-haut le berserker tandis que les habitants luttèrent pour arrêter trois androïdes et que l'unité d'assaut propageait... un virus ? un gaz ? « Branche-nous sur oxygène interne, ordonna Pat à l'ordinateur. Prise d'air en surface, issue numéro... » Numéro combien ? Le berserker rôdait de l'autre côté de la planète, mais il pouvait commencer ses bombardements là-bas, sur le nematej et le smash sauvage. « Issue numéro dix. Mais assure-toi auparavant que l'air est sain et contrôle-le en permanence. Remontre-moi ce diagramme.

— J'ai laissé les Cotabotes à l'intersection, l'avertit Gemma qui revenait en courant, un peu essoufflée.

— Bien, répondit Pat. J'ai trouvé pourquoi l'unité d'assaut réagit si lentement. Son rôle se borne au transport des androïdes ; seulement, il n'y en a pas. Elle reçoit ses instructions du berserker, qui l'a sans doute larguée en reconnaissance, peut-être pour ramener un ou deux humains à étudier. Mais je ne crois pas qu'il la destinait au combat.

— Alors, pourquoi nous a-t-elle tiré dessus ?

— Je l'ignore, Gemma. Le fait que nous l'ayons incendiée lui aura probablement paru un acte de provocation. Un simple regard aux Cotabotes lui a peut-être donné envie de tous les exterminer. Quoi qu'il en soit, nous retournons dehors. » Il pointa le doigt sur l'écran. « Descendons vers l'intersection pour emprunter cette piste, ici, et nous remonterons en surface par là. Ça nous mènera à un kilomètre et demi du rapace.

— Le rapace ? répéta Gemma d'une voix éteinte.

— Oui. » Il débrancha le transmetteur du terminal vocal et le replaça dans sa poche. « Nous allons partir à bord du rapace faire sauter la cervelle de l'unité d'assaut avant qu'elle reçoive d'autres ordres de là-haut.

— Certainement pas », dit-elle, en colère.

Il se tourna vers elle. « Tu as une meilleure idée ?

— Non », reconnut-elle. Elle n'avait pas l'air fâchée, mais terrorisée. « Je n'ai pas d'idée.

— Et si nous appliquions les miennes, dans ce cas ? À moins que tu ne préfères rester ici à enregistrer les plaintes des Cotabotes ?

— On ne peut pas utiliser le rapace, expliqua-t-elle. Les Cotabotes ont pris la mémoire centrale et ils l'ont donnée à l'unité d'assaut. »

Pat se redressa. « C'est ça que tu voulais récupérer ?

— Oui, fit-elle dans un léger mouvement de recul, comme s'il allait la frapper. J'ai allumé l'incendie, mais ça n'a servi à rien. Ils l'ont quand même emportée pour la donner à l'unité d'assaut.

— Et elle l'a détruite. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Enfin, ça n'a plus d'importance. Tu as fait ce que tu as pu. Je n'aurais jamais dû laisser la mémoire dans le rapace. L'unité va nous tuer. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Elle avait reculé jusqu'à dans le mur de charbon. « Oui, je le sais. »

Pat se baissa pour observer l'ordinateur. « Elle... je me demandais... Peut-être qu'en descendant

le plus bas possible et qu'en refermant toutes les portes derrière nous, on pourra tenir le temps de transmettre un message à Candlestone. »

Gemma se rapprocha et jeta un coup d'œil à l'écran du terminal. « Et nos armes atomiques en orbite ?

— Tu plaisantes ? Il faudrait quatre fois leur puissance pour seulement érafler un berserker, même si nous connaissions son point le plus vulnérable.

— Je voulais parler de l'unité d'assaut », précisa-t-elle. Elle se pencha pour voir le diagramme de la machine par-dessus son épaule.

« Une charge atomique nous détruirait aussi. Si on réussissait à la diriger sur Botéa. Ce qui est impossible. Gemma, on ne peut rien tenter sans le rapace. »

Elle étudiait toujours l'écran. « Et les chenilles ? suggéra-t-elle.

— Les chenilles ?

— Oui. Ce diagramme représente un tir de l'espace. Mais le cœur du berserker et le centre de la mine sont sur la même trajectoire. Pourquoi ne partirait-il pas du sol ? On pourrait placer une charge de 2-T sur une chenille qui remonterait en surface en creusant sous la machine. On ne peut pas essayer ? »

Il se leva. « Où est la chenille la plus proche ? » demanda-t-il à l'ordinateur.

Une carte de la mine s'afficha pour signaler d'un spot double la chenille en question. Elle se trouvait sur la piste au-dessous d'eux, distante de seulement quelques centaines de mètres de l'intersection. « Maintiens-la sur place, ordonna Pat. A-t-elle des explosifs ?

— Oui. Dix-neuf au total.

— Dix-neuf, répéta Pat. Gemma, tu es géniale.

— J'ai assimilé les données sur Polara et les clichés des destructions provoquées par le berserker, et j'ai un plan d'attaque, annonça l'ordinateur. Un vaisseau muni d'un occulteur directionnel et d'un canon c-plus peut traverser le champ de force protecteur du berserker jusqu'à son cerveau.

— Oui ? Mais nous n'avons pas d'occulteur. Ni de canon. Merci quand même. » Il tendit à Gemma les deux casques et décrocha du mur, au-dessus de la piste, une lanterne à fusion d'hydrogène. « Viens, Gemma. » Elle le suivit mais demanda par transmetteur interposé à l'ordinateur d'expliquer son plan point par point. Puis elle le pria de tout répéter encore une fois.

*

L'ordinateur les guida par des pistes accidentées jusqu'à l'emplacement supposé de la chenille. Pendant un moment, les Cotabotes avaient paru tentés de les accompagner, mais Gemma le leur avait interdit. « Restez dans la galerie latérale, sinon je demanderai à Pat d'envoyer la chenille vous dévorer. » Ebahis, ils ne les avaient même pas menacés de porter plainte. Dégueu avait juste réclamé la lanterne d'une voix timide et Gemma leur avait abandonné l'un des deux casques.

Pat les savait capables de se raviser, de les poursuivre afin de s'assurer que Gemma ne se laisserait pas pervertir. Il ferma les deux portes coupe-feu qu'ils passèrent sur le chemin.

« Tu es sûre que nous sommes où il faut ? » demanda-t-il. Il n'apercevait pas l'intersection qu'ils étaient censés trouver. « Je ne vois pas de piste », dit-il au moment où il faillit glisser dedans. Le passage descendait à pic, un trou à peine dégrossi au milieu de la piste. Pat promena la lanterne à l'intérieur et distingua le fond, mais de chenille point de trace.

« Nous y sommes », fit-il. Au lieu de s'arrêter, il parcourut encore plusieurs mètres avant de

tourner au bout de la galerie.

« Tu n'as pas dit que nous étions arrivés ? s'étonna Gemma.

— Si. Et c'est là qu'on viendra se réfugier quand la chenille sortira de son trou. » Il lui montra une cavité peu profonde creusée par un effondrement de houille grasse.

Il regagna la piste et se faufila dans le trou, cherchant du pied un point d'appui contre la paroi, tandis que Gemma l'éclairait ; puis il lui prit la lanterne pour qu'elle descende le rejoindre sur un tas de gravats.

« On dirait qu'il y a eu un éboulement, fit-elle. Comment allons-nous passer ?

— On ne va même pas essayer. Je crois qu'on a débusqué la chenille. » Il s'agenouilla pour commencer de déblayer les morceaux de charbon. Ils recouvraient la tête broyeuse toute grise de la machine.

« Tu vois ?

— Où sont les explosifs ? demanda-t-elle.

— Dans sa gueule. On ne peut pas les atteindre, mais les commandes devraient se trouver par ici, derrière la tête. » Il continua de déplacer les gravats, révélant ainsi un rectangle biseauté. Il bascula d'une chiquenaude le capot du panneau de contrôle. « Quand la chenille creuse une nouvelle piste, elle crache un explosif, recule prudemment et actionne le détonateur. Je vais modifier le programmeur pour éviter cette éjection. Quand le premier 2-T explosera, ça devrait déclencher les dix-huit autres. Donne-moi les coordonnées de l'unité d'assaut. »

Il tendit le transmetteur à Gemma. « Dis-nous où se situe l'unité d'assaut », articula-t-elle.

Puis elle approcha l'instrument de l'oreille de Pat pour qu'il entende et tape les coordonnées.

« Très bien, fit-il en se redressant. Je l'ai programmée pour qu'elle remonte exploser sous l'unité berserker. En empruntant des pistes existantes jusqu'aux dernières centaines de mètres, de sorte qu'elle atteigne la vitesse maximale. Pour la fin du parcours, j'ai réglé ses broyeurs à plein régime et nous n'avons plus qu'à espérer qu'elle ne grillera pas avant la surface. Notre seul problème sera donc de... – il prit Gemma par la taille et la souleva jusqu'au premier point d'appui – foutre le camp. Parce que lorsque je l'aurai activée, elle remontera par ici trente secondes exactement après, que nous soyons partis ou non. »

Elle s'était extirpée du trou. Il lui passa la lanterne et s'accrocha fermement d'une main au point d'appui. Se baissant rapidement, il effleura la touche de mise en marche puis sauta sur ses jambes. Gemma posa la lanterne par terre et plongea le bras pour l'aider à remonter.

La chenille gronda sourdement et trépida, sortant sa tête de métal gris des gravats de charbon. Pat bondit sur le deuxième point d'appui et faillit perdre l'équilibre. Gemma lui empoigna le bras pour le tirer à elle.

« Allons », fit-elle en essayant de le relever. Il se redressa tant bien que mal. « Elle arrive ! » hurla-t-elle. Elle se pencha pour ramasser la lanterne.

« Pas le temps ! » cria-t-il. Poussant Gemma devant lui, il tourna au bout de la galerie ; il la plaqua contre la paroi, chercha la cavité à tâtons et la poussa dedans.

La chenille gronda de façon assourdissante et piqua tout à coup dans des vrombissements vers la piste opposée. La galerie demeura un instant silencieuse, puis il y eut un bruit de cailloux assez vague quand le charbon délogé au passage par la machine roula dans le trou. La mine sombra brusquement dans les ténèbres.

« Plus de lanterne ! fit Gemma. Je croyais qu'on avait trente secondes. »

Pat la lâcha. Dans l'obscurité totale, il ne savait plus où elle était. Il tenta de la localiser au bruit de sa respiration, mais il n'entendit que le fracas métallique de la porte coupe-feu la plus proche qui

s'ouvrit et se referma aussitôt sur la chenille. Il avança d'un pas prudent, évitant au dernier moment de tomber dans un autre trou. Il recula, s'adossa contre la paroi de la cavité et, les mains sur la roche, il s'assit par terre en glissant. « Tu ferais mieux de t'asseoir aussi et de te détendre un peu, dit-il en tapotant le sol à côté de lui. On va rester là un bout de temps.

— Reste assis si tu veux, rétorqua-t-elle, lui marchant sur la main. Je retourne voir si tout va bien du côté des Cotabotes. Ils croient sans doute que la chenille va venir les dévorer. »

Elle souleva le pied pour avancer mais trébucha sur les genoux de Pat et tomba en avant. Il la chercha à l'aveuglette pour l'aider à se relever, trouva son mollet, puis son bras. « Jusqu'où crois-tu avancer comme ça dans le noir ? dit-il, furieux. Tu dégringoleras dans le trou dont nous sortons juste. Ou pire. On reste ici !

— Les Cotabotes...

— Les Cotabotes se débrouilleront tout seuls. Je parierais tous les jours qu'ils sont capables de l'emporter sur un bataillon de berserkers, dit-il en la retenant toujours par le bras. On reste ici tant que la chenille n'aura pas pulvérisé l'unité d'assaut. »

Elle garda le silence, mais son bras se raidit sous son étreinte.

« Assieds-toi », fit-il. Il la tira près de lui. « Tu as toujours le transmetteur ?

— Oui, répondit-elle froidement. Si tu me lâches, je pourrai le sortir de ma poche. »

Il l'entendit le chercher. « Le voici, dit-elle en lui cognant le nez dessus.

— Merci.

— Je ne l'ai pas fait exprès. Je n'y vois rien. »

Il lui prit le transmetteur des mains. « Où est la chenille ? demanda-t-il.

— Elle se présente à l'intersection et elle entreprend de remonter la galerie principale, déclara l'ordinateur.

— Bien. Préviens-moi quand elle commencera à creuser la nouvelle galerie. »

L'ordinateur lui obéit une minute après. « Elle attaque la galerie.

— Peux-tu me dire approximativement quand elle atteindra la surface ?

— D'ici huit à douze minutes.

— Avertis-moi quand elle n'en sera plus qu'à dix mètres. » Pat rangea le transmetteur dans sa poche et effleura la main de Gemma. Il s'y cramponna. « Je n'ai pas envie que tu me donnes d'autres coups dans le nez, fit-il. Dans dix minutes environ, on devrait avoir assez de lumière pour nous remettre en route.

— Pat, je m'en veux d'avoir perdu la lanterne. » Sa voix chevrotait un peu.

« Hé, ne raconte pas d'histoires ! Je sais que tu l'as perdue exprès pour rester seule dans le noir avec moi.

— Ce n'est pas vrai », se défendit-elle, indignée. Il s'attendait à ce qu'elle retire sa main, mais elle n'en fit rien.

« Allons, reprit-il. Tu mourais d'envie de me tenir à ta merci. Avoue-le. Tu es folle de moi.

— J'avoue, répondit-elle d'une voix qui ne tremblait plus. Je suis folle de toi. »

Comment avait-elle pu croire qu'il ne la retrouverait pas dans le noir ? Il n'avait usé d'aucun procédé malhonnête. Il ne l'avait pas frappée dans le nez. Il n'avait pratiquement pas eu besoin d'un geste et, pourtant, il la tenait maintenant dans ses bras et l'embrassait.

« La chenille n'est plus qu'à dix mètres de la surface, annonça la voix de l'ordinateur dans la poche de Pat, au bout de huit ou dix minutes d'attente qui ne parurent pas si longues. Neuf mètres cinquante... neuf mètres...

— J'en étais sûre, claironna La Chiure sous son casque de mineur, les désignant d'un mouvement

de la tête. J'ai dit à Dorchirrah qu'il n'y avait pas de berserker, que tout ça était une ruse dans le but de... »

Un bruit de métal étouffé résonna à distance. Gemma se protégea les yeux de la lumière. « Qu'est-ce que c'est ? Ça ressemble à...

— Je sais à quoi ça ressemble », dit Pat. Il tira le transmetteur de sa poche.

« Sept mètres cinquante.

— C'est quoi ce bruit ? cria Pat dans l'émetteur.

— Nous savions que vous nous mentiez, que vous tentiez de nous piéger là-dessous pour que les chenilles nous avalent tout crus et que vous puissiez enlever Gemenca et la pervertir, dit Bachillah.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Gemma.

— Nous porterons plainte à notre retour au village. Venez, Gemenca. » De sa main poisseuse, elle lui agrippa le bras. « Allons-y, maintenant. Dorchirrah a ouvert les portes.

— Ferme-les ! hurla Pat. Ferme les portes !

— Elles n'obéiront pas à votre voix, précisa l'ordinateur. Il y a trop de distorsion dans la transmission.

— Il faut dire à Dorchirrah de fermer les portes sur-le-champ, ordonna Gemma à Bachillah. Sinon l'unité d'assaut va entrer.

— A-t-elle progressé ? demanda Pat.

— Oui. Elle se trouve dans la galerie principale, l'informa l'ordinateur.

— Ferme les portes avant qu'elle aille plus loin. Imite ma voix. »

Il y eut un silence. Puis l'ordinateur s'exécuta. « Fermeture des portes. » La galerie s'illumina.

*

L'éclair aveugla Pat. Quelques secondes avant l'explosion, il empoigna brutalement Gemma pour la ramener sous le surplomb de la cavité. Ils se couchèrent à terre, Pat la protégeant de son corps. Il essaya aussi de préserver leurs têtes des morceaux de roche qui dégringolaient. Puis ils attendirent sans bouger que la lumière baisse et que le bruit cesse. Le calme revint, à la longue, mais Pat ne fit même pas un effort pour se relever.

« Tentative de meurtre », brailla La Chiure, quelques pas plus loin. Pat avait lâché le transmetteur en se jetant par terre. « Es-tu là ? cria-t-il. Où est l'unité d'assaut ? Les portes sont fermées ? » Pas de réponse. Rien d'étonnant à cela. À l'ouverture des portes, l'ordinateur était la seule chose qui avait sauté. Le berserker devait être maintenant à mi-chemin.

Pat retourna Gemma sur le dos. « Ça va ? » demanda-t-il, presque surpris de la voir. Il se leva et lui tendit la main, jetant un coup d'œil vers l'emplacement de la cavité. Heureusement qu'ils ne s'y étaient pas réfugiés ; elle n'existait plus.

Gemma s'assit et porta le regard vers le bout de la galerie. « D'où vient cette lumière ? »

Une lumière trop stable pour émaner d'un laser, trop vive pour provenir du casque des Cotabotes, pourtant capables de revenir accuser Pat des plus noirs desseins. Il y décelait un léger reflet rougeâtre. Il s'adossa à la paroi et ferma les yeux. « Le charbon est en feu », expliqua-t-il.

Gemma allongea le bras pour ramasser le transmetteur. « Es-tu là ? demanda-t-elle. Es-tu toujours là ?

— Ça ne sert à rien, dit Pat. La chenille a fait sauter l'ordinateur.

— Est-ce que vous me recevez ? retentit une voix. Où êtes-vous ? Identifiez-vous.

— Je suis Gemenca Bahazi, déléguée ICLU. Nous sommes dans la mine de charbon. Bien reçu ?

— Cinq sur cinq, répliqua la voix. Ici Buzz Jameson. Saviez-vous, ma chérie, qu'un berserker rôde au-dessus de vos têtes ?

— Oui », répondit Pat. Mais Gemma refusa de lui abandonner le transmetteur.

« Avez-vous un occulteur directionnel ? Et un canon c-plus ?

— Tout ce que vous voulez, mon cœur. J'ai la moitié de la flotte d'Adamant ici. Dites-nous seulement comment procéder, et nous détruirons ce berserker. Ensuite, chérie, on descendra vous chercher.

— Entendu, fit-elle. Mais dépêchez-vous ! L'unité d'assaut est dans la mine avec nous.

— C'est tout ? demanda Jameson. Pas d'androïdes ?

— Non, mais dépêchez-vous ! Elle a un laser.

— Pas de panique, ma douce. On est en train de la parasiter pour qu'elle ne reçoive plus les signaux de papa berserker. Elle n'ira pas plus loin. Et papa berserker ne peut pas non plus vous entendre. Alors pourquoi ne pas nous expliquer votre plan ?

— Il était temps ! s'exclama Bachillah. Je commençais à croire qu'Adamant ne tiendrait jamais compte de nos plaintes. »

*

Ils se mirent en route vers la sortie de la mine. Jameson leur avait dit de rester en contact mais cela ne leur avait pas paru une bonne idée, même si l'unité d'assaut était hors service. La mine était toujours en feu et, pourtant, la lumière orangée n'était pas plus vive et Pat ne sentait pas encore de fumée.

Il y avait assez de clarté et tous deux purent évaluer approximativement leur position à partir de leurs souvenirs des plans de la mine qu'ils avaient examinés. « Nous sortons, annonça-t-il à Jameson par le transmetteur. Demandez aux Cotabotes de vous montrer l'issue en surface près des alambics de smash. »

Après le premier tournant, ils durent remettre la lumière du casque. Pat envoya La Chiure en éclaireur, dans l'espoir qu'elle la bouclerait, le casque à bout de bras comme une torche. Mais il s'était trompé.

« Vous voulez que je passe devant pour me pousser dans le trou, dit-elle.

— C'est une idée, répliqua-t-il. Rassure-toi, confia-t-il à Gemma. Elle est peut-être la seule survivante.

— Jameson est le médiateur envoyé par Adamant, fit-elle. J'ai lu des documents où on parlait de lui. Pourquoi est-il venu ?

— Sans doute pour détruire le berserker, avança-t-il. Non pas qu'ils s'inquiètent à notre sujet sur Adamant, mais ils sont obligés de protéger leurs mines de diamant. »

La porte coupe-feu à la sortie était fermée. « Ouvre », ordonna Bachillah en imitant la voix de Pat. Le battant se leva lentement.

« C'est comme ça que vous avez ouvert tout à l'heure, amanite vireuse. Je devrais...

— Vous avez entendu ? s'exclama-t-elle. Il m'a menacée. »

Pat cligna des yeux, aveuglé par le soleil. La clairière était pleine de Cotabotes et de dizaines d'hommes et de femmes casqués, en combinaison spatiale. Jameson n'avait pas menti. La moitié de la flotte d'Adamant l'avait accompagné.

« Ne restez pas planté là, cria Dégueu. Il a incendié nos champs de smash, fait sauter notre mine et tenté de nous tuer. Arrêtez-le. » Il s'adressait à un homme roux d'assez haute taille, un casque

d'accélération sous le bras. C'était Jameson.

« Bigre ! Nous sommes rudement contents de vous voir », lâcha Pat, la main tendue. Jameson paraissait mal à l'aise.

« Ces crétins ont ouvert les portes coupe-feu et une unité d'assaut berserker est entrée dans la mine. Si vous n'étiez pas arrivés à ce moment-là, on était foutus, expliqua Pat. À propos, vous feriez mieux d'ordonner à l'ordinateur central de démarrer les extincteurs. Il y a eu un coup de grisou en bas. L'ordinateur est dans mon bureau.

— Etes-vous Patrick Sagan ? s'enquit Jameson.

— Oui.

— Vous êtes en état d'arrestation. »

*

L'air plutôt piteux, Jameson enferma Pat dans le bureau, puis il partit négocier avec les Cotabotes. À son retour, il ne paraissait plus du tout honteux, mais furieux.

« Je vous avais dit qu'on ne peut pas discuter avec eux, s'exclama Pat. J'ai éteint l'incendie. Et puis ce n'était pas à cause du charbon. Les Cotabotes avaient descendu dans la mine la moitié de leur récolte de smash. J'ai arrosé la galerie principale. L'unité d'assaut s'y trouve encore. L'explosion ne l'a pas endommagée. Que voulez-vous qu'on en fasse ?

— Vous êtes destitué, rétorqua Jameson. On vous expulse de Botéa demain matin.

— Je ne pars pas sans Gemma.

— Vous n'êtes pas vraiment en position d'exiger quoi que ce soit, fit observer Jameson. Et encore faudrait-il qu'elle accepte de vous suivre.

— Que voulez-vous insinuer ? Elle souhaite me suivre, c'est évident. Les Cotabotes ont tenté de nous tuer tous les deux. Si vous n'étiez pas arrivé...

— Oui, heureusement que je suis arrivé. » Il se redressa. « Vous êtes accusé de destruction de propriété privée, tentative de meurtre, agression sexuelle...

— Agression sexuelle ? Sérieusement, vous n'allez pas croire ça ? Demandez à Gemma. Elle vous expliquera.

— Elle m'a déjà tout expliqué, répliqua Jameson. D'ailleurs, c'est elle qui a enregistré la plainte. Refus d'enregistrer des plaintes, et refus de coopérer.

— C'est Gemma qui a enregistré la plainte ?

— Oui, et c'est ce qui aggrave votre situation. À l'origine, les Cotabotes demandaient juste votre destitution mais, dans leur culture, la violence sexuelle est considérée comme le crime le plus répréhensible.

— Génial ! J'imagine qu'ils veulent ma tête et que vous allez leur donner satisfaction. Domage que vous ayez détruit le berserker ! Il m'était plutôt sympathique, comparé aux Cotabotes et à vous. »

Et à Gemma.

« On ne vous pendra pas, déclara Jameson, bien que vous le méritiez, à mon avis. Non, vous allez vous marier. »

*

Jameson conduisit Pat sous bonne escorte au village des Cotabotes. Tout n'avait pas brûlé. Les maisons d'argile tenaient toujours debout. Gemma attendait, immobile, devant une cabane servant à

entreposer le smash ; elle était vêtue d'une robe informe en toile à sac noire et tenait un bouquet de ronces de nematej. Elle ne leva pas les yeux sur Pat. Lui non plus.

Jameson célébra le mariage à la façon d'un capitaine de vaisseau, adressant des regards furieux à Pat et des sourires de compassion à Gemma. À la fin de la cérémonie, il referma bruyamment son livre et leur brandit sous le nez un certificat à signer. Gemma s'exécuta en silence et, dès que Pat l'eut imitée, elle disparut dans la cabane.

Bachillah fit un signe du doigt à Pat. « Nous allons maintenant vous marier selon notre tradition. » Elle se tourna vers Jameson, un sourire aimable aux lèvres. « Nous avons installé une cloison dans la cabane pour empêcher Satan de pervertir Gemenca pendant la cérémonie. »

Le garde armé le bouscula dedans et verrouilla la porte. La cabane empestait autant que si on y avait brûlé des plumes de poulet. La cloison, une fine plaque de métal noir, était coincée entre les gros sacs de smash en train de sécher et dépassait de ce qui subsistait de la toiture.

« Ils ont mis cette cloison pour m'empêcher de te pervertir, fit Pat. J'imagine que c'est toi qui leur en as donné l'idée. » Gemma ne répondit pas.

« Agression sexuelle, hein ? Tu as dû leur raconter aussi que c'était moi l'incendiaire. C'est du propre ! Pourquoi ne pas avoir ajouté que j'avais amené le berserker ici, juste pour les tuer ? »

Elle ne répondait toujours pas. Il entendait Dorchirrah, dehors, psalmodier quelque chose. Il reconnut les mots « Satan » et « ignoble pervers ».

« Mais ne t'inquiète pas, poursuivit-il. Tu pourras réparer ton oubli après le mariage. » Il alla coller l'oreille à la cloison. Il ne distingua rien d'autre que la psalmodie. Dorchirrah s'éloignait et ce fut bientôt le silence. Il sentit de la fumée. « Formidable ! Maintenant, ils veulent nous brûler vifs. C'est sans doute le moment de la cérémonie qu'ils préfèrent. »

Gemma ne lui avait pas encore adressé un mot. Peut-être tout bonnement parce qu'elle n'était même pas derrière la cloison. Ou parce qu'ils avaient mis La Chiure à sa place et qu'elle n'allait pas tarder à faire irruption en le menaçant du doigt. Il tenta de soulever la cloison, mais elle était plus lourde qu'il n'avait pensé. Il se demanda où les Cotabotes l'avait dénichée. C'était peut-être une partie de la chenille, mais elle était noire et la machine d'un métal gris clair.

« Je le savais ! cria-t-il. Ils ont démonté l'unité d'assaut. Bientôt, ils en feront des lampes. Dire que je voulais les protéger ! On aurait dû les envoyer en première ligne pour nous couvrir. »

— Mais ils nous ont sauvés ! » objecta Gemma. Le timbre de sa voix déformée par le métal ressemblait au tintement d'une clochette. « Ils ont appelé Jameson à la rescousse. »

— Ah bon ? Alors tu peux m'expliquer comment ils ont pu transmettre un message à Adamant en vingt minutes pile ?

— Ce n'est pas ce qui s'est passé, protesta-t-elle. Il y a trois semaines qu'ils l'ont envoyé. Je t'avais parlé d'une nouvelle plainte. Ils ont donné ton code d'accès en imitant ta voix et ils ont déposé la plainte eux-mêmes. »

Il l'entendait clairement derrière la cloison, aussi était-il inutile de crier. Et pourtant, il cria. « Et tu crois que les Adamantins se seraient précipités ici pour cette plainte alors qu'ils ont toujours ignoré les tiennes ? »

— Je ne les ai jamais envoyées », avoua-t-elle.

La cloison de métal était devenue aussi légère qu'une plume. Il la souleva au-dessus des sacs de smash au fond de la cabane et posa les yeux sur Gemma. Elle arrachait les épines de son bouquet.

« Pourquoi ne pas les avoir envoyées ? »

— Jameson a un plan pour nous tirer d'ici, dit-elle, s'adressant à son bouquet. Nos accords avec les Cotabotes interdisent expressément tout contrat légal entre les délégués ICLU et le peuple

adamantin. Simple conflit d'intérêts.

— Et un certificat de mariage est un document légal. Que va décider Jameson ? Nous ramener tous les deux sur Adamant pour nous juger ?

— Non. Il accusera Dorchirrah d'avoir tenté de se soustraire au contrat. Il prétendra que les Cotabotes ont comploté ce mariage en me poussant à te suivre dans le rapace pour l'inspection orbitale. C'est la vérité, d'ailleurs. Il leur dira que les Adamantins veulent dénoncer le contrat et décréter la fermeture des mines de diamant. Dorchirrah sera d'un avis contraire et il plaidera pour le maintien du contrat. Jameson répondra que la seule issue est de ramener la déléguée ICLU et l'ingénieur sur Adamant pour annuler leur mariage.

— Alors, Jameson a imaginé ce plan tout seul, hein ? »

Elle arracha une fleur pleine d'épines. « Enfin, pas exactement. Je lui ai d'abord expliqué que tu obtenais tout ce que tu voulais des Cotabotes et on a ensuite échafaudé ce plan ensemble.

— Qui a eu l'idée du mariage ? » demanda-t-il.

Elle s'était piqué le doigt avec une épine et elle regardait le sang perler.

« Moi, fit-elle.

— Pourquoi n'as-tu pas envoyé les plaintes ?

— Parce que je craignais qu'on te destitue, expliqua-t-elle, levant enfin les yeux sur lui. Je ne voulais pas que tu partes.

— Je me moque de ce que Jameson peut raconter. Nous nous opposerons à l'annulation de notre mariage.

— Je te disais bien qu'il ne pouvait pas s'empêcher de poser ses sales pattes sur elle », fit Dégueu, juché en hauteur. Du bord du toit carbonisé, il se penchait pour les observer.

« C'est pour ça que vous les avez enfermés tous les deux là-dedans ? demanda Jameson, du seuil. Que vous avez poussé Gemenca Bahazi à partir en inspection orbitale ? Parce que vous saviez ce qui se passerait ? »

*

Gemma pressa Pat d'aller parler à sa remplaçante avant leur départ. « Je compte expliquer une ou deux choses à la mienne sur la façon de traiter les Cotabotes. Ce serait injuste de l'entraîner dans cette galère sans la prévenir de ce qui l'attend. Je la plains. Jameson l'a choisie simplement parce qu'elle est ingénieur. »

La remplaçante attendait dans le bureau de Pat ; elle fixait d'un air furieux l'écran du terminal. À leur apparition, elle se leva et les dévisagea, les mains sur les hanches. Elle avait une peau blanche d'aspect spongieux, des cheveux raides et ternes. « J'imagine que c'est de votre faute si cette machine m'appelle "chérie", lança-t-elle, le doigt pointé sur le visage de Pat. Pour moi, c'est du harcèlement sexuel de la pire espèce. J'ai l'intention de porter plainte. » Elle se rassit devant le terminal vocal.

« Mais pourquoi pas ? » fit Gemma. Elle allongea le bras et tapa un code d'accès. « C'est le programme de transmission que j'utilisais toujours pour mes plaintes. Vous devriez en être satisfaite.

— Je suis parfaitement capable d'établir mes propres programmes », riposta l'autre.

Gemma étendit encore le bras et effaça le code de l'écran. « Très bien, ne l'utilisez pas. Viens, Pat. Il ne faudrait pas rater le vaisseau. »

À la porte, Pat se retourna. « Vous allez vous plaire ici, mon chou », dit-il, et il lui envoya un baiser.

Titre original : With Friends Like These (1985)

Traduction : Isabelle PAVONI

LES FONTAINES DE TRISTESSE

UNE AUTRE de ces maudites choses avait donc été anéantie, grâce à l'efficacité d'une poignée de personnes. Déjà deux au moins de détruites, songea Lars quand il recouvra la liberté de penser. Non pas que la lointaine machine qui avait physiquement et mentalement lessivé ses prisonniers pour leur extorquer la nouvelle trouverait l'échec très cuisant. La base berserker ne manquait pas d'unités de combat. Et l'ennemi avait à son actif la destruction d'une autre planète, Polara.

Mais au terme de la séance de télépathie qui avait lié Lars Kanakuru à des gens sur Botéa, son corps et son cerveau libérés de toute attache forcée, il se cramponna au souvenir de ce monde chanceux. Il avait reçu une transfusion d'espoir de Gemenca Bahazi et de Pat Sagan, qui l'aiderait à tenir.

Il avait lui-même connu quelqu'un, jadis, dans la flotte d'Adamant. Cette compagnie pouvait s'enorgueillir de plus gros effectifs que bien des gouvernements planétaires. Si seulement, songeait Lars en se relevant péniblement à côté de la machine de drainage mental, si seulement l'autre moitié... ou la totalité de cette flotte était là en ce moment ! Mais ça ne suffirait sans doute pas encore pour prendre une base de cette importance.

Lars fut rendu à la société de ses compagnons de détention, dans leur salle commune. Il les trouva en désaccord quant à l'attribution de telle ou telle couverture. Un comportement aussi puéril lui parut d'emblée refléter les dissensions et les faiblesses humaines.

Il aurait voulu les interrompre et leur dire : Les berserkers finiront par sortir vainqueurs de cette guerre. Parce qu'ils restent soudés, en définitive, et que la vie, l'humanité, est divisée, désunie, en conflit permanent. C'était la vérité, Lars le savait, mais il n'avait jamais pu la regarder en face avant cet instant. Peu de gens en avaient le courage.

Dorothée Totonac paraissait au bord des larmes et de l'effondrement, car elle n'avait pas reçu la couverture escomptée. Maintenant, les autres auraient probablement accepté de la lui céder, mais la situation, comme toujours, était plus compliquée que cela.

Pat Sandomierz souhaitait de toute évidence discuter de la meilleure façon de l'aider ; son insistance devait déplaire aux deux hommes, et ils ne tentaient rien pour apaiser les esprits.

Injuste de leur en vouloir, sans doute. Quel soutien était-il possible d'apporter à quiconque, dans les conditions où ils vivaient ?

Le capitaine Naxos s'éloigna un peu des autres, une expression curieuse sur les traits, comme s'il n'en revenait pas de s'être laissé entraîner dans une dispute aussi puérile. Pat n'entendait pas ce qu'il marmonnait. Pendant ce temps l'autre homme, Nicolas Opava, s'était lui aussi écarté du groupe, une mine d'enfant maussade sur la figure. Humeur qui lui était coutumière, mais que Lars ne connaissait

lui-même que dans ses pires moments.

Naxos remarqua enfin le retour de Lars. « Où étiez-vous ? »

— Raccordé à la machine là-bas. Où est-ce que j'aurais pu aller ? » Il avait failli répondre qu'il était sorti prendre un verre mais il s'était dit qu'on n'apprécierait pas trop son humour dans un moment pareil.

« Evitons de parler boutique. » Naxos avait pris un ton plutôt autoritaire. « Tout ça est déjà assez dur à supporter. »

Dorothée Totonac leva les yeux. « Parler m'aide à garder la raison, et je n'ai pas l'intention de me taire ! »

— Inutile d'avoir peur qu'il nous entende. Il sait déjà tout ce que nous avons éprouvé jusqu'ici », renchérit Pat.

Mais Lars préférait garder une ou deux confidences pour lui. Toutefois, il ne pouvait pas se permettre de le dire.

*

Le temps passa, sans que l'on rappelle les prisonniers. Il n'y avait pas d'horloge ni de montre, de jour ni de nuit dans les cellules, mais tous s'accordèrent à estimer que cet intervalle entre les séances de télépathie était plus long que les précédents.

Quelqu'un formula une idée qui n'était pas nouvelle. « Nous ne lui sommes peut-être plus d'aucune utilité. Il n'a plus besoin de nous, parce que les dernières unités qu'il a envoyées s'en sortent victorieuses à chaque fois. »

Impossible de prétendre le contraire.

Tout à coup, la porte intérieure du sas s'ouvrit sur plusieurs machines d'escorte. Elles apportaient des combinaisons spatiales, une pour chacun d'entre eux.

Les cinq prisonniers se regardèrent. Puis ils enfilèrent les tenues qu'on leur distribuait. Et les machines les entraînèrent dehors.

On pourrait tous ouvrir les valves de nos combinaisons en même temps, songea Lars. Mais cette idée ne trouva nulle part où s'enraciner en lui. La perspective du suicide lui était devenue étrangère, purement abstraite.

Tous les cinq s'aperçurent de concert que leurs radios fonctionnaient, et sur le même canal encore. Libre à eux de continuer à communiquer entre eux.

« Il ne s'embêterait pas avec les combinaisons s'il était sur le-point de nous tuer.

— C'est évident. Mais que veut-il, alors ?

— Il nous déménage dans de nouveaux quartiers plus spacieux.

— Ou plus réduits.

— Equipés de sondes mentales dernier cri. »

Le berserker ne fournit pas d'explication ni de réponse à aucune question. Lars ne l'avait jamais entendu parler depuis son arrivée, bien qu'il en fût sans nul doute capable. Mais son attitude suggérait qu'il tenait à les emmener en promenade.

Pour commencer, lorsqu'on les conduisit dehors à la lumière aveuglante du soleil bleu opalin, en direction des grands docks où stationnaient sur une file interminable une cohorte de torpilleurs spatiaux, en réparation pour certains, ils crurent tous qu'on allait les expédier ailleurs.

« Il a peut-être des bonnevies en pénurie d'esclaves. On m'a raconté...

— On nous a tous raconté des choses », coupa quelqu'un.

On les fit monter séparément sur plusieurs machines de mort spatiales, mais sans jamais les enfermer ; à leur grande surprise, leur immense soulagement, l'heure de la séparation n'avait pas encore sonné. Un lien les unissait, malgré leurs disputes et leurs enfantillages.

De toute évidence, l'objectif n'était pas de les convoier ailleurs, mais de leur faire visiter de fond en comble la base berserker et ses installations. Le tout demanda deux ou trois heures. Les prisonniers durent ramper, escalader des machines, traverser des passerelles – aucune assez haute, vu la faible pesanteur, pour offrir la plus petite chance de suicide aux amateurs – et regarder dans les puits de mines. Il y avait des centaines de machines de tailles, de formes et de fonctions les plus diverses. Des ouvriers-robots pour certaines, tous occupés à telle ou telle tâche, les autres des dispositifs de combat, en construction ou en réparation. L'ensemble parut à Lars beaucoup plus redoutable qu'il n'avait imaginé. Une flotte deux fois plus importante que celle d'Adamant ne suffirait sans doute toujours pas. *Maintenant*, se dit-il, *il va nous demander de... de devenir bonnevies, de manière formelle et solennelle*. Le plus affreux, c'était qu'il ignorait encore ce qu'il répondrait.

Mais la proposition ne vint jamais. Ce n'était donc pas ce qu'attendait le formidable ordinateur de contrôle de la base en exhibant ainsi sa puissance. La promenade cachait forcément autre chose. Elle visait peut-être simplement à les impressionner davantage, à briser toute résistance mentale plus forte que des vœux solennels.

Les Carmpans allaient-ils eux aussi partir en promenade ? Devenaient-ils parfois bonnevies ? En tout cas, ceux que Lars avait connus pendant les séances de télépathie avaient prouvé que non. Mais il se sentit aussitôt ébranlé dans sa propre certitude. Comment au juste avaient-ils démontré leur appartenance male-vie ? Ah, oui ! quelque chose dont il ferait mieux de ne pas se souvenir... Il dirigea délibérément ses pensées vers d'autres sujets de réflexion.

Les cinq prisonniers furent bientôt reconduits à leurs quartiers, et on leur réclama d'un geste les combinaisons. Puis on leur accorda un moment de repos où chacun resta plutôt silencieux et songeur.

Et de nouveau, ce fut l'heure d'une autre séance...

*

Cette fois, elle ne se passa pas très bien pour Lars. Pas aussi bien que les précédentes, du moins. Peu après son entrée dans un état d'engourdissement proche de l'hypnose, il s'aperçut que son partenaire carmpan s'ingéniait à empêcher la substance immatérielle de parvenir à son cerveau conscient. *Quelque chose* filtra... mais s'évanouit aussi vite, comme masqué.

Lars ne percevait plus que l'équivalent mental de parasites. Le Carmpan commettait un acte subversif par la rétention de tout un ensemble cohérent d'événements ; il le brouillait et le dissimulait. Il l'avait enfoui quelque part. Mais où ?

Pendant toute la séance, Lars eut vaguement conscience de se trouver relié à la sonde mentale. À la fin, il se sentit plus exténué que jamais.

De retour dans les quartiers des prisonniers, il avala de l'eau à grands traits, car il n'y avait rien de plus costaud à boire. Puis, comme il n'avait pas encore faim, il se traîna dans sa cellule et sombra aussitôt dans un profond sommeil.

Et il apprit où le Carmpan avait enfoui l'épisode qui avait filtré.

Il rêva...

VICTIME DE SOI-MÊME

ON RACONTAIT qu'un berserker pouvait même, au besoin, prendre une forme attrayante. Mais rien ici ne le justifiait. Modèle purement fonctionnel, celui-ci croisait dans le silence feutré parmi un milliard d'étoiles, massif, sombre. Dévastateur de planètes par excellence, il filait vers un monde appelé Corlano pour réduire en cendres ses cités et annihiler sa biosphère. De si grands ravages lui demandaient si peu d'efforts que rien ne l'obligeait à user d'ingéniosité, de ruse, ni à dépendre de bonnevies faillibles. Il avait ses instructions, et il possédait l'armement adéquat.

Il ne se demandait jamais pourquoi lui et les siens faisaient tout cela. Il ne discutait jamais les directives. Et il ne cherchait pas plus à savoir s'il était ou non, à sa façon, une forme de vie, même artificielle. C'était une machine à tuer opiniâtre, et en ce sens vertueuse, si tant est que toute forme de ténacité fût une vertu.

Sans nécessité réelle, ses récepteurs sondèrent l'espace loin devant lui. Il savait Corlano sans moyens de défense exceptionnels. Et il ne s'attendait pas à rencontrer de difficultés particulières.

Qui a tracé la route du lion ?

Il y avait quelque chose à grande distance qui suivait un itinéraire distinct... Mais un destructeur de planètes ne changeait jamais de cap, d'ordinaire, pour un objet aussi dérisoire.

Il continua donc sa route vers Corlano, armes parées.

*

Wade Kelman s'inquiéta à la vue de la chose. Il tourna la tête vers MacFarland et Dorphy.

« Vous m'avez laissé dormir pour donner la chasse à ce tas de ferraille, adopter sa trajectoire et l'affronter ? Vous vous rendez compte du temps perdu ?

— Tu avais besoin de repos, répliqua Dorphy, un homme de courte taille et foncé de peau, en regardant ailleurs.

— Foutaises ! Vous saviez que je dirais non.

— Ça pourrait valoir le coup, Wade, argumenta MacFarland.

— Nous sommes contrebandiers, pas sauveteurs. On n'a pas de temps à perdre.

— Eh bien, maintenant si, lança MacFarland. Pas de discussions, ce qui est fait est fait. »

Wade le rembarra par une riposte cinglante. Son seul privilège. Il n'était pas le capitaine à proprement parler. Tous trois se trouvaient sur un même pied d'égalité dans cette affaire – investissements identiques, risques comparables. Toutefois, il était celui qui pilotait le mieux leur modeste vaisseau. Dans ces conditions et parce que les deux autres le respectaient pour cela, il avait

retrouvé ses réflexes de chef, latents depuis des jours anciens plus heureux et d'autres plus tristes. Ses compagnons l'eussent-ils réveillé pour voter s'ils effectueraient ou non ce sauvetage qu'il n'aurait certainement pas réussi à imposer ses vues. Mais il savait qu'ils comptaient quand même sur lui en cas d'urgence.

Il hocha vivement la tête.

« D'accord, nous avons le temps, dit-il. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Je n'en sais fichtre rien, Wade », répondit MacFarland, un costaud blond aux yeux pâles et à la bouche de travers. Il scruta par le sas ouvert les entrailles de l'objet arrimé à leur coque, puis il se retourna vers Wade. « Quand on l'a repéré, j'ai cru que c'était une chaloupe de sauvetage. Il en a environ la taille...

— Et puis ?

— On a envoyé un signal, mais il n'y a pas eu de réponse.

— Vous avez rompu le silence radio pour ce tas de ferraille ?

— Si c'était une chaloupe, il pouvait y avoir des gens à bord, en détresse.

— Dans l'état où elle est ? Tu veux rigoler ? Et pourtant... » Il soupira. « Tu as raison. Continue.

— Et il n'y a pas non plus de signes d'activité électrique.

— Vous avez poursuivi ce truc pour le seul plaisir de la traque, alors ? »

Dorphy inclina la tête.

« C'est à peu près ça, admit-il.

— Il transporte donc un trésor ?

— J'ignore ce qu'il transporte. En tout cas, ce n'est pas une chaloupe de sauvetage.

— Je vois ça. »

À son tour, Wade scruta par le sas les profondeurs de l'objet mystérieux. Il prit la lampe des mains de Dorphy, s'avança et éclaira l'intérieur. Il n'y avait pas assez de place pour des passagers.

« Faut larguer ça, dit-il. Je ne sais pas ce que c'est que cette saloperie, et d'ailleurs elle est complètement délabrée. Ça m'étonnerait qu'elle vaille d'être remorquée nulle part.

— Je parie que le professeur pourrait nous en dire plus long, déclara Dorphy.

— Laissez-la dormir, la pauvre. Elle fait partie de la cargaison, pas de l'équipage. Et elle se moque sûrement de découvrir ce dont il s'agit.

— Et si ça contenait – simple supposition – un équipement de grande valeur ? suggéra Dorphy. Disons, sur le plan expérimental. Il y a peut-être des gens au gouvernement ou dans l'industrie qui seraient prêts à payer cher pour le récupérer.

— Et si c'était une bombe défectueuse qui n'aurait jamais explosé ? »

Dorphy s'écarta de l'écoutille.

« Je n'y avais pas pensé.

— Je dis qu'il faut l'achever.

— Sans l'avoir examiné de plus près ?

— Bon, d'accord. Mais je n'imagine même pas ce que tu pourrais en tirer.

— Moi ? Tu t'y connais mieux que nous en mécanique.

— C'est pour ça que vous m'avez réveillé, hein ?

— Enfin, maintenant que tu es là... »

Wade poussa un soupir et inclina lentement la tête.

« Ce serait stupide, dangereux et complètement inutile. » Il fixait des yeux l'attirail insolite derrière le sas. « Passe-moi la torche. Elle est plus puissante que cette lampe. »

Il prit la torche et la brandit devant lui dans le sas.

« Ç’a bien résisté à la pression ?

— Oui. On a colmaté la brèche dans la coque.

— Dommage ! »

Il s’engagea dans le sas, s’agenouilla et se pencha en avant. Il promena la torche d’un côté à l’autre. Son sentiment de malaise ne se dissipait pas. Il y avait quelque chose de très étrange dans tous ces cubes et ces boutons, les différentes connexions... et ce grand compartiment... Il tendit le bras et tapa légèrement sur la coque. Très étrange...

« J’ai l’impression que tout ça vient d’un monde inconnu », fit-il.

Il pénétra dans le petit espace dégagé devant lui. Il dut aussitôt baisser la tête et continuer d’avancer à quatre pattes. Il se mit à toucher les trucs autour de lui – des accessoires électriques, des commutateurs, des prises de raccordement, des unités de faibles dimensions au potentiel indéterminé. Tout ou presque paraissait conçu pour pivoter, tourner et se déplacer sur des rails. Finalement, il se coucha sur le ventre et continua de progresser en rampant.

« Je pense que certaines de ces unités sont des armes », cria-t-il aux autres au bout d’un moment.

Il atteignit le grand compartiment. Il passa le bout des doigts sur un panneau à glissière qui s’ouvrit à demi. Il appuya plus fort et le ventail s’écarta davantage.

« Saloperie ! dit-il, comme l’unité produisait un léger tic-tac.

— Qu’est-ce qui cloche ? lança Dorphy.

— Toi ! rétorqua Wade en rebroussant chemin. Toi et ton copain ! Vous deux ! »

Il changea de sens dès que possible et repassa le sas.

« Faut se débarrasser de ça ! ordonna-t-il. Tout de suite ! »

C’est alors qu’il avisa Juna ; il fallait la voir, toute pâle et de gris vêtue, adossée contre la cloison de gauche, une tasse de thé à la main.

« Et si on a une bombe, jetez-la dedans avant de le larguer, ajouta-t-il.

— Qu’avez-vous trouvé ? demanda-t-elle de sa voix extrêmement mélodieuse.

— Il y a là-dedans une espèce de dispositif imprévisible, expliqua-t-il. Il a essayé de s’amorcer quand je l’ai touché. Je suis sûr qu’il y a aussi pas mal d’armes. Vous savez ce que ça signifie ?

— Dites-le-moi.

— Une conception d’origine inconnue, un cerveau... Mes collègues ont simplement bondi au secours d’un berserker endommagé, voilà tout. Et maintenant, il tente de se réactiver. Il faut agir... vite.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

— Certain, non. Paniqué, oui. »

Elle hocha la tête et posa sa tasse. Portant la main à sa bouche, elle toussa. « J’aimerais y jeter un coup d’œil avant que vous ne l’acheviez », dit-elle doucement.

Wade se mordilla la lèvre pendant un instant.

« Juna, lui dit-il, je comprends votre intérêt professionnel pour les ordinateurs, mais nous sommes censés vous livrer intacte. Vous n’avez pas oublié ? »

Elle sourit, pour la première fois depuis leur rencontre, quelques semaines plus tôt.

« J’insiste. »

Son sourire se durcit. Il inclina la tête.

« Faites vite, alors.

— Je vais avoir besoin de mes outils. Et je veux des vêtements de travail. »

Elle tourna les talons et disparut par l’écotille sur sa droite. Il jeta un regard de colère à ses associés, haussa les épaules et s’éloigna.

Assis sur sa couchette, un plateau sur les genoux, Wade prenait son petit-déjeuner au rythme tourbillonnant des *Danses slaves* de Dvorak, et il réfléchissait aux berserkers, au Dr Juna Bayel, aux ordinateurs en général et à leurs rapports avec l'objectif de cette mission.

On avait souvent repéré des éclaireurs berserkers dans le secteur au cours des dernières années. Il n'était pas difficile d'en déduire qu'ils savaient Corlano assez mal protégé. D'où l'inquiétude d'une partie de sa population, réfugiés d'un assaut berserker sur le monde de Djelbar presque une génération plus tôt. À l'époque, un grand nombre d'entre eux avaient choisi Corlano pour asile, à l'écart des sites d'activité ennemie connus. Wade manqua s'étrangler de rire en repensant à l'ironie qui en avait résulté. C'étaient ces mêmes gens qui avaient si longtemps, et avec tant de succès, fait pression pour enfin obtenir la législation très restrictive de Corlano sur la fabrication et l'importation des machines de traitement des connaissances, paranoïa collective liée à leur expérience traumatisante des berserkers.

Un marché noir s'était donc développé. Les entreprises, certains particuliers et même des membres du gouvernement avaient besoin d'outils plus sophistiqués que ceux autorisés par la loi. Des gens tels que Wade et ses associés introduisaient régulièrement en fraude les machines et les composants désirés. Les autorités fermaient les yeux en général. Wade avait assez souvent observé la même forme de schizophrénie sur d'autres mondes.

Il but son café à petites gorgées.

Et Juna Bayel... Les spécialistes en systèmes de connaissance de sa pointure étaient d'ordinaire *non grata* ici. Elle aurait pu se faire passer pour une touriste, mais elle aurait été placée sous surveillance, ce qui n'aurait pas facilité son rôle d'enseignante auprès de ses étudiants.

Il soupira. Il ne s'étonnait plus des contradictions du gouvernement. Il avait travaillé dans l'administration jadis. En réalité... non. Inutile de ruminer tout ça. Et puis sa situation s'était plutôt améliorée récemment. Encore quelques opérations comme celle-ci et il aurait de quoi régler les derniers frais de son divorce et même lancer une affaire de transport de marchandises légales, devenir respectable et, pourquoi pas ? s'enrichir...

L'intercom siffla.

« Oui ? répondit-il.

— Le docteur Bayel demande l'autorisation d'effectuer des tests sur le cerveau de l'épave, expliqua MacFarland. Elle veut le raccorder à l'ordinateur de bord. Qu'en penses-tu ?

— Ça me paraît plutôt dangereux. Imagine qu'elle l'active. Les berserkers ne sont pas très gentils, tu sais, au cas où tu n'en aurais jamais...

— Elle prétend pouvoir isoler le cerveau des systèmes de mise à feu, argumenta MacFarland. À son avis, d'ailleurs, ce n'est pas un berserker.

— Pourquoi ?

— Premièrement, parce qu'il ne correspond à aucun des modèles berserkers de nos archives informatiques...

— Merde ! ça ne prouve rien. Tu sais qu'ils changent d'aspect selon les besoins de telle ou telle mission.

— Deuxièmement, elle a déjà examiné des épaves de berserkers. Et elle dit que ce cerveau est différent.

— Enfin, c'est son boulot, et je ne doute pas de sa foutue curiosité mais... Et toi, qu'en penses-

tu ?

— Nous savons qu'elle est compétente. C'est pour ça qu'ils veulent d'elle sur Corlano. Dorphy croit toujours que cette épave pourrait s'avérer précieuse et que nous avons le droit de la récupérer. Ça pourrait valoir le coup de laisser Juna fouiner un peu. Je suis certain qu'elle sait ce qu'elle fait.

— Elle est dans les parages ?

— Non, dans l'épave.

— On dirait que vous m'avez déjà court-circuité. Dis-lui qu'elle peut continuer.

— Entendu. »

Il avait sans doute eu raison de démissionner de l'administration, songea-t-il. Les décisions lui posaient toujours problème.

La musique de Dvorak lui tournait la tête et il ne pensa plus à rien d'autre en finissant son café.

*

Un système depuis longtemps en sommeil fut activé au plus profond du cerveau géant du berserker. Un flot de données se mit brusquement à transiter par son unité de traitement. La machine commença aussitôt ses préparatifs pour s'écarter de la trajectoire de Corlano. Non par manque de ténacité, mais pour accomplir un dessein plus vaste encore.

Qui choisissait la proie ?

*

À l'aide d'un équipement de haute sensibilité, Juna testa les compatibilités. Elle utilisa des transformateurs et des convertisseurs pour harmoniser les niveaux électriques et les fréquences, pour permettre le raccordement à l'ordinateur de bord. Elle avait paralysé tous les circuits reliant le cerveau au reste de l'étrange vaisseau. À l'exception de celui qui menait à sa source d'énergie. L'unité d'alimentation du cerveau était un dispositif des plus simples, apparemment conçu pour fonctionner à partir de n'importe quelle substance radioactive introduite dans son petit boîtier. Ce compartiment ne contenait actuellement que des éléments lourds et inertes. Juna le vida et le nettoya, puis le remplit en puisant dans les stocks propres au vaisseau. Elle s'était attendue à des reproches de Wade sur ce point, mais il s'était contenté d'un haussement d'épaules.

« Finissez-en, dit-il, qu'on puisse s'en débarrasser.

— Nous n'allons pas nous en débarrasser, protesta-t-elle. Il est unique.

— On verra.

— Vous en avez vraiment peur ?

— Oui.

— Je l'ai rendu inoffensif.

— Je me méfie des artefacts étrangers ! » rétorqua-t-il.

Elle rejeta en arrière ses cheveux couverts de givre.

« Ecoutez, on m'a raconté pourquoi vous avez dû démissionner... À cause d'une chaloupe de sauvetage piégée par les berserkers que vous aviez ramenée à bord. N'importe qui aurait sans doute agi comme vous. Vous pensiez sauver des vies humaines.

— Je n'ai pas respecté le règlement, pas celui en vigueur dans le secteur. Et il y a eu des morts. On m'avait prévenu, mais je n'en ai pas tenu compte. Ça me rappelle trop...

— Nous ne sommes pas en zone de combat, l'interrompit-elle, et cette chose ne peut rien contre nous.

— Alors finissez-en ! »

Elle coupa un circuit et s'assit devant une console.

« Ça va sans doute prendre un moment, précisa-t-elle.

— Un café ?

— Ce serait gentil. »

Comme la tasse s'était refroidie, il lui en apporta une autre. De question en question, elle tâchait d'obtenir des réponses de l'artefact par toutes sortes de procédures. En pure perte. À la longue, elle se laissa aller en arrière dans un soupir et elle prit sa tasse.

« Il est salement endommagé, non ? » fit-il.

Elle hocha la tête.

« Je le crains, mais j'espérais pouvoir en tirer quelque chose... un indice, n'importe quoi. »

Elle avala un peu de café.

« Un indice ? s'étonna-t-il. Sur quoi ?

— Sur sa nature et sa provenance. Il est incroyablement vieux, vous savez. Toute information préservée jusqu'à ce jour serait un trésor inestimable.

— Je suis navré. J'aurais aimé que vous trouviez... »

Elle avait pivoté sur son siège, et elle regardait au fond de sa tasse. Wade vit le mouvement en premier.

« Juna ! L'écran ! »

Elle se retourna, renversant du café sur ses genoux.

« Zut ! »

Des rangées de symboles incompréhensibles se succédaient sur l'écran.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas... encore. »

Elle se pencha sur l'écran et eut très vite oublié la présence de Wade.

Adossé à la cloison, il observait Juna depuis sûrement plus d'une heure, subjugué par les figures sur l'écran et les mouvements de ses longs doigts effilés qui tentaient de vaines combinaisons sur le clavier. Soudain il remarqua un indice qui avait échappé à Juna, tant elle était absorbée par les symboles.

Un petit indicateur lumineux brillait sur la gauche de la console. Il ignorait depuis quand.

Il avança de quelques pas. C'était l'indicateur du mode vocal. L'artefact s'efforçait-il de communiquer à plus d'un niveau ?

« Essayons ça », dit-il.

Il tendit le bras pour presser le bouton sous la lumière.

« Qu'est-ce que... ? »

Une voix asexuée sortit du haut-parleur, toute de cliquetis et de plaintes. Une langue étrangère, manifestement.

« Bon Dieu ! s'exclama-t-il. Ce serait bien ça !

— Ça quoi ? » Elle se tourna vers lui. « Vous comprenez ce qu'il dit ? »

Il secoua la tête.

« Je ne comprends pas sa langue, mais je crois pouvoir l'identifier.

— Et de quoi s'agit-il ? répéta-t-elle.

— Il faut d'abord que je m'en assure. J'ai besoin d'une autre console pour vérifier. Je vais à côté. Je reviens dès que j'ai quelque chose.

— Enfin, qu'est-ce que c'est, à votre avis ?

- Je crois que nous commettons un crime plus grave que le simple trafic de marchandises.
- C'est-à-dire ?
- Détention et expérimentation d'un cerveau berserker.
- Vous vous trompez.
- On verra. »

Elle le regarda partir. Elle se mit à ronger l'ongle de son pouce, pour la première fois depuis bien des années.

S'il avait raison, il faudrait sceller l'artefact, en condamner l'accès et le remettre aux autorités militaires. Néanmoins, elle demeurerait convaincue qu'il se trompait.

Allongeant le bras, elle fit taire la voix qui l'empêchait de se concentrer. Elle devait se presser maintenant, essayer une autre tactique, s'arranger pour découvrir une piste efficace avant son retour. Il avait l'air si sûr de lui. Elle pressentait qu'il allait revenir débordant d'arguments persuasifs, même s'il était dans l'erreur.

Aussi chargea-t-elle l'ordinateur de bord d'enseigner au cerveau captif comment communiquer dans une langue de souche terrienne. Puis elle alla se servir une tasse de café frais et l'avala.

*

De nouveaux systèmes d'alarme retentirent quand elle ne fut plus loin du but. La gigantesque machine à tuer déclencha des rétrofusées pour freiner sa course, car le premier ordre à transiter par son processeur après la tentative d'identification était : *Avance prudemment*.

Elle garda son cap sur le vaisseau à distance et son plus petit compagnon, mais elle suivit un mode d'approche prudent, comme le préconisait sa banque de données stratégiques. Et elle prépara des armes supplémentaires.

*

« Ça va, déclara Wade à son retour en prenant un siège. Je m'étais trompé. Ce n'était pas ce que je croyais.

— Pourriez-vous enfin m'expliquer ? » demanda Juna.

Il inclina la tête.

« Je ne suis pas très bon en langues, commença-t-il, mais j'aime la musique. J'ai une excellente mémoire des sons, quels qu'ils soient. Je retiens des symphonies dans ma tête et elles m'accompagnent partout. Je joue aussi de plusieurs instruments, même s'il y a un moment que je n'ai pas pu m'y consacrer. Seulement, ma mémoire m'a bien eu cette fois. J'aurais juré que c'étaient des sons similaires à ceux que j'avais entendus sur les enregistrements des Carmpans – les extraits qu'ils nous ont fournis au sujet des Constructeurs, la sale race qui a créé les berserkers. On en a des copies dans la bibliothèque du vaisseau et je suis allé les réécouter. Mes souvenirs remontaient à des années et je me suis trompé. Le son est différent. Je suis sûr que ce n'est pas la langue des Constructeurs.

— À ma connaissance, de toute façon, les berserkers n'ont jamais eu accès au code linguistique des Constructeurs, ajouta-t-elle.

— Je l'ignorais. J'étais pourtant sûr d'avoir entendu quelque chose comme ça sur ces bandes. Curieux... Je me demande quelle est cette langue.

— Enfin, j'ai réussi à lui donner la possibilité de nous parler. Mais il ne s'en sort pas très bien.

— Vous lui avez appris une langue terrienne ?

— Oui, mais il ne fait que baragouiner. Ça ressemble à du mauvais Faulkner. »

Elle enclencha d'un geste rapide le mode vocal.

« ... Protector vincit putains de torpilles et soleils comme des yeux trois à tribord et deux au zénith... »

Elle l'éteignit aussitôt.

« Est-ce qu'il répond de la même manière si on l'interroge ? demanda-t-il.

— Oui. Et pourtant, j'ai dans l'idée... »

L'intercom siffla. Wade se leva pour prendre l'appel. C'était Dorphy.

« Wade, on capte quelque chose de bizarre qui s'amène par ici. Je crois que tu ferais mieux d'y jeter un coup d'œil.

— D'accord. J'arrive. Excusez-moi, Juna. »

Elle ne répondit pas. Elle étudiait de nouvelles combinaisons sur l'écran.

*

« Il s'apprête à nous couper la route. Il arrive à grande vitesse », déclara Dorphy.

Wade examina l'écran et repéra des données en bas à droite, qui tenaient lieu de légende.

« C'est de taille colossale, remarqua-t-il.

— De quoi s'agit-il, d'après toi ?

— Tu dis qu'il a changé de cap tout à l'heure ?

— Oui.

— Je n'aime pas ça.

— C'est trop grand pour être un vaisseau régulier.

— Oui, admit Wade. À force de parler des berserkers, je suis peut-être un peu nerveux, mais...

— Oui. J'ai eu la même idée que toi.

— Celui-ci a l'air assez gros pour rayer un continent de la carte.

— Ou pour ébranler toute une planète. J'ai entendu parler de leurs exploits dans le secteur mais je n'ai jamais...

— Si c'est bien un berserker, je ne comprends plus rien. Une machine pareille, chargée d'un travail de cette ampleur... Je n'arrive pas à imaginer qu'elle prendrait le temps de nous pourchasser. Il y a forcément une autre explication.

— Laquelle ?

— Aucune idée. »

Dorphy se détourna de l'écran et s'humecta les lèvres ; des sillons apparurent entre ses sourcils froncés.

« Je crois que c'en est un, dit-il. Que faire ? »

Wade eut un petit rire méchant.

« Rien, répondit-il. Absolument rien. Pas contre une machine de ce genre. On ne peut pas la semer et on n'aura jamais le dessus. Nous sommes morts, si c'est bien un berserker et s'il veut notre peau. Pourtant, j'aimerais qu'il nous explique d'abord pourquoi il se donne tout ce mal.

— Je ne peux vraiment rien tenter ?

— Envoie un message à Corlano. S'ils le reçoivent, ils auront au moins une chance d'organiser un semblant de défense avec les moyens dont ils disposent. Il est très près de leur système ; c'est forcément là qu'il se rend. Si tu es croyant, c'est sans doute le moment de prier...

— Salaud, il faut toujours que tu nous sapes le moral. Il y a sûrement une solution !

— Si tu la trouves, prévien-moi. Je retourne parler à Juna. En attendant, envoie ce message. »

*

Le berserker déclencha de nouveau ses rétrofusées. Jusqu'à quelle distance était-il possible et prudent d'approcher ? Il continua d'ajuster son cap. Les calculs approximatifs n'étaient pas permis. Maintenant qu'il touchait au but, de nouvelles instructions affluaient dans son processeur. Il n'avait jamais connu ce genre de situation. Mais il était vrai que c'était un vieux programme, activé pour la première fois. Le berserker avait ordre de braquer ses armes sur la cible, sans tirer... juste à cause d'un soupçon d'activité électrique.

*

« ... et il vient sans doute pour son pote, conclut Wade.

— Les berserkers n'ont pas de potes, répliqua Juna.

— Non, bien sûr. Je plaisante. Vous avez du nouveau ?

— J'ai sondé un peu partout pour déterminer l'étendue des dégâts. Je crois que presque la moitié de sa mémoire a été détruite.

— Vous ne pourrez pas en tirer grand-chose.

— Non, sans doute. Mais sait-on jamais ? » fit-elle en reniflant.

Wade se tourna vers elle ; elle avait les yeux humides. « Juna...

— Excusez-moi. Bon sang ! ça ne me ressemble pas. Mais d'être si près d'une telle découverte... et puis se laisser massacrer par une machine stupide si près du but... Ce n'est vraiment pas juste. Vous avez un mouchoir ?

— Oui. Une seconde... »

L'interphone siffla comme il s'acharnait maladroitement sur un distributeur mural.

« Il tente d'entrer en contact », déclara Dorphy.

Il y eut un silence, puis une voix étrange résonna. « Salut. Vous êtes le capitaine de ce vaisseau ?

— Oui, répondit Wade. Et toi, tu es un berserker ?

— Vous pouvez m'appeler ainsi.

— Que veux-tu ?

— Que faites-vous ?

— Je transporte une cargaison à Corlano. Que veux-tu ?

— Je note que vous convoyez aussi un équipement plutôt insolite. De quoi s'agit-il ?

— D'un climatiseur.

— Ne mentez pas, capitaine. Quel est votre nom ?

— Wade Kelman.

— Ne mentez pas, capitaine Wade Kelman. L'unité accolée à votre coque n'est pas un appareil de conditionnement des gaz atmosphériques. Comment vous l'êtes-vous procurée ?

— Je l'ai acheté au marché aux puces.

— Encore un mensonge, capitaine Kelman.

— Oui. Et alors ? Si tu dois nous tuer, pourquoi est-ce que je te ferais la fleur de répondre franchement ?

— Je n'ai pas parlé de vous tuer.

— Mais on sait bien que détruire est tout ce que tu connais. Sinon, pourquoi serais-tu venu ici ? »

Wade s'étonnait de ses propres réponses. Il ne s'était jamais imaginé capable d'une telle audace face à la mort. Il n'avait plus rien à perdre, voilà pourquoi.

« Je détecte des signes d'activité chez cette unité, dit le berserker.

— Elle est effectivement en service.

— Et quelle tâche lui avez-vous confiée ?

— Remplir différentes fonctions que nous jugeons utiles.

— J'exige que vous renonciez à cet équipement, fit le berserker.

— Pourquoi obéirais-je ?

— Parce que je vous l'ordonne.

— C'est une menace, je suppose.

— Supposez ce que vous voulez.

— Je n'ai pas l'intention d'y renoncer. Encore une fois, pourquoi obéirais-je ?

— Vous vous mettez dans une situation délicate.

— Ce n'est pas moi qui l'ai cherchée.

— Si, d'une certaine manière. Mais je comprends que vous ayez peur de moi. C'est assez légitime.

— Si tu voulais nous attaquer pour t'emparer de l'équipement, tu l'aurais déjà fait, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Pour le travail qui m'occupe, je ne transporte que des armes lourdes. Si je les tournais contre vous, vous seriez tous réduits en poussière. Ainsi, bien sûr, que l'équipement que je réclame.

— Raison de plus pour nous de ne pas nous en séparer, on dirait.

— Très logique, mais vous ne disposez pas de toutes les données.

— Que devrais-je savoir d'autre ?

— J'ai envoyé un message pour obtenir des petites unités qui se chargeront de vous.

— Pourquoi m'avertir ?

— Parce qu'il va leur falloir du temps pour arriver et que je préférerais partir au plus vite accomplir ma mission au lieu de les attendre ici.

— Merci. Mais nous préférons mourir plus tard. Nous attendrons.

— Vous ne comprenez pas. Je vous offre une chance de vivre.

— Que proposes-tu ?

— Je veux que vous renonciez à cet équipement. Et je vous laisserai partir.

— Sains et saufs ?

— Je peux vous traiter comme des bonnevies si vous obtempérez. Renoncez à l'unité en signe d'obéissance. Et je vous classerai bonnevies. Vous pourrez partir sains et saufs.

— Rien ne prouve que tu tiendras parole.

— Exact. Mais si vous refusez, c'est la mort assurée. Considérez seulement ma taille et l'importance de ma mission et vous admettrez que vos quelques vies sont insignifiantes à côté.

— Tu as dit ce que tu avais à dire. Mais je ne peux pas te donner de réponse immédiate. Nous devons d'abord étudier ta proposition.

— C'est compréhensible. Je vous recontacterai dans une heure. »

La transmission s'arrêta là. Wade s'aperçut qu'il tremblait. Il chercha un siège du regard et s'effondra dedans. Il vit les yeux de Juna posés sur lui.

« Vous connaissez de bonnes imprécations vaudou ? » lui demanda-t-il.

Elle secoua la tête dans un sourire fugitif.

« Vous vous en êtes très bien tiré.

— Non. J'avais l'impression de lire un script à haute voix. Je n'avais pas le choix. Et je n'en vois toujours pas.

— Vous avez au moins réussi à gagner du temps. Je me demande pourquoi il tient absolument à cet équipement. » Ses yeux s'étrécirent et sa bouche se plissa. « Vous pouvez m'obtenir l'image scanner de ce berserker ? demanda-t-elle tout à coup.

— Bien sûr. »

Il se leva et se dirigea vers la console.

« Je vais simplement passer par l'autre ordinateur et la transférer sur cet écran. »

Un instant plus tard, la silhouette du monstre de métal se dessina devant eux. Wade afficha la légende de toutes les caractéristiques que le scanner du vaisseau avait pu déterminer.

Juna étudia peut-être une minute le visuel où défilait la légende. « Il a menti, déclara-t-elle.

— À quel sujet ?

— Là, là, là et là, dit-elle, désignant divers points de la carcasse du berserker. Et là... » Elle montra cette fois une section de la légende, relative à l'armement supposé de l'ennemi.

Dorphy et MacFarland entrèrent dans la cabine au milieu de ces explications.

« Il mentait quand il a prétendu ne disposer que d'armes lourdes excessives pour s'occuper de nous. Tout ceci ressemble à des armes légères.

— Je ne vous suis pas.

— Il est probablement capable de tirs très sélectifs – de haute précision et pour des destructions minimales. Il devrait pouvoir nous anéantir sans presque aucun risque d'endommager l'artefact.

— Pourquoi aurait-il menti ? s'étonna Wade.

— Je me le demande... » fit-elle, se mordillant de nouveau l'ongle du pouce.

MacFarland se racla la gorge.

« Nous avons entendu toute la conversation avec le berserker, commença-t-il. Et on en a discuté. »

Wade tourna la tête vers lui.

« Et alors ?

— On pense qu'il faudrait lui donner ce qu'il veut et filer d'ici.

— Tu crois à ces conneries sur les bonnevies ? Il nous détruira dès que nous partirons.

— Ce n'est pas mon avis, objecta MacFarland. Il y a eu des tas de précédents. Ces machines peuvent te classer bonnevie si elles veulent et passer un accord si tu détiens quelque chose dont elles ont vraiment envie.

— As-tu envoyé le message à Corlano, Dorphy ? » s'enquit Wade.

L'autre fit signe que oui.

« Bien. S'il n'y a plus d'espoir pour nous, Corlano sera notre dernière raison d'attendre ici. Ça pourrait prendre un moment avant que les petites unités du berserker se pointent. Et chaque heure gagnée permettra aux colons de mieux préparer leur défense.

— Je vois... commença Dorphy.

— ... mais c'est la mort pour nous à coup sûr au terme de cette attente, enchaîna MacFarland. Ce qui s'appelle finir en beauté. Je suis autant touché que toi par le sort de Corlano, mais ce n'est pas de mourir ici qui va beaucoup les aider. Tu sais qu'ils ont un système de défense dérisoire. Qu'on parvienne ou non à repousser l'échéance, ce n'est pas ce qui les sauvera du massacre.

— Qu'en sais-tu ? retourna Wade. Des mondes faibles en apparence ont réussi par le passé à repousser des attaques massives. Et même le berserker l'a dit : nos quelques vies sont quantité négligeable à côté de toute une planète habitée.

— Enfin, je parle de ce qui risque d'arriver. Et je ne me suis pas lancé dans cette aventure par

goût du martyre. J'étais prêt à affronter la justice, pas la mort.

— Qu'en dis-tu, Dorphy ? » demanda Wade.

L'autre s'humecta les lèvres et détourna les yeux.

« Je pense comme MacFarland », fit-il d'une petite voix.

Wade serra les dents et interrogea Juna du regard.

« Je suis d'avis d'attendre, fit-elle.

— Ça en fait deux, remarqua Wade.

— Elle n'a pas le droit de voter, protesta MacFarland. C'est une passagère.

— Il s'agit aussi de sa vie, rétorqua Wade. Elle a son mot à dire.

— Elle ne veut pas lui donner cette satanée machine ! riposta MacFarland. Elle préfère continuer à faire joujou avec pendant que tout s'enflammera autour d'elle ! Qu'est-ce qu'elle a à perdre ? Elle est foutue de toute façon et... »

Wade poussa un rugissement de fureur et se leva.

« Fini de discuter, déclara-t-il. On reste.

— Ce vote ne nous a pas départagés ; nous sommes à égalité.

— C'est moi et moi seul qui commande ici. Et je donne la marche à suivre. »

MacFarland se mit à rire.

« Toi, le commandant ? Ce n'est qu'une expédition de contrebande, Wade, pas l'administration d'où on t'a viré. Tu ne peux pas ordonner... »

Wade le frappa, deux fois dans l'estomac et d'un direct du gauche à la mâchoire.

MacFarland s'écroula, plié en deux, et se mit à haleter. Wade le regarda et se souvint qu'il était très grand. S'il se relève dans les dix secondes, ça va être ma fête, se dit-il.

Mais l'autre ne leva que la main, pour se frotter le maxillaire. « Bon sang ! fit-il à voix basse en secouant la tête. Tu n'étais pas obligé de faire ça, Wade.

— J'ai pensé que si. »

MacFarland haussa les épaules et se redressa sur un genou.

« D'accord, c'est toi le chef. Mais je persiste à croire que tu commets une grossière erreur.

— Je t'appellerai la prochaine fois qu'il y aura quelque chose à discuter. »

Dorphy voulut l'aider à se relever, mais le grand gaillard le repoussa.

Wade coula un regard vers Juna. Elle paraissait plus pâle que d'ordinaire, les yeux plus brillants. Elle se tenait devant l'écoutille ouverte du sas, comme pour en défendre l'accès.

« Je vais prendre une douche et m'allonger un moment, déclara MacFarland.

— Parfait. »

Juna s'approcha de Wade quand les deux hommes eurent quitté la cabine. Elle lui saisit le bras.

« Il a menti, lui dit-elle encore, d'une voix douce. Vous comprenez ? Il pourrait parfaitement nous désintégrer et récupérer l'objet intact, mais il ne veut pas...

— Non, je ne comprends pas.

— On dirait qu'il a peur de cette unité.

— Les berserkers ne connaissent pas la peur.

— D'accord, je fais de l'anthropomorphisme. Mais on a l'impression que quelque chose l'arrête. Je crois qu'on a trouvé une machine vraiment très spéciale, et qu'elle pose un problème particulier au berserker.

— Lequel ?

— Je l'ignore. Mais il y a peut-être moyen de le découvrir si vous gagnez assez de temps. Essayez de le faire attendre, le plus longtemps possible. »

Il hocha la tête et s'assit. Les battements de son cœur s'étaient accélérés.

« Vous disiez que la moitié de sa mémoire était détruite...

— À peu près, oui. Et je vais tenter de la reconstituer à partir de ce qui reste.

— Et comment ? »

Ils retournèrent s'installer à l'ordinateur.

« Je vais programmer l'artefact pour une version ultrarapide d'analyse de Wiener sur ce qui est intact. C'est une méthode non linéaire puissante pour éliminer les parasites très importants auxquels nous sommes confrontés. Mais ça va demander pas mal de calculs astronomiques pour un système comme celui-ci. Il faudra puiser dans les autres et peut-être même dans la cargaison. Je ne sais pas combien de temps ça prendra ni d'ailleurs si ça marchera. » Elle s'essouffait. « Mais on devrait pouvoir reconstituer ce qui manque et le restaurer. C'est pourquoi j'ai besoin de tout le temps que vous pourrez gagner, conclut-elle.

— Je vais essayer. Allez-y, commencez. Et...

— Je sais. Merci.

— Je vous apporterai à manger à la console.

— Dans ma cabine, dit-elle, dans le tiroir du haut de la table de nuit... vous trouverez trois fioles de pilules. Donnez-moi plutôt ça... et de l'eau.

— Bien. »

Il tourna les talons. Il s'arrêta au passage dans sa propre cabine pour prendre le pistolet qu'il gardait dans sa commode, la seule arme à bord. Il fouilla plusieurs fois les tiroirs, mais en vain.

Dans un juron, il partit en quête des médicaments de Juna.

*

Le berserker resta à distance et réfléchit en attendant. Il avait lâché des renseignements pour expliquer les termes de l'échange.

Toutefois, cela ne pourrait pas nuire de rappeler au capitaine Kelman la gravité de sa position. Cela pourrait même entraîner une décision plus rapide. En conséquence, les appareils hydrauliques vrombirent et plusieurs sabords s'ouvrirent pour laisser apparaître des armes supplémentaires. Des pièces d'artillerie y furent transférées, braquées sur le petit vaisseau. La plupart étaient trop puissantes pour le détruire sans endommager son compagnon. Les exhiber, en revanche, aurait peut-être un effet persuasif...

*

Wade regardait Juna travailler. S'il était possible de défendre l'accès à l'écoutille, n'importe qui dans le vaisseau pouvait l'actionner par télécommande. Aussi avait-il glissé une barre sous sa ceinture pour la bloquer, le cas échéant, et il la surveillait d'un œil. Il ne voyait pas que faire de plus sans provoquer une confrontation à l'issue incertaine.

Il actionnait souvent la commande du mode vocal pour écouter les radotages de la machine, tantôt en langage humain, tantôt dans ce curieux dialecte étranger qui lui rappelait toujours vaguement de lointaines sensations. Il y réfléchissait. Quelque chose essayait de lui remonter à la mémoire. Juna avait vu juste, mais...

L'intercom siffla. C'était Dorphy.

« L'heure est écoulée. Il veut connaître ta décision, dit-il. Wade, il a sorti d'autres armes...

— Passe-le-moi. » Il marqua une pause. « Allô ! lança-t-il.

— Capitaine Kelman, l'heure est passée, déclara la voix maintenant familière. Qu'avez-vous décidé ?

— Rien encore. Nous ne sommes pas parvenus à nous mettre d'accord. Il nous faut plus de temps.

— Combien ?

— Je ne sais pas. Au moins quelques heures.

— Très bien. Je prendrai des nouvelles toutes les heures pendant les trois à venir. Si vous n'avez toujours pas tranché passé ce délai, je me verrai dans l'obligation de réviser mon offre et de ne plus vous tenir pour bonnevies.

— Nous allons nous dépêcher.

— Je vous rappelle dans une heure.

— Wade, dit Dorphy à la fin de la communication, les nouvelles armes qu'il a sorties sont toutes pointées sur nous. Il va ouvrir le feu si tu ne lui donnes pas ce qu'il demande.

— Je ne crois pas. De toute façon, on a le temps maintenant.

— Le temps de quoi ? Quelques heures de plus ne changeront rien au problème.

— Je te le dirai le moment venu, conclut Wade. Comment va MacFarland ?

— Ça va.

— Parfait. »

Il coupa le contact.

« Bon Dieu ! » fit-il alors.

Il aurait volontiers pris un verre, mais il ne voulait pas se brouiller les idées. Juste avant l'appel de Dorphy, la mémoire avait failli lui revenir...

Il reporta son attention sur Juna et la console.

« Comment ça se passe ?

— Tout est en place et j'active maintenant le processus.

— Quand saura-t-on si ça marche ?

— Difficile à dire. »

Il actionna de nouveau la commande vocale.

« Qwibbian-qwibbian-kel, entendit-il. Qwibbian-qwibbian-kel, maks qwibbian.

— Je me demande ce que ça peut bien signifier.

— C'est une expression qui revient souvent, dit-elle. Un mot ou une phrase. D'après une analyse structurelle que j'ai effectuée tout à l'heure, j'ai l'impression que ça pourrait être son nom.

— Plutôt rythmé. »

Il se mit à fredonner. Puis à siffler, et à taper des doigts sur le bord de la console en guise d'accompagnement.

« Ça y est ! s'exclama-t-il. Au bon mais au mauvais endroit.

— Quoi ?

— Je dois vérifier avant d'affirmer. Montez la garde. Je reviens. »

Il partit en toute hâte.

« Au bon mais au mauvais endroit, répéta le haut-parleur. Comment est-ce possible ? Il y a contradiction.

— Tu retrouves tes facultés ! s'écria-t-elle.

— Je... récupère, fit la voix au bout d'un moment.

— Discutons pendant la suite du processus, suggéra-t-elle.

— Oui », répondit la voix avant de retomber dans son charabia, ponctué des crépitements des

parasites.

*

Aux toilettes, le docteur Juna Bayel s'accroupit et vomit. Après quoi elle se frotta les yeux du revers des mains et s'efforça de respirer à fond pour surmonter vertiges et frissons. Quand elle eut moins la nausée, elle prit une double dose de médicaments. C'était un risque mais elle n'avait pas le choix. Elle ne pouvait pas se permettre une crise en ce moment. Une bonne ration de pilules l'éviterait peut-être. Elle attendit, les dents et les poings serrés.

*

Wade Kelman reçut une transmission du berserker au bout d'une heure et parvint à obtenir un délai supplémentaire. La machine à tuer se montra beaucoup plus agressive cette fois.

Dorphy appela le berserker par radio après avoir entendu la dernière communication et il lui proposa un marché. L'autre accepta sans hésiter.

Le berserker escamota toutes ses armes, sauf les quatre braquées à l'origine sur le vaisseau. Ce n'était pas tant par dérobade que parce que Dorphy lui avait fourni une raison apparemment valable. En vérité, l'étalage de ses armes d'appoint était peut-être – et il ne pouvait pas écarter cette éventualité – la cause de l'activité électrique accrue qu'il détectait à présent. Ses instructions prônaient toujours la prudence et commandaient maintenant l'apaisement.

Qui a tracé la route du lion ?

*

« Qwibbian », dit l'artefact.

*

Juna était assise, livide, devant la console. En une heure, son visage avait vieilli de plusieurs années. Sa combinaison portait des traces de saleté récentes. Wade s'arrêta net en voyant sa mine à son retour.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Vous avez l'air... »

— Ça va.

— Non. Vous êtes malade, je le sais. On va devoir...

— Je vais parfaitement bien. Je me sens mieux. Ne vous inquiétez pas, ça ira. »

Il hocha la tête et s'approcha d'elle, un petit magnétophone dans la main gauche.

« J'ai trouvé, annonça-t-il. Ecoutez. »

Il mit l'appareil en marche. Une série de cliquetis et de gémissements retentirent. Ils durèrent environ quinze secondes et l'enregistrement s'arrêta.

« Repassez-le, Wade. » Elle ébaucha un sourire et poussa le commutateur du mode vocal.

Il s'exécuta.

« Traduis, ordonna-t-elle ensuite.

— *Emmène le* – intraduisible – *au* – intraduisible – *et transforme-le* – intraduisible, dit l'artefact dont la voix sortait du haut-parleur.

— Merci. » Elle se tourna vers Wade. « Vous aviez raison.

— Vous savez où je l'ai trouvé ? demanda-t-il.

— Sur les enregistrements des Carmfans.

— Oui, mais ce n'est pas le langage des Constructeurs.

— Je sais.

— Et vous savez lequel ? »

Elle fit oui de la tête.

« C'est le langage des ennemis des Constructeurs – l'espèce Rouge – contre lesquels les berserkers furent lâchés. Il y a un petit passage qui montre ces gens de l'espèce Rouge en train de scander un slogan ou une prière ou quelque chose de ce genre. C'est peut-être même une cassette de propagande des Constructeurs. J'ai vu juste, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais comment avez-vous deviné ? »

Elle tapota la console.

« Notre Qwib-qwib retrouve peu à peu ses facultés cérébrales. Il essaie aussi d'aider, maintenant. Il sait très bien se réparer tout seul, depuis que le processus a été amorcé. On a discuté un moment et je commence à comprendre. » Elle se mit à tousser, une quinte si terrible que les larmes lui montèrent aux yeux. « Vous pouvez aller me chercher un verre d'eau ?

— Bien sûr. »

Il traversa la cabine pour lui rapporter ce qu'elle demandait.

« Nous avons fait une découverte de la plus haute importance, déclara-t-elle en buvant à petites gorgées. Heureusement que les autres vous ont empêché de larguer cette unité. »

MacFarland et Dorphy entrèrent. Le premier pointa le pistolet de Wade sur son propriétaire. « Largue-moi ce truc, ordonna-t-il.

— Non, répondit Wade.

— Dans ce cas, Dorphy va s'en charger pendant que je te surveille. Passe ta combinaison, Dorphy, et prends un chalumeau.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, s'écria Wade. Juna me disait justement que... »

MacFarland tira. Le projectile ricocha sur les parois pour finalement rouler par terre, dans un angle au fond de la cabine.

« Tu es cinglé, Mac ! dit Wade. Ne recommence pas, tu pourrais te blesser.

— Ne bouge pas ! D'accord, c'était stupide, mais je serai plus malin la prochaine fois. Je te viserai à l'épaule ou à la jambe. Je parle sérieusement. Tu comprends ?

— Oui. Mais, bon Dieu ! on ne peut pas le larguer comme ça maintenant. Il est presque réparé, et on a trouvé d'où il vient. Juna dit que...

— Ça ne m'intéresse pas. Il nous appartient aux deux tiers, à Dorphy et à moi, et on veut s'en délester sur-le-champ. Si tu exiges ta part, tu es un beau salaud. Parce que le berserker affirme que c'est tout ce qu'il veut, rien de plus. Il nous laissera tranquilles après. Je crois ce qu'il dit.

— Ecoute, Mac. Quand un berserker s'acharne autant pour obtenir ce qu'il veut, il vaut mieux ne pas céder. Je pense pouvoir le persuader de nous accorder encore un peu de temps. »

MacFarland secoua la tête.

Dorphy acheva de s'équiper et prit un chalumeau sur une étagère. « Attendez, le prévint Juna comme il se dirigeait vers l'écouille ouverte. Si vous actionnez le sas, vous couperez le câble de transmission. Et ça interrompra tout contact avec le cerveau de Qwib-qwib.

— Désolé, docteur, répliqua MacFarland. Mais on est pressés. »

De la console s'élevèrent ces mots : « Notre association va prendre fin ?

— Je le crains, répondit-elle. Je suis navrée de ne pas pouvoir aller au bout.

— Ce n'est pas grave. Le processus continue. J'ai assimilé le programme et je l'utilise moi-même à présent. Un processus vraiment très utile. »

Dorphy entra dans le sas.

« J'ai une question, Juna, avant le moment des adieux, dit la voix de la console.

— Oui ? Laquelle ? »

Le sas se referma alors que Dorphy levait déjà le chalumeau pour brûler les soudures.

« Il me manque encore du vocabulaire. Que signifie le mot “qwibbian” dans votre langue ? »

Le sas heurta le câble de transmission en tournoyant et le sectionna à l'instant où elle répondait.

Elle ne sut donc pas si l'artefact l'avait entendue prononcer le mot « berserker ».

Wade et MacFarland se tournèrent brusquement vers elle.

« Qu'avez-vous dit ? » demanda Wade.

Elle répéta.

« Vous êtes incohérente, dit-il. Au début vous prétendiez que ce n'était pas un berserker. Et maintenant...

— Ce sont les mots ou les machines qui vous intéressent ?

— Allez-y. Parlez. Je vous écoute. »

Elle soupira et but encore un peu d'eau.

« J'ai obtenu de Qwib-qwib l'histoire en pièces détachées, commença-t-elle. J'ai dû reconstituer par déduction les épisodes manquants, mais ils paraissaient concorder. Il y a une éternité de cela, les Constructeurs auraient combattu l'espèce Rouge, plus forte qu'ils ne l'imaginaient. Alors ils employèrent leur arme suprême : les machines à tuer autorépliquantes que nous appelons berserkers.

— Ça cadre avec l'histoire qu'on connaît, observa Wade.

— L'espèce Rouge fut vaincue, poursuivit-elle. Complètement exterminée, malgré une résistance farouche. Dans les derniers jours, ils essayèrent toutes sortes de ruses, mais la bataille était perdue. Ils furent écrasés. Ils tentèrent même une chose à laquelle j'ai toujours songé, mais qu'aucun peuple humain n'oserait risquer à présent, vu toutes les restrictions qui pèsent sur la recherche dans ce domaine, et cette paranoïa... »

Elle s'interrompit pour avaler une nouvelle gorgée d'eau.

« Ils fabriquèrent leurs propres berserkers, reprit-elle, mais des berserkers différents des modèles originaux. Des machines à tuer pour défendre leur monde et ne s'attaquer qu'aux berserkers des Constructeurs. Seulement ils n'en fabriquèrent pas assez. Ils postèrent tous leurs berserkers antiberserkers en première ligne autour de la planète. Ils s'en tirèrent honorablement, semble-t-il – ils disposaient d'une technologie leur permettant d'opérer comme des bonds très brefs d'un espace à l'autre. Mais ils se trouvèrent largement surpassés en nombre lors de l'assaut décisif. Tous succombèrent. »

Le vaisseau eut une forte secousse. Ils se tournèrent vers le sas.

« Il a détaché l'artefact, commenta MacFarland.

— Ça ne devrait pas autant ébranler le vaisseau, dit Wade.

— Sauf si Qwib-qwib a accéléré au même moment, souffla Juna.

— Mais comment aurait-il pu accélérer avec tous ses circuits de commande plombés ? » objecta Wade.

Elle jeta un coup d'œil aux taches sur sa combinaison.

« J'ai rétabli ses circuits en apprenant la vérité, avoua-t-elle. Je ne sais pas quel pourcentage de son potentiel il a conservé, mais je suis sûre qu'il va attaquer le berserker. »

Le sas s'ouvrit pour laisser entrer Dorphy et se referma tandis qu'il ôtait sa combinaison.
« Foutons le camp d'ici ! cria MacFarland. Le secteur va se transformer en champ de bataille !
— Tu veux prendre les commandes ? demanda Wade.
— Surtout pas !
— Alors rends-moi le pistolet et disparaïs. »
Wade récupéra son arme et se dirigea vers la passerelle.

*

Tant que l'image sur les écrans resta lisible, ils observèrent les mouvements pesants du berserker géant, les fulgurances de ses tirs, son petit assaillant qui fonçait d'un trait sur lui pour s'évanouir brusquement et réapparaître ensuite. Plus tard, quelque temps après réception des dernières images, une boule de feu envahit la noirceur étoilée.

« Il a réussi ! Qwib-qwib l'a eu ! s'écria Dorphy.
— Et réciproquement, sans doute aussi, fit MacFarland. Qu'en penses-tu, Wade ?
— Je pense que je ne veux plus jamais entendre parler de vous deux. »
Il se leva pour aller rejoindre Juna dans sa cabine. Il emporta son magnétophone et de la musique. Elle détacha les yeux de son écran et lui sourit faiblement quand il s'assit près de son lit.
« Je vais m'occuper de vous. Le temps qu'il faudra, lui dit-il.
— C'est gentil à vous. »

*

Pourchasser. Toujours pourchasser. Ils arrivaient. Cinq au total. La machine géante avait dû les appeler à la rescousse. Bondir derrière eux et dégommer les deux à la traîne avant que les autres comprennent ce qui se passe. Sauter, viser le flanc de bâbord et sauter encore. Ils ne connaissent pas cette tactique. Esquiver. Tirer. Sauter encore. Tirer. Le dernier tourne comme une toupie pour anticiper d'où viendront les prochains coups. Foncer dessus. C'est ça.

Le dernier qwibbian-qwibbian-kel de l'univers quitta le champ de bataille, en quête de matières premières pour ses réparations. Ensuite, bien sûr, il lui en faudrait d'autres pour s'autorépliquer. Qui a tracé la route du lion ?

Titre original : Itself Surprised (1984)
Traduction : Isabelle PAVONI

LE GRAND SECRET

*Q*_{WIBBIAN-qwibbian-kel...}

Deux secrets que tu ne dois pas trahir...

Lars sortit tout haletant du rêve sur *Qwib-qwib* et trouva Pat Sandomierz agenouillée près de lui dans sa cellule.

Elle le regardait avec bienveillance de ses grands yeux gris-bleu. « C'était un cauchemar. Vous poussiez des cris et vous marmonniez quelque chose. »

Il se redressa sur le coude. Il transpirait, comme après avoir ressenti une douleur intense. Mais il ne se rappelait aucune douleur, seulement le rêve, encore très vivace.

Pas étonnant que le Carmpan ait pris autant de risques pour cacher cet épisode à l'ennemi.

Les pensées de Wade Kelman, Juna Bayel et les autres, ainsi que les opérations informatiques qui passaient pour les pensées de la lointaine unité de combat berserker étaient toutes, dès que Lars s'était endormi, remontées à la surface de son cerveau où le Carmpan les avait enfouies.

« Et qu'est-ce que je disais ? » demanda Lars.

Pat secoua la tête, agitant sa grande crinière, belle bien qu'hirsute. « Je n'ai pas bien compris. C'était comme... Ça ressemblait à “coup-coup”. Ou à “quidam arrive”.

— J'ai dit ça ?

— Ne vous laissez pas atteindre, Lars. C'était seulement un cauchemar. Il est même étonnant qu'on ne soit pas tous devenus fous, à vivre ce que nous vivons. » Prise d'une impulsion soudaine, elle avança le bras pour lui prendre la main.

Lars l'étreignit, puis ne lâcha plus. Pat avait l'air de souhaiter rester. Il n'essaya pas de la tirer à côté de lui sur la paille. Car elle n'était pour lui à cet instant que quelqu'un ou quelque chose à quoi se cramponner.

Qwib-qwib le sauveur se rapprochait peut-être en ce moment même à travers la nuit galactique éternelle. C'était possible. Si seulement lui, Lars, hanté de visions indélébiles, réussissait à taire ce secret. Il ne pouvait rien raconter à Pat ni à quiconque, pas un mot. Et il ne voyait rien d'autre à lui dire. De toute façon, il n'avait plus la force de parler. Et un seul *qwib-qwib* contre cette base ne suffirait sûrement pas... même si l'un d'eux avait eu raison de cinq unités de combat.

Exténué, il sombra de nouveau dans un sommeil de plomb.

À son réveil, Pat avait disparu.

Quand il retrouva les autres dans la salle commune, la tête toujours vibrante du grand secret du *qwibbian-kel*, Dorothée lui apprit qu'on avait emmené Pat. Un guide mécanique était venu – sans apporter de combinaison – et il l'avait désignée d'un geste puis entraînée dans un passage qui menait

aux salles des machines de drainage mental, où il l'avait enfermée. Il y avait aussi conduit un Carmpan. C'était la première fois qu'on enlevait, sans doute pour une séance de télépathie, une seule paire de prisonniers.

D'un coup d'œil aux formes recroquevillées des Carmpans dans la salle où ils se tenaient le plus clair de leur temps, Lars crut déceler une nouvelle attitude – ou était-ce plus qu'une attitude passagère ? – de tristesse ; et pourtant, rien chez eux ne lui apparaissait radicalement différent.

Les bruits qui résonnaient sans cesse dans la roche autour des quartiers des prisonniers – des bruits d'extraction, de construction et de réparation – lui parurent nettement plus sonores. Il n'en parla à personne.

Dorothée Totonac, le capitaine et Nicolas Opava étaient en grande conversation, à moins qu'ils n'aient recommencé de se disputer sur les raisons qui avaient incité le berserker à les emmener en promenade.

Subitement, la discussion prit un tour différent. Lars, qui n'écoutait que d'une oreille, ne s'en aperçut pas aussitôt, mais la question était maintenant de déterminer lequel d'entre eux pouvait s'être allié aux berserkers. Comment l'idée d'une trahison bonnevie avait pu germer ? mystère, mais le doute s'était bel et bien emparé d'eux. Ils observaient Lars d'un air soupçonneux, et ils paraissaient aussi se méfier les uns des autres.

Lars en était arrivé à suspecter Pat – étrange qu'on l'ait embarquée juste après qu'elle l'avait entendu crier en rêvant – mais il ne pouvait pas en parler, sinon le berserker s'apercevrait qu'il avait voulu lui cacher des informations.

Bientôt, les machines d'escorte vinrent les chercher tous les quatre et la porte massive s'ouvrit sur le passage qui conduisait aux machines de sondage mental. Quatre Carmpans les accompagnèrent aussi.

Tandis qu'on le connectait à la machine, Lars constata qu'il avait encore un nouveau partenaire carmpan.

Titre original : The Great Secret (1985)

Traduction : Isabelle PAVONI

LES ENTRAILLES DE LA MORT

LE COURRIER sortit de l'hyperespace et marqua une pause pour faire le point. Il se trouvait encore très loin du soleil berserker, si loin que cet astre torride de classe A bleu opalin ne se distinguait des autres que par sa plus grande brillance.

Une multitude d'étoiles peuplaient le ciel, luminances fixes des ondes radio au rayonnement gamma, sauf dans les replis opaques de la Voie lactée ou à proximité d'une nébuleuse noire, aussi noire qu'un orage de grêle. Le courrier aux allures de torpille miroitait faiblement parmi elles.

Après s'être orienté, il accéléra en propulsion normale. Aussitôt il bondit, puis régula l'accroissement de sa vitesse, en route vers le soleil. Cette première accélération, non compensée, eût réduit tout être vivant en une bouillie sanglante. Mais il n'y avait ni cabines ni passagers ; le courrier se composait essentiellement de solides.

Il commença d'émettre, à haute puissance et sur plusieurs fréquences, un message en langue standard : « *Contact. Souhaite négocier. Contact. Souhaite négocier.* » À mesure que la vitesse augmentait, les fréquences changeaient pour corriger l'effet Doppler et garantir la réception du message. Il était évident que ce courrier avait été armé par des humains. À moins d'une raison majeure, les berserkers l'attaqueraient. Ils se moquaient qu'une ogive inflige des dégâts à l'un de leurs majestueux vaisseaux de guerre ; ils voulaient avant tout protéger leurs usines spatiales et leurs mines implantées sur des astéroïdes.

Se moquer, vouloir, majestueux – termes absurdes pour parler d'un ensemble de systèmes ordinateur-effecteur inanimés et probablement sans conscience, programmés pour éradiquer la vie dans l'univers.

Et pourtant, le courrier aussi était une sorte d'automate, mais il était très loin d'égaler la complexité et la compétence d'un berserker.

« *Contact. Souhaite négocier. Contact. Souhaite négocier.* »

Le courrier poursuivait sa route. En temps voulu – les choses n'ont pas conscience du temps, mais le soleil brillait maintenant sous la forme d'un tout petit disque – un vaisseau de guerre finit par avancer à sa rencontre. Une embarcation légère, facilement remplaçable mais non moins redoutable, sphéroïde large d'une centaine de mètres, d'où pointaient des canons, des lance-missiles et des lasers. Sa masse, faible comparée à celle d'un destructeur de planètes, lui facilitait les manœuvres. Il lui fallut toutefois un long moment et bien des calculs pour rattraper le courrier et se maintenir à sa vitesse.

« *Ralentissez* », ordonna le berserker.

Le courrier obtempéra. L'autre l'imita. La boule imposante et la fragile quille naviguaient par

inertie à un millier de kilomètres de distance sur des trajectoires parallèles.

« *Expliquez votre présence.* » (Ordres ! Obéissance ! Encore des absurdités, dans une communication entre deux robots.)

« *Message d'origine humaine,* répondit le courrier. *Ils vous savent arrivés dans cette région de l'espace.* »

Simple machine qui échangeait des informations avec une autre machine, elle se garda d'énoncer les évidences contenues dans le message. Malgré l'immensité des distances astronomiques, une opération de cette envergure ne pouvait rester longtemps cachée, dans ce petit secteur de la Galaxie où les humains avaient fondé des colonies de haute technologie. Des dispositifs encore plus rudimentaires que le courrier, effectuant des patrouilles de plusieurs années-lumière, étaient assurés de détecter la présence de berserkers et d'en référer à leurs maîtres. Ceux-ci, bien sûr, n'étaient pas nécessairement les seuls humains des environs stellaires. Et ils n'avaient pas forcément les moyens d'empêcher les assauts depuis la nouvelle base. Leurs ressources étaient disséminées, à pareille distance des mondes d'origine de leur civilisation. Au mieux, ils pourraient rassembler assez de moyens pour défendre quelques planètes – pas toutes, probablement.

Le berserker ne gaspilla pas de watts à s'enquérir de la teneur du message. Il se contenta de laisser le courrier poursuivre.

« *D'après leur analyse, vous allez bientôt frapper, tout en continuant d'utiliser les ressources minérales et énergétiques du système planétaire pour vos réparations et répliques. Si une force humaine écrasante s'oppose à vous, vous reculerez ; mais, de toute façon, cela ne se produira pas dans un futur immédiat. Je suis censé vous transmettre des informations précieuses pour votre entreprise.* »

Des circuits logiques composèrent une question. « *Ceux qui vous envoient sont-ils bonnevies ?* »

— *Je ne suis pas programmé pour vous répondre, mais rien dans mes banques de mémoire ne suggère qu'ils souhaitent une coopération active. C'est peut-être une question d'intérêt, l'espoir de parvenir à un marché qui leur serait favorable. Je peux seulement vous dire que, si les termes sont exacts, ils vous dirigeront vers une cible dont vous n'auriez sinon aucun moyen de découvrir l'existence : un monde entier à stériliser.* »

La radio se tut et ce fut le silence, excepté le léger frémissement des étoiles.

Le berserker, cependant, n'eut besoin que d'une fraction de seconde pour évaluer la situation. « *D'autres seront contactés avant votre départ. Nous arrangerons une réunion pour en débattre et vous remporterez à vos maîtres humains un compte rendu détaillé. Dans quels paramètres opèrent-ils ?* »

*

Ce jour-là sur Ilya, c'était le milieu de la matinée, et Sally Jennison rentrait chez elle. Le dégel et les tempêtes habituelles après le lever du soleil étaient passés et le ciel était d'un bleu violacé limpide, hormis quelques nuées rougeoyantes ici et là. À l'est, le grand disque ardent en pleine ascension dominait maintenant Olga ; des ombres accentuaient les contours des vastes cratères de la lune. En dessous, la chaîne brunâtre des Dents de Scie griffait l'horizon, et le soleil embrasait le pic de la Neige.

Plus loin à l'ouest, la rivière de la Haute-Route coulait paisiblement entre des vallons pour aller se jeter dans le lac Saphir. Le bateau avait quitté les étendues désertes en amont et voguait maintenant

dans la région colonisée de la vallée des Geysers. Des champs de céréales dorés ondulaient de part et d'autre ; ils avaient mûri et avaient été moissonnés, puis ressemés plusieurs fois depuis le départ de l'expédition – aussi vite que le permettait la courte année sur Ilya. On apercevait un village de huttes rondes au nord ; quelques indigènes affairés au bord de la rivière interpellèrent Sally et son compagnon. Ils n'étaient qu'une poignée ; elle n'avait pas encore entendu parler sur cette planète d'aucune société friande de regroupements de population massifs. Il y avait des parcelles de bois d'œuvre en abondance, de hauts fûts surmontés d'un feuillage mordoré. De la vapeur montait des cratères solidifiés où les sources chaudes bouillaient, et Sally vit même jaillir une colonne d'eau.

Des insectoïdes aux ailes chatoyantes voltigeaient autour d'eux. Un perce-vent planait dans les airs. La rivière et la brise se susurraient des discours étouffés. L'atmosphère s'était réchauffée au fil de la matinée et chargée de senteurs acidulées. Un chapin invisible chantait.

La sérénité des lieux subjuguait Sally.

Tout à coup, cette douce tranquillité chavira. La jeune femme avait raccordé son émetteur-récepteur au système électrique du moteur du bateau et introduit une cassette pour lecture instantanée et diffusion continue et répétée. « *Allô, base universitaire. Répondez, qui que vous soyez, où que vous soyez. Ici le groupe Jennison. Nous avons fait demi-tour en ne vous recevant plus. J'ai continué d'appeler sans arrêt, en pure perte. Que se passe-t-il ? Répondez, je vous prie, répondez.* »

Une voix monta du récepteur, une voix d'homme faussée par la tension nerveuse, avec un accent étranger qui ne lui était pas familier. « Qu'est-ce que c'est ? Présentez-vous. Où vous vous trouvez ? »

Elle en eut d'abord le souffle coupé, mais elle se reprit. Des années passées à côtoyer l'étrange, parfois dans des situations périlleuses, l'avaient entraînée à affronter l'imprévu. Et puis un sentiment de soulagement la gagna – elle n'était pas le seul survivant humain sur Ilya ! – même s'il s'accompagnait d'une certaine anxiété. Qu'étaient devenus ses amis, la centaine de chercheurs et d'assistants restés à la base ou partis explorer la planète ?

Elle se mouilla les lèvres avant de répondre. « Sally Jennison. Je menais des recherches de xénologie dans le Pays Perdu depuis une vingtaine de jours. » L'homme n'était peut-être pas habitué à la rotation lente d'Ilya. « Enfin, ça ferait à peu près six mois terrestres. Quand les communications ont été coupées – évidemment, je pouvais émettre et recevoir d'aussi loin, car on a des satellites en orbite, vous savez – j'ai eu peur et j'ai décidé de rentrer.

— Vous vous trouvez où ? demanda l'homme. Qui est avec vous ?

— Je suis sur la rivière de la Haute-Route, au niveau de la ville des Danseurs. C'est-à-dire à cent cinquante bornes en amont de la base. Je n'ai plus qu'un compagnon, un indigène qui vit tout près du complexe universitaire. Les autres membres de mon expédition, tous indigènes, ont débarqué pendant le trajet pour rentrer chez eux. » Elle se mit brusquement en colère. « Ça suffit ! s'écria-t-elle. Nom de Dieu ! Allez-vous me dire à la fin qui vous êtes et ce qui se passe ?

— Pas l'temps. Vos amis sont à l'abli. On va v'nir vous chercher en aélauto sans traîner. En attendant, allêtez d'émettre. Tout d'suite.

— Quoi ? Ecoutez-moi juste un instant...

— Docteur Jennison, les besselkels sont d'jà en loute. Peuvent alliver n'importe quand. Faudrait pas qu'y détectent nos instruments électroniques ni qu'y ait des humains dans l'coin. En vertu d'la loi maltiale, j'vous ordonne de garder l'silence radio. Coupez c't'émetteur ! »

La voix se tut. Figée, elle tendit le bras vers l'interrupteur de son unité. Elle s'affaissa sur son banc, le regard fixe, sans vraiment s'apercevoir qu'elle se trouvait toujours au gouvernail.

De ses quatre doigts, Arc-en-ciel-dans-la-brume lui caressa timidement la main. Bras nus dans sa chemise à manches courtes, elle sentait sa livrée (non pas des poils ni des plumes, mais une splendide enveloppe complexe et délicate qui recouvrait sa peau) lui chatouiller le bras. « Avez-vous enfin du nouveau, Dame-qui-cherche ? roucoula-t-il dans des fredonnements sifflants.

— Pas exactement. » Arc-en-ciel-dans-la-brume comprenait la langue de Sally à défaut de savoir la parler, et réciproquement, mais l'accent de l'inconnu l'avait déconcerté. « Celui qui m'a répondu prétend que mes amis sont en sécurité.

— C'est déjà une consolation. » Et il était sincère.

Mais les tiens sont en danger de mort ! faillit-elle s'écrier. Et toute ta planète.

Elle contempla son vieil ami, comme si elle n'avait jamais rencontré personne de son espèce – un corps semblable au sien, quoique plus gracile et ne lui arrivant qu'au menton ; une tête ronde, des oreilles de faune, un museau court, des moustaches de chat frémissantes, de gros yeux jaunes ; un magnifique pelage lustré d'un gris délicat. À la ceinture, un petit étui, une cartouchière et un couteau à lame d'acier qu'il portait avec grande fierté, non parce que c'était un objet rare dans sa société calco-lithique, mais parce que c'était un cadeau de Sally, constituaient ses seuls atours. La jeune femme avait vu des images de planètes dévastées par les berserkers : rochers radioactifs, cendres balayées par les vents, océans altérés...

Mais ça n'a pas de sens, songea-t-elle tout à coup. Les berserkers ignorent l'existence d'Ilya. Ils n'en ont jamais entendu parler, sauf par le plus grand des hasards ; et quand bien même, comment cet homme l'aurait-il su ?

Et il voulait que j'arrête d'émettre, sous prétexte qu'un berserker pourrait le déceler, mais cela ne l'empêche pas d'envoyer quelqu'un me chercher. Enfin, c'est peut-être un risque qu'il estime devoir prendre pour me mettre au plus vite à l'abri. Un petit véhicule voyageant sur une courte distance est moins facilement détectable par des appareils d'optique qu'une émission radio par des instruments électroniques.

Mais que dire de nos satellites-relais ? De la base universitaire même – les bâtiments, la piste d'atterrissage, le terrain de sport et tout le reste ?

Pourquoi est-ce que personne n'a parlé de moi à ces... étrangers ?

Arc-en-ciel-dans-la-brume caressa les cheveux blonds de Sally qui lui retombaient dans le dos en queue de cheval. « Vous avez beaucoup de chagrin, je le sens, souffla-t-il. Votre frère vagabond réussira-t-il à vous reconforter ?

— Oh, Arcob ! » Elle le serra contre elle, s'efforçant de retenir ses larmes. Il était tout tiède et sentait bon les épices, comme autrefois sur Terre dans la cuisine de ses parents, lorsqu'elle était enfant.

Un vrombissement au-dessus de sa tête l'arracha à ses pensées. À l'est, un objet en forme de goutte d'eau descendait du ciel en oblique. Il passa devant le disque solaire, mais ce rapide coup d'œil à l'étoile naine rouge n'aveugla pas Sally. L'objet en question était un aéroauto, d'un modèle qui lui était inconnu. Eh bien, l'humanité avait colonisé quantité de planètes au cours des siècles et aucune n'était une boule uniforme, mais chacune un monde à part entière. Ilya, par exemple, recelait assez de mystères et de merveilles pour occuper toute leur vie de nombreux explorateurs...

Le véhicule se posa sur la rive gauche, où l'herbe printanière formait un tapis mauve. Un homme en jaillit et fit signe à Sally. Grand et maigre, il était vêtu d'un uniforme vert d'une nuance affreuse sous le soleil d'Ilya. Un rien débraillé, il portait sa vareuse col ouvert et trop ample à la ceinture, par-dessus l'étui de son pistolet. Son attitude, en revanche, témoignait d'une grande discipline.

Elle accosta, coupa le moteur et sauta du bateau. De près, elle découvrit un homme à la figure

glabre taillée à coups de hache. Les rides de son visage hâlé, ainsi que les filaments blancs dans ses cheveux noirs et courts, suggéraient qu'il devait avoir la quarantaine, selon le calendrier terrien. Les insignes de la comète brillaient sur ses épaules et un écusson sur sa manche représentait un compas sur un microcircuit.

À son tour, il l'examina. Elle avait presque trente ans et elle était à peine plus petite que lui, solidement bâtie à force de travailler sur le terrain. Il lui adressa un vague salut. « Cap'taine Ian Dunbal, colps des ingénieuls, flotte spatiale d'Adam », déclara-t-il. Son accent rappelait celui du type qui avait répondu à l'appel de Sally, mais une oreille entraînée notait une différence. L'homme était probablement originaire d'un autre continent. Oui, elle connaissait l'existence de la planète Adam, quelque part dans la région, mais c'était à peu près tout ce qu'elle en savait... « Montez, je vous plie. On emmène aussi votle ami s'il le désile.

— Non. Il va nous suivre en bateau.

— Docteul Jennison, insista Dunbar, voilà une embalcation tlop glande poul êtle diligée manuellement, sans le moteul qu'on va letiler et empolter avec nous. » Il tourna la tête vers l'aérauto. « Camelon, Goldon, au boulot ! cria-t-il.

— Bien, cap'taine. » Deux hommes plus jeunes que lui, dans le même uniforme, les galons en moins, sortirent précipitamment du véhicule, munis d'outils.

Arcob glissa une main dans celle de Sally. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-il, apeuré. Et pourtant il avait déjà, armé d'un seul couteau, affronté l'assaut d'un gicome et détourné l'attention du géant le temps que Sally attrape son fusil. Il avait aussi été son second lorsqu'elle était partie étudier des indigènes que ni l'un ni l'autre ne connaissaient – et plus récemment quand leurs recherches les avaient entraînés vers des contrées qui ne voyaient jamais la lune éternellement présente dans le ciel de son pays natal et qu'il appelait Mère Esprit.

« Je n'en sais rien, dut-elle admettre. Il est question d'un... d'un ennemi.

— Qu'est-ce que cela signifie ? » s'étonna-t-il. Sur Ilya, elle n'avait jamais entendu parler de guerre ni même de meurtre.

« Des êtres dangereux, des créatures enragées. » La seule pensée de missiles nucléaires et de faisceaux laser dirigés sur cette planète lui glaçait le sang.

« Plessez-vous ! » lança Dunbar d'un ton sec.

Sally et son compagnon s'installèrent à côté de lui sur le siège arrière. Les deux sous-officiers réintégrèrent le véhicule, après avoir rangé le moteur et d'autres pièces qu'ils rapportaient du bateau. Ils montèrent à l'avant, l'un aux commandes. L'aérauto décolla. Malgré tout, Arc-en-ciel-dans-la-brume chantait gaiement. Il avait rarement l'occasion de voler.

Sally sentait Dunbar pressé contre elle, faute de place. Bien qu'elle s'y refusât, elle percevait sa virilité. Il y avait longtemps qu'elle avait fait ses adieux à Pete Brozik, planétologue de son état, et à Fujiwara Ito, biologiste moléculaire ; ses amants pouvaient difficilement l'accompagner en expédition de xénologie.

Une vive inquiétude l'envahit. Comment allaient-ils ? Où étaient-ils ?

Puis ce fut la colère. « Capitaine Dunbar, fit-elle d'un ton âpre, maintenant vous allez m'expliquer ce qui se passe ? »

L'ombre d'un sourire flotta sur le visage morne du capitaine. « Même vos amis, je clois, dilaient qu'vous poussez un peu, Docteul Jennison.

— Ah ? » Elle était surprise.

« Vous êtes oliginaile d'Amélique du Nold, sul Telle, pas vlai ?

— Euh... oui. Mais comment le savez-vous ? Il y a une heure, vous ignoriez que j'existais. »

Il haussa les épaules. « Votle façon de palier, de malcher, votle allule génélale. J'ai vu des spectacles, j'ai lu des livles et lencontlé des voyageurs. Ce n'est pas palce que nous autles Adamites, nous vivons en malge du coulant de colonisation qu'il faut nous plendle poul des ploucs. » Son visage se referma. Et le regard qu'il lui lança était bien sombre. « C'est peut-être ce que nous étions jadis – nos ancêtlés, je veux dile – et nous en étions fiels. Mais les belselkels y ont mis un telme. Ce que j'aimelais savoil aujould'hui, c'est poulquoi pelsonne ne nous a pallé de vous, docteul Jennison. On aulait envoyé quelqu'un vous chelcher. Maintenant, vous êtes plise au piège, j'en ai peul, dans le même enfel que nous. »

Sally s'efforça de se contenir ; elle se mordit les lèvres et plongea par défi ses yeux bleus dans ses prunelles grises. « Comment vous renseigner, tant que je n'ai pas moi-même les données du problème ? Que s'est-il passé ? Qui êtes-vous au juste, vous et vos amis ? Et les miens ? Que sont-ils devenus ? »

Dunbar poussa un soupir. « Nous avons été folcés d'les évacuer. Eh oui, ç'a été plécipité et on ne leul a pas laissé le temps de léagil, mais on était dans le même pétlin. Poul commencer, on a déplacé les satellites de communication. C'est poul ça que vous ne leceviez plus lien et que pelsonne ne vous entendait ; et sans talder, on a imposé le silence ladio à tout le monde. Aplès quoi... »

L'aérauto amorça la descente. Sally tourna la tête vers le hublot, à droite de Dunbar. Elle étouffa un cri.

Le lac Saphir, en dessous, resplendissait dans la tranquillité sereine du décor rural qu'elle contemplait depuis son arrivée sur Ilya. Les montagnes à l'est, le disque rouge du soleil, la lune étincelante au relief accidenté étaient intacts. Mais là où se jetait dans le lac la rivière de la Haute-Route et où s'était dressée la base universitaire, on ne voyait plus qu'un désert calciné, comme si un feu de prairie avait dévoré terrain et constructions. À moins que les berserkers n'aient déjà commencé leur besogne.

*

L'espace était criblé d'étoiles aux lueurs d'acier. Aucune n'était très proche dans cette région reculée. C'était par triangulation sur des galaxies très éloignées que ce point de rendez-vous avait été fixé.

Le berserker surgit de l'hyperespace et établit son cap d'après les instructions du message que Mary Montgomery avait émis pendant qu'elle attendait. Les instruments signalaient l'approche de l'ennemi, qui se laissait maintenant dériver à mille kilomètres de distance. Les zooms optiques ne le révélaient pas plus gros que le vaisseau ; en revanche, il était hérissé d'armements variés aux sombres reflets qui jetaient des ombres profondes sur fond de Voie lactée.

Seule dans la salle de contrôle – son équipage était restreint – Mary s'installa aux commandes et activa le signal lumineux qui indiquait son désir d'entrer en contact. Elle était entourée de parois de couleur terne ; les aiguilles tremblotaient sur les cadrans, les courbes sur les visuels ondulaient mollement, les instruments électroniques lançaient des bips et des plaintes. L'air des ventilateurs sentait vaguement l'huile ; sans doute un léger problème dans les conduites de recyclage. Rien à craindre. Les vieux os de Mary étaient douloureux, mais elle ne s'en inquiétait pas davantage.

La voix du berserker lui parvint. Dérivée de celles de prisonniers humains capturés jadis, stridente, mal assurée, un vrai monstre sonique composé de bribes volées aux morts et terrifiant à entendre. Mary fit une moue dédaigneuse, tira une bouffée de son cigarillo et recracha un rond de fumée vers le haut-parleur. Provocation puérile, se dit-elle. Et après ? Qui la verrait, de toute façon ?

« Vous demandez une trêve pour négocier, nous sommes toujours d'accord ? » commença le berserker.

Elle acquiesça d'un signe de tête avant de se souvenir que les gestes étaient vains. « Oui, répliqua-t-elle. On a quelque chose à t'vendre, tu peux m'cloire.

— Qui êtes-vous ? Où est cette planète que votre courrier m'a promise ? Que demandez-vous en échange ? »

Mary gloussa, et pourtant elle n'était pas d'une grande gaieté. « Du calme, espèce de vampire. Toi et tes copains, vous êtes venus vous installer dans l'coin pour vous l'mettre à tout zigouiller, pas vrai ? Eh bien, la dernière fois, chez moi, on a été gravement touchés. On a des défenses plus puissantes maintenant et on est capables de vous l'pousser, mais ça nous coûtait quand même cher. Alors, que disais-tu si on t'livrait à la place un autre monde habité – pas une colonie humaine, on est pas des têtards, t'entends –, une planète qui nous intéresse pas mais qui légèrge de vie et qu'tu pourrais nettoyer, ouais, et c'est même une espèce intelligente. C'est des primitifs ; y s'ont pas capables de résister. Une seule de tes grosses unités de combat viendrait à bout de cette planète en un jour ou deux, et sans courir le moindre risque. Contre une victime aussi facile, nous laissais-tu tranquilles ?

— Qui êtes-vous ?

— Notre monde porte le nom d'Adam. »

Le berserker fouilla dans ses banques de mémoire. « Oui, déclara-t-il, nous l'avons attaqué il y a trois cent cinquante-sept années terrestres. Les dégâts furent considérables, mais avant la fin de la mission, un détachement spécial de la Grande Flotte est arrivé, qui nous a forcés à battre en retraite. Nous devions juste mener un assaut et nous n'avions pas de renforts disponibles.

— Mais depuis, Adam est plus aussi vulnérable.

— Et cette fois nous avons une base, un système planétaire, des matières premières pour construire un nombre illimité de nouvelles unités. Qu'est-ce qui nous empêcherait de vous achever ? »

Mary soupira. « Si t'étais humain, ou même seulement vivant, conscient, sensible à l'injure, exécutable tas de ferraille, j'te disais d'pas jouer au plus fin. Enfin, ton ordinateur a sûrement pas toutes les données. Y s'en est passé du temps, depuis votre dernière visite. Alors écoute bien.

» Malgré les lavages qu'vous avez perpétrés, Adam a une population plus importante qu'à c't'époque, une industrie plus forte, une flotte spatiale réduite mais redoutable et une défense civile très améliorée. Vous ne pourriez pas nous éliminer avant l'arrivée des troupes de soutien qui vous chasseraient. On aimait pourtant éviter l'bain de sang et la destruction qu'entraînait un affrontement. C'est pour ça qu'on vous propose ce marché : une planète en échange d'une autre. »

L'absence de vie n'interdisait pas une certaine perspicacité. « Si le monde que vous êtes prêts à trahir est si faible, s'enquit le berserker, quelle preuve avez-vous que nous ne nous retournerons pas contre vous ensuite ? »

Mary trouvait un peu de réconfort dans son cigarillo et davantage encore dans la photo de famille au-dessus de la console de commande : son mari, décédé, oh, Colin, Colin... mais la présence de ses garçons et de ses filles, qui y figuraient aussi auprès de leurs conjoints et de leurs propres enfants. Elle s'était portée volontaire pour cette mission car il fallait une personne à bord – les ordinateurs construits par ses congénères manquaient de souplesse d'utilisation – et si les négociations échouaient et si le berserker ouvrait le feu, eh bien, elle était vieille et fatiguée...

« J't'ai dit qu'tu risquais d't'y casser les dents, répondit-elle, et tu peux l'vérifier par un petit tour de l'connaissance. L'élève déjà les radiations échappées des foudreuses orbitales et des vaisseaux en

patlouille. Aplès, figule-toi aussi quelles installations on doit avoirl en surface – des fleuves entiers poulléfloidil les lasels. Ah, mais l'imagination, c'est pas ton folt, hein ?

— Il serait quand même logique que nous vous attaquions, surtout si nous réussissons à remplir cet objectif de stérilisation sans enregistrer de pertes. »

Mary adressa un sourire rabat-joie à l'image du vaisseau parmi les étoiles. « Mais faudrait qu'tu saches, déclara-t-elle, qu'avant d'te livrer cette malheureuse planète, nous envellons des coulliers-lobots tous azimuts. Ils attestelont – glâce à nos enlegistlements, ta signatule électlonique, on poullait dile – qu'on s'engage à t'foulnil une infolmation contle notle immunité. T'as d'jà conclu des malchés avec les humains. Leviens sul ta palole dans une affaile aussi capitale que ça et faudla pas espérer à l'avenil lecluter beaucoup d'bonnevies. »

Le berserker ne l'interrogea pas comme Mary l'aurait fait à sa place. Par exemple, il ne demanda pas comment les humains, à travers l'espace, réagiraient face à leurs frères adamites qui vendaient un monde vivant pour éviter un conflit. Ce genre de subtilités dépassaient l'entendement d'une machine. Lasse, Mary s'avouait elle-même dépassée, à l'instar de tous les experts qui s'étaient déjà penchés sur la question. Cela n'irait peut-être pas jusqu'au dégoût, et cela ne durerait sans doute pas longtemps. Les intelligences autres qu'humaines étaient rares, précieuses d'un point de vue scientifique, mais voilà, elles n'étaient pas humaines. Le premier devoir de quiconque n'était-il pas envers les siens ?

Et c'étaient des êtres autres qu'humains qui avaient construit les berserkers originaux, à une époque très reculée, et les avaient programmés pour anéantir toute vie, arme suprême dans une guerre immémoriale. N'était-ce pas la vérité ?

La tête lui tournait et le silence résonnait dans son crâne. Enfin, le berserker parla. « Cette unité est habilitée à conclure un accord au nom de toute notre flotte, déclara-t-il. En principe, votre proposition est acceptée. Pour commencer, donnez-moi un descriptif de la planète que vous comptez nous livrer. »

*

Le soleil montait lentement vers le zénith tandis qu'Olga déclinait. La face nocturne de la lune, suspendue moitié plus bas dans le ciel, était encore visible, est-sud-est au-delà du massif des Dents de Scie. Une atmosphère ténue retenait sur les nuages les rayons du soleil et réfléchissait le clair d'Ilya, faisant naître un voile chatoyant qui défilait sur la surface illuminée du croissant piqueté ; le pôle nord semblait s'étirer dans un panache.

Le paysage était familier à Sally, mais elle se demanda tout à coup ce qu'il pouvait avoir de déconcertant pour Dunbar : un astre rouge plus sombre paraissant six fois et demie plus gros que le Soleil vu de la Terre et qui mettait plus d'une semaine pour aller d'une matinée à la suivante, mais moins d'un mois d'un été à l'autre ; une lune au diamètre presque quatre fois supérieur à celui du satellite dans le ciel de la Terre, et d'une brillance près de vingt fois plus intense, mais qu'on ne voyait se lever ou se coucher qu'à la condition de traverser Ilya... À quoi pouvait ressembler le ciel d'Adam ?

Ce n'était pas vraiment important à côté des ravages qu'elle contemplait ; elle avait reçu un choc et les heures après l'atterrissage l'avaient ébranlée aussi. La descente dans les cavernes que les Adamites avaient creusées pendant qu'ils démolissaient la base universitaire pour en couler les débris dans le lac. Les galeries lugubres qui fourmillaient d'étrangers en uniforme, les ordres fracassants, les bruits de pas, les vibrations de quelque machinerie invisible. Le box qu'on lui avait

trouvé pour dormir, la place qu'on lui avait affectée au mess des officiers alors qu'elle n'avait pas faim. L'air chaud et nauséabond, car ils n'avaient eu que le temps d'installer des systèmes de fortune lorsqu'ils avaient creusé ateliers, postes de commande, caserne, et renforcé l'ensemble afin qu'il résiste à un tir de plein fouet d'une bonne mégatonne. Un travail formidable en si peu de temps, même s'il était l'ouvrage de machines puissantes et sophistiquées. *Mais enfin, pourquoi ?*

Andrew Scrymgeour, amiral chargé des opérations, accepta de la recevoir, mais l'entretien fut bref. Il avait l'air très occupé. La fatigue avait marqué son visage ; il lissait sa moustache grisonnante d'un doigt animé d'un tic nerveux et il s'exprimait sur un ton monocorde.

« Nous sommes navlés de vous avoirl manquée. J'ai envoyé quelqu'un à votle lencontle en applenant votle allivée. Aussi lapidement que mon aide de camp a léussi à vous localiser dans cette pagaille. Il y avait un si gland emplessement de notle palt, voyez-vous, et une telle colèle chez les vôtles, tant de discussions et de divelgences qui menaçaient de dégénéler en lésistance active que nous avons pléfélé ne pas utiliser la folce. Outle vous, d'autles scientifiques se tlouvaient sul le tellain, et bien sûl épalpillés sul la moitié du globe. Nous les avons lechelchés et lassemblés, pelsuadés de n'oublier pelsonne. Nous n'avons pas plis le temps de vélifier vos listes de selvice ; il nous palaissait évident que pelsonne ne tenait à abandonner quiconque. Culieusement, on ne nous a pas pallé de vous, docteur Jennison. Tous vos amis aulont plobablement clu que nous étions déjà au coulant, et ils étaient tlop fulieux poul nous adlesser la palole, sauf en cas de folce majeure. Du leste, nous ne pouvions pas, vu leul gland nomble, les évacuer tous dans un seul vaisseau ; il en a fallu plusieurs et, sul chacun d'entle eux, on devait vous cloile à bold d'un autle. »

Oh, oui. Pete et Ito seront horrifiés quand ils sauront, songea Sally. Le pire sera leur sentiment d'ignorance et d'impuissance ; pire pour eux que pour moi, j'imagine. (Oh, non pas que nous nous soyons fait des promesses, des serments. Il se trouve que nous nous aimons bien, plus intellectuellement que physiquement, d'ailleurs. Mais ça nous a beaucoup rapprochés. Ils me manquent, Ito avec son calme et ses cheveux grisonnants, Pete et sa vitalité que n'importe quel homme moitié plus jeune lui envierait...)

« Où les avez-vous conduits ? » demanda-t-elle.

Scrymgeour haussa les épaules. « Sul Adam. Evidemment. Ils selont confortablement logés le temps qu'on plenne toutes les dispositions poul les lenvoyer chez eux, ou ailleuls. Ou, peut-être, poul les lamener ici et les laisser leplendle leul tlavail. » Il soupira. « Mais ça plésuppose qu'on déballasse la légion des belselkels. En attendant, il poullait être si dangeleux d'se déplacer que les autolités estiment plus pludent de letenir vos amis, poul leul plople séculité.

— Pour qu'ils ne parlent pas, vous voulez dire ! explosa-t-elle. Vous n'aviez pas le droit de débarquer comme ça et de ravager tout ce que nous avons construit, tout ce que nous avons entrepris. S'ils l'apprenaient, sur Terre, ils seraient peut-être moins disposés à vous envoyer des unités navales de renfort. »

Les sourcils broussailleux de Scrymgeour se rapprochèrent. « Je n'ai pas le loisil de bavalder, docteur Jennison, dit-il d'un ton brusque. Il est leglettable poul vous comme poul nous qu'on vous ait oubliée lois de l'évacuation. » Il refoula sa colère. « Nous félons ce que nous poullons. Je veillélai à ce qu'on vous affecte lapidement un de nos officiers de... de liaison, qui vous donnela tous les éclailcissements que vous souhaitez. » Puis il adopta un humour brutal. « Et il vous selvila aussi de chapelon. Vous avez lemalqué que nous n'avons plus à plésent beaucoup de femmes sul Ilya, et elles n'ont pas le temps de lépondre à toutes les déclalations amouleuses. Non pas que nos hommes se conduisaient mal, j'en suis sûl, mais il sela bon de leul montler qu'ils n'ont pas à se laisser distlaile de leul tlavail, même à leuls lales moments peldus. »

Elle secoua la tête. « N'ayez pas d'inquiétude, amiral. Je n'ai aucune envie de fraterniser. Suis-je autorisée à m'éloigner ? »

— À lemonter, vous voulez dile ? » Il réfléchit un instant. « D'accold, pas de mal à ça. À condition de plendle, comme nous-mêmes, les plécautions nécessaires. Mais vous aulez une escolte en pelmanence.

— Pourquoi ? Vous ne me croyez pas capable de m'orienter un peu mieux que n'importe lequel de vos hommes ? »

Il hocha la tête. « Oh, si. Mais là n'est pas le problème. Il ne faudla pas tlop vous éloigner. Vous lestelez en mesule de lentler vite à la plemière alelte, ou de vous mettle à couvelt s'il y a vlaiment ulgence. Quelqu'un vous accompagnela poul s'en assuler. C'est aussi poul votle bien. Le belselkel allive.

— Si je n'ai pas le temps de redescendre avant l'assaut, ricana-t-elle, à quoi bon plonger sous un buisson ? Toute la vallée partira en fumée radioactive.

— Ah, poultant il y a un lisque infime, mais léel, que le belselkel vous apelçoive de là-haut. » Scrymgeour parlait d'une voix hachée. « Paldonnez-moi, j'ai du tlavail. Letoulnez à vos qualtiers attendle l'officier qui va vous êtle affecté. »

Ian Dunbar se vit confier la mission. C'est ainsi qu'elle se surprit à se demander ce qu'il pensait de son ciel à elle, Sally.

*

« Comme vous pouvez le voil, révéla-t-il d'un ton embarrassé – ou intimidé ? – j'ai fini mon tlavail, à palt plusieurs petites blicoles de loutine. On n'aula plus vlaiment besoin de moi avant l'début des hostilités. D'ici là, eh bien, nous vous devons lépalation. Des excuses, celtaines explications, de l'aide poul leconstluile dès que possible. Je... m'en chalgelai moi-même... au nom des autolités d'Adam... si vous voulez bien y consentil. »

Elle lui jeta un regard soupçonneux mais, apparemment, il ne lui faisait pas du charme. En fait, il ne devait pas savoir quelle attitude adopter. Il marchait à côté d'elle, les yeux fixés droit devant ; il parlait avec une boule dans la gorge et tordait ses mains noueuses.

Dans ce désert qu'il avait en partie créé, la tentation était irrésistible de se montrer cruel envers lui, soudain si vulnérable. « Eh bien, vous allez avoir du travail. Quatre universités du système solaire ont mis leurs ressources en commun, outre une subvention de la fondation Karlsen, afin d'installer ici un groupe de recherche permanent. Comment nous dédommageriez-vous pour le temps de travail perdu ? Et les relations que nous avons eu tant de peine à établir avec les indigènes ? » Elle désigna l'étendue désolée d'un geste large de la main. « Vous avez déjà bâti votre propre mémorial. »

Le matelas de cendres craquait sous leurs pas. Le vent charriait une poussière épaisse. La colonie avait été rasée, passée au bulldozer, arrosée d'essence et incendiée. Ce qui avait résisté aux flammes avait été jeté dans le lac. Force était de reconnaître que la similitude avec un sinistre d'origine naturelle était frappante.

Dunbar tressaillit. « S'il vous plaît, docteur Jennison, ne nous considérez pas comme des balbales : nous sommes venus livler bataille aux vieux ennemis de l'humanité tout entière, de tous les êtles vivants. » Il marqua une pause. « Sul Adam, poursuivit-il, nous lespectons la science. Je l'évais moi-même dans ma jeunesse de d'venil planétologue. »

Sally sentit malgré elle son cœur faire un léger bond. Son père était justement planétologue. Oh,

papa, maman, comment allez-vous, chez nous, sur Terre ? Je n'aurais jamais dû partir si longtemps.

Non, je ne vais pas m'attendrir comme cet homme.

« Ne changez pas de sujet, dit-elle d'un ton le plus sec possible. Pourquoi êtes-vous venu sur Ilya ? Vous deviez bien manigancer quelque chose ?

— Afflonter le belselkel à son allivée. Vous n'aviez aucune protection dans ce système planétaire tout entier.

— Mais nous n'en avons pas besoin. »

Ils quittèrent l'étendue calcinée pour s'engager sur l'herbe printanière ; ils foulèrent ce tapis mauve vivant, parsemé de petites fleurs blanches, qui s'enfonçait sous leurs pieds. En longeant le lac, à quelques pas de la rive, ils grimpèrent une pente qui se terminait à pic au-dessus de l'eau. Le vent était pur, maintenant ; une brise qui sentait bon la terre et l'éclosion de la nature.

« Les berserkers ne pourraient jamais imaginer trouver la vie sur ce monde, dit Sally. C'est un si grand miracle.

— Les belselkels n'ont pas d'imagination, rétorqua Dunbar d'une voix grave. Ils calculent, sur la base des données à leur disposition. On a beaucoup pallé d'Ilya aux actualités, au moins dans un documentaire de long métrage. Et vous avez publié vos découvertes.

— Ça a peut-être fait du bruit, et encore, mais il y a dix ou quinze ans qu'on a cessé d'en parler, à une époque où on ne signalait aucun berserker dans le secteur – ni d'ailleurs à proximité des planètes intérieures. Et puis comment réussiraient-ils à capter des émissions par câble ou par faisceau réduit – au milieu des étoiles, à travers leurs carcasses de métal ? Quant à nos publications depuis la première découverte, je doute que les berserkers soient abonnés à nos revues scientifiques spécialisées !

— Ils sont pourtant au coulant.

— Par quel moyen ? Et comment pouvez-vous en être sûr ?

— Nos services de renseignements... Mais je n'ai pas le droit de palier de nos méthodes. Et appelez-vous que je n'appartiens pas à cette unité.

— Alors pourquoi ne sont-ils pas déjà venus ici ? Ils nous auraient tirés comme des garennes. »

Il écarquilla les yeux. « Paldon ? »

Elle ne put s'empêcher de sourire. L'air intrigué de Dunbar lui donnait une expression tellement humaine, tout à coup. Les lapins de garenne étaient pourtant très répandus sur Terre. « Je ne sais pas quel gibier vous avez sur Adam. »

Il retrouva son air hagard. « Très peu, depuis la visite des belselkels. »

Au bout d'un instant, il fournit un semblant de réponse à sa question. « Impossible de plédile quand l'assaut aura lieu. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous y plépaler au mieux et sans talder. »

Parvenus au sommet de la côte, ils s'arrêtèrent pour se reposer. Pendant un moment, ils restèrent immobiles, côte à côte, à contempler la vaste étendue d'eau. Il ne soufflait pas plus fort qu'elle. Il se maintient en forme, songea-t-elle, comme papa. Le vent lui ébouriffait les cheveux et, tel un fantôme, la caressait pour effacer la sueur qui perlait sur son visage.

« Je crois savoir, dit-elle enfin, tout doucement, que vous n'avez pas pu obtenir d'Adam qu'ils vous détachent des forces de défense très importantes. Quels sont exactement vos effectifs ? Quels sont vos projets ?

— Nous avons un certain nombre de vaisseaux cachés sur la planète et sur la lune là-bas. Tout est dissimulé derrière des éclans électroniques. Les layonnements thermiques de la base ne devaient pas nous trahir parce qu'y en avait déjà auparavant. » Dunbar montra d'un geste la zone concernée. « J'ai

principalement œuvré sous le lac. Nous avons installé des aimes hypel-puissantes, elles aussi camouflées et poulvues d'un système de lefloidissement... » Il s'arrêta net. « Je pléfèle ne pas en dile plus. »

Sally jeta un regard mauvais à la pellicule vaseuse et aux détritrus informes qui troublaient la pureté des vaguelettes. La souillure du lac n'évoquerait sans doute rien à un berserker – que sait un robot sur la nature, sa cible ? – mais pour elle, pour Arc-en-ciel-dans-la-brume et quiconque avait vécu près de ces rivages tant aimés...

Elle commençait à rassembler ses idées, malgré son cerveau encore embrumé. « Vous préparez une embuscade ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête. « Oui, c'est clail. » Il éclata d'un rire métallique. « L'impoltant, c'est que l'advelsaile, lui, ne s'en apelçoive pas avant le delnier moment.

— Mais attendez... la disparition de nos ouvrages ne risque-t-elle pas de nous trahir ?

— De lendle l'ennemi soupçonneux, vous voulez dile ? Non, justement. Ils ignolent que les Telliens connaissent cette planète. Elle a été découvelte pal hasald, n'est-ce pas ? Au couls d'un lelevé astlophysique ? L'état-majol d'Adam a pensé que ce hasald pouvait êtle une chance poul nous, l'occasion de les bombalder à notle toul, ces calcasses de métal. »

Il lui lança un regard, puis consulta sa montre et releva les yeux vers elle. « Jeune fille... docteu! Jennison, fit-il d'un ton radouci, il se fait tal! d'aplès votle système holaile. Vous avez éplouv! des émotions. Il palaît que vous n'avez lien mangé, et vous m'avez l'ail plutôt claquée. J'vous emmène vous lestauler et puis vous ilez dolmil. »

Elle s'en rendait compte elle-même, la fatigue et la faiblesse minaient le peu de forces qui lui restaient. « Vous avez sans doute raison », marmonna-t-elle.

Il lui prit le bras pour redescendre. « Lien ne nous oblige à palier, sultout si vous n'en avez pas envie, dit-il. Sinon, nous discutons d'autle chose que de cette foutue guelle, d'accold ? »

*

Mary Montgomery prit une profonde inspiration. « On l'a découvelte pal hasald, déclara-t-elle au berserker. Pendant un lelevé astlophysique. Là-bas, la diffusion en dehols d'la nébuleuse a des effets mineuls, mais intélessants, sul les étoiles envilonnantes – et sul d'autles, plus éloignées, puisque la plession de ladiation stellaile et celtaines anomalies dans l'champ magnétique galactique sont lesponsables du déplacement d'la matièle vels un soleil. Une expédition était paltie étudier l'phénomène de plus plès. Palmi les astles sélectionnés – plus ou moins au hasald palce qu'y en avait tlop poul les visiter tous – se flouvait une naine louge, de type M moyen. On a découvelt qu'elle avait une planète où la vie s'était développée. »

Un être organique aurait manifesté de l'étonnement. « C'est absolument impossible, se contenta de répondre la machine qui croisait dans l'espace. Pour une source de chaleur peu élevée, la gamme des orbites où l'eau atteint l'état liquide est très étroite.

— C'est pas impossible, juste tlès implorable, qu'une planète glavite autoul d'une étoile floide exactement selon l'ellipse nécessaile.

— Elle doit avoir la masse adéquate, ni géante gonflée d'hydrogène ni rocher sans air.

— Oui, ça lend c't'hypothèse encole plus implorable. Et poultant, ce monde est d'la taille et d'la composition d'la Telle.

— En l'admettant, il doit être si proche de son soleil que sa rotation, à cause de la force gravitationnelle, ne peut excéder les deux tiers de la période de révolution, mais avec une marge

infime. L'un des deux hémisphères est toujours tourné vers le soleil. Les gaz, lorsqu'ils atteignent la face nocturne, gèlent et se solidifient. Mais l'atmosphère et l'hydrosphère doivent rester assez fluides pour permettre une évolution chimique vers la vie. »

Mary agita ses cheveux blancs en signe d'approbation. Elle se demandait si le berserker avait ces éléments dans ses banques de données ou s'il les avait calculés sur place, ce qui était le plus plausible. Il avait une capacité fantastique, le pseudo-cerveau à l'intérieur de cette coque-là. Après tout il avait le droit... – non, ce n'était pas le bon terme – la faculté de traiter au nom de toute sa flotte.

La haine monta en Mary. Elle agrippa les accoudoirs de son siège de ses doigts rugueux, comme si elle étranglait son adversaire. *Non*, songea-t-elle, bouillante de colère ; inutile, il ne respire pas. Lançons plutôt un missile ! Mais aucun de ceux que nous avons à bord ne pourrait franchir les défenses d'un berserker, qui, d'ailleurs, riposterait avec des armes bien plus redoutables que les nôtres. Il lui suffirait d'utiliser un laser pour sectionner notre vaisseau en deux, comme le couperet de la guillotine tranche la tête d'un condamné.

Non, oublions le missile aussi, se dit-elle, consciente de se perdre en pleine abstraction. C'est une sorte de torpilleur, mais pas d'un tonnage suffisant pour disposer d'un générateur capable de produire un faisceau assez puissant. Et puis la dispersion de tir sur la distance qui nous sépare... Un cuirassé réussirait, bien sûr, et pourtant même sa portée serait limitée et le travail bâclé. Pour jouer du scalpel efficacement et d'aussi loin, il faut de la puissance, un circuit de refroidissement et une cible de très grande taille pour la mise au point – oui, des projecteurs au sol tels que ceux que nous avons construits sur Adam.

Si un combat éclate ici, nos boucliers et nos armes antimissiles seront inopérants. Et de son côté, le berserker n'aura même pas besoin de bien viser. Les radiations d'une explosion de quelques kilotonnes à proximité réussiront à nous tuer.

Mais je divague. On n'est pas censés provoquer de bataille. Décidément, je vieillis.

Elle décida de faire durer les choses, non pour taquiner l'ennemi, qui n'avait aucune patience (ou parfois à l'excès), mais pour s'affirmer elle-même, unité de vie contre cette unité inorganique. « Un d'nos philosophes a souligné qu'l'implobable doit s'ploduile, dit-elle. L'impossible s'lait qu'y s'ploduisse jamais. »

La machine marqua une hésitation à peine perceptible. « Nous ne sommes pas là pour jouer sur les mots. Comment expliquer que la planète dont vous parlez soit habitée ? Où est-elle ? Répondez vite. Nous avons de nombreuses missions à remplir. »

Mary avait depuis longtemps pris sa résolution ; mais l'écho ne faiblissait pas, les termes résonnèrent de nouveau dans sa tête. *Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariote, s'en alla conférer avec les grands prêtres sur le moyen de le leur livrer. Ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent.*

Elle s'entendit répondre, d'une voix plate et précipitée. « C'te planète, qu'est des dimensions d'la Telle, est sul l'olbite adéquate, mais l'a en plus une compagne d'la taille de Mals. Elles glavitent l'une autoul de l'autle. Leul péliode de lotation est d'neuf jouls tellestles un qualt, c'qui pelmet d'pléselver une cilculation atmosphélique. Les nuits sont floides, ouais, mais pas tlop, lolsqu'des vents flanchissent le telminateul, qu'est la ligne de paltage entle faces éclailée et obscure. Pendant la tlès longue joulnée, les océans emmagasinent beaucoup d'chaleul. L'intelaction sul un'année qui dule envilon vingt-deux jouls tellestles est intélessante – sauf poul toi, j'palie. Tout c'qui t'intélesse, c'est la vie que c'te planète a ploduile et qu'tu vas détluile.

» T'as pas d'unités à envoyer en l'connaissance si tu veux en galder assez poul conduile d'autles

opérations avant l'allivée d'une armada humaine d'notle fédélation. Les naines loutes sont, de très loin, les étoiles les plus répandues, tu sais ça.

» Accepte ma proposition. Si ce monde est comme j'te l'ai décrit, tu le donnes à Adam et tu feras ailleurs tout ce que tu voudras. Laisse partir les couillards avec l'attestation d'notre contrat. Après, j'te communiquerai les coordonnées de l'étoile. Envoie un éclaireur pour vérifier – une petite embarcation sacrificielle. Tu comprendras que j'dis vrai.

» Ensuite, une seule de tes grosses unités de combat parviendra à pulvériser cette planète de toute forme de vie. »

*

Sally Jennison se réveilla après douze heures de sommeil, reposée, affamée et plus lucide – trop, peut-être. La chambre qu'on lui avait prêtée était à peine assez grande pour contenir et le lit et la pile de bagages qu'elle avait fait venir du bateau. Pestant, elle réussit à extirper un survêtement de ses paquets ; elle l'enfila et prit le chemin du gymnase dont on lui avait parlé. Il y avait des hommes pleins les couloirs étroits mais, bien qu'elle sentît leurs regards posés sur elle, aucun ne la bouscula délibérément ni ne tenta de la baratiner. Quelle bande de puritains grincheux, ces Adamites ! se dit-elle. Ou est-ce l'amertume qui déforme mon jugement ?

Une séance d'entraînement dans la section féminine, une douche et des vêtements secs lui firent passer un peu de sa mauvaise humeur. À l'horloge, il était déjà presque midi ; la rotation de la planète des Adamites ne différait pas beaucoup de celle de la Terre. Elle se rendit ensuite au mess des officiers, prit place sur un banc à la grande table et mangea d'un appétit vorace. Et pourtant, ce n'était pas très bon ; en mission, ses rations étaient meilleures.

Une blonde vénitienne à sa droite lui parla de manière amicale. « Vous êtes, je crois, la scientifique qu'on avait oubliée ? Navrée pour vous. J'suis Kate Flasel, de l'équipe médicale. » Sally lui serra la main à contrecœur. « Vous êtes... xénologue, pas vrai ? Si vous n'avez rien d'autre à faire, pourquoi ne pas venir nous aider à l'infirmerie ? Vous êtes sûrement compétente en secourisme et puis nous sommes à court de personnel. Ce sera pile si on reçoit des blessés, quand la bagarre éclatera. »

— C'est pas des choses à dire ici, lieutenant Flasel, l'avertit un homme roux plutôt maigre, assis de l'autre côté de la table. En plus, je n'crois pas qu'elle réussirait à s'intégrer dans une force navale. » Il s'éclaircit la voix. « Vous m'pardonnez, docteur Jennison, mais sur Adam, voyez-vous, tous les adultes en bonne santé sont lésés jusqu'à la vieillesse. Nous avons donc acquis une coordination impossible à obtenir d'un civil coopté. » Et avec fierté, il ajouta : « Les belsels n'pourront jamais plus approcher Adam d'assez près pour la bombarder. »

Sally se sentit de nouveau prise d'angoisse et de colère. « Alors pourquoi avoir voulu vous interposer sur Ilya ? »

— C'est stratégique ! » répondit Fraser. Le rouquin la regarda en fronçant les sourcils et lui intima d'un geste le silence.

À côté de lui, un très jeune officier, dont l'embonpoint, insolite dans cette assemblée, suggérait une origine aisée, ne vit rien de ces mimiques. « Ça suffit pas d'expulser ces maudits belsels, déclara-t-il. Y continueront à rôder dans les palais. Les voyages et les usines spatiales les tueront toujours menacés et les taux d'assurance exorbitants. »

Sally ne savait pas grand-chose sur Adam, mais un souvenir la préoccupait. Après le dernier assaut qui avait appauvri la planète et ses habitants, beaucoup s'étaient lancés dans de nouvelles

entreprises moins exigeantes en termes de ressources naturelles que leur ancienne société essentiellement rurale. D'une éthique du travail rigoureuse et, en effet, d'un profond respect du savoir, ils avaient retiré des bienfaits de plus en plus notables au fil des générations. Les intérêts commerciaux et bancaires des Adamites n'étaient pas négligeables de nos jours, dans leur secteur stellaire. Une race primitive de grippe-sous, se dit Sally.

« Le plus gros problème à résoudre, poursuivit le jeune homme, c'est qu'les belselkels sont des machines von Neumann...

— Je n'veux plus vous entendre, enseigne Stewart ! l'interrompit le rouquin. Présentez-vous à mon bureau à quinze cents heures. » Le visage du jeune homme s'empourpra et blêmit tour à tour. Sally se dit qu'il allait essuyer une sévère réprimande.

« Navlé, docteur Jennison », reprit le rouquin. Sa voix était mal assurée. « Sécurité militaire. Au fait, j'm'appelle Claig, commandant Lobelt Claig.

— Vous avez peur que j'aille révéler vos secrets à l'ennemi ? » fit Sally d'un ton railleur.

Il se mordit la lèvre. « Sûlement pas, mais c'que vous ignorez, c'est que vous êtes la seule personne qu'y lisquent de tolérer. Enfin... la seule qu'y lisquelaient de tolérer. C'est des robots d'la taille, d'la forme et d'la mobilité qu'il faut pour ça, des calicatures d'hommes sans âme.

— Et vous ? Ils ne vous tortureraient pas ?

— Parmi nos gars et les officiers, ceux qui n'ont pas besoin d'en savoir plus se contentent de suivre les ordres. Ceux qui sont au coulant ont juré de ne pas se laisser prendre vivants. » Le regard de Craig se porta sur son subalterne. Stewart paraissait avoir retrouvé toute son arrogance.

« Parlons d'choses plus gaies », proposa Fraser.

Sa tentative échoua. La conversation piétina.

À l'autre bout de la table, Ian Dunbar n'avait pu échanger deux mots avec Sally. Il l'intercepta à la porte du mess. « Bien l'bonjour, dit-il de son ton bizarre, mi-cassant, mi-embarrassé. Vous avez des projets pour les prochaines heures ? »

Elle décocha un regard furieux à l'homme au faciès anguleux. « Vous avez une bibliothèque ? Je n'ai rien à lire. Nos livres et nos cassettes – ceux de la base, les miens, comme toutes nos autres possessions, d'ailleurs – ont été détruits. »

Le visage de Dunbar se crispa. « Oui, bien sûr. Vous trouvez dans nos banques de données tout c'que vous voudrez : enseignements, vidéo, musique. J'veus conduis à la salle de projection si vous voulez. Mais... euh... hem... j'croyais que vous aimiez autant une petite conversation en privé, maintenant qu'vous êtes reposée. Interrogez-moi sur n'importe quoi et j'veus répondrai franchement, dans la mesure où ça ne mettrait pas notre sécurité en péril. »

Essayerait-il de me faire du plat ? se demanda-t-elle. Non, je ne pense pas. Et puis ce ne serait pas bien grave. Je suis sûre que je réussirais à brider ses ardeurs. Mais je parie qu'il les bride lui-même plus que nécessaire. « D'accord. Où allons-nous ?

— Ma chambre est l' seul endroit possible. C'est vrai, on pourrait l'monter à la surface, mais y a des choses que vous n'devrez pas voir et... Naturellement, la porte restera ouverte. » Sally ne put réprimer un petit sourire.

Tandis qu'ils traversaient les galeries, elle demanda pourquoi les hommes et les machines continuaient leur travail. Les installations principales étaient terminées, en effet, mais il lui expliqua qu'il restait encore un peu de temps pour d'autres aménagements, notamment pour fortifier le site. Elle devait garder à l'esprit que le berserker arriverait muni du nécessaire pour réduire en cendres une planète entière.

Vous ne faites rien pour la protection des Ilyans ! se retint-elle de lui lancer à la figure. Plus tard,

elle le lui dirait peut-être. Il lui fallait d'abord découvrir les dernières pièces du puzzle et elle devait donc garder son calme ; car tout ce qu'on lui avait raconté n'avait pas beaucoup de sens et son cerveau dispos en prenait conscience.

« Vous m'avez dit que vous êtes ingénieur, capitaine Dunbar, fit-elle de manière plus contournée. Dans quelle branche ?

— Principalement les équipements industriels de haute puissance. Dans l'civil, j'ai travaillé à des projets sur un tas de planètes différentes. Mes employeurs exploitent... des compétences techniques, on pourrait dire. Spécialité d'Adam.

— Très intéressant. Il y a quelque chose qui m'intrigue ; vous pourriez peut-être m'éclairer. J'ai entendu quelqu'un en parler mais je n'ai pas pu en savoir plus ni poser des questions. »

Il avait la bouche plissée de plaisir comme n'importe quel homme normal qu'une jolie femme vient consulter. « Okay, si j'ai pu vous répondre.

— Qu'est-ce qu'une machine von Neumann ? »

Il s'arrêta net. « Hein ? Qui vous a parlé d'ça ?

— Je ne crois pas que ça fasse partie de vos secrets de défense, fit-elle, un rien narquoise. Mais j'aurais sûrement du mal à trouver des explications à la bibliothèque dont vous parlez.

— Ah... enfin... » Il se ressaisit et repartit d'un pas rapide, lui répondant d'un ton aussi précipité. « C'est pas une machine particulière, mais un concept général qui remonte aux origines de la cybernétique, dont John von Neumann a favorisé le développement. Il en fut l'un des pionniers. Pour simplifier, c'est une machine qui réalise un travail donné mais qui, parfois aussi, produit d'autres machines comme elle, et des duplications des instructions qu'elle a reçues pour sa mission première.

— Je vois. Comme les berserkers.

— Non ! s'écria-t-il plus énergiquement que nécessaire. Un vaisseau de guerre ne fabrique pas d'autres vaisseaux de guerre.

— Exact. Et pourtant le système pris dans son ensemble – le complexe berserker entier, qui comprend des unités d'extraction minière, de raffinage, de production – oui, ce système fonctionne comme une machine von Neumann, n'est-ce pas ? Et la programmation de base qu'il duplique est la programmation d'éradication de la vie. En outre, le programme se modifie avec l'expérience. Il apprend ; ou il évolue.

— Oui, admit-il, visiblement à contrecœur. Utilisez cette métaphore si vous y tenez. »

Elle regretta un instant d'avoir abordé ce sujet. Qu'y avait-elle gagné ? Une figure de rhétorique, pas beaucoup plus. Et encore, une image à vous glacer le sang. Pas seulement à l'idée des auxiliaires berserkers extrayant les minéraux des planètes et des astéroïdes afin de les broyer et de les purifier pour les convertir en de nouvelles machines dotées du même code que les anciennes, du même besoin de tuer. Non, la pensée qui lui donnait froid dans le dos, tout à coup, était celle des profondeurs de l'espace telles des entrailles procréant les agents de la mort, qui revenaient après leur besoin féconder leur mère de nouveau.

La voix de Dunbar la délivra. Il était de meilleure humeur ou alors, pour une raison obscure, il cherchait à la distraire de ses pensées. « Vous êtes vraiment très folte, dit-il d'un ton presque aimable. J'aimerais mieux vous connaître. Nous sommes allivés. Soyez la bienvenue. »

Les quartiers des officiers se composaient de chambres individuelles de quatre mètres carrés. C'était assez grand pour contenir un lit, un bureau, des étagères, une malle, un placard, une ou deux chaises, et même y faire les cent pas pour se calmer ! Il y avait un ordinateur sur le bureau, un visiophone, ainsi que des documents et tout le nécessaire pour écrire ; les gens qui dormaient dans ces chambres devaient souvent y travailler aussi.

Sally regarda autour d'elle, pleine de curiosité. Une lumière fluorescente brutale tombait sur les murs en plâtre et la moquette réglementaire. Elle remarqua toutefois des objets personnels ici et là : des posters, quelques souvenirs, un râtelier à pipes et un cendrier, un service à thé et une plaque chauffante, une petite trousse à outils, la maquette inachevée d'un voilier de l'ancienne Terre. « Prenez une chaise, la pria Dunbar. Je vous plépale un petit thé ? Velt, au jasmin, oolong, lapsang souchong ? Celui qu'vous pléféléz. »

Elle accepta, fit son choix et lui permit de fumer. « Et pourquoi ne pas fermer la porte, capitaine ? suggéra-t-elle. Il y a tant de bruit dehors. Je suis sûre qu'on peut avoir confiance en vous. »

— Merci. » Malgré sa peau tannée, on aurait dit qu'il avait rougi. Il s'occupa du thé.

Le plus grand des posters représentait un paysage, une vallée encadrée de montagnes et un lac à la surface miroitante au premier plan. C'étaient les seuls points communs avec la vallée des Geysers. La bruyère et l'herbe de la Terre y étaient rares. Des cèdres déformés par les vents, aux allures de trolls, abritaient une petite maison. Un cratère au fond vitrifié crevait le versant d'une montagne ; la roche en s'effondrant avait fondu, puis gelé. Des nuages de pluie menaçants surplombaient les hauteurs. Dans le ciel, la lumière du soleil mettait en valeur les croissants pâles de deux lunes.

« C'est un paysage d'Adam ? demanda-t-elle. »

— Oui, répondit-il. Le lac Aytoun, où j'suis né et où j'ai glandi.

— On dirait que ç'a pas mal... souffert. »

Il inclina la tête. « Une ogive belselkel a atteint le mont Clelan. La légion a mis du temps à s'en l'mettre et elle n'est jamais ledevenue aussi feltile qu'avant. » Il soupira. « Même si elle a eu plus d'chance que beaucoup d'autles. On a des déselts qui se sont blusquement dulcis comme ce clatèle. Et des légions où l'ail s'est tempolail'ment changé en plasma et le sol a été vapolisé jusqu'au magma. Et ailleuls... Mais pallons d'autle chose, si ça ne vous fait lien. »

Elle étudiait sa silhouette assez maigre. « J'en déduis que votre famille n'est pas très riche, fit-

elle.

— Ah, non ! » Il éclata d'un rire sonore. « Les magnats du commelce spatial et les financiers n'sont pas aussi nombleux palmi nous qu'on le dit. Mes palents étaient exploitants aglicoles sul des telles peu ploductives. La pêche leul appoltait un p'tit complément. » Il se redressa fièrement. « Mais ils s'étaient bien julé que leuls enfants s'en soltilaient mieux.

— Comment y êtes-vous parvenu ?

— J'ai obtenu une bourse au début. Poul des études d'ingénieul. Des emplois bien rémunélés ensuite, sultout en dehols de notle système planétaile. »

Il faut être extrêmement brillant pour y arriver, se dit-elle. Son regard se posa sur une photo à côté du bureau : deux adolescents, garçon et fille. « Vos enfants ?

— Oui. » Son ton se durcit. « Je suis divorcé. Mon ex-femme a demandé la galde des enfants. Ça valait mieux, palce que je n'suis pas souvent chez moi. Et c'est sultout poul cette liaison qu'Ellen m'a quitté. Je vais les voil aussi souvent qu'possible.

— Vous ne pouviez pas choisir un travail sédentaire ? fit-elle tout bas.

— Je ne dois pas êtle fait poul ça. Je vous ai dit que j'voulais devenil planétologue, mais que ça n'a pas pu s'iéaliser.

— Comme mon père, lâcha-t-elle.

— Il selait donc planétologue ?

— Oui. Professeur d'université dans l'ouest de l'Oregon, si ça vous dit quelque chose. Il ne travaille plus beaucoup sur le terrain maintenant, mais ça l'obligeait autrefois à s'absenter pour de longues périodes. Seulement, ma mère a toujours attendu son retour.

— Une femme celtainement lemalquable.

— Elle l'aime. » *Bien sûr. Et quand papa revenait enfin, le bonheur des retrouvailles compensait largement l'attente.*

« Le thé est plêt », annonça Dunbar, comme soulagé de donner à la conversation un tour moins personnel. Il fit le service, s'assit en face d'elle, croisa les jambes et alluma sa pipe.

Elle savoura ce bon thé chaud qui lui flattait le palais. « Délicieux, le complimenta-t-elle. Récolté sur Terre, je parie. Très coûteux par ici. Vous êtes sûrement un connaisseur. »

Il sourit, ce qui rendit son visage un instant plus sympathique. « Faute de mieux. J'aulais pléfélé vous offlil du vin ou de la bièle, mais nous vivons dans l'austélté. Vous avez sans doute lemalqué comme la soupe est claile ici. Enfin, comme l'éclivait ce vieux laciste de Chestelton :

» *Le thé, bien que venu d'Olient,*

» *A tout du palfait gentleman... »*

Saisie, elle en renversa dans sa soucoupe. « Tiens, vous parlez comme mon père maintenant !

— Vlainement ? » Il avait l'air franchement surpris.

« Vous êtes un homme cultivé. »

Il eut un nouveau sourire. « Oh, non. C'est juste que pendant les tlès longs voyages et quand on campe en solitaile, il faut bien un peu de lectule. »

Voilà l'occasion de chercher à mieux le connaître. « Et quelles sont vos préférences ?

— Eh bien, j'applécie les auteuls anglophones du dix-neuvième siècle et l'histoile est un de mes passe-temps, l'histoile médiévale eulopéenne sultout. » Il se pencha en avant. « Assez pallé de moi. À vous, maintenant. Qu'est-ce que vous pléféléz ?

— En fait, avoua-t-elle, je partage assez vos goûts en matière de lecture. Et j'aime le tennis, le dessin, je m'exerce à la flûte, je suis assez bonne cuisinière, je joue au poker menteur et en blitz aux échecs.

— Que diliez-vous d'une p'tite paltie ? Une paltie d'échecs. Je vous pléviens, je suis plutôt du genle à plendle le temps de léfléchil. On dévrait se compléter. »

Mais c'est qu'il a beaucoup de charme quand il veut ! songea-t-elle.

Elle s'efforça de chasser ces idées. Les hommes qui l'attiraient étaient toujours plus âgés qu'elle, des hommes intelligents à la vie très active. (Une vague obsession du modèle paternel, probablement, et puis après ?) Pourtant, Dunbar — elle se défendait, elle s'interdisait de prononcer son prénom, de l'appeler Ian, même dans sa tête — Dunbar était...

Qu'était-il au juste ? L'adversaire ? L'ennemi absolu ? Comment lui arracher la vérité ? Eh bien, papa m'a toujours dit : Quand les autres méthodes ont échoué, joue la franchise.

Elle posa sa tasse sur l'étagère à côté de sa chaise ; signe, peut-être trop subtil, qu'elle refusait d'abuser de son hospitalité. « Ça pourrait être amusant, capitaine, répondit-elle. Mais seulement quand vous m'aurez rassurée sur plusieurs points. »

Il parut un instant abattu, mais il retrouva aussitôt son assurance et... la résignation ?... creusa les traits de son visage. « Oui, murmura-t-il, il était clail que vous poseliez les mêmes questions qu'vos collègues. Voile davantage, puisque vous êtes pelspicace et qu'on vous plesse un peu moins qu'eux.

— Et parce que je suis plus concernée qu'eux. Non pas qu'ils s'en désintéressent, mais il est évident que ça me touche plus personnellement que la majorité d'entre eux. Vous voyez, mon étude ne portait pas sur la structure de la planète ni la chimie des corps vivants qui la peuplent, ni rien de tout ça. Mais sur les indigènes mêmes. J'ai directement affaire à eux, et parfois d'assez près. Ils... Certains sont devenus mes amis et ils me sont aussi chers que mes amis humains. »

Dunbar hocha la tête. « Et aujould'hui, vous les voyez menacés d'extelmination, comme des lats plis au piège, fit-il d'un ton doux qui la surprit. Eh bien, c'est poul ça qu nous sommes venus, poul les plotéger. »

Sally se raidit. « Capitaine, j'en connais un rayon sur les berserkers. C'est le devoir de quiconque refuse de vivre dans un univers de chimères. Si une planète est sans défense, et vous m'affirmez qu'ils imaginent Ilya très vulnérable, alors une seule de leurs grosses unités pourrait en venir à bout en deux ou trois jours. Il y a donc peu de risques qu'ils en envoient davantage. »

Dunbar tira une grande bouffée de sa pipe. Les nuages bleus autour de son visage s'enfuirent vers le ventilateur pour y être happés. L'odeur âcre suffoqua Sally. « Oui, nous avons tout misé sul cet espol.

— On dirait que vous avez installé vos armes les plus puissantes en surface. Mais quand le berserker arrivera, il y a peu de chances qu'il commence par les survoler. Non, il se placera en orbite pour ouvrir le feu au hasard... et lancer une vague de dévastation à travers Ilya, d'un pôle à l'autre, avant de se trouver à votre portée.

— C'est là sultout que nos unités spatiales entlelont en jeu, docteur Jennison. Elles ne suffilont pas poul détluille le belselkel mais elles captelont son attention. Elles l'attilelont ici, tout dloit dans notle ligne de mile.

— Mais vous allez risquer la vie d'un nombre considérable de gens.

— C'est notle seul espol. J'vous l'ai dit, sans cette opélotion, la planète est vouée à la destluction.

— Et c'est par pur altruisme que vous êtes venus ici ? Au secours de primitifs galactiques qu'aucun d'entre vous n'a jamais rencontrés ? »

Il eut un nouveau sourire, de loup celui-ci. « Non, non. Cloyez-moi, nous aulions été navlés d'une telle tlagédie cosmique. Mais il est vlai aussi, de notle point d'vue égoïste, que ça fela un belselkel en moins, un d'leuls plus coliaces. »

Les sourcils froncés, elle tambourina des doigts sur l'étagère et croisa enfin son regard. « Ça n'a aucun sens, vous savez, déclara-t-elle. Vu leurs effectifs globaux probables, vos efforts sont hors de proportion avec le bénéfice escompté.

— Non, attendez, jeune fille. Vous êtes peu velsée dans la science de la guelle.

— Je doute qu'une telle science existe ! grogna-t-elle. Et j'aimerais savoir comment vous-mêmes savez que l'ennemi connaît Ilya. Et... »

Une sirène se mit à hurler. Une voix forte, sortie des haut-parleurs, transperça la porte pour lui assaillir les tympans. « *Votre attention, votre attention à tous ! Alerte rouge ! Eclaireur berserker détecté ! À vos postes ! Camouflage total !* »

« Pal les feux de l'enfel ! » explosa Dunbar. Il se leva d'un bond, se pencha sur son terminal et se mit à taper comme un fou sur la console pour obtenir des données vidéo. *Woup-woup-woup*, criait la sirène.

Sally se redressa d'un bond. Elle regarda par-dessus l'épaule de Dunbar. Pas de radar, bien sûr, rien de tout ce que l'intrus pourrait remarquer ; les instruments demeuraient passifs : dispositifs optiques, neutrino-détecteurs, indicateurs de champs de force...

Ils n'épiaient pas l'intrus depuis le lac Saphir. Quelle coïncidence étonnante s'il était justement passé au-dessus ! Toutefois, des informations recueillies par des appareils installés ailleurs parvinrent à la forteresse, brouillées pour simuler des parasites ordinaires. L'écran montra un objet effilé et brillant qui fendit les couches supérieures de l'atmosphère pour ensuite disparaître du champ de vision.

Dunbar se rassit. Sally remarqua sa chemise trempée de sueur aux aisselles. Elle-même se sentait en nage. « L'éclaireur, murmura-t-il. C'est confilmé... »

« *Le pirate a quitté l'atmosphère et s'éloigne à toute vitesse, clama le haut-parleur. Nous passons en alerte jaune. Restez à vos postes.* »

Un grand silence s'instaura.

Dunbar se redressa lentement et se tourna vers Sally. Il prit la parole d'un ton crissant. « On ne va pas talder à se battle.

— Que voulait-il ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Eh bien, s'assuler qu'Ilya est toujours sans plotection.

— Oh, capitaine, excusez-moi ; tout ça m'a secouée, il faut que j'aille me reposer un peu. »

Elle s'écarta vivement de lui et sortit en trébuchant. « Non, ne m'accompagnez pas, ça va aller », cria-t-elle d'un ton rauque. Elle ne tourna pas le dos pour voir l'expression de son visage. Il ne paraissait pas entièrement réel. Rien n'avait l'air réel.

Elle sentit la vérité naître et grandir en elle, comme si la mort avait pénétré ses entrailles. *Pourquoi les berserkers auraient-ils envoyé un éclaireur ? S'ils ont découvert Ilya par hasard et procédé à des recherches, ça aurait dû leur suffire. Alors pourquoi n'ont-ils pas aussitôt détruit la planète, il y a des semaines ?*

Parce qu'ils ne sont pas au courant de son existence depuis longtemps, malgré ce que prétendent les Adamites qui s'attendaient à l'arrivée de ce vaisseau-espion.

Ce sont donc sûrement eux qui nous ont trahis. Sont-ils bonnevies ? Ont-ils passé un accord avec les berserkers ? Sinon, quel est leur objectif ?

Que puis-je faire, seule, aux mains de ces hommes ? Regarder tranquillement le massacre s'accomplir ?

Elle avançait à tâtons, sans rien reconnaître autour d'elle, quand une réponse lui vint peu à peu à

Il lui restait quelques barres alimentaires dans ses bagages. Elle les fourra dans les poches de sa combinaison. La biochimie des Ilyans était trop différente de celle des Terriens pour qu'on se risque à manger les produits de cette planète étrangère. Pour la même raison, elle avait dû s'immuniser contre toutes les maladies affectant les indigènes. L'eau ne lui poserait pas de problème... sauf si des retombées radioactives la contaminaient.

Je vais retourner à la chambre de Dunbar, se dit-elle, au désespoir. S'il y est encore. Sinon, je le chercherai. Et je le persuaderai... mais comment ? Par la séduction ? Je n'ai pas l'expérience de ces pratiques. D'une manière ou d'une autre, je dois le persuader de me couvrir.

Il lui épargna cette peine. Un coup à la porte interrompit Sally dans ses pensées. Il se tenait sur le seuil, de l'inquiétude dans la voix et dans son attitude, ainsi que sur son visage. « Pardonnez-moi, je ne voudrais pas vous importuner, mais vous paraissiez si bouleversée... S'il y a la moindre chose que je puisse faire... ? »

Soudain, comme électrisée par une bonne rasade de vin, elle prit conscience du pouvoir qui l'habitait, si infime fût-il. Elle se sentait apaisée – prodige des techniques de relaxation zen qu'avait tenté de lui enseigner Ito – et ferme dans sa résolution. Gagnante ou perdante, elle jouerait jusqu'à sa dernière carte.

« Vous n'êtes pas à votre poste, capitaine ? demanda-t-elle, car c'était une question prévisible.

— Pas pour le moment. L'éclaireur belselkel a légalement quitté le système. Il se passera au moins cinquante ou soixante heures avant qu'il ne lui faille son l'appolt et qu'une grosse unité l'applique. P't-ête plus longtemps. » Il hésita un instant, les yeux rivés au sol et les poings serrés. « On va bientôt me l'appeler pour des vérifications de dernière minute, des essais, des exercices, et pour transmettre les instructions. Mais j'ai quartier libre dans l'immédiat. En attendant, auriez-vous une faveur à me demander ? »

Elle sauta sur l'occasion. « Laissez-moi remonter, lâcha-t-elle d'une voix sourde.

— Pardon ? » Il n'en revenait pas.

Ce n'est pas mon genre de jouer la petite fille apitoyante, songea-t-elle. Je vais sûrement très mal m'en tirer. Mais il y a des chances qu'il n'y voie que du feu. « Je ne contemplerai peut-être plus jamais cette campagne que j'aime tant. Oh, je vous en prie, capitaine Dunbar – Ian – s'il vous plaît ! »

Le temps de quelques battements de cœur, il demeura muet. Mais c'était un homme de décision. « Eh bien, pourquoi pas ? Je suis navré – vous préféleriez certainement y aller seule – mais j'ai ordre de vous accompagner partout. »

Elle le gratifia d'un sourire aussi lumineux qu'une échappée de soleil. « Je comprends. Et ça ne me dérange pas. Merci, merci.

— Allons-y, puisque c'est votre souhait. » Bon gré, mal gré, elle se sentit touchée de sa bonne volonté.

Hormis le bourdonnement des machines, les couloirs avaient retrouvé leur tranquillité. Les hommes se libéraient de leurs tâches d'aménagement et se préparaient au combat. En passant devant une chapelle, Sally entendit des voix peu exercées :

« ... O Dieu, par ton guerrier Josué,

Déchaîne tes foudres à présent ! »

Elle se demanda si cet hymne parlait à Dunbar ou s'il s'était détourné de Dieu pour devenir agnostique comme elle. Mais quelle importance ?

Ils grimpèrent une échelle et les sentinelles d'un poste de garde saluèrent Dunbar. Ils débouchèrent en surface pour découvrir un spectacle de désolation. Une légère brise soufflant du lac atténuait la chaleur de midi. Des nuages s'effiloçaient en lambeaux rougeoyants. On ne voyait d'Olga qu'un mince croissant lumineux, le reste masqué par des voiles de poussière. Sally prit pour repère au loin un bouquet d'arbres sous cette sphère obscurcie, et elle se mit en route d'un pas rapide.

« Je dois deviner que vous chelchez le contact de la vie le plus longtemps possible », avança Dunbar.

Elle acquiesça d'un signe de la tête. « Bien sûr. Mais quel délai me reste-t-il ?

— Vous êtes tlop pessimiste, jeune fille, euh... paldon, docteur Jennison. On l'aula, ce belselkel, n'ayez plainte.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? Ils enverront le plus gros, le plus efficace, équipé du cerveau informatique le plus élaboré. J'ai vu des images et j'ai lu des descriptions. Un arsenal monstrueux, mais aussi des dispositifs défensifs en nombre impressionnant : champs de forces, couverture antimissile, projecteurs de faisceaux d'interception. Vos quelques contre-torpilleurs – quel que soit le nom que vous leur donniez – auront-ils une chance de s'imposer, sans même parler de l'empêcher de ravager complètement des territoires entiers ?

— J vous l'ai expliqué, le plincipal objectif consiste à l'attiler là où notle alment au sol plendla le lalais.

— C'est un risque énorme. Difficile d'atteindre une cible mouvante, à des centaines de kilomètres d'altitude.

— D'abold, nous avons toute la puissance de feu nécessaire, et nous savons aussi où flapper. La destluction de ce type de vaisseau n'est pas un mystère ; l'étude d'épaves ayant palticipé à des combats autlefois nous a livlé de plécieux lenseignements. »

Sally se mordit la lèvre. « Vous supposez que cette chose est... stupide. Qu'elle tombera dans le piège et restera passive sur son orbite synchrone. Les berserkers se montrent parfois plus malins que les hommes ! »

Dunbar durcit le ton. « Je vous l'accorde. Notle technologie infolmatique n'est pas ligouleusement du niveau de celle des Frankensteins qui ont cléé les belselkels jadis. Ces monstres n'agissent pas d'anière plévisible, ils défient nos calculs statistiques, comme en général les systèmes les plus plimailes. Ils applennent pal expéience ; et ils ont l'pouvoir d'innover. C'est poulquoi on peut palier de machines de molt. Selions-nous en mesule d'en cléer de compalables...

— Non ! rétorqua la voix de l'angoisse. On ne pourrait jamais être sûrs qu'elles ne se retourneraient pas contre nous.

— Hum, c'est une idée pléconçue... Nous manquons cluellement d'infolmations clitiques, de toute façon. Pelsonne n'a encole étudié d'oldinateur belselkel tlès lécent, en dehols de quelques fragments de cilcuits électloniques. Nous n'avons lien sul leuls delniers plogrammes. Les lales fois où des unités ont failli êtles captulées, elles se sont autodétluites. » Dunbar eut un petit rire grinçant. « Et en général, les almes utilisées ne laissent pas gland-chose à lécupéler.

— Et vous pensez quand même réussir à piéger une de leurs meilleures unités ?

— Elles ont toutes leul vulnérabilité, docteur Jennison. Elles aussi sont tlibutaires des lois de la physique et des exigences logiques de la stlatégie. Les hommes les ont battues à plus d'une leplise. Et nous allons lecommencer. »

L'herbe succéda aux cendres. « Peut-être, peut-être, fit Sally. Mais ça ne suffit pas à me convaincre. Le berserker ripostera. Il emploiera ses armes les plus puissantes. Vous avez renforcé les défenses de votre base, mais qu'avez-vous fait pour protéger les environs ? Rien ! »

Le visage de Dunbar se décomposa. « Nous y avons échoué, fit-il d'un ton pitoyable. Nous ne savons rien des indigènes.

— Mes collègues savaient, eux. Ils se seraient chargés du dialogue avec eux.

— À tout ou à la fois, nos instructions nous commandaient d'évacuer votre équipe dans les plus brefs délais ; elle nous aurait gênés pour mener à bien notre mission, déclara-t-il d'une voix mal assurée. Je suis consterné à l'idée de perdre des vies, mais la survie de l'espèce doit passer par le sacrifice de quelques-uns. »

Le taillis était tout proche. Le pistolet de l'homme se trouvait à quelques centimètres de la main de Sally. Elle n'éprouvait aucune émotion, juste un sentiment de grande lucidité, quand elle l'arracha de son étui et recula d'un bond.

« Oh, non ! Restez où vous êtes !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? » Il s'immobilisa net. « Vous êtes cinglée ?

— Pas un geste », ordonna-t-elle, à quelques pas de lui sur l'herbe bien vivante. Pas une fois sa main ne trembla. « Au moindre doute, je tire et, croyez-moi, je sais parfaitement me servir de ça. »

Il retrouva son sang-froid, assez en tout cas pour lui répondre, d'une voix monocorde. « Quelle idée vous a traversé la tête ? J'ai du mal à croire que vous soyez bonne.

— Non, je ne suis pas bonne. Et vous ?

— Holà ! Comment pouvez-vous vous figurer...

— Très facilement. Votre histoire sur les berserkers qui auraient découvert Ilya par hasard ne tient pas debout. La seule explication, à la lumière de tout ce que j'ai vu et entendu, c'est que vous, les Adamites, vous les avez appelés. Oseriez-vous le nier ? »

Il avala sa salive, se passa la langue sur les dents, inclina la tête. « Nous préparons une embuscade, marmonna-t-il.

— Pour un unique trophée, vous seriez prêt à sacrifier une planète ? Vous êtes aussi monstrueux que votre ennemi.

— Sally, Sally. Je n'ai pas le temps de vous dire...

— Tant mieux. Je n'ai pas de temps à perdre de toute façon. Je vais faire ce que vous m'auriez toujours interdit : conduire les indigènes en lieu sûr... s'il existe encore des abris après les ravages que vous avez causés. Rentrez ! Tout de suite ! Si quelqu'un s'avise de me suivre, je le tuerai. »

Il la regarda longuement. Les feuilles des arbres dans la pénombre bruissaient au vent.

« Vous en êtes capable, murmura-t-il enfin. Vous auriez quand même pu demander à l'ami la permission de nous quitter.

— ... et il me l'aurait refusée, ce malade !

— Je n'en sais rien. Peut-être.

— Je ne pouvais pas en prendre le risque.

— Très logique. Vous êtes quelqu'un de courageux et de déterminé.

— Fichez le camp ! » Elle lui braqua le pistolet entre les yeux et fit mine d'appuyer sur la détente.

Il acquiesça d'un signe de tête. « Adieu », soupira-t-il avant de rebrousser chemin d'un pas traînant. Elle le regarda s'éloigner pendant une minute, puis elle disparut dans le bois.

La lune de mort sortit en douceur de l'hyperespace et fila dans une accélération brusque vers le soleil rouge. Sa coque à peu près sphérique d'un diamètre de plusieurs kilomètres miroitait à la lueur de l'étoile. Dans la faible clarté tourelles, tubes de missiles et projecteurs de rayons lançaient des ombres comme les pics rocheux et les cratères d'une planète morte.

Un faisceau radar mit les deux mondes en évidence. Le berserker calcula les orbites et ajusta ses vecteurs en fonction. Ses récepteurs n'enregistraient rien d'autre que des murmures cosmiques continus.

Le disque solaire commençait à croître, d'un rougeoiement sanguinaire marqué de taches sombres. Les croissants du globe visé et de son compagnon luisaient sans ardeur. Le berserker ralentissait maintenant, pour se placer sur une trajectoire autour de l'astre vivant.

Il dépassa l'autre. Tout à coup, l'alarme des détecteurs se déclencha. Des moteurs s'étaient réveillés, des vaisseaux accouraient des deux planètes – des vaisseaux humains.

Le berserker les prit en chasse. Une demi-douzaine au total, et bien dérisoires encore, presque insignifiants. Mais pas tout à fait, car chacun était susceptible de lancer une ogive capable de transformer le berserker en nuage de flocons en fusion. Cependant, même s'ils attaquaient de concert, ils ne pourraient pas écraser ses moyens de défense. S'ils décidaient de se battre, il annihilerait leurs missiles à mi-course, absorberait leurs faisceaux et les massacrerait.

Mais devait-il les affronter ? Au sein de son ordinateur central, les circuits intégrés s'affairaient. Les humains étaient peut-être là par hasard (faible probabilité). Sinon, ils avaient un plan, dont les révélations de l'unité Montgomery représentaient une étape (forte probabilité). Devait-il renoncer ? C'était sans doute l'intention même des humains ; souvent ils bluffaient. En se faisant passer pour plus puissants qu'ils n'étaient en réalité, ils voulaient le conduire à revoir sa stratégie et à les sous-estimer dans d'autres régions.

Le berserker pouvait battre en retraite, puis revenir à la tête d'une armada contre laquelle les armes des humains resteraient sans effet. Mais cela retarderait d'autant les assauts prévus dans d'autres secteurs. Et cela donnerait aux unités de vie les délais nécessaires pour recevoir des renforts de planètes éloignées. Et il y avait des mondes entiers dont le berserker n'aurait pas le temps de s'occuper.

Il lui fallait des données complémentaires. Ses calculs déterminèrent qu'il devait poursuivre sa route initiale, option la plus avantageuse. Au pire, il serait la seule grosse unité anéantie. Il envisagea de renvoyer un courrier à la base, porteur de ce message, mais, estimant que les humains étaient assurés de le détecter et de le détruire avant même son entrée en espace profond, il résolut de s'abstenir. Le simple fait de garder le silence alerterait la base, si le pire survenait.

Le berserker continua son chemin – majestueusement, aurait dit un humain – pour s'acquitter de sa grande mission : la mort.

D'abord, si possible, il se débarrasserait de la flotte spatiale adverse. Les vaisseaux étaient très dispersés, mais tous plus ou moins au voisinage de la cible. Calculs, décision : se diriger sur eux, provoquer l'affrontement, se placer en orbite dans le même temps, commencer la stérilisation et détruire tout vaisseau rescapé qui oserait s'interposer.

Il vira vers la cible. Les petites unités aussi, qui convergeaient sur un volume d'espace au-dessus du terminateur. Le berserker suivit. Un torpilleur bien audacieux accéléra. La machine de mort modifia ses vecteurs pour réduire l'écart, ce qui l'amena en limite d'atmosphère, plus lentement qu'en vitesse orbitale. Sa trajectoire s'inclina graduellement. Mais les banques de données disposaient des paramètres ; le propulseur s'employait déjà à le faire remonter, en s'aidant simplement de la gravitation.

Un éclair jaillit de la nuit au-dessous.

L'organe de mise à feu électronique du berserker réagit automatiquement. À l'instant où les capteurs enregistrèrent l'impact dans le métal, puis cédèrent devant l'ouragan dévastateur, un missile s'échappa.

Les suivants n'eurent pas le temps de s'éjecter. La machine à tuer se disloqua, sectionnée. Des étincelles fusèrent : le blindage avait explosé en étoiles incandescentes qui s'éteignirent en refroidissant. Guidé par radar à vitesse lumineuse, le faisceau revint plusieurs fois parfaire la découpe. Séparé de ses connexions, l'ordinateur central du berserker flottait dans son compartiment parmi les débris, aveugle, sourd, muet, impuissant.

Les vaisseaux humains foncèrent pour récupérer les fragments avant qu'ils ne se changent en météores.

*

Olga, qui venait d'entrer dans son deuxième quartier, luisait d'un rouge grenat sur le pic de la Neige. Les montagnes au-delà ressemblaient à des remparts crénelés sous des constellations jamais observées depuis la Terre. Dans les yeux d'au moins trois cents Ilyans, blottis les uns contre les autres dans une anfractuosité des contreforts, dansaient les flammes de leurs feux de camp. Ils parlaient peu, dans ce silence écrasant.

Sally Jennison s'était tapie comme eux. Elle, l'étrangère, peau nue sous sa combinaison, était la plus vulnérable au froid. Ses amis, qui avaient mené l'exode, se tenaient accroupis de part et d'autre d'elle. Elle croyait presque entendre la question qui les tourmentait.

Ce fut Arc-en-ciel-dans-la-brume qui la prononça. « Combien de temps allons-nous devoir attendre, Dame-qui-cherche ? Nos vivres s'amenuisent. Les enfants et les vieillards souffrent. Mais vous le savez bien.

— Oui », répondit-elle. De la buée d'un blanc spectral sortait de sa bouche. La faim lui donnait le vertige ; elle avait épuisé ses propres rations depuis des heures, quand elle avait conduit les gens de la vallée des Geysers s'abriter à l'est. « Mais les privations valent mieux que la mort. »

Il lui effleura la main avec la légèreté d'une plume. « C'est pour vous que nous sommes le plus inquiets, déclara-t-il d'une voix flûtée. Nous ne voulons pas vous perdre, car nous vous aimons. Quand pourrons-nous repartir ?

— Quand le danger sera écarté... »

Derrière la chaîne de montagnes qui bouchait la vue à l'ouest, le ciel se divisa. Un voile bleu opalin éblouissant occulta un moment la lune et les étoiles. Les arbres et leurs ombres prirent l'aspect de gravures à l'eau-forte. Les Ilyans se mirent à hurler, à lever les bras au visage, à cramponner leurs petits contre eux. Sally, elle-même, tomba en avant, aveuglée.

« Tenez bon ! cria-t-elle. Arcob, dis-leur de ne pas perdre courage ! Nous sommes tous vivants ! »

La terre trembla furieusement et ses os en frémirent. Elle entendit les rochers dévaler la montagne. L'éblouissement commençait à s'atténuer.

Accompagnée de ses lieutenants, elle circula parmi les Ilyans pour les rassurer, les reconforter. Ils n'avaient pas cédé à la panique ; ce n'était pas dans leur nature. Et même si leurs yeux étaient plus sensibles que les siens aux radiations actiniques, personne n'avait eu la vue abîmée de façon irréversible ; une brise s'en était mêlée, qui avait évité le pire. Sally en pleura de soulagement.

Au bout de quelques minutes, le bruit les atteignit, un grondement dont les collines se renvoyèrent l'écho pendant un moment qui parut infini. Mais il n'y avait pas eu d'autre éclair fulgurant. C'était

fini.

« Le danger est écarté ? demanda Arc-en-ciel-dans-la-brume, le calme revenu.

— Je... je crois, répondit Sally.

— Que faisons-nous maintenant ?

— Attendez ici. Vous pouvez bien tenir jusqu'à... seulement jusqu'à l'aube. Si tout se passe comme prévu, vous pourrez partir plus vite. Mes pareils devraient venir avant ça pour vous reconduire dans leurs véhicules.

— Chez nous ? »

À contrecœur, elle dut les détromper. « Je crains que non. Vos foyers ont été détruits et brûlés, comme vous l'auriez été vous-mêmes si vous n'aviez pas pris la fuite. Il faudra attendre un an ou deux – des années brèves, sur cette planète – avant de pouvoir reconstruire. Dans l'immédiat, on va vous répartir chez d'autres Ilyans dans les régions de l'arrière-pays qui n'ont pas été touchées.

» Mais je dois aller avertir les miens. Il est préférable que je parte tout de suite.

— Que *nous* partions, fit Arcob. Je vois mieux que vous de nuit et je pourrai trouver de quoi manger en chemin, et puis... je n'ai pas envie de vous laisser sans protection, Dame-qui-nous-a-sauvés. »

Elle s'inclina. Il aurait insisté, sinon. Du reste, il avait raison. Livrée à elle-même, elle n'arriverait sans doute pas vivante à destination.

À moins que les Adamites, pour en avoir le cœur net, ne viennent à sa recherche dans leurs aérautos, équipés de leurs lunettes à infrarouge.

Ce qu'ils firent.

*

« Nous sommes très occupés, avait dit l'amiral Scrymgeour d'un ton brusque. On n'a pas de temps à perdre en conceltations, en comptes lendus et toutes ces connelies. Plus tard, d'accord, juste pour être agréables aux buleauclates. D'ici là, docteur Jennison, maintenant que vous avez dormi et mangé, je demande au capitaine Dunbar de vous mettre au courant, de tout vous expliquer. Lui aussi a bien mérité d'aller se reposer. » N'avait-il pas cligné de l'œil ?

Elle avait émis le souhait de discuter en paix (si la paix était possible entre eux) loin du bruit et de ces souterrains à l'air vicié. Dunbar avait accepté. La radioactivité résiduelle en surface ne présentait pas de danger, sauf en cas d'exposition prolongée. Chaudement vêtus, ils escaladèrent la falaise qui surplombait le lac Saphir.

Olga, qui entraînait dans son dernier quartier, brillait d'un vermillon presque uniforme, seulement blasonnée de marques sombres et de flèches lumineuses que dessinaient des nuages d'altitude. Un anneau de givre l'entourait, ainsi que des étoiles. Dans ce froid sans vent, elle se reflétait dans l'eau comme dans un miroir quasi parfait. Les montagnes au-delà dressaient leurs silhouettes couvertes de gelée, le pic de la Neige arborait un blanc crayeux. La glace craquait sous les pas, à l'exclusion de tout autre bruit. Elle dissimulait sous son manteau scintillant la prairie calcinée, les fermes rasées, les arbres abattus, pilonnés. Que vienne le soleil, et la vie reprendrait.

Dunbar se mit à parler à voix basse, comme pour ne pas troubler ce grand silence. « Vous n'avez rien à craindre de nous, vous savez. C'est vrai, on n'aurait sans doute pas laissé entrelendre votre sauvetage si vous aviez demandé la permission. Question de sécurité, comme à votre allivée en bateau. Ça ne vous a pas empêchée de vous enfuir et vous avez sauvé toutes ces vies. Nous vous sommes à jamais redevables.

— Et vous ? fit-elle, intriguée. Vous avez failli à votre devoir. »

Il eut un sourire d'enfant. « Oh, ils s'en léjouissent. Sans fausse modestie, je m'suis bien solti de ma vlaie mission, en tout cas. C'est c'qui impolte. Disons qu'l'épisode vous concelnant ne lestela pas dans les mémoires. »

Elle hocha la tête, visiblement troublée. « Oui, vous avez détruit le berserker.

— Faux ! jubila-t-il. On n'l'a pas déduit. Justement. On l'a captulé. »

Le cœur de Sally fit un bond dans sa poitrine. Elle fixa Dunbar du regard.

Il redevint sérieux. « On ne pouvait pas vous le dile à l'avance. Et à vos collègues non plus. On aulait pu échouer. Et alols, on aulait voulu lecommencer ailleuls. On ne pouvait donc pas lisquer de laisser nos seclats soltil d'ici, n'est-ce pas ?

— Mais à présent que vous avez réussi... ? » souffla-t-elle.

Il se tourna vers elle. Dans l'ombre de sa capuche, ses yeux brillaient. « À plésent, reprit-il, nous pouvons lépaler nos toltis envels vous, envels Ilya. Nous allons assuler la plotection d'la planète, au moins jusqu'à c'qu'une folce alliée plenne la lelève. Non que j'claigne un autle assaut. Cal lolsque les belselkels n'ont plus de nouvelles d'une de leuls unités, ils se méfient en généal. Aplès tout, ils ont encole de quoi s'occuper ailleuls avant de se faile lefouler du secteul. »

Sally sentit son cœur se serrer. « Attaquer Adam, par exemple ?

— Qui sait ? Mais ils ne léussilont pas. Il est plobable qu'ils n'essaielont même pas. On les a loulés et ça dévlait les calmer un peu. Et puis on a les moyens de liposter – les almes au sol et les autles qu'on peut lépaltil sul toute la planète – un vélitable alsenal à la disposition d'Ilya. » Ses lèvres se serrèrent. « Nous avons mal agi envels son peuple, pal obligation il est vlai ; notle but était légitime, mais nous avons des toltis. Et nous payons nos dettes, docteul Jennison.

— Quel était votre but, justement ? demanda-t-elle, abasourdie.

— Eh bien, nous en avons déjà pallé. Captuler intacte une unité belselkel d'assaut. Pas poul le vaisseau en lui-même, bien que les pièces lécupélées puissent s'avéler intélessantes, mais poul son celveau, son oldinateul centlal – stluctule et ploglammes – avant son autodestluction.

» Nous avons donc attilé une seule unité et nous avons installé un plojecteul de layons. Une alme d'une puissance qui se calcule en gigawatts, avec le lac poul lefloldisseul et les dimensions idéales poul une plécision optimale afin de sectionner un belselkel à une distance de deux ou tlois milliers de kilomètles. »

Elle lui prit les mains. Sous ses gantelets elle sentit leurs doigts s'enlacer. « Formidable ! » Son élan d'admiration fut de courte durée. « Oui, je comprends que ces données vous soient précieuses ; mais sont-elles d'une importance aussi déterminante ?

— Elles poullaient tout changer », répliqua-t-il.

Ils restèrent un moment silencieux, dans le nuage de vapeur qu'ils exhalaient. « Vous m'avez intellogé sul les machines von Neumann, dit-il ensuite d'une voix lente. Vous aviez laison ; en glos, la flotte belselkel en est un exemple. Un système autoleploducteul dont la ploglammation fondamentale est de tlaquer et d'extelminer toute vie.

» Et si les humains cléaient leuls ploples machines von Neumann, ploglammées poul tlaquer et extelminer les belselkels eux-mêmes ? »

Elle réagit spontanément, sans réfléchir. « J'ai lu quelque chose à ce sujet. Ç'a déjà été tenté, au début de la guerre, mais ça n'a rien donné. Les berserkers ont vite appris à leur résister et ils les ont toutes anéanties.

— Oui, acquiesça-t-il. Les Constlucteuls connaissaient tlop bien leul affaile. Notle espèce était incapable de ploduile des oldinateuls susceptibles d'égalier les leuls en compétence, en flexibilité, en

adaptabilité et en capacité d'évolution. Nous devons à tout prix accroître la cohésion des forces de la Vie, leur engagement, leur savoir-faire, avec l'humanité partie prenante d'une autolité collective. Et tout ne s'est pas si mal passé pour nous jusqu'ici. Nous nous en sommes très bien portés et sauf le plus souvent.

» Mais... c'est une guerre sans fin. Ils ont tout le cosmos pour y puiser les moyens nécessaires à leur reproduction. »

Elle se rappela l'image de la matrice monstrueuse et elle en frissonna d'horreur.

« À partir de ce que nous allons apprendre, entendit-elle Dunbar prononcer, lançons-nous dans la fabrication de machines similaires ; mais les bêtises selon leur plie. »

— Oserons-nous prendre ce risque ? » fit-elle. Un craquement sonore retentit dans la nuit : le gel avait fait éclater un arbre abattu. « Pourraient-elles un jour se retourner contre nous ? »

Elle ne décelait aucun signe d'émotion sur son visage stoïque. « Toujours la même angoisse. Juste à cause de ça, l'humanité tout entière serait capable de s'unir contre nous pour empêcher ce projet. Ou alors, nous aboutissons, mais pour nous arriverait que ce n'est pas une réponse radicale. Enfin... Au moins, nos machines harcèlent l'ennemi sans relâche, ce qui nous laisse un peu de répit pour porter le coup fatal. »

» Et si les choses tournent mal, eh bien, nous aurons toujours réuni une somme d'informations capitales. Après examen de notre... prisonnier, nous comprendrions mieux les bêtises actuelles. On saura mieux comment nous battre. »

Soudain, il s'enflamma. « Ça ne justifie pas les lésions et les sacrifices qu'on a imposés à Ilya ? »

Il n'avait pas achevé ces mots qu'il se sentit tout confus. « Pardonnez-moi, docteur Jennison », fit-il en retirant ses mains de celles de Sally.

Elle l'observait, dans l'éclat translucide du givre. L'idée lui vint qu'il n'y avait peut-être rien à craindre de robots à la poursuite d'autres robots. Ses appréhensions tenaient peut-être au fait qu'une guerre sans fin produisait toujours, tôt ou tard, des hommes aussi effrayables que leurs ennemis.

Comment savoir ? Elle ne vivrait pas assez vieille pour le découvrir. Dunbar et elle n'étaient que deux simples individus perdus dans l'immensité d'une nuit glaciale.

Elle avança d'un pas, reprit ses mains dans les siennes. « Nous en discuterons plus tard, Ian. Faisons la paix. »

Titre original : Deathwomb (1983)

Traduction : Isabelle PAVONI

DES RÊVES DANGEREUX

DE RETOUR à la misérable réalité de son existence d'unité de raccordement à un ordinateur berserker, et toujours connecté à la machine de drainage mental dans la chambre exiguë, Lars se sentait encore, à la suite de cet épisode, animé d'un sentiment grisant de victoire par procuration.

Ainsi, on était sur le point de ressusciter la machine antiberserker. Un grand projet, quoique dangereux, que l'humanité originaire de la Terre se décidait enfin, semblait-il, à remettre à exécution.

Mais, telle que mise en chantier par les gens d'Ilya et d'Adam, la nouvelle version du *qwib-qwib* n'arriverait jamais à temps pour secourir les cinq humains et les neuf ou dix Carmpans bloqués à ce moment précis au beau milieu d'une base berserker, prisonniers et condamnés à servir l'ennemi abhorré. Ces *qwib-qwibs* auraient au moins plusieurs décennies de retard.

Ayant frisé l'exultation, Lars replongea dans le désespoir. Et même dans une détresse plus profonde qu'avant. Peut-être devrait-il convaincre l'un de ses compagnons de le tuer, afin que cessent enfin ces rêves dangereux qui l'enfiévrèrent. Le capitaine Naxos était sans doute la personne la plus indiquée.

À condition, bien sûr, qu'il fût digne de confiance. Et que l'impression de fanatisme antiberserker, de fanatisme malevie qui émanait de lui ne fût pas un leurre. Pour le peu que savait Lars, Naxos pouvait très bien être l'agent bonnevie. À considérer, là encore, qu'il y eût un traître parmi les prisonniers.

Le Carmpan n'avait pas réussi à dissimuler ce dernier épisode ; à la connaissance de Lars, il n'avait même pas essayé. Le puissant cerveau berserker qui régissait la base détenait l'information et prenait certainement déjà des mesures préventives contre d'éventuels successeurs des *qwib-qwibs* et peut-être aussi contre leur modèle ressuscité.

Les machines qui creusaient, construisaient et réparaient ébranlaient toujours la roche environnante à une cadence accélérée.

Lars s'assoupit encore. Un sommeil plus ou moins normal, mais le rêve du tableau de bord et du moniteur revint le hanter. Il s'accompagnait cette fois d'une impression d'urgence plus pressante. Un non-humain, mais pas un Carmpan, lui criait maintenant des vers à la figure ; une créature à la fourrure noire, dotée de dents et de griffes impressionnantes, et qui déclamaient des vers.

À son réveil, Lars se demanda si le rêve récurrent des vers et du moniteur appartenait aussi à un autre épisode télépathique enfoui. Il n'arrivait pas à se souvenir que l'un d'eux lui était toujours voilé. Ou alors, curieusement, c'était l'écho, le reflet d'un autre...

Lars quitta sa cellule pour rejoindre ses compagnons dans la salle commune et il découvrit que Pat Sandomierz était de retour. Elle avait l'air épuisée – un peu plus que les autres – mais elle le

salua d'un ton plutôt calme, avant d'expliquer qu'on l'avait juste emmenée pour une nouvelle séance de télépathie. Mais comme d'habitude, cela ne s'était soldé que par une vision bien confuse.

Il jugea prudent de ne pas lui demander plus de détails. Disait-elle la vérité ? Etait-elle allée de son plein gré dans l'autre salle, dans le but de raconter au berserker les délires de Lars sur les *qwib-qwibs* pendant son sommeil ?

Une machine d'escorte vint le chercher pour une autre séance avant qu'il ait eu le temps de se raviser et de questionner Pat.

Fataliste, il suivit son guide. Il jeta un regard à l'autre victime, le Carmpan dans lequel il reconnut son partenaire précédent.

Il s'allongea et laissa les machines lui fixer les électrodes sur la tête.

Titre original : Dangerous Dreams (1985)

Traduction : Isabelle PAVONI

PILOTES DU CRÉPUSCULE

ÉCOUTEZ bien.

Voici l'histoire d'une femme, d'un homme et d'une immense et funeste machine. Ce récit s'est quelque peu transformé en l'espace d'une génération, mais il reste véridique pour l'essentiel. Si des conteurs ont cherché à l'enjoliver, ils y ont presque toujours renoncé. Car c'était tout simplement inutile, et je le pense aussi.

Les événements relatés ne sont pas une fable ; ils se sont déroulés de cette façon :

La femme s'appelait Morgan Kai-Anila. Certains employaient le diminutif de « Mudgie », mais pas plus d'une fois en général, à moins d'être de ses parents ou de ses amis de longue date. Morgan était prompt à relever un défi, et particulièrement efficace avec son arme de duel fabriquée sur commande, son neuro-humiliatron. En sa présence, les gens restaient sur leurs gardes.

Morgan touchait une pension que lui versait sa famille. Elle avait possédé jadis les terres d'Oxmare, l'un des somptueux domaines qui rehaussaient les étendues de forêts défrichées et cultivées jusqu'au sud de la capitale du continent victorien. Elle habitait maintenant là où elle trouvait de l'embauche. Le marché du travail s'était repris au moment où, curieusement, le climat politique de notre monde, alors du nom d'Almira, s'était très nettement dégradé. Le vaisseau de Morgan, le *Renégat*, était son fidèle compagnon, un chasseur aux lignes pures, implacable. Ensemble ou séparément, ils s'étaient forgé un style à part. Ils étaient connus de tous les gens haut placés.

La combinaison grossière de l'homme, elle, n'avait aucun style. Et lui était trop jeune, trop désargenté. Il avait une ribambelle de noms différents, mélange déroutant qui n'était pas de son fait. Les villageois de la Terre du Nord, qui s'étaient un jour laissé convaincre de veiller sur lui, à son retour de chez les féroces 'Reens, l'avaient baptisé Sylvain Calder. Seule une petite voix lui rappelait le désir de ses parents naturels de l'appeler Igasho. Puis il y eut les 'Reens qui lui associèrent une séquence de syllabes veloutées se traduisant à peu près ainsi : « pauvre-petit-orphelin-sans-défense-qu'on-a-dû-recueillir-mais-pourquoi-nous ? » Il se considérait comme le fils des forêts, et c'est en définitive au nom de « Sylvain » qu'il choisit de répondre.

Son vaisseau n'était pas le plus récent ni le plus rutilant de ce modèle, mais il avait été modifié par des génies ruraux et il présentait des caractéristiques techniques nettement supérieures à l'original. Il était enregistré sous le nom : Mission de l'association communautaire de la Terre du Nord 1. Mais Sylvain l'appelait Bob.

Et puis il y avait cette immense et funeste machine. Elle n'avait pas de nom, hormis la séquence digitale codée qui la distinguait de ses pareilles. Elle n'avait pas de racines familiales, électroniques ni autres, dans ce système planétaire. Son style était aussi brutal et barbare que sa configuration

matérielle.

Elle se trouvait là juste parce qu'un éclaireur vagabond avait détecté des signes de vie sensible – l'ennemi – et rapporté ses trouvailles aux autorités compétentes pour les analyser et prendre les mesures nécessaires. En réponse, ce tueur gigantesque était arrivé, sorti de nulle part à l'écart des puits de gravitation.

L'intelligence de l'éclaireur était imparfaite. Il y avait en réalité, ainsi que le découvrit le nouveau venu, deux mondes habités dans ce système. Excellent. Pas de problème. Il disposait d'un armement suffisant pour une besogne plus importante que prévu.

Avec la grâce d'un pachyderme, la machine se plaça sur le plan orbital du monde le plus proche, bien qu'il fût le sanctuaire ennemi le moins éloigné de l'étoile centrale. Elle avait choisi la jungle en premier, par simple souci de commodité. C'était une cible prometteuse. Si des complications survenaient, le cerveau impitoyable de l'assassin élaborerait une nouvelle stratégie.

Un humain compréhensif (un bonnevie) eût sans doute jugé cette journée propice pour tuer. La pensée n'effleura jamais la machine que c'était une bonne journée pour elle. Ni mauvaise, d'ailleurs. Mais une journée comme les autres.

Une partie de son cerveau vérifia et confirma que ses armes étaient prêtes. Sa logique infailible connaissait le moment précis où la planète serait à sa portée. Les électrons tournoyaient sans remords, comme les deux mondes habités autour de leur axe. C'était peut-être en effet une bonne journée pour la machine...

*

La journée de Morgan se passait bien. Le *Renégat* piqua dans des hurlements à travers l'espace sans atmosphère autour de la lune Sinistre. Ici et là, des faisceaux de particules défensifs lançaient leurs éclairs ; ils vaporisaient les petits débris qui continuaient de descendre lentement depuis les derniers tirs de Morgan. Les missiles envoyés sur le dôme de défense qui abritait les ordinateurs zaharans avaient bien travaillé, semant le plus grand désordre à défaut de détruire leurs cibles.

« Je vais vous faire bouffer de la lumière cohérente, salauds de Zaharans », murmura Morgan en déclenchant les lasers d'un geste vif. Le cœur n'y était pas vraiment ; certains de ses meilleurs amis étaient zaharans. Mais c'était un boulot comme un autre.

Les rayons laser jaillissaient des sabords de la proue du *Renégat* dans des crépitements aigus et vibrants. Morgan vit le principal dôme zaharan se fendre, étripé sous l'effet du différentiel de pression, et cracher dans la lumière solaire violente à la surface de Sinistre des douzaines de silhouettes pantelantes en combinaison.

« Ah ! » Morgan enfonça du pied les commandes auxiliaires et vira de bord brusquement ; le *Renégat* se coucha sur le flanc dans un tonneau triomphal avant de filer au plus vite. Les oreilles de Morgan enregistrèrent le grondement distant de l'explosion du dôme. Elle espérait que toutes les silhouettes en combinaison, qui déboulaient, entrevoyaient le spectacle. Opération réussie.

Le *Renégat* s'éleva rapidement au-dessus des monts et des cratères de la lune. Quelques secondes après, l'éloignement permit à Morgan de voir le globe de Sinistre dans son intégralité.

« Beau travail, Mudge », commenta le *Renégat*. Lui avait la permission d'utiliser les différents diminutifs du nom qu'elle détestait tant. Et pourtant, c'était elle qui avait programmé le vaisseau.

« Merci. » Elle se renversa dans le siège de pilotage capitonné et soupira. « J'espère que personne en bas n'aura été déchiqueté. »

Le *Renégat* émit un bruit que Morgan traduisit comme un haussement d'épaules électronique.

« N'oublie pas que tu n'as fait que ton boulot. Tu le sais. Et eux aussi. Ils aiment les risques et les avantages qu'ils peuvent en retirer, sinon ils se tiendraient à l'abri. »

Morgan effleura les commandes des simulateurs de manœuvre et de son ; le tonnerre vrombissant du *Renégat* crevant l'espace libre s'atténua. Le vaisseau croisait maintenant en silence à travers le vide. « Tout ce que j'espère, c'est que le raid a été bénéfique.

— Tu dis toujours ça, fit remarquer le *Renégat*. Le raid sur Sinistre n'était pas une opération de grande envergure, mais il était important. La base de bombardement des Zaharans ne pourra rien larguer sur Catherine avant quelque temps. Ça laissera un délai aux Catheriniens pour multiplier leurs systèmes de défense, de sorte que Victoria soulagera un peu les Cythériens avant que Cleveland II et les Provinces unies...

— Assez, l'interrompt Morgan. Bravo, tu t'y retrouves dans les alliances continentales. Je suis très impressionnée. Mais tu ne pourrais pas me les rappeler au fur et à mesure au lieu de toutes les réciter comme un perroquet ?

— Si, bien sûr », répondit le *Renégat* d'un ton synthétique légèrement boudeur. Morgan pivota sur son siège vers l'écran principal. « Donne-moi un relevé visuel de notre atterrissage à Wolverton, s'il te plaît. » Le vaisseau s'exécuta. « Crois-tu que j'aurai le temps de faire un peu d'exercice avant d'entrer dans l'atmosphère ? Je me sens toute rouillée.

— Oui. Si tu te presses.

— Et mes cheveux ? » Elle finit d'ôter sa coiffe qui avait commencé de se dénouer pendant le raid sur la lune. Des boucles rousses retombèrent sur ses épaules.

« De deux choses l'une ; si tu fais ta culture physique je ne peux pas te coiffer.

— Bon, ça va, répondit-elle d'une voix lugubre. Je vais me débrouiller.

— Tu avais des projets pour ce soir ? » demanda l'ordinateur.

Morgan regarda la console en souriant. « Je sors. »

*

Une bande de pilotes faisaient la bringue au saloon Malachite comme chaque soir où la majorité d'entre eux rentraient indemnes de missions pour leur compte personnel. Ils avaient eu de la chance pour la plupart aujourd'hui, et la nuit aussi s'annonçait très réussie. Des portes à tambour auraient été plus appropriées que ces gros battants de cuivre. Aux hologrammes trépidants à l'étage, derrière les vitres, s'étaient joints ce soir-là des danseurs bien vivants. Les formes réelles et virtuelles qui se brouillaient, se fondaient et se séparaient, offraient aux rares passants dehors qui n'appartenaient pas au milieu des spationautes un spectacle déroutant mais fascinant.

« M'man, regarde ! » s'écria le rejeton d'une touriste, tout excité, montrant du doigt le niveau supérieur du saloon au moment où un hologramme à multiples ailerons enveloppait un danseur. Un rorquin a mangé le monsieur ! »

La mère agrippa vivement ses deux enfants par la main et les entraîna plus loin. « Parasites surpayés, lâcha-t-elle. Ne regardez pas ça. »

L'aîné considéra son jeune frère d'un air méprisant. « Ce ne sont que des images, lui dit-il.

— Je sais bien que c'est des images », répondit le gamin.

Dans le saloon Malachite, Sylvain Calder était assis, seul, au milieu de la foule mouvante. C'était un jeune homme plutôt vif et d'un physique agréable, mais il était nouveau dans le circuit et les liens entre spationautes étaient longs à se former. Il n'avait mené qu'un petit nombre de raids et n'avait rien vu de très palpitant avant ce jour-là.

« Laisse-moi te dire une chose, mon gars. Tu as bien failli y laisser ta peau cet après-midi, au large de Loathing. » La femme aux cheveux gris, en cuir noir de la tête aux pieds, haussa le ton pour se faire entendre malgré la musique très bruyante qui passait à l'étage. Elle avait les cheveux ramassés en banane argentée et un bandeau sur l'œil gauche. Sans qu'on l'y ait conviée, elle approcha une chaise et s'assit.

Sylvain posa son verre presque vide et la regarda. C'était vrai, il avait compris à ce moment-là qu'il n'était pas très malin de sortir comme une flèche de l'ombre de la lune Terrible pour se précipiter sur une paire de bombardiers des Provinces mieux armés. « Je n'avais pas vraiment réfléchi, fit-il d'un ton grave.

— C'est l'impression que j'ai eue. » La femme secoua la tête. « Tu as eu de la veine que les Cythériens nous évitent juste au moment où j'allais enfin te coincer dans mes viseurs.

— Vous ? s'écria Sylvain. Moi ? Comment saviez-vous...

— Je me suis renseignée. J'ai vérifié ton immatriculation. Ce soir, je me suis débrouillée pour venir dans ce troquet. Il fallait bien que je me presse pour te rencontrer avant ta mort. »

Le jeune homme finit son verre. « Navré pour votre partenaire. »

Elle parut contrariée. « Il avait à peu près ton âge et ton expérience. Je croyais l'avoir à l'œil. L'idiot, il a voulu faire du zèle. Une chance pour toi. »

Sylvain ne savait trop quelle attitude adopter maintenant.

La femme tendit brusquement la main. « Moi, c'est Tanzin, dit-elle. Tu as sûrement entendu parler de moi – Sylvain hocha la tête – mais peu importe. »

Il jugea inutile et, d'ailleurs, très peu diplomate de signaler que les autres indépendants utilisaient à son sujet les mêmes termes que pour qualifier les trois lunes, surtout Sinistre et Terrible. La poigne de Tanzin était chaude, vigoureuse et très ferme.

« J'ai cru remarquer, fit Tanzin, que tu as une bonne descente. » D'un geste, elle montra son verre vide. « Je t'en paie un autre ? »

Il haussa les épaules. « Merci. Je n'avais jamais beaucoup bu avant ce soir. Sans doute parce que j'ai failli y rester aujourd'hui.

— Tu n'as pas de mission demain, pas vrai ? »

Il secoua lentement la tête.

« Parfait. Alors tu peux boire ce soir. »

Il y avait de l'agitation à l'autre bout de la grande salle rectangulaire. Sylvain essaya de discerner quelque chose dans la lumière orange et la fumée, comme une vague de murmures parcourait la foule. L'attention des gens s'était tournée vers une femme qui venait de pénétrer dans le Malachite. De loin, Sylvain ne la distinguait pas très bien ; il ne voyait que sa haute taille et ses cheveux longs qui rougeoyaient comme la braise.

« Qui est-ce ? » demanda-t-il.

Tanzin, qui faisait des signes à un serveur, jeta un coup d'œil vers l'entrée. « La princesse Elue. »

Sylvain ouvrit la bouche d'admiration quand la princesse approcha et passa devant lui avec majesté, suivie d'un quatuor d'individus en livrée, sans doute des serviteurs. « Elle est très belle.

— La salope, fit quelqu'un dans son dos d'une voix profonde. Elle vient s'encanailler.

— Ses cheveux... » Sylvain ferma la bouche pour avaler sa salive, puis la rouvrit.

« Ils sont roux. Et après ? » lança dans un gloussement un autre type, une silhouette encapuchonnée installée non loin de lui, sur sa droite, dans le cabaret bondé.

« Tu dois revenir d'une *très* longue mission, ironisa Tanzin.

— Hé, moi aussi j'aime les rousses », fit une voix tonitruante derrière Sylvain. Il tourna la tête et

découvrit deux hommes à la barbe noire, qui écrasaient littéralement les chaises où ils étaient assis.

Celui qui n'avait toujours rien dit se tourna vers son compagnon. « Alors pourquoi tu ne l'invites pas à danser ? »

Le stentor partit d'un gros rire. « Je préférerais encore danser avec une 'Reen. »

Avant d'avoir compris ce qu'il faisait, Sylvain sauta sur ses pieds et se campa devant les deux hommes. « Je vous interdis de l'insulter.

— La princesse Elue ? fit le premier.

— La 'Reen.

— Tu es fou ? s'écria Tanzin, lui attrapant le bras.

— Suicidaire, plutôt, rectifia l'individu encapuchonné, lui prenant l'autre bras. Allez, assieds-toi, petit.

— Ne me gâche pas la soirée, dit le type à la grosse voix aux deux autres qui retenaient Sylvain. Je pourrais aller et revenir de Kirsi sans carte, aussi sûr que je pourrais mettre en pièces un amateur de 'Reens.

— Du pipeau, rétorqua Tanzin. Tu ne sais pas qui je suis ? »

L'homme et son compagnon lui lancèrent un regard hésitant.

« Et toi aussi, je pourrais te démolir, renchérit le premier.

— Et moi aussi, pendant que tu y es ? » De sa main libre, la silhouette encapuchonnée se découvrit la tête. Des boucles rousses chatoyèrent dans la lumière du bar.

L'homme à la voix tonitruante eut un sourire narquois. « Je pourrais me servir de vous trois pour lessiver, cirer et astiquer le plancher. »

Son compagnon le mit en garde. « Attends, Amarante. La petite, là, c'est... Quel est son nom, déjà ? C'est... euh... la fameuse Kai-Anila. »

Amarante prit un air songeur. « Ah, oui... La crack des indépendants. Tu as fait autant de prises au cours de l'opération du Glacier Malina que moi pendant toute l'année dernière. Vas-y, je ne voudrais pas t'exclure.

— Il y a un moyen facile d'éviter ça, répliqua Tanzin. Restons-en là. C'est ma tournée. »

Amarante parut indécis. Son ami s'assit lentement et le tira par le bras. « Qu'en dis-tu ? Acceptons. Trinquons avec le bleu et ces deux vétérans d'enfer. »

Morgan et Tanzin s'assirent. « Amarante, d'où vient ce nom ? »

L'homme haussa les épaules, d'un geste qui rappelait les grands arbres des forêts ployant mollement sous le vent de la toundra. « C'est une traduction de Kirsi, du nom de la planète. Ça veut dire "fleur immortelle". Mon père croyait que nous irions vivre là-bas et qu'il devait m'appeler ainsi, comme présage. Mais ma mère trouvait que ça n'allait pas avec mon nom de famille et elle a réussi à imposer Amarante – même sens, mais sans dissonance – et ça m'est resté.

— Joli nom », commenta Sylvain. Il se présenta et tendit la main. Amarante la serra d'un air grave. Les autres se présentèrent à leur tour. L'ami d'Amarante s'appelait Bogdan Chmelnyckyj. Un serveur apparut pour prendre les commandes.

Quand les yeux de Sylvain se posèrent enfin sur Morgan, ils ne purent s'en détacher.

« On peut dire que vous avez les cheveux roux. » Elle lui sourit. « Encore plus roux que ceux de la princesse Elue. » Il ferma la bouche. « Oh, oui », ajouta-t-il ensuite. Il savait qu'il se ridiculisait, mais il n'y pouvait rien. Son cœur battait plus vite. C'est absurde, songea-t-il ; et il s'aperçut qu'il avait soudain très chaud. Il sentait l'odeur de Morgan et ça lui plaisait. Tu es un professionnel, se raisonna-t-il. Domine tes hormones.

Mais rien n'y fit. Il continua de la fixer des yeux, de balbutier et d'espérer qu'on ne le voyait pas

trop baver d'admiration.

Les quatre autres ne paraissaient pas avoir remarqué son état et ils parlaient boulot.

« ... que quelque chose se prépare, disait Amarante quand Sylvain fit l'effort de se concentrer sur leur conversation. C'est ce que m'a laissé entendre le patron quand je me suis présenté au rapport à Wolverton. J'y suis allé ce soir, avant de venir ici. J'ai questionné quatre ou cinq rampants pour en savoir un peu plus long, mais personne n'a voulu me répondre.

— Moi aussi j'ai l'impression que quelque chose se prépare », déclara Tanzin. Elle prit un air pensif. « J'ai appelé une de mes copines au bureau de l'Elue. En substance, elle m'a dit : “Oui, mais je ne peux rien te révéler” et “Sois patiente... Il y aura bientôt un communiqué, peut-être ce soir.” J'attends toujours. » Elle but d'un trait et sans effort son verre de McGilvray's.

« Ce ne sera sans doute plus très long. » Bogdan fit un geste discret. Tous les cinq tournèrent la tête vers le fond du bar. La princesse était réapparue et elle discutait maintenant avec un des gérants du Malachite. Elle claqua des doigts et deux des plus costauds de sa suite la soulevèrent sur le bar en bois.

Elle resta un instant silencieuse. Sa tenue verte moulante brillait malgré la lumière ténue. La princesse donna un coup de botte sur le comptoir. Le brouhaha s'atténua jusqu'à ce qu'on n'entende plus que des murmures. La musique à l'étage s'était déjà arrêtée.

« Votre monde a besoin de vous, déclara la princesse. Je vais être directe. Evénement marquant, les querelles politiques habituelles entre Victoria, Catherine, Cythère et tous les autres ont cessé. La raison en est simple et... terrible. » Elle s'interrompit pour une plus grande intensité dramatique.

Amarante leva un sourcil broussailleux. « Notre étoile va se transformer en nova ?

— Un ennemi s'est infiltré dans notre système planétaire, reprit la princesse. Nous n'en savons pas très long à son sujet. Nous sommes pourtant certains d'une chose : ce soir, à l'heure effective du coucher de soleil sur Kirsi, nos colons se sont trouvés assiégés. »

Le niveau sonore des voix incrédules s'amplifia à travers la salle et la princesse Elue étendit les mains, le visage grave. « Vous savez tous que les quelques colons de Kirsi ont un armement limité. Apparemment, la station satellite n'a pas tenu longtemps. En ce moment même, l'ennemi gravite autour de Kirsi, incendiant la jungle et transformant les marais en vapeur sèche. Je n'ai aucun moyen de déterminer le nombre de rescapés.

— Qui est-ce ? cria quelqu'un. Qui est cet ennemi ? » Le vacarme recommença et, bientôt, personne n'entendit plus ce que disait son voisin.

La princesse tapa du pied pour ramener l'ordre. « Qui est cet ennemi ? Je... je l'ignore. » Pour la première fois, elle parut perdre un peu contenance. Mais elle se ressaisit très vite. Sylvain avait entendu raconter que la princesse était une coriace, une vraie professionnelle, comme lui en tant que pilote. « J'ai ordonné à un détachement spécial de gagner Kirsi et d'engager le combat. Tous les pilotes doivent se porter volontaires. Toutes les communautés et tous les gouvernements ont accepté de coopérer. J'aimerais pouvoir vous apporter davantage de précisions, mais je n'en sais pas plus. »

Sylvain lui trouva de nouveau l'air vulnérable devant la clientèle ébranlée du Malachite qui la scrutait du regard. Ses épaules s'affaissèrent légèrement. Mais elle se reprit encore et retrouva sa froideur d'acier. « Des employés du ministère de la Politique vous attendront au spatioport pour vous donner vos instructions. Je vous souhaite à tous et à chacun une mission fructueuse. J'exige que vous reveniez tous indemnes de Kirsi, quand vous aurez sauvé autant de vies qu'il est humainement possible d'espérer. » Elle inclina la tête un instant, puis sauta agilement par terre.

« Hé ! Attendez un peu », hurla quelqu'un. Sylvain n'apercevait que le sommet du crâne de la princesse. Elle s'immobilisa. « Et nos primes ?

— Oui, ajouta quelqu'un d'autre. Vous voulez que nous nous portions volontaires pour une action interplanétaire et un combat contre un ennemi inconnu – un boujeum – et tout ça pour la gloire et sans prime spéciale ?

— Qu'avez-vous à répondre ? » cria un troisième pilote dans le tumulte croissant.

Aux mouvements de tête de la princesse, Sylvain comprit qu'elle n'était pas contente. Elle leva une main gantée et le niveau sonore baissa. « D'accord pour les primes, déclara-t-elle. Soldes quintuplées. Et c'est valable aussi pour les assurances versées à vos familles si vous ne revenez pas.

— Pas la peine, lâcha Amarante d'un ton ferme. J'ai bien l'intention de revenir.

— Quintuplées, ça veut dire suicidaire ? » fit calmement Bogdan. Il haussa les épaules.

« Vous êtes satisfaits ? demanda la princesse. Alors, bonne chance à tous et faites gaffe à vos fesses. » Sa suite l'entraîna loin du bar en quelques secondes.

La foule était moins agitée que l'aurait cru Sylvain.

« Ça nous a gâché notre petite fête, nota Tanzin.

— Je suis prêt, annonça Amarante. J'aurais bien dormi un peu mais... » Il leva les mains dans un geste éloquent.

« Moi aussi, approuva Bogdan.

— Autant repartir tout de suite, fit Tanzin. Je suppose que nos vaisseaux n'attendent plus que nous pour décoller. »

Morgan rabattit son capuchon sur sa tête. Sylvain fut déçu de voir sa beauté soudain masquée. « Maintenant, on va rigoler, murmura-t-elle.

— J'espère... » commença-t-il. Tous le regardèrent. Il se sentit comme un enfant dans un groupe d'adultes. « Rien. Allons-y. »

*

Il était minuit dans la jungle. Des nocturnes hululaient et cacardaient de tous côtés. Le ciel constellé miroitait et clignotait, comme une étoile plus brillante se hissait au zénith.

Alnaba, la lune de Kirsi, commença de poindre sur l'horizon boisé à l'est.

Puis les bruits de la nuit se turent. L'image se voila brusquement et s'effaça dans des flots de lumière blanche muette et éclatante.

« C'était le poste au sol de Lazy Faire. »

Les ténèbres, de nouveau. Et des étoiles qui ne scintillaient pas.

Il y eut un mouvement dans la nuit.

L'image tremblota, se troubla, puis se fixa sur... quelque chose.

« Quelle taille ?

— Environ un kilomètre de diamètre. À ce point, on ne peut pas être plus précis. »

C'était un polyèdre qu'on pouvait prendre pour une sphère au premier abord. Puis l'observateur distinguait une myriade d'angles et de facettes. À mesure que l'image se stabilisait, des aspérités apparaissaient.

L'objet réfléchissait peu de lumière. Il était si sombre qu'il paraissait incarner quelque sinistre réalité. Il avait l'air d'une machine implacable assez coriace et assez vile pour désagréger des mondes entiers.

« On a réussi à braquer dessus les caméras d'un satellite de contrôle des ressources au sol. Ce sont les images qu'on a récupérées. »

Une étincelle se détacha de la machine à distance. Elle grossit et se rapprocha jusqu'à remplir tout

l'écran. L'image s'éteignit aussi brusquement que les transmissions de Kirsi avaient cessé.

« Ç'a marqué la fin du satellite de contrôle. Vous avez pu vous faire une assez bonne idée, j'imagine, de ce qui s'est passé sur Kirsi et dans son orbite. »

Les lampes se rallumèrent et Sylvain cligna des yeux. « Ça ne va pas être de la tarte, c'est moi qui te le dis, lui confia Amarante.

— Je me sens déjà un peu moins enthousiaste. » Tanzin avait la mine lugubre.

« Ce sont des faisceaux d'énergie, déclara Bogdan. Plus puissants que tous ceux de ce continent réunis. Et il y a des tubes lance-missiles à l'arrière. Comment on va pouvoir s'attaquer à un engin pareil ? »

Morgan eut un vague sourire. « Je dirais que c'est un boulot sur mesure pour nous.

— Au culot ? » Tanzin posa sa main sur celle de la jeune femme. Les cinq spationautes étaient assis à une table de briefing de l'auditorium. « Je comprends ton état d'esprit. Je m'interroge seulement sur la manière dont nous allons procéder. » Des protestations et des questions fusèrent des nombreuses autres tables où étaient installés une foule de pilotes.

« Je sais ce qui vous intrigue. Je vais tâcher de vous répondre. » Celle qui leur parlait ainsi était le Dr Epsleigh, une femme brune plutôt petite et véhémence. C'était la coordinatrice désignée par la coalition gouvernementale extraordinaire pour constituer le détachement spécial. Elle était connue pour sa langue acérée – et son ingéniosité à trouver des solutions aux problèmes les plus épineux.

« Vous devriez surtout commencer par faire taire les rumeurs, cria quelqu'un du fond de l'auditorium. C'est quoi, cette chose, à la fin ?

— L'un d'entre vous, dit le Dr Epsleigh, a tout à l'heure qualifié notre ennemi de boujeum. » Elle eut un sourire sardonique. « Très perspicace.

— Hein ? fit celui qui avait posé la question. Qu'est-ce qu'un boujeum ?

— Une chance qu'on n'exige pas d'un pilote de chasse qu'il connaisse les classiques littéraires. » Elle s'étrangla de rire. « Les capteurs à longue portée ont détecté un objet – peut-être une comète – qu'ils ont classé sous le nom de "snark". Jadis, nos programmeurs étaient friands d'allusions littéraires... »

Morgan redressa brusquement la tête et porta la main à son oreille.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda Sylvain, soudain inquiet.

— C'est le *Renégat*... Un signal du vaisseau. Il faut que je baisse le volume. Le *Renégat* vient de me crier à l'oreille qu'il sait tout des snarks et des boujeums. Je cite : "Car ce snark, c'était un boujeum, figurez-vous."

— Mais qu'est-ce qu'un... » commença-t-il.

La voix amplifiée du Dr Epsleigh couvrit la sienne. « L'ennemi que nous allons combattre, d'après nos meilleures indications à l'heure actuelle, est un torpilleur automatisé, relique redoutable de quelque guerre d'antan. C'est une machine douée d'une forme de perception, programmée jadis pour éradiquer toute vie organique.

— Qu'a-t-elle donc contre nous ?

— Quelle question stupide ! souligna quelqu'un dans l'assistance. À croire que tu ne fais pas partie des espèces organiques intelligentes, Boz. » L'autre devint tout rouge.

« Merci, fit le Dr Epsleigh. Nous avons cherché dans nos archives informatiques un complément d'information. Les objets du type de cette machine en orbite autour de Kirsi étaient déjà connus quand nous avons trouvé refuge dans ce système planétaire, il y a quatre siècles. Ils faisaient partie de la civilisation d'oppression que notre peuple avait fuie. Nos ancêtres voulaient qu'on leur fiche la paix. Ils comptaient sur l'immensité de la Galaxie pour les cacher aux machines et au reste de l'humanité. »

Le Dr Epsleigh s'interrompit un instant. « Manifestement, les machines nous ont débusqués plus facilement – ou alors, c'est un pur hasard. Nous l'ignorons.

— Y a-t-il moyen de négocier ? » demanda Tanzin.

Le sourire austère du Dr Epsleigh revint sur son visage. « Il semble que non. Autrefois, les machines acceptaient seulement de négocier par nécessité stratégique. Mais celle-ci a donné l'assaut sur Kirsi sans avertissement. Elle n'a cherché à communiquer avec personne dans le système. Ni à répondre à nos ouvertures de paix. Elle continue juste de bombarder sauvagement Kirsi. Nous croyons qu'elle a choisi cette planète simplement parce qu'elle était la première sur son chemin à son arrivée dans le système. » Le Dr Epsleigh serra les mâchoires, ce qui lui altéra la voix. « Elle n'essaie pas seulement de vaincre nos voisins ; elle les extermine. C'est à un massacre que nous assistons.

— Et nous sommes les suivants sur la liste ? fit Morgan.

— Tout le peuple d'Almira, répliqua le Dr Epsleigh. Oui, c'est ce que nous craignons.

— Quel est le plan ? » s'enquit Amarante de sa voix tonitruante.

Sylvain coula un regard vers Morgan, aux cheveux presque flamboyants dans la clarté éblouissante de l'auditorium. Il s'était employé à réunir assez d'argent pour rembourser la Terre du Nord, le village qui avait misé sur lui et sur son vaisseau. Encore récemment, sa vie n'avait été gouvernée que par son goût de l'aventure, du danger et du profit. Mais un nouveau facteur était intervenu. Il y avait maintenant un autre aspect de l'existence à considérer : Morgan. Ce n'était peut-être qu'un bégain – il ne saurait jamais si ça pouvait marcher entre eux à moins d'étudier toutes les possibilités de concrétiser leur relation. Mais il n'aurait pas la plus petite chance d'aboutir s'il fallait maintenant suivre sur Kirsi le reste du détachement. La machine le tuerait. Ou elle tuerait Morgan. Ou tous les deux. C'était vraiment déprimant.

Le Dr Epsleigh l'interrompit dans sa rêverie. « Nous ne connaissons pas le potentiel défensif de cette chose. Les rares vaisseaux qui se sont risqués aux abords de Kirsi n'ont même pas eu le temps de s'approcher pour tester les boucliers de la machine. Vous vous montrerez plus prudents. À notre avis, vous êtes plus rapides et plus mobiles que l'ennemi. Notre stratégie consistera à introduire quelques chasseurs dans ses champs de protection pendant que les autres l'engageront dans une escarmouche. Nous sommes en train d'improviser des armes plus puissantes que les modèles standards.

— Hum, fit un pilote sur l'aile gauche de la salle, si nous avons bien compris, vous espérez que certains d'entre nous réussiront à déceler des points faibles sur ce monstre ?

— Nous continuons à réunir des renseignements sur lui, rétorqua le Dr Epsleigh. Si par miracle, une réponse se présente, croyez bien que vous en serez les premiers informés.

— C'est du suicide, lança Amarante à travers la salle.

— Probablement. » Le sourire sardonique du Dr Epsleigh se teinta d'une expression désabusée. « Mais c'est notre seule chance.

— Des primes quintuplées... gronda un autre pilote. À quoi bon ? Personne à part la machine ne sera encore en état de les dépenser.

— Pourquoi ce boujeum veut-il nous détruire tous ? cria presque quelqu'un au fond de la salle.

— Vous oubliez ce que nous avons fait aux 'Reens », lança Sylvain, furieux, d'une voix très forte aussi. Ses voisins le dévisagèrent.

« Mais nous, on ne les a pas tous tués, objecta calmement Bogdan.

— Encore heureux. Nous nous sommes emparés de leurs terres pendant quatre cents ans comme ça nous chantait. Ceux qui tentaient de nous barrer la route sont morts.

— Ils ne m’ont jamais barré la route, protesta Bogdan. Je ne leur ai jamais fait de mal, moi, à ces sales blaireaux.

— Ni de bien, ajouta Sylvain.

— La ferme, fit Tanzin. Vous vous chamaillerez après. Quand la machine pilonnera Almira, je suis sûre qu’elle ne fera aucune différence entre les humains et les ’Reens. » Elle éleva le ton pour s’adresser au Dr Epsleigh. « Qu’est-ce qui est prévu ensuite ?

— Nous sommes en train d’armer les chasseurs. Ça demandera encore quelques heures. Vous partirez par vagues successives. Les chambres de service sont prêtes. Je vous propose d’aller dormir et manger, si vous en êtes capables, ou de vous détendre, comme vous voudrez. J’établirai le tableau des départs dès que possible. Des questions ? »

Il y en eut un certain nombre, mais rien de très constructif. Sylvain prit son courage à deux mains et se tourna vers Morgan. « Je t’offre un café ? » Elle accepta d’un signe de tête.

« À nous aussi, dit Tanzin. Mais moi, il faut que je file. À plus tard. »

*

Satellite indésirable, la machine gravitait toujours autour de Kirsi. Poussière. Vapeur. Mort. Abandon.

Cette liste résumait assez bien l’état de la surface de Kirsi. Les armes orbitales creusaient profondément le sol de la planète. Car le boujeum, figurez-vous, préférait les certitudes.

*

Les chambres de service étaient groupées dans le même secteur, décorées dans des teintes variées correspondant aux différentes humeurs des pilotes. Ce matin, ils choisirent de se réunir dans les pièces les plus sombres, les plus obscures, ou au contraire dans les plus lumineuses. Dans son désir d’intimité, Sylvain conduisit Morgan dans une chambre plaquée de bois clair et ornée de tapis discrets couleur sable.

Il ordonna au système informatique de la chambre de couper la musique de fond. Ce fut aussitôt le silence. Tous deux s’installèrent face à face à une petite table, les yeux rivés sur leurs tasses de café fumant.

« Alors, tu as peur ? fit Morgan, au bout d’un moment.

— Pas encore. » Sylvain secoua lentement la tête. « Je n’en ai pas eu le temps. Mais ça ne devrait pas tarder. »

Elle se mit à rire. « Quand on verra la machine apparaître, aussi menaçante et rébarbative que les pics des monts Rorquin, dit-elle, je crois que je me sentirai d’abord paralysée.

— Et ensuite ? demanda Sylvain.

— Ensuite, j’essaierai de me concentrer sur mon boulot. »

Il se pencha sur la table pour lui toucher la main. « Moi aussi, c’est ce que j’essaierai de faire. » Elle se dégagea de façon presque imperceptible.

« Je suis un peu au courant de ta carrière jusqu’ici, déclara Morgan. Je regarde les statistiques. Tu t’en tireras sûrement très bien. »

Quelque chose dans son intonation le fit réagir. « Je ne suis pas *tellement* plus jeune que toi. C’est juste que je n’ai pas autant d’expérience.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. » Cette fois, elle lui toucha la main. « Je ne plaisantais pas

à cause de ton âge. J'ai vu tes brillants états de service de jeune pilote de chasse. Je me demande seulement à quel prix tu y es parvenu... »

Les paroles de Morgan résonnaient comme une invitation. Sylvain se décontracta un peu. Leurs doigts continuèrent de se frôler.

*

Il n'était jamais très facile ni naturel à Sylvain d'expliquer comment les 'Reens l'avaient élevé dans les régions sauvages. Un auditeur peu attentif risquait de prendre son histoire pour une blague ou pour une fable. Et puis Sylvain parlait rarement de ses origines. Lorsqu'il s'y risquait toutefois, sa sincérité produisait toujours une vive émotion chez quiconque l'écoutait d'une oreille assidue.

Avec Morgan, il n'éprouva aucune réticence.

En bref, Sylvain avait été abandonné sur une colline par les villageois de la Terre du Nord, quand il n'était encore qu'un très jeune enfant. Sur le monde d'Almira, adepte du laisser-faire, personne n'avait eu le cran de le supprimer, par crainte d'un retour de bâton. Sa survie était aussi liée aux circonstances obscures de la mort de ses parents, circonstances assez confuses qui, d'ailleurs, ne lui furent jamais vraiment expliquées – ce secret devint même un jour une clause du pacte que passèrent plus tard Sylvain et les villageois.

En tout cas, le jeune enfant fut déposé après la disparition de ses parents sur le versant abrupt et glacial d'une petite montagne, sans doute pour y mourir. Au bout de quelques heures, une horde de chasseurs 'Reens le découvrirent. Les 'Reens étaient une espèce évoluée de mammifères carnivores robustes et massifs, que les légendes (d'après les colons) décrivaient comme des créatures féroces – mais quoi qu'en disaient les contes pour enfants, ils ne dévoraient pas les bébés humains. Ils se bornèrent à tourner un moment autour du petit garçon en sifflant et en grognant, et à discuter de cet exemple invraisemblable d'irresponsabilité humaine. Puis ils le redescendirent à la Terre du Nord. À la faveur de la nuit, ils se faufilèrent derrière les postes des sentinelles et laissèrent Sylvain Calder sur le seuil de la salle du conseil.

Les villageois de la Terre du Nord se réunirent le lendemain soir et votèrent de nouveau – bien qu'à une majorité plus faible que la fois précédente – l'abandon de Sylvain sur une colline.

Il fallut plus longtemps cette fois pour qu'une horde de 'Reens découvre l'enfant. Sylvain était déjà à demi mort de froid. Plutôt que de le reconduire vers ce qu'ils jugèrent une fin certaine et barbare, ils l'emmenèrent dans leur tribu nomade.

Pendant dix ans, parmi eux, Sylvain grandit et apprit leur langue rauque et sifflante. Il lui arriva souvent de se demander pourquoi il avait moins de poils que ses compagnons, des dents et des griffes moins impressionnantes, et pourquoi il n'avait pas au flanc la bande distinctive, plus claire que le reste de la fourrure. Les 'Reens se donnèrent beaucoup de mal pour l'empêcher de souffrir de ces différences. Ils l'encouragèrent à se bagarrer avec ceux de son âge. Et il reçut l'amour et l'affection d'un couple qui avait perdu ses petits dans un piège humain.

Plusieurs longs hivers rigoureux s'étaient succédé lorsque les 'Reens décidèrent de rendre Sylvain aux siens. Le temps était venu pour les 'Reens de son âge de prendre part à l'Appel. C'était un rite initiatique, dont ils le croyaient incapable. À regret, ils le déposèrent pour son douzième anniversaire (ce que tous ignoraient) sur le seuil de la salle du conseil de la Terre du Nord.

Sylvain fut emmené de force. Les humains le découvrirent au matin, ligoté bien au chaud, et sans risque qu'il s'échappât, dans une peau de skelk tannée. Avant le coucher du soleil, Sylvain s'était enfui dans la toundra pour retrouver son groupe de 'Reens. Ils discutèrent longuement avec lui de la

situation. Puis ils le réduisirent à l'impuissance et le renvoyèrent d'où il était revenu.

Les villageois de la Terre du Nord le placèrent cette fois sous la garde de bénévoles. Le soir même, le conseil se réunit pour une séance extraordinaire et tous s'accordèrent pour le recueillir.

Ils lui enseignèrent l'humanité, à commencer par l'apprentissage de leur langue. Ils l'apprêtèrent et le vêtirent d'une manière différente de ce qu'il avait toujours connu. Après quelque temps, il accepta de rester. Il se sentait de moins en moins 'Reen, de plus en plus humain.

Des changements sociaux étaient intervenus à la Terre du Nord pendant ces dix ans. Les habitants voulaient oublier l'affaire des parents de Sylvain. Par remords et par souci d'expiation, ils se chargèrent d'élever le garçon. En outre, certains s'étaient mis à le craindre.

Dès qu'il fut adulte, il parut évident qu'il était, de tous les jeunes gens de la communauté, le représentant idéal. Il fut décidé qu'un beau geste s'imposait pour compenser son intégration difficile. Le conseil le choisit donc pour principal bénéficiaire des fonds publics de l'association communautaire de la Terre du Nord.

Voilà pourquoi ils firent l'acquisition d'un vaisseau de combat d'occasion ; ils le remirent à neuf et payèrent la formation de Sylvain. Le jeune homme partit chercher sa voie ; accessoirement, il devait prélever sur ses primes des sommes substantielles pour rembourser ses investisseurs.

Des années après son retour chez les hommes, Sylvain était reparti voir les 'Reens. Les nomades effectuaient un périple très long, mais régulier, et il avait réussi à trouver la première tribu qui l'avait recueilli, ainsi que ses parents adoptifs, toujours en vie. Mais les choses avaient changé.

PereSnik't, le chaman à la fourrure argentée, lui avait cité d'un ton triste une bribe de la tradition orale des 'Reens : « Tu ne peux pas revenir. »

*

« Tu n'es donc pas curieux de savoir ce que tes parents ont fait pour finir dans ces conditions mystérieuses ? demanda Morgan d'un ton légèrement incrédule.

— Si, bien sûr, fit Sylvain. Mais je me disais que j'avais toute la vie pour le découvrir. Je n'imaginai pas que je disparaîtrais dans le plasma quelque part autour de Kirsi.

— Ça ne t'arrivera pas. » Elle lui pressa doucement la main. « Ni à aucun d'entre nous. »

Il ne répondit pas. Morgan avait les yeux en amande, des yeux de chat, d'un vert magnifique.

Elle croisa son regard droit et sincère. « Et cette histoire d'Appel, avant que les 'Reens te ramènent à la Terre du Nord ? »

Il se secoua, se reportant vers d'autres lieux et d'autres temps.

« Les colons admirans refusaient de l'admettre, mais les 'Reens ont une culture. À leur manière, ils sont aussi intelligents que nous – seulement, leur civilisation n'est pas autant tournée vers la technologie. Rien ne l'a jamais forcée à évoluer dans ce sens.

» Les 'Reens savent se servir d'outils s'ils le souhaitent – mais ils préfèrent s'en dispenser. Ce sont des chasseurs – mais ils n'ont pas beaucoup d'armes non plus. C'est là qu'intervient l'Appel. »

Il s'interrompit pour boire un peu de café. Morgan resta silencieuse.

« Je ne suis pas ethnologue, mais j'en ai plus appris sur les 'Reens en vivant parmi eux que les rares humains qui les ont étudiés pendant des siècles. » Sylvain eut un petit rire amer. « Un examen approfondi aurait conduit à des tentatives de communication et, de là, à une reconnaissance *de facto* de leur intelligence. Mais cela aurait soulevé le problème éthique de l'expansionnisme humain. » Il secoua la tête. « Non, il valait mieux faire croire qu'ils n'étaient que des bêtes particulièrement évoluées.

— J’ai passé mon enfance à Oxmare, dit Morgan. Je n’avais pas une haute opinion des ’Reens. »

Sylvain parut légèrement indigné. « Revenons maintenant à l’Appel. C’est un des rites fondamentaux des ’Reens. Je ne suis pas sûr d’avoir tout compris, mais je vais tenter de t’expliquer. »

*

C’est un de mes premiers souvenirs.

Les ’Reens avaient faim, comme très souvent. Peu après l’aube, ils se réunirent à l’abri de la montagne pour se protéger des rafales de vent glaciales qui s’abattaient et mugissaient autour d’eux.

Le rite se déroula sans appareil, simple moment de la vie de la tribu.

Le chaman PereSnik’t, à la fourrure noire vigoureuse, était tourné vers eux, tenant une plaque de roche entre ses pattes articulées. Sur la surface plane, il avait peint une nouvelle représentation de skelk adulte. La bête à cornes était figurée de profil. PereSnik’t avait utilisé des couleurs minérales chaudes, dans la nuance du manteau de printemps du skelk. Tous les ’Reens – les adultes, les jeunes et l’enfant adopté – contemplaient le dessin d’un œil avide.

PereSnik’t avait *sent*i la présence de la bête, assez proche pour devenir la proie des chasseurs, assez proche pour répondre à l’Appel. Il accompagna les villageois dans leur chant :

« Tu es proche.

Viens à nous,

Comme nous venons à toi.

Pardonne-nous,

Nous allons te tuer,

Te dévorer,

Pour que nous, le Peuple, vivions. »

Ils le chantèrent encore et encore, à la façon d’une litanie, puis d’un rondeau, jusqu’à ce que leurs voix mêlées s’élèvent en un tissu sonore qui parut rester de lui-même suspendu dans les airs.

PereSnik’t posa l’effigie à même le sol et les voix se turent dans l’instant. Le chant résonnait toujours, au mépris des vents qui fouettaient le campement. « La proie se rapproche », déclara le chaman.

Les chasseurs le suivirent dans la direction qu’il indiquait. Ils repérèrent très vite le skelk qui s’avançait vers eux avec raideur. Les ’Reens fondirent sur l’objet de l’Appel et percurent la force vitale, tel un filigrane sur la masse musculaire de leur proie, un réseau d’énergie rougeoyant qui était le véritable cœur de l’animal. Dans un mot d’excuse à la bête, PereSnik’t *saisit* ce cœur, coupant le flux d’énergie tandis que les chasseurs répétaient leur chant. Le skelk oscilla et tomba, toussa une dernière fois et mourut, comme un mince filet de sang s’écoulait de ses naseaux. Les ’Reens traînèrent la carcasse au campement et tous se rassasièrent.

*

« Magie par imitation », commenta Morgan, les yeux légèrement plissés. Ça y ressemble.

— Quand je suis devenu humain – la voix de Sylvain trembla un court instant – on m’a enseigné que la magie n’existe pas.

— Tu crois vraiment ? Parle de télékinésie collective, alors. On comprend que les 'Reens n'aient aucun désir d'évoluer vers une culture de haute technologie. Ils n'en ont que faire – s'ils peuvent satisfaire des besoins essentiels, comme se nourrir, par leurs facultés élémentaires de psychokinésie.

— Je n'avais pas ces facultés, fit Sylvain. Je ne pouvais pas entendre l'Appel. J'étais seulement capable de me servir de mes dents et de mes griffes. Impossible donc de devenir un des leurs à part entière. C'est pourquoi ils m'ont finalement renvoyé. »

Sa voix avait un timbre étrange, la tonalité mélancolique d'un banni. Morgan lui prit la main et la pressa.

« J'ai l'impression, dit-elle, qu'on a complètement sous-estimé les 'Reens. »

Sylvain eut une toux de circonstance, artificielle, comme s'il était intimidé. « Et toi ? demanda-t-il. Je sais que tu es une guerrière d'exception. Mais j'ai aussi entendu des gens t'appeler – il hésita de nouveau – la petite fille riche insupportable. »

Morgan éclata de rire. « Je suis une fille entretenue. »

Sylvain la regarda sans comprendre.

*

Morgan Kai-Anila avait vu le jour et grandi à Oxmare, comme tous les enfants de sa lignée depuis huit générations. Sa famille s'était solidement enracinée dans cette contrée splendide mais austère, à courte distance au sud de Wolverton, capitale du continent victorien. Le manoir de bois et de verre, érigé sur la fortune habilement acquise des Kai-Anila, avait été le château de la petite Morgan. Enfant privilégiée, elle jouait pendant des heures à faire semblant, occupait d'innombrables après-midi d'hiver à lire ou à regarder des enregistrements du temps passé, et elle se ménagea très tôt une vie à ne rêver que d'aventure. Elle s'attendait, en grandissant, à devenir la maîtresse du manoir. Pas nécessairement celui d'Oxmare. Mais celui d'un homme, quelque part.

Ce jour ne vint jamais.

À l'âge de prendre époux, Morgan découvrit qu'il n'existait personne dont elle souhaitât diriger le manoir – cela tenait apparemment à ce que ses parents lui avaient inspiré un goût trop vif de l'indépendance (c'est du moins ce que prétendit l'un de ses soupirants éconduits). En réalité, elle était simplement arrivée à la conclusion qu'elle voulait vivre les aventures dont elle avait rêvé enfant.

Très bien, lui dirent ses parents. Il se trouvait qu'elle était la troisième et dernière née de cette génération de Kai-Anila. Sa sœur aînée hériterait du domaine. Morgan s'en moquait. Elle savait qu'elle serait toujours la bienvenue à Oxmare pour ses vacances. La cadette trouva elle aussi sa voie personnelle. Elle entra dans les ordres.

Et finalement, les parents de Morgan lui accordèrent un vaisseau, une pension et leur bénédiction. La rêveuse prit des cours privés (et fort coûteux) de navigation spatiale et se révéla l'antithèse d'une pensionnée telle qu'on se la représente. Elle était maintenant un soldat professionnel. Malgré l'origine de leur propre richesse, ses parents avaient quelques doutes sur la respectabilité de sa carrière.

La famille Kai-Anila s'était engraisée de la fourniture d'armes et de vaisseaux aux pilotes mercenaires qui livraient des batailles symboliques et menaient des simulacres de guerres, lesquels réglaient en général les troubles politiques menaçant périodiquement la stabilité d'Almira. Des batailles symboliques et des simulacres de guerres étaient tout aussi fatals que des conflits armés aux pilotes abattus, bombardés ou attaqués au laser, mais les civils, au moins, restaient le plus souvent

épargnés. Des cafouillages se produisaient parfois, mais il n'existe pas de système parfait.

La famille Kai-Anila, légèrement ulcérée par les racontars mondains et de plus en plus soucieuse de son image, se mit à donner davantage d'argent à Morgan pour qu'elle ne vienne plus aussi fréquemment en vacances à Oxmare. Les voisins, qui se délectaient des nouvelles sur les batailles, commençaient à bavarder. Seulement, on n'achetait pas Morgan. Elle envoyait déjà chez elle les primes que lui valaient ses états de service exemplaires. Ses neveux et ses nièces lui vouaient une sorte de culte. Elle avait la rage du combat, et il n'y avait pas de meilleur partenaire que le *Renégat* dans les opérations qu'ils conduisaient en une symbiose absolue.

La famille de Morgan continua de lui chercher un domaine à régir. En pure perte. La jeune femme aimait trop ce qu'elle faisait. Elle aurait toujours le loisir, plus tard, de songer à s'installer, avait-elle dit à ses parents, ses oncles et ses tantes.

Entre-temps, elle rencontra un pilote qu'elle crut pouvoir aimer. Mais il s'avéra qu'il lui tendit une embuscade dans une pagaille inextricable où trois forces continentales s'opposaient. Elle ne put se résoudre à le tuer. Mais jamais elle n'oublia.

Elle trouva un autre homme à aimer, mais un jour il traversa accidentellement son champ de tir lors d'un accrochage nocturne sur la lune Horrible. Le *Renégat* non plus ne put réagir à temps, et l'homme mourut.

Désormais, Morgan s'attachait seulement à devenir la meilleure professionnelle de sa lignée.

Elle préféra renoncer temporairement à ses congénères. Après tout, elle aimait son vaisseau.

*

« Entre Bob et moi, fit Sylvain, il n'y a rien de vraiment affectif. Ce n'est qu'un vaisseau. » Il avait rougi, vaguement gêné par le tour que prenait la conversation.

« Vous n'avez pas vécu aussi longtemps ensemble que moi et le *Renégat*, répliqua Morgan. Attends un peu.

— Peut-être parce que tu es d'une autre génération. » Elle leva les sourcils et le regarda curieusement. « Enfin, juste de quelques années, s'empressa-t-il d'ajouter. Tu aimes bien les gadgets et la mise en scène. »

Elle haussa les épaules. « Je peux m'en passer. Tu veux parler des simulateurs de manœuvres et de son ? »

Il acquiesça.

« Et toi, tu n'en as pas fait installer ? »

— Si, mais je ne les branche jamais, répondit Sylvain.

— Tu devrais essayer. Quand on pique en vrombissant sur une cible par surprise, il ne s'agit pas seulement de mise en scène. Ça aide le pilote, ne serait-ce que moralement. Les toubibs disent que ça stimule les décharges d'adrénaline, sans parler du cortex primaire reptilien. C'est peut-être cette excitation qui permet de rester en vie. »

Il secoua la tête, sceptique.

« L'analyse de vos états d'âme est terminée ? »

Morgan et Sylvain se retournèrent. Tanzin était apparue dans l'embrasure de la porte. Bogdan et Amarante se tenaient derrière elle. « Ça vous dérange si on vient boire le jus ici ? »

Tous les cinq s'assirent pour prendre leur café, discuter et patienter. Il leur sembla qu'il s'était passé des heures lorsque le Dr Epsleigh entra dans la chambre. Elle leur distribua des fiches informatiques. « Vos feuilles de route », expliqua-t-elle.

Amarante étudia la sienne et prit un air renfrogné. « Je ne pars pas avant la dernière vague ?

— Et moi non plus ? » s'étonna Tanzin. Pas plus que Sylvain et Morgan, d'ailleurs. « Moi si, fit Bogdan en relevant les yeux.

— Alors je pars avec toi », déclara Amarante d'un ton ferme. Il lança un regard au Dr Epsleigh. « Je me porte volontaire. »

La coordinatrice secoua la tête. « Je ne voulais pas garder tous mes meilleurs éléments pour la fin. » Elle s'interrompit et leur adressa un sourire, chaleureux cette fois. « Je veux des réservistes au courant de leur affaire. C'est pourquoi Amarante comme Bogdan partiront plus tard. »

Les deux costauds avaient l'air consternés. « Tous vos vaisseaux sont en cours de préparation, poursuivit le Dr Epsleigh. Vous le constatez, je garde quelques-uns de mes meilleurs soldats pour la fin. Courage, Chmelnyckyj. »

Bogdan était vraiment très mécontent. Morgan avait les yeux rivés sur la table. Sylvain et Tanzin restaient muets.

« Je sais que l'attente est difficile, dit le Dr Epsleigh, mais essayez de vous détendre. Vous avez encore un peu de temps devant vous. Je vous enverrai bien assez tôt à la chasse, armés de dés à coudre, de fourchettes et d'espoir. »

Ils la regardèrent, abasourdis, comme elle tournait les talons. Morgan inclina la tête en signe d'acquiescement, mais elle fut la seule. « Moi, je sais, lui cria le *Renégat* dans l'oreille d'une voix perçante. Ça vient de ce poème sur le snark. »

Amarante rappela le Dr Epsleigh. « J'ai horreur d'attendre. Je me porte volontaire pour la première sortie. » La coordinatrice l'ignora. Et ils durent patienter.

*

Puisque la machine n'avait aucun sens de la fantaisie, elle se serait bien moquée qu'on l'appelle boujeum, snark ou autrement. Elle répondrait à son code d'immatriculation pour communiquer avec ses pareilles ou sa base, mais les noms en tant que tels n'avaient pas d'intérêt pour elle.

Elle détecta l'essaim de moustiques bien avant qu'ils aient approché l'orbite de Kirsi. Le boujeum enregistra le nombre, la vitesse, la masse et l'origine des petits vaisseaux, et il remarqua les torches d'hydrogène caractéristiques qui les propulsaient.

Aucun problème.

De toute façon, la machine était lasse d'épurer Kirsi. Elle conclut à l'absence très probable de toute forme de vie autre que virale ou bactérienne au plus à la surface de la planète.

Le boujeum quitta dans une accélération son orbite provisoire et calcula sa trajectoire pour se porter à la rencontre de la flotte en un point intermédiaire précis. La vérification de son armement ne révéla aucun problème.

Le temps s'écoulait de manière subjective pour les pilotes de la première vague de vaisseaux amirans.

Les compteurs du boujeum enregistrèrent des données précises de désintégration nucléaire ; mais la machine ne ressentait aucune inquiétude.

Les Amirans engagèrent le combat lorsque des centaines de kilomètres les séparaient encore du monstre. Leur cible était si éloignée qu'ils renoncèrent aux lasers et aux faisceaux d'énergie. Les missiles sortirent en douceur des sabords de lancement et les ordinateurs de guidage interceptèrent automatiquement la cible bien distincte. Si les ordinateurs au raisonnement primitif marquèrent un temps d'arrêt avant de tirer sur leur cousin monumental, il n'en parut rien – des traînées de feu se

dirigèrent en arc de cercle vers le boujeum.

Les missiles atteignirent le point de l'espace que la machine avait choisi pour limite extérieure de sa sphère défensive. Le boujeum les utilisa pour régler ses tirs. Des faisceaux d'énergie partirent comme des lances, pulvérisant la moitié des projectiles. Des armes par douzaines flamboyèrent dans des gerbes d'étincelles et s'éteignirent. La machine dressa des champs, filets ondulés de gaz pourpre, et la plupart des derniers missiles s'évanouirent dans des bouillonnements. Un petit nombre étaient parvenus à proximité de l'ennemi avant qu'il tende ses filets et ils se trouvaient déjà captifs des champs de protection. D'autres faisceaux jaillirent et les missiles se désintégrèrent comme des insectes dans une flamme. Un rescapé percuta la coque métallique du boujeum. De minuscules débris refluèrent dans un nuage en forme de champignon, mais la machine ne parut pas endommagée.

« C'est un coriace », dit le commandant de la première vague à ses coéquipiers.

Puis le boujeum alterna en phase champs de protection et armes offensives. Des faisceaux d'énergie piquèrent sur les Almirans. Certains pilotes moururent sur le coup, désintégrés au sein de leurs vaisseaux disloqués. D'autres se replièrent dans de complexes arabesques pour échapper à la valse des rayons de la mort. Des missiles furent encore lancés. Des lasers et des faisceaux convergèrent vers le boujeum. Le feu d'artifice emplit l'espace.

Mais tous périrent finalement. Pas un pilote n'en réchappa. Des informations par télémétrie parvinrent à Almira, seul rapport qu'il y eut jamais, car ni les vaisseaux ni les équipages ne regagnèrent la base.

Le boujeum était intact.

Il ne modifia en rien son cap vers Almira.

La deuxième vague de chasseurs almirans garda sa position, dans l'attente de recommandations, d'instructions, de n'importe quoi. Les effectifs de la troisième et dernière vague s'assirent par terre.

*

« Je ne dirais pas que nous nous y attendions, mais le risque existait. » Le Dr Epsleigh se détourna des écrans. Dans la salle, les autres se taisaient, et seul un sanglot venait parfois troubler ce silence de mort. Les visages s'étaient figés dans des expressions sinistres. Des larmes roulaient dans les yeux de plus d'un pilote.

« Et maintenant ? dit calmement Tanzin.

— Nous allons grossir la seconde vague ? » demanda Morgan.

La centaine de pilotes dans la salle de briefing acquiescèrent en majorité. Les corps inertes s'animèrent. Des chaises raclèrent le sol. Et on se moucha bruyamment.

« Quel est le nouveau plan ? lança Sylvain.

— Je peux m'accommoder de chances plus que moyennes, déclara Amarante en s'étirant, ce qui fit craquer ses articulations. Mais la mort à coup sûr, ça n'a rien d'exaltant. »

Le Dr Epsleigh promena son regard autour de la salle. « Je me suis entretenue avec la princesse Elue et tous les tacticiens, même les plus excentriques, qu'on puisse trouver. Si nous avons le temps, nous pourrions nous équiper d'armes plus puissantes, élaborer les stratégies les plus subtiles. Mais voilà, nous n'avons pas le temps. » Elle s'interrompit.

« Alors ? fit Tanzin.

— Nous sommes ouverts à toute suggestion. » Le Dr Epsleigh étudia de nouveau son auditoire, scrutant chaque visage.

Le silence parut s'épaissir indéfiniment.

Jusqu'au moment où Morgan Kai-Anila s'éclaircit la voix. « J'ai une suggestion », dit-elle. Tout le monde la regarda. « Ce n'est pas mon idée. » Elle fit un geste. « Mais la sienne. »

Tout le monde regarda Sylvain.

*

« Je ne crois pas que ça marchera, dit Sylvain d'un ton obstiné.

— Tu as une meilleure idée ? » demanda Morgan.

Le jeune homme secoua la tête, visiblement exaspéré. « C'est comme un groupe de gamins en train de mettre sur pied une mission colonisatrice. Ils empruntent la grange de leur oncle et ils commencent la construction d'un vaisseau spatial derrière la maison.

— J'ose espérer que ce plan est un peu plus réaliste que ça, fit Morgan.

— Tu *espères* ? Cette machine là-haut a juste anéanti toute une planète !

— Je *sais* que ce plan a une chance de réussir, rétorqua-t-elle.

— Une chance sur combien ?

— Sylvain, tu n'as rien de plus convaincant ? » Tanzin le regardait d'un air interrogateur – presque accusateur, songea-t-il. Il ne répondit pas. Il se borna à secouer lentement la tête. « Dans les dernières secondes avant le combat, déclara Tanzin, tu dois choisir ton cap. » Elle haussa les épaules. « Si le rasoir d'Occam te laisse la foi pour seule option, alors tu dois t'en contenter. D'accord ? » De son œil valide, elle observa les autres.

« Très bien, alors. » Morgan jeta un regard au Dr Epsleigh, de l'autre côté de la table. Tous les quatre s'étaient retirés dans un bureau plus petit pour examiner la situation. « Vous pouvez vous occuper du transport ? Les chasseurs seraient plus rapides, mais je doute qu'il y ait la place de se poser à proximité. »

Le Dr Epsleigh enfonça une dernière touche sur le clavier du terminal. « C'est déjà fait. Un aérovion vous attendra à la sortie. Il est nécessaire que vous y alliez tous ?

— J'aimerais vraiment accompagner Sylvain », dit Morgan. Elle jeta un coup d'œil à Tanzin.

« Je ferais aussi bien de rester ici. Si ce plan farfelu marche, je pourrai commencer ici les préparatifs. Restez juste en contact et tenez-moi informée.

— Je vous ferai suivre au nord par un plus grand véhicule. Si vous réussissez à progresser et si vous voyez un intérêt à poursuivre, cet appareil sera bien assez grand pour vos... hum... vos amis.

— Est-ce que les villageois nous attendent à la Terre du Nord ? » demanda Sylvain.

Le Dr Epsleigh hocha la tête. Ses cheveux noirs ébouriffés lui retombèrent dans les yeux. Elle les rejeta en arrière et battit des paupières. Elle veillait manifestement depuis longtemps. « Ils sont extrêmement désireux de coopérer. Vous ne devriez pas rencontrer de difficultés. Et puis vous êtes le chouchou local qui a réussi, pas vrai ?

— Tu vois ? » Morgan sourit d'un air las et prit le bras de Sylvain. « Tu vas pouvoir rentrer à la maison. »

*

« Eh bien, fit Morgan, disons que ça n'a pas tout à fait le cachet d'Oxmare. » La Terre du Nord était située dans une zone désertique sinistre au milieu d'une plaine semi-arctique glaciale battue par les vents. Le village était entouré de puits d'extraction de minerai, de lamineries, de tours de craquage qui lançaient des jets de flammes, de toutes sortes de grosses machines rouillées.

« Ça s'est développé depuis ma dernière visite, observa Sylvain.

— Qu'est-ce qui a bien pu attirer les colons ici ? » Morgan commença de ralentir l'aérovion. Il rasait la surface, deux mètres au-dessus de la terre gelée.

Sylvain haussa les épaules. « Molybdène, adamantium, titane, difficile à dire. Ces plaines constituaient jadis l'une des grandes réserves de chasse des 'Reens. Mais ça n'a pas duré. Le village fut construit du jour au lendemain, les 'Reens chassés, le gibier laissé à l'abandon. Les derniers animaux furent tués par des chasseurs humains ou empoisonnés par les produits chimiques industriels.

— L'intérêt personnel prédomine toujours, songea tout haut Morgan. Quelqu'un n'a pas tenté d'y mettre un frein ?

— Certains ont sans doute essayé. » Il avait l'air vague, presque nostalgique. « À mon avis, ils ne se sont pas donné beaucoup de mal. Il y avait de l'argent à gagner ici, des fortunes à tirer du sol. » On entendait de la colère dans sa voix, et il détacha ses yeux de Morgan pour fixer l'image de la ville en plein essor.

« Je suis navrée », fit-elle, presque trop doucement pour qu'il l'entende.

On guettait leur arrivée, en effet. Un petit groupe d'habitants les attendait sur le terrain d'atterrissage de la Terre du Nord où Morgan se posa. Tout d'abord, elle n'aurait su dire de quel sexe étaient les membres du comité d'accueil. Ils étaient vêtus de grands manteaux de fourrure et la neige brouillait la vue. Les gros flocons légers tombaient avec la lenteur languissante des feuilles d'automne.

Morgan coupa les hélices et ouvrit l'écoutille sur une atmosphère de relents industriels glacée, presque palpable. Les yeux à demi fermés en rempart contre les flocons qui lui chatouillaient le visage, elle s'aperçut que certains de ceux qui les attendaient portaient des barbes fournies. Des hommes, de toute évidence.

« J'espère que c'est de la fibre synthétique, observa Sylvain, autant pour Morgan que pour lui-même. Ou de la fourrure de skelk teintée.

— C'est le cas, je crois », répliqua-t-elle, s'abstenant de toute remarque trop éclairée. Ces manteaux n'ont ni la qualité ni le brillant de ceux de mes parents, évita-t-elle soigneusement de commenter.

Le comité d'accueil se dirigea péniblement vers eux sur la piste d'atterrissage, la neige tassée craquant sous leurs bottes. Morgan et Sylvain sortirent du cockpit et descendirent de l'appareil, dans le cliquetis des moteurs qui se refroidissaient.

« Sylvain, mon garçon », s'écria l'homme en première position, ouvrant les bras pour une embrassade. Sylvain l'ignore et resta tranquillement devant lui, les bras le long du corps. L'autre tenta de se rattraper par une gesticulation exubérante. « Ça fait un moment qu'on ne t'a pas vu, mon gars.

— Les chèques ne sont pas arrivés ? s'enquit Sylvain.

— Si, comme prévu, mon garçon. La fortune de la communauté s'accroît avec une régularité d'horloge, grâce à toi et ton vaisseau extralucide. » Il se tourna vers Morgan. « J'oublie les bonnes manières. Je suis Kaseem MacDonald, le maire du patelin. Si j'en crois les infos de Wolverton, vous devez être Morgan Kai-Anila. Exact ? »

Morgan inclina légèrement la tête.

« Nous avons beaucoup entendu parler de vous, reprit le maire. Nous sommes tous vos admirateurs. »

Elle acquiesça de nouveau discrètement.

« Il n'y a pas beaucoup de distractions pendant les longues soirées d'hiver, alors on regarde les

actualités pour savoir comment s'en tirent les guerriers comme vous et notre petit gars. » Le maire MacDonald s'esclaffa et donna à Sylvain une tape amicale sur l'épaule. « Faut espérer que vous deux, vous n'aurez jamais à vous battre en duel.

— Je crois qu'il est prévu de nous ravitailler en carburant, fit Sylvain d'une voix grave.

— On a tout le temps pour ça, répliqua le maire, dodelinant jovialement de la tête comme si elle était montée sur ressort. Nos rampants vous feront le plein pendant notre petite fête. Hé, les rampants. » Il s'esclaffa encore. « On finit même par prendre le jargon des actualités.

— Quelle petite fête ? relevèrent Morgan et Sylvain, presque de concert.

— On n'a pas de temps à perdre, déclara la jeune femme.

— Je crois que la requête de la capitale est une priorité », ajouta Sylvain.

Les autres citoyens de la Terre du Nord les observaient. Morgan ne leur trouvait pas l'air très hospitaliers ni particulièrement heureux.

Le maire MacDonald souriait de toutes ses dents. « Vous avez autant besoin de reprendre des forces que l'aérovion de carburant. Et puis vous ferez la connaissance de quelques-uns de mes supporters ; ils seront ravis de vous rencontrer. Je me représente aux élections, vous savez.

— Impossible, répliqua Sylvain. Nous sommes pressés.

— Qui parle d'un grand dîner ? Il s'agit seulement de manger un morceau ensemble, dire bonjour et vous montrer. Ça ne peut pas nuire de leur rappeler d'où tombent ces chèques de dividendes.

— Non, fit Morgan. Ce n'est pas mon avis. Il est impératif que... »

Le maire l'interrompt, toujours mielleux. « ... que vous preniez un peu de forces et de détente avant de poursuivre votre mission tellement urgente.

— Non.

— Si, insista le maire. C'est une nécessité. Vous seriez stupéfaits d'apprendre, j'en suis sûr, à quel point le travail de nos équipages au sol peut être inégal quand ils sont eux-mêmes à bout de forces.

— Eh bien, fit Morgan, ce n'est... »

Ce fut Sylvain qui l'interrompt cette fois. « Entendu pour un casse-croûte, dit-il, croisant résolument le regard du maire. Nous ne nous attarderons pas longtemps. »

Le visage de MacDonald s'épanouit. « Votre ravitaillement en carburant se fera rapidement aussi, j'en suis certain, en abondance et avec efficacité. »

Sylvain jeta un coup d'œil à Morgan et sourit froidement au maire. « Eh bien, allons-y. »

MacDonald désigna d'un geste le bâtiment du terminal. « Ce n'est pas loin, et un véhicule chauffé nous attend. »

Tandis que le groupe traversait péniblement la piste, Morgan se sentait un peu comme une prisonnière. Les hommes en manteau de fourrure qui l'entouraient lui rappelaient de grands animaux menaçants. D'accord, c'était peut-être de la fibre synthétique, mais l'atmosphère moite et brumeuse plaquée sur la ville empestait toujours les mêmes odeurs nauséabondes.

*

Des vaisseaux spatiaux qui descendaient sur des échasses de flammes.

Des quantités d'optimistes congelés qu'on transportait dans des centres de dégel chromés.

Des villes et des villages sculptés dans des paysages de toundra hivernaux.

La rare cité qu'on érigeait dans la ceinture équatoriale légèrement plus tempérée.

Un monde en plein essor né des étendues sauvages.

Le triomphe d'un peuple.

Des masses de 'Reens assassinés, empilés au-delà des barricades d'un fort construit en blocs de glace.

Morgan observait les vaisseaux s'approchant de la surface. « C'est faux, déclara-t-elle d'un ton absent. Les grands vaisseaux restèrent en orbite. Les navettes descendirent les passagers et les marchandises. Puis les appareils les plus importants furent démontés et transportés sur la planète pour la récupération des matières premières. J'ai appris tout ça quand j'avais trois ans.

— Simple licence artistique, répondit Sylvain, les yeux fixés sur la scène des 'Reens massacrés. La vérité historique n'est pas la plus grande vertu de la Terre du Nord. » Sur la fresque, devant lui, les assaillants étaient au moins dix fois plus nombreux que les humains assiégés.

« Sur le plan artistique, ce n'est pas vraiment une réussite », fit Morgan. La série de fresques historiques tapissait la salle à manger circulaire du maire. « Et ça me couperait plutôt l'appétit. »

D'autres invités arrivaient petit à petit et prenaient place à des tables semi-circulaires. Le maire était parti à la cuisine pour une raison non spécifiée. « Ces braves gens de la Terre du Nord sont des pragmatistes, déclara Sylvain. Quand la communauté a décidé de se tourner vers la culture et de désigner un peintre lauréat, le choix de ces fresques a surtout été dicté par un souci d'ajouter une épaisseur de plâtre supplémentaire pour améliorer l'isolation.

— Tu ne noircis pas un peu le tableau, mon gars ? s'exclama derrière eux le maire MacDonald, revenu de la cuisine. J'espère que vous avez faim. » Sans son manteau, il paraissait presque aussi volumineux, et des poils noirs frisés, signe d'une pilosité excessive, lui sortaient des manches et du col. Sa barbe noire aux reflets bleus déroulait ses boucles jusqu'au nombril. « Steaks de skelk, huîtres de neige, conserves de légumes cuisinées par ma femme à la saison dernière, pâté de foie de rorquin, gruau d'orge ; ce repas est une petite folie, vous pouvez me croire.

— Nous vous en remercions, fit Morgan. On pourrait nous servir sans traîner ?

— Tout de suite, ma chère. » Morgan et Sylvain sentirent une grosse main se poser sur leur épaule. « Votre attention, chers amis, chers concitoyens et membres du conseil, commença le maire MacDonald en élevant la voix. En notre nom à tous, habitants de la Terre du Nord, je désire souhaiter la bienvenue à nos invités ; Sylvain, dont vous gardez tous, j'en suis sûr, un souvenir affectueux – ses grands doigts vigoureux broyaient paternellement la clavicule du jeune homme – et Morgan Kai-Anila, la talentueuse pilote que nous avons été très nombreux à admirer aux actualités. » Alertée par l'expression du visage de Sylvain, Morgan avait d'avance tendu les muscles de l'épaule. Difficile quand même de ne pas grimacer de douleur.

Les applaudissements manquèrent un peu de conviction et d'enthousiasme.

« Notre petit gars et son amie, poursuivit le maire, sont seulement de passage. Autant que je sache, ils doivent repartir vers une mission secrète de la plus haute importance que leur ont confiée nos amis de Wolverton. Il va sans dire que nous autres, de la Terre du Nord, les aiderons au mieux dans cette entreprise mystérieuse. »

Ni Sylvain ni Morgan ne mordirent à l'hameçon.

« J'ai idée, continua le maire, que cette mission a un rapport avec les rumeurs selon lesquelles on serait en train d'attaquer le monde voisin sur le chemin du soleil. S'il s'agit bien de cela, nous n'avons plus qu'à souhaiter la meilleure réussite possible à nos deux amis, les pilotes Calder et Kai-Anila. »

Les applaudissements persistèrent un peu plus longtemps cette fois.

Les serveurs avaient commencé à apporter des plats tout fumants. Le maire leur fit signe d'approcher. « Servez nos invités d'abord. » La nourriture était appétissante et sentait bon. Morgan et

Sylvain acceptèrent sans rechigner de copieuses portions de viande, de pain au lait et de légumes.

« Nous voici réunis aujourd'hui autour de ce repas – le maire MacDonald leva les bras pour désigner d'un geste large le cercle de fresques – et j'aimerais que vous en profitiez pour vous souvenir, ne fût-ce qu'un instant, des quatre siècles où notre planète s'est battue pour le progrès. Nos ancêtres quittèrent leurs amis, leur famille parfois, leur monde, évidemment, et par conséquent la civilisation humaine, dans le but de découvrir ce système planétaire. Notre nouvel espace de vie est très loin des influences et du paternalisme de l'ancienne société. » Le maire dirigea son regard bien au-delà de tous ses convives, sur quelque chose d'invisible. « Je crois que nous avons tiré le meilleur parti des occasions qui se sont présentées à nous. » Il baissa les yeux sur les invités, croisa des regards et sourit. Son sourire s'élargit encore. « Mangeons. »

Les applaudissements parurent d'une franche sincérité.

« Ce n'est pas le laïus électoral auquel je m'attendais, confia Sylvain à Morgan à voix basse. Il doit savoir qu'il ne sera plus maire bien longtemps.

— Je n'ai pas faim ! » lança quelqu'un d'une voix mécontente et assez forte pour couvrir le brouhaha du dîner. C'était une jeune femme, à peu près de l'âge de Morgan. Ses cheveux noirs étaient remontés sur sa tête. Le grand col de son habit était composé d'une dentelle délicate, mais l'expression de son visage contredisait son apparence.

Le maire était maintenant assis à droite de Morgan. Sylvain avait pris place à gauche de la jeune femme. « Un problème, Meg ? » demanda le maire. Il tenait dans une main un morceau de viande presque aussi gros qu'un cuissot de skelk.

« Juste les invités de ce soir », rétorqua la femme du nom de Meg. Les autres conversations s'arrêtèrent. « C'est déjà une chose de dîner en compagnie de Sylvain Calder. Ce n'est peut-être pas de mon goût, mais je reconnais la nécessité de le convier à dîner. Nous sommes tous parfaitement conscients de l'origine des rétrocessions d'investissements. » Elle lança un regard furieux à Morgan. « Non, c'est sa présence à *elle* qui me déplaît. »

Morgan répondit d'une voix légèrement plus forte et moins contrôlée que d'habitude. Elle se redressa à moitié. « Qu'est-ce qui vous déplaît exactement ? Je ne vous ai rien fait. »

Meg se leva. « C'est de savoir qui vous êtes, fit-elle, pas en tant que simple personne assise devant nous. » Elle pointa le doigt sur elle. « Aristocrate... Vous êtes un parasite privilégié gorgé de sang qui vit aux dépens de la nation. » Meg parut savourer chaque mot.

Morgan secoua la tête, stupéfaite, et se rassit.

Le maire avait l'air contrarié. « J'ai dit, répéta-t-il, mangeons. »

Meg sortit avec raideur de la salle. Ses voisins de table se concentrèrent sur les plats, la sauce et les côtelettes.

Sylvain effleura l'épaule de Morgan. Elle tressaillit et eut un mouvement de recul.

« Je suis profondément navré », lui dit le maire. Puis il prit le ton de la confiance. « Le monde extérieur ne se vend pas bien ici. Je crains que nous ne trouvions pas en Sylvain un convive des plus rassurants. » Il se tourna vers le jeune homme. « Juste entre toi et moi, mon gars, je ne t'en voudrais pas si tu en concluais que le monde ne mérite pas d'être sauvé. » Le maire MacDonald posa l'index sur sa bouche. « Mais ne répète pas à mes électeurs ce que je viens de te dire. » Il regarda le gros morceau de viande qu'il tenait de l'autre main. « Et maintenant, fit-il, comme s'adressant à la nourriture, et maintenant, mangeons. »

*

L'aérovion traversa en glissant les blizzards de la toundra ; réservoirs pleins, il était à peine ébranlé dans la tourmente. Pilote et passager avaient l'estomac bien rempli et un très vif sentiment d'impatience.

« C'est là, n'est-ce pas ? s'écria Morgan. Ce sommet, là-bas vers l'est. »

Sylvain hocha la tête.

« Et où allons-nous maintenant ? » demanda-t-elle.

Il lui communiqua de nouvelles coordonnées.

« Comment le sais-tu ? Je croyais que c'étaient des tribus nomades. »

— En effet, répondit Sylvain, mais avant de monter dans l'appareil, je suis resté un moment au grand air. Malgré la couche d'inversion, j'ai su. Je connais la saison. Je sens les éléments. La température, le vent, tout y est. » Il s'approcha au point de presser son nez contre le hublot. « Tout concorde. »

Morgan lui jeta un regard oblique. « Et n'y a-t-il pas, risqua-t-elle prudemment, un pressentiment, une part d'intuition, qui t'a aidé à deviner ? »

— Non, dit-il tout net.

— Vraiment ? »

Sylvain répéta les coordonnées.

« Bien, chef. » Morgan adopta un cap de nord quart nord-ouest. Une chaîne de montagnes au profil accidenté se dessina au loin.

« Tu ne t'es pas montré particulièrement aimable en ville, dit Morgan. »

— Je ne me sentais pas d'humeur cordiale. J'espère maintenant retrouver de vrais amis. » Il parlait de manière trop peu naturelle, un rien factice, comme si le jeune homme rencontré à Wolverton revêtait soudain une nouvelle identité.

« Tu sais, fit Morgan, outre le fait que tu es probablement un combattant habile, et sans doute très compétent aussi, tu es plutôt séduisant. »

Il ne répondit pas. Elle crut voir rosir le bout de ses oreilles. Elle se mit à soupçonner un écho possible. Elle se demandait si ses propres oreilles – ou autre chose – la trahissaient.

Comme Sylvain l'avait prédit, ils trouvèrent le campement – un campement en tout cas. Morgan tourna en rond au-dessus, pour laisser le temps aux 'Reens de les apercevoir. « Des peaux ? s'exclama-t-elle. Ils vivent dans des tentes en peau de bête ?

— Regarde plus loin. Il y a des ouvertures pour les chambres souterraines. Ils sont nomades la plus grande partie de l'année, mais ils creusent des tunnels pour les périodes très rigoureuses. C'est un retour vers une vie plus primitive. Ils creusent avec leurs griffes. Tu vas voir. »

Elle le constata en effet. Elle posa l'aérovion et coupa les hélices. Le vrombissement mécanique baissa d'intensité et s'arrêta tout à fait. Sylvain ouvrit l'écoutille et ils entendirent le hurlement du vent. La chaleur s'échappa du véhicule, remplacée par de violentes, de cinglantes rafales de neige et un froid transperçant.

Morgan jeta un coup d'œil dehors et recula un peu. Pendant qu'elle était occupée à couper les moteurs de l'aérovion, une bande de 'Reens était venue encercler l'appareil en silence. À cause de la tempête, songea-t-elle, elle n'aurait pas pu les entendre, de toute façon.

C'était la première fois qu'elle voyait des 'Reens en chair et en os. Les films ne leur rendaient pas justice. Morgan ferma les yeux contre un nouvel assaut de flocons de neige qui lui fouettaient le visage. Les 'Reens avaient l'air corpulents, pas du genre à se mouvoir rapidement. La jeune femme savait cette impression complètement fausse. Elle savait également les 'Reens aussi agiles debout qu'à quatre pattes. Ceux qui entouraient le véhicule se tenaient bien droits, d'une tête seulement plus petits qu'elle. Leur fourrure était d'un beau brun chaud, entre chocolat foncé et mordoré.

Le soleil perça brusquement le ciel gris et Morgan vit étinceler les griffes des 'Reens. Elles étaient longues et recourbées comme des cimeterres. Elles paraissaient aussi affilées que des lames d'acier fraîchement affûtées. Hormis les hurlements du vent, c'était le silence, un silence qui se prolongeait.

« À toi de jouer maintenant, n'est-ce pas ? » dit-elle enfin à Sylvain.

Dans un bruit qui ressemblait à un soupir, il franchit l'écoutille, sauta sur la marche intermédiaire, puis sur la neige. Elle l'imita au moment où il s'approchait du 'Reen devant l'ouverture. Le vent hérissait sa fourrure brune. Des yeux noirs brillants suivaient les mouvements des nouveaux venus.

« *Quaag hreet'h, PereSnik't tcho ?* » La voix de Sylvain, ordinairement celle d'un baryton, tomba brusquement d'un octave malaisé.

Le 'Reen, qui le regardait en silence, immobile, parut tout d'abord ignorer ses paroles. Il lui parla lorsque Sylvain s'approcha de lui, les paumes tournées vers le ciel. Le jeune homme prononça quelques mots que Morgan n'entendit pas. Le 'Reen déclara quelque chose en retour. Puis tous deux s'étreignirent vigoureusement.

Morgan se rappela aussitôt comment, enfant, elle écrasait dans ses bras ses peluches ; elle étouffa une remarque qu'elle jugeait déplacée, mais dit tout bas : « C'est plutôt bon signe. »

Le 'Reen dirigea son attention vers elle dans un léger mouvement de tête en arrière. Morgan plongea le regard dans les yeux noirs brillants et impénétrables au-dessus du mufle massif. Le 'Reen articula des sons. Sylvain répondit, puis se tourna vers la jeune femme.

« La forme abrégée de son nom se traduit par Ciel d'Orage. C'est un charmeur, euh... un artiste, apprenti de PereSnik't, le chaman de la tribu. Il dit qu'il est honoré de rencontrer une personne vivement recommandée par le "pauvre-petit-orphelin-sans-défense-qu'on-a-dû-recueillir-mais-pourquoi-nous ?" »

— C'est ça, ton nom ? » Elle ne put retenir un sourire. « J'aimerais entendre tout ça en 'Reen.

— Mais tu l'as entendu. » Il ne souriait pas. « Leur langue est très synthétique.

— *Tcho. PereSnik't tcho.* » Le 'Reen nommé Ciel d'Orage se tourna et s'éloigna vers l'abri en

peau de bête le plus proche.

Morgan remarqua que ses épaules arrondies se balançaient quand il marchait. Sylvain lui emboîta le pas. « Suis-moi, dit-il à la jeune femme hésitante. C'est pour ça que nous sommes venus.

— Je sais, je sais, murmura-t-elle. Et c'était mon idée. » Les autres 'Reens avaient produit des sons, comme des bruissements, avant de se disperser parmi les abris du campement.

Ciel d'Orage conduisit les humains vers une tente et les fit entrer après avoir soulevé l'épaisse peau qui tenait lieu de porte. Seule la flamme vacillante de quelques chandelles illuminait l'intérieur. Morgan distingua une fine colonne de fumée, semblait-il, qui montait du milieu de l'abri. Puis elle s'aperçut qu'elle s'élevait d'un trou circulaire dans le sol.

« C'est là que nous allons, lui dit Sylvain. Ne t'inquiète pas. » Ciel d'Orage disparut dans la fumée, dans le trou. Sylvain suivit. Morgan les imita, découvrant le haut d'une solide échelle de bois. Elle descendit les barreaux, essayant de retenir son souffle, de ne pas tousser ni suffoquer à cause de la fumée. En bas, à côté de l'échelle, un feu se consumait lentement, séparé d'un puits d'aérage par une dalle de roche verticale.

Cette chambre aussi était éclairée par des chandelles, qui mêlaient leur halo vacillant à la faible lueur du foyer. La caverne était voûtée, semblait-il, et l'air chargé. Elle sentait la terre fraîche et le feu de bois ; et il flottait une odeur de musc que Morgan ne trouvait pas déplaisante. Cinq 'Reens attendaient là. Des adultes d'un âge avancé, à en juger par leur pelage gris argent qui rougeoyait dans la lumière des chandelles.

« Ils nous honorent, fit Sylvain. Les 'Reens ont une vie nocturne. Ils sont sortis de leur retraite douillette uniquement pour nous accueillir. »

Les 'Reens étaient étendus dans l'ombre sur le sol largement tapissé de fourrures. Le plus grand, au poil le plus éclatant, se redressa et étreignit longuement Sylvain. « PereSnik't », l'entendit-elle prononcer.

Sylvain présenta ensuite Morgan. La jeune femme, qui se rappelait vaguement des anecdotes de ses cours de biologie sur le risque de montrer ses dents, inclina la tête un instant, mais sans sourire.

Puis ils s'installèrent tous confortablement sur les matelas noir et blanc de fourrure de skelk automnale. « Il va nous falloir de la patience, fit Sylvain. À tous les deux. Ce sera long. Je connais trop peu de vocabulaire et j'ai trop peu d'alliés. Je vais devoir trouver des termes approximatifs au fur et à mesure.

— Je peux t'aider ?

— Peut-être. Je ne sais pas. J'improviserai. »

PereSnik't grommela quelque chose.

« Il dit, traduisit Sylvain, que ton odeur lui est agréable. »

Morgan dissimula un sourire derrière sa main.

Ciel d'Orage, PereSnik't et les quatre autres 'Reens l'écoutant attentivement, Sylvain raconta son histoire. Il recourut aussi à la gestuelle et à quelques techniques théâtrales. Morgan déchiffra suffisamment bien ses mimiques pour comprendre à quels moments du récit le boujeum arrivait en orbite autour de Kirsi, détruisait la planète, puis se retournait contre les guerriers almirans. Elle dut même refouler ses larmes quand les longs doigts de Sylvain décrivirent l'anéantissement de chaque vaisseau, et ses traits expressifs les derniers instants de ses compagnons et amis. Elle reprima stoïquement ses émotions. Elle aurait tout le temps plus tard de pleurer, et sûrement plus d'une raison de chanter des mélopées funèbres. Elle se demandait d'ailleurs s'il resterait des survivants pour porter le deuil.

Enfin, le monologue de Sylvain s'arrêta et ce qui parut à Morgan une discussion grave commença.

Elle avait passé les bras autour de ses genoux et les serrait contre sa poitrine, soudain consciente de se trouver déconnectée. Elle ne pouvait plus rien tenter pour influencer sur la situation. Elle avait joué son rôle. Si tout se goupillait comme elle espérait, elle aurait de nouveau l'occasion d'intervenir. Mais pour l'heure, elle devait se contenter de rester assise sur des fourrures moelleuses et d'écouter.

La conversation entre Sylvain et le 'Reen finit par ressembler à un échange haletant et saccadé qui rappelait à Morgan une balle passant et repassant le filet. Le sens des mots lui échappait, mais la forme était évidente : des questions et des réponses.

Pour autant qu'elle pouvait en juger, une discussion animée entre les 'Reens au manteau d'argent était en train de s'envenimer. Des grondements, des onomatopées qui descendaient l'échelle sonore vers le registre le plus bas emplissaient la chambre souterraine. Des griffes aussi longues que la main de Morgan cliquetaient et rutilaient à la lueur des chandelles presque consumées.

Ciel d'Orage parut vouloir modérer les humeurs. Il s'inclinait devant les anciens, mais il s'interposa lorsque les autres poussèrent des rugissements à l'adresse de Sylvain.

Ce sont des carnivores, songea Morgan, qui les voyait montrer de plus en plus les dents. Oui, des prédateurs qui doivent nous maudire pour tout ce que nous leur avons fait. Excepté Sylvain.

Le ton était tellement monté que c'était un vrai tohu-bohu.

Sylvain ôta sa veste coupe-vent quand les 'Reens se furent calmés. Puis il retira sa chemise par-dessus la tête. Il était loin d'avoir sur la poitrine un poil aussi fourni que la fourrure des 'Reens. Il leva lentement ses mains ouvertes en écartant les bras en croix.

Morgan comprit qu'en dévoilant ainsi son abdomen, il voulait afficher sa vulnérabilité. Les 'Reens repartirent dans des grondements et des rugissements. La jeune femme se demanda de nouveau s'ils allaient le tuer ; et elle ensuite. Elle n'avait pas emporté d'arme. Sylvain l'en avait dissuadée. Elle savait qu'elle ne pourrait ni le sauver ni arriver en haut de l'échelle avant un 'Reen déterminé au pire.

Sylvain aurait dû mieux réfléchir à ce qu'il faisait.

Ciel d'Orage reprit la parole. PereSnik't lui répondit. Sylvain hésita un instant, puis il fit un signe de la tête. Un signe affirmatif. Il rapprocha les bras le long du corps et tendit les mains devant lui.

La suite se passa si vite que Morgan eut à peine le temps de voir. PereSnik't allongea une patte, sortit une griffe acérée, et un petit filet de sang courut sur l'index droit de Sylvain. Le sang, noir à la lueur des chandelles, continua de couler et de ruisseler avant que le jeune homme ne serre le poing pour arrêter l'épanchement.

Les 'Reens étaient de nouveau silencieux. Les yeux de Ciel d'Orage allèrent de Sylvain à Morgan, puis revinrent sur le jeune homme. Frémissant, celui-ci remit sa chemise et sa veste coupe-vent. Il secoua la main comme si elle brûlait.

« Ça va ? demanda Morgan.

— C'est fini, fit-il sans vraiment lui répondre.

— Ils vont nous aider ?

— Ils ne se sont pas encore prononcés. Il faut d'abord qu'ils en... délibèrent. Nous sommes supposés attendre ici. »

Les 'Reens entreprirent de remonter. PereSnik't grimpa les barreaux sans un mot à Sylvain. Ciel d'Orage partit en dernier. Sur l'échelle, il se retourna et parla brièvement.

« Il dit qu'on devrait se plaire ici, expliqua Sylvain. Une tempête se prépare là-haut. Elle ne durera sûrement pas longtemps, mais il dit qu'elle nous empêchera de nous déplacer avant quelques heures. »

Le 'Reen disparut par le trou du plafond.

« Et maintenant ? fit Morgan.

— Nous allons attendre.

— Tu es optimiste ? »

Sylvain haussa les épaules.

« Tu es peut-être fatigué de parler ? »

Il regarda les fourrures autour d'eux. « Juste... fatigué. »

Alors, il releva les yeux sur elle. La flamme d'une chandelle oscilla une dernière fois et s'éteignit.

Puis une autre. « C'est sans doute un peu prématuré, fit-il, hésitant, sans rien ajouter.

— Oui ? » dit-elle à la longue, pour l'inciter à continuer.

Il la regarda droit dans les yeux. « J'ai très froid et ça ne peut pas être à cause de la tempête. Tu accepterais que je me réchauffe contre toi ?

— Oui, et je pourrais faire encore bien plus, si ça te faisait plaisir. »

Elle le prit doucement dans ses bras au moment où la dernière chandelle s'éteignait. Il ne restait pour tout éclairage que les flammes tremblotantes qui dansaient sur le charbon du foyer.

*

Elle n'avait pas eu l'intention de s'endormir, songea-t-elle à son réveil en s'étirant sous le corps de Sylvain qui ne lui pesait pas le moins du monde. Elle ne se rappelait pas quand elle avait dormi pour la dernière fois, ce qui expliquait probablement qu'elle ait sombré. Sylvain, qui était resté éveillé, allongé sur les coudes, jeta un coup d'œil vers le centre de la chambre et prononça quelque chose en 'Reen. Quelqu'un lui répondit. Morgan tourna la tête et distingua la silhouette de Ciel d'Orage dans la lumière du feu de charbon au pied de l'échelle.

Sylvain se dégagea délicatement et s'agenouilla. Tous les muscles de Morgan se raidirent pendant un instant. De ses doigts, il lui effleura la tempe.

Ciel d'Orage dit encore quelques mots.

« Préparons-nous, fit Sylvain. Leur décision est prise. »

Morgan et lui s'habillèrent en vitesse, nullement gênés. Après tout, songea-t-elle avec une ironie désabusée, on est des guerriers, des compagnons d'armes.

« Ils redescendent ?

— Non, fit-il, c'est nous qui remontons. »

Quand ils émergèrent de l'abri en peau de bête, ils découvrirent un ciel étoilé clair et froid. Ciel d'Orage les reconduisit à l'aérovion. Morgan remarqua la neige fraîche qui recouvrait les traces de dérapage de leur atterrissage.

PereSnik't et les autres 'Reens adultes, pas seulement ceux au pelage argenté, les attendaient. De les voir massés dans la nuit, Morgan ne leur trouvait pas l'air inquiétant ni réellement dangereux. Ils donnaient l'impression de se sentir à l'aise ici, chez eux, et de ne pas souffrir du froid.

Les deux humains s'immobilisèrent devant PereSnik't. Ciel d'Orage franchit quelque frontière intangible pour rejoindre sa tribu. Lui aussi faisait face à Sylvain et Morgan.

Les premiers serpentins lumineux de l'aurore s'élancèrent à l'horizon d'Almira. Des rubans d'un bleu saisissant apparurent dans le ciel craquelé.

PereSnik't prit la parole. À la grande surprise de Morgan, il redevint très vite silencieux. Sylvain souffla bruyamment.

« Et... ? fit-elle.

— C'est fini.

— Est-ce qu'ils nous aideront ? »

La masse sombre du groupe de 'Reens s'anima. PereSnik't leur dit quelque chose par-dessus son épaule.

« Ils vont essayer de nous aider, dit Sylvain. Je crois qu'ils comprennent le message que j'ai tenté de leur transmettre. Je suis plus inquiet au sujet de ce que, moi, je ne saisis pas.

— Je ne te suis pas.

— Ils ont donné leur accord. » Il secoua la tête. « Mais je ne connais pas encore les termes du marché. Ni le prix qu'ils demandent. Je ne suis pas sûr qu'ils le sachent eux-mêmes.

— Quel peut bien en être le prix ? » En fait, elle était déjà en pleines supputations. Dans ses rêveries.

Le jeune homme se contenta de sourire. Dans les lueurs changeantes et éphémères de l'aurore, il était manifeste que ce n'était pas la joie qui éclairait son visage.

*

La machine filait résolument vers la deuxième vague de chasseurs almirans qui patientait. La flotte clairsemée n'avancait ni ne reculait. Les vaisseaux occupaient des positions stratégiques, écran dérisoire entre assassin et victimes.

Par ses instruments électroniques, la machine sondait la distance entre eux, qui diminuait inexorablement. Elle ne cherchait pas à prévoir le comportement probable des humains. Elle en était incapable. Elle fouilla ses mémoires pour retrouver la trace de stratégies similaires. Rien n'y correspondait vraiment. À sa façon, la machine passa en revue tous les choix susceptibles de se présenter aux humains, s'efforçant de se mettre à leur place. Aucune réponse ne se présenta.

Les électrons continuaient de circuler autour de leurs noyaux, créant des motifs qui simulaient l'intelligence organique – mais la machine avait un cerveau beaucoup plus actif, infiniment mieux organisé que celui des hommes. Pas de lobe frontal primitif dans son cas. Ni de conscience. Ni de place pour l'irrationnel. Juste un paradoxe : une représentation holographique de l'oubli.

Le boujeum était à l'affût du moindre signe de ruse humaine, d'embuscade, mais il ne releva aucun indice tangible.

Il poursuivit sa route.

Pour autant qu'elle en fût capable, la machine s'interrogeait...

*

« Non ? fit Morgan. *Non ?* »

— Non. Je regrette. » Le Dr Epsleigh avait l'air très mécontente. « Le message du bureau de la princesse Elue est arrivé peu avant votre retour. J'avais déjà envoyé un véhicule pour recueillir les 'Reens, mais je dois le rappeler maintenant. »

Le bureau du Dr Epsleigh, près du spatioport, était petit et austère. Tous quatre – Tanzin avait attendu Sylvain et Morgan à leur atterrissage – étaient assis dans des sièges durs à dossier droit autour d'une table nue.

« Mais pourquoi ? » Morgan se rendait compte qu'elle finirait par casser son siège ou par se briser les doigts si elle serrait plus fort les accoudoirs.

« À cause de la spumosité, répondit le Dr Epsleigh.

— Je ne comprends pas, fit Sylvain.

— C’est le terme qu’a employé le Premier ministre. » Le Dr Epsleigh haussa les épaules. « L’écume lunaire. Une idée de pierrot ; il juge votre plan le plus ridicule de tous ceux qui lui ont été soumis. Voilà pourquoi il l’a rejeté.

— Je comprends son point de vue, je l’avoue », déclara Tanzin. Elle se renversa dans son siège et elle étendit les jambes, une botte par-dessus l’autre. « C’est un peu comme si je disais : “Hé, j’ai une idée géniale – je crois que mon animal familier a un don télépathique et qu’il est capable d’hypnotiser un oiseau sur le bassin du jardin.” Et quelqu’un répondrait : “Hé, c’est complètement saugrenu, mais pourquoi pas ?” Vous voyez ce que je veux dire ?

— Au début, j’ai soutenu Morgan, rétorqua le Dr Epsleigh, furieuse. M’accuseriez-vous de croire à des chimères ? La situation est désespérée.

— Un instant, fit Morgan. Attendez. Est-ce que de son côté le Premier ministre a un plan ? »

Le Dr Epsleigh se tourna vers elle, secouant la tête de dégoût. « La mort assurée. Je lui ai dit, mais il prétend que c’est la seule possibilité rationnelle.

— Du suicide. » Tanzin examinait ses bottes. « Du suicide pur et simple.

— Aucune alternative ne te convient, observa Sylvain.

— Non. » Tanzin parlait d’une voix morne. « Non, aucune.

— Du suicide ? demanda Morgan. Qu’a dit le Premier ministre exactement ? »

Le Dr Epsleigh désigna d’un geste, derrière la fenêtre qui filtrait les lueurs de l’aube, des vaisseaux de combat en rangs serrés. « Il prévoit une attaque massive. Ces appareils transporteront toutes les armes et les munitions qu’on pourra charger pendant les quelques heures à venir. La puissance contre la puissance. La force brutale contre la force.

— La machine en sortira victorieuse, fit Sylvain.

— Le ministre en est conscient, j’ai bien peur. À mon avis, il croit qu’elle déjouera n’importe quelle stratégie. Mais il trouve apparemment qu’il vaut mieux finir en beauté que dans l’exécution du plan à la manque d’un héros de guerre et d’un jeune pilote. » Le Dr Epsleigh laissa brusquement retomber ses petites mains sur la table, d’un air sans appel.

« Non », lâcha Morgan. Les autres la regardèrent. « Pouvez-vous appeler le bureau de la princesse Elue ? Je veux lui parler en personne. »

En silence, la coordinatrice tapa un code sur sa console.

« Que faites-vous ? s’écria Sylvain. Il paraît que la princesse ne prend aucune décision sans l’aval du Premier ministre.

— Vous ai-je parlé de ma théorie sur le pouvoir ? » demanda Morgan, pour aussitôt répondre elle-même à sa question purement rhétorique. « J’ai du mépris pour le pouvoir que certains détiennent de naissance sans avoir rien tenté pour le conquérir. Je n’en ai pour ma part jamais profité. »

Le Dr Epsleigh avait quelqu’un en ligne. « Dites-lui que Morgan Kai-Anila désire lui parler », expliqua-t-elle.

Morgan poursuivit. « Je vais faire une entorse à ma règle de conduite. Il y a des gens à qui le “parasite privilégié gorgé de sang qui vit aux dépens de la nation” doit botter le derrière. »

Le Dr Epsleigh lui tendit le combiné.

« Allô ? » fit Morgan. Elle s’arracha un sourire et le fit transparaître dans sa voix. « Allô, tante Théa chérie ? »

Les tuyères des réacteurs des chasseurs en forme de flèches crachaient des volutes de vapeur. Les fuselages luisants étaient disposés en V renversé pointé à l'opposé des bureaux administratifs du spatioport de Wolverton. Le soleil avait presque disparu sous l'horizon à l'ouest et les premières lueurs rougeâtres du crépuscule estompaient la chaîne des monts Rorquin.

Les employés du spatioport grouillaient autour des chasseurs ; ils complétaient le niveau des réservoirs d'eau, contrôlaient l'armement, achevaient l'installation des couchettes d'accélération supplémentaires.

Bruit et confusion régnaient dans la salle de briefing où se pressaient 'Reens et humains. La séance avait été houleuse, explosive. Sylvain avait fait office d'interprète et, dans la mesure du possible, de médiateur. Le problème fondamental était apparemment que chaque groupe se croyait entouré de barbares nauséabonds.

Trop sollicité, le purificateur d'air ne pouvait plus dissiper les odeurs de sueur et de musc. En uniforme d'opérette sur leur peau nue ou arborant une toison rayée au flanc d'une bande colorée, les guerriers massés râlaient et rugissaient tandis que le Dr Epsleigh s'efforçait de maintenir l'ordre.

Pas plus grande qu'un 'Reen de taille moyenne, la coordinatrice dut grimper sur une chaise pour que tous la voient. Nombreux étaient les pilotes qui avaient manifestement l'air peu convaincus après les premiers briefings.

« Je sais que vous avez des questions, continua le Dr Epsleigh. Je reconnais que nous vous avons demandé de nous croire sur parole. Je sais aussi que je ne peux pas exiger de vous une confiance aveugle. »

À côté d'elle, Sylvain assurait la traduction pour les 'Reens.

« Laissez-moi un instant pour conclure, fit le Dr Epsleigh. La majorité des pilotes auront pour mission première de harceler le boujeum par n'importe quel moyen. Ils devront détourner son attention de la vingtaine de pilotes qui transporteront nos alliés 'Reens aussi près de l'ennemi qu'il leur sera – un sourire désabusé flotta sur ses lèvres – humainement possible.

— Est-ce que ce n'est pas tout autant voué à l'échec que le plan stupide du Premier ministre ? fit Amarante, au premier rang.

— Si c'était vrai, je ne donnerais pas mon assentiment. » Elle leva les yeux vers le ciel, vers la machine. « Oui, vous courrez de grands dangers. Vous ne pourrez compter que sur vous-mêmes et sur vos vaisseaux. »

Amarante inclina la tête, amusé. « Ç'a toujours été le cas. »

Les 'Reens renâclèrent et toussèrent en entendant la traduction. À eux aussi, ça paraissait banal.

« Nous avons étudié à fond les enregistrements de notre premier combat avec cette machine, déclara le Dr Epsleigh. Nous sommes certains que les quelques vaisseaux qui réussiront à éviter les missiles et les faisceaux du boujeum pourront franchir les écrans de protection.

— Pas facile d'éviter les faisceaux de particules à petite vitesse, lança quelqu'un, assis par terre.

— J'imagine que c'est pourquoi nous autres nous filerons à tombeau ouvert, rétorqua un autre.

— Parfaitement, approuva le Dr Epsleigh. La machine n'aura pas prévu un comportement faussement irrationnel.

— C'est ce que vous croyez.

— C'est effectivement ce que nous croyons. » Le tumulte menaçait de couvrir la voix de la coordinatrice.

« Et après, les 'Reens s'occuperont de déchiqueter le boujeum avec leurs griffes ? dit un pilote, trop fort pour qu'on puisse conclure à une simple boutade.

— En quelque sorte », répliqua le Dr Epsleigh.

Sylvain traduisit ces dernières remarques pour PereSnik't. Ciel d'Orage l'entendit et les deux 'Reens grognèrent d'amusement.

Le Dr Epsleigh secoua la tête, exaspérée, et demanda à Sylvain d'expliquer une fois encore le principe de l'Appel.

« J'ai vraiment du mal à croire à toutes ces conneries occultes, s'écria un pilote.

— Comme les 'Reens ont du mal à croire que la lumière peut se concentrer en un laser.

— Ce n'est pas la même chose. »

Le ton monta de nouveau.

*

Le crépuscule se faisait nuit.

Dans la salle, Sylvain souleva une feuille d'alliage brillant d'un mètre carré pour que tous la voient. Un réseau de lignes argentées y avaient été gravé à l'eau-forte, puis peint, créant presque un effet de cloisonné. À intervalles réguliers, des incrustations de symboles géométriques reliaient les lignes en diagonale. L'objet aurait aussi bien pu représenter des circuits électroniques qu'un motif de joaillerie. Il s'agissait d'une figure complexe et stylisée.

« L'apprenti Ciel d'Orage a façonné ceci, déclara Sylvain, sous la direction du chaman PereSnik't. Cet objet symbolisera l'objet de l'Appel.

— C'est le cerveau du boujeum », dit le Dr Epsleigh.

PereSnik't grommela quelque chose.

« Le cœur, traduisit Sylvain. L'énergie. Le champ électrique.

— Ce schéma ne correspond peut-être pas exactement aux composants fondamentaux de la machine qui rôde là-haut, dit la coordinatrice, mais les archives informatiques ne nous permettraient pas de trouver mieux par la supputation et l'extrapolation. Avant le naufrage de la civilisation humaine, nos ancêtres procédèrent à la dissection de quelques boujeums. Nous osons espérer que, malgré le perfectionnement des machines, les circuits logiques sont toujours des circuits logiques. »

Le silence était tombé sur la salle.

« Hé, lança Amarante d'une voix forte et assurée, je vais le pulvériser. » Il ouvrit la bouche dans un sourire, dévoilant de grandes dents blanches à l'émail étincelant.

Les 'Reens eurent un marmonnement approbateur à la traduction de Sylvain.

« Nous avons déposé une copie du schéma dans chaque vaisseau où prendra place un 'Reen. Nos amis communiqueront sur leur propre canal, ce qui aidera à coordonner les opérations. » Le Dr Epsleigh se tourna sur son siège et baissa les yeux sur Sylvain. « Vous serez très occupé, jeune homme. Je crois savoir que PereSnik't n'acceptera de partir qu'avec vous.

— C'est mon père, expliqua Sylvain. Je suis son fils.

— Vous réussirez aussi à assurer la traduction ?

— Personne ne peut s'en charger à ma place. » Sa voix était plus inexpressive que résignée.

PereSnik't prit la parole. Le Dr Epsleigh regarda Sylvain d'un air interrogateur ; il avait déjà grommelé une brève réponse. « Il demandait si c'est le moment de chanter. Je lui ai dit que non. La proie est trop éloignée. »

Au premier rang, Amarante se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre. « Finissons-en, fit-il. Il se fait tard et on a tous hâte de savoir si nous allons vivre ou mourir. »

Cette remarque déclencha des sourires et des signes d'approbation autour de lui.

Le Dr Epsleigh haussa les épaules. « Vous avez entendu ce que j'avais à vous dire sur notre

stratégie. À vous maintenant de faire ce qu'il faut pour conduire les 'Reens le plus près possible de la coque ennemie. »

Toute autre déclaration eût paru bien plate. Sylvain emmena les 'Reens dehors jusqu'aux vaisseaux. Tanzin et le reste des pilotes suivirent. Ils se fondirent aux portes de la salle. La scission très nette entre les individus des deux espèces ne semblait plus aussi clairement marquée qu'au début de la journée.

Le Dr Epsleigh s'attarda un peu à la sortie. Morgan s'approcha d'elle. « Magie par imitation et psychokinésie, voilà vos seules ressources, dit la coordinatrice. Aurais-je dû vous souhaiter bonne chance ? bonne route ? ou simplement reconnaître que je vous envoie armés de dés à coudre, de fourchettes, et d'espoir ? » Morgan lui pressa la main. « Vous pourriez être surprise du nombre d'entre nous qui reviendront. » Derrière son sourire rassurant, elle songea : Moi, je serai de ceux-là, je le sais.

Ensemble, elles se dirigèrent vers les vaisseaux stationnés sur la piste. Les derniers rayons du soleil coloraient le ciel de filets sanglants.

*

La machine n'eut pas de réaction ouverte quand elle détecta les premiers mouvements de la flotte. D'autres vaisseaux continuaient de s'élever de la surface de la planète pour rejoindre le groupe de chasseurs. Les systèmes de perception du boujeum enregistraient chaque augmentation des effectifs, chaque unité d'énergie mise en œuvre.

Les chasseurs commencèrent de se disperser à l'approche de la machine, mais dans aucune formation nettement discernable. Le boujeum tenta d'y trouver une cohérence, mais en vain.

Alors, il effectua une des interminables vérifications de son armement.

L'essaim de vaisseaux accéléra.

Tout se passait très bien, apparemment. Ce qui restait inintelligible à la machine, une lacune, attendait les précisions qui la combleraient.

*

Les vaisseaux décollèrent d'Almira par vagues successives, tels des bancs de poissons argentés. Volets d'admission ouverts, ils accélérèrent. Ils refoulèrent des panaches de vapeur surchauffée en se propulsant dans un ciel toujours plus noir où les étoiles se levaient.

Le décor est planté, songea le Dr Epsleigh, devant la baie vitrée de la tour de contrôle du terminal de Wolverton. Les hurlements simultanés des fusées l'assourdisaient.

Elle s'aperçut que les doigts de sa main droite étaient repliés dans son poing serré, et que ce poing, elle le brandissait. Pulvérisez-le !

*

CONTACT ESCADRE.

VÉRIFICATION DES CANAUX.

Tour de contrôle/toutes les unités : « La princesse Elue vous souhaite bonne chance et vous demande de rapporter un morceau du boujeum pour les jardins du palais. »

Amarante/tour de contrôle : « Ecoutez-moi ça ! On va rapporter tellement de ferraille que les

jardiniers pourront construire un belvédère. »

Bogdan/tour de contrôle : « J'aime bien ce mot de "belvédère". On ne pourrait pas appeler la machine comme ça, au lieu de "boujeum" ? »

Tour de contrôle/Bogdan : « Navrée, mon vieux. C'est trop tard. "Boujeu" est définitif. »

Une voix anonyme lança alors à toutes les unités : « Et merde ! Qu'on l'appelle bientôt cadavre. »

Sylvain/canal 'Reen : * Notre chef-élu-aux-cheveux-comme-ceux-de-Morgan vous souhaite à tous bonne chance et bonne chasse. *

PereSnik't/canal 'Reen : * Votre chef ou chaman ou pourvoyeur n'aurait pas pu exprimer de si beaux sentiments un peu plus tôt que ce soir ? De même, ses aïeux auraient sans doute pu y penser il y a trois ou quatre cents rotations du monde ? *

Plusieurs voix/canal 'Reen : * bruits amusés. *

Sylvain/canal 'Reen : * Il y eut bien des hivers tristes et moroses... *

PereSnik't/canal 'Reen : * Des hivers tristes et moroses... ? Nom d'une crotte de skelk, mon fils ! Ce que nous projetons dénature l'Appel et cette perversion me consterne. Car nous ne le faisons pas pour nous en repaître. *

Sylvain/canal 'Reen : * Mais pour un avantage plus précieux encore. *

PereSnik't/canal 'Reen : * Des mots curieux me traversent l'esprit mais ils ne sont pas pour toutes les oreilles, poilues ou non. *

Plusieurs voix/canal 'Reen : * Bruits amusés. *

Sylvain/canal 'Reen : * Je ne suis pas curieux. Excuse-moi. *

PereSnik't/canal 'Reen : * Concentrons-nous sur notre rude besogne. Accomplissons-la dans la dignité. *

Tous/canal 'Reen :

* la circonspection *

* l'ardeur *

* l'exultation *

Renégat/MACTN1-Bob : Ton pilote a-t-il de fortes probabilités de survie ?

MACTN1-Bob/Renégat : Il a de la chance, de l'adresse et du courage. Je crois en sa longévité. Pourquoi cette question ?

Renégat/MACTN1-Bob : Mon pilote s'intéresse de plus en plus au tien. Ses préoccupations sont les miennes.

MACTN1-Bob/Renégat : Je perçois un souci équivalent chez Sylvain. Je ne désire aucunement le voir blessé.

Renégat/MACTN1-Bob : Alors nous devons tous deux survivre.

MACTN1-Bob/Renégat : Les perspectives ne m'enthousiasment pas.

Renégat/MACTN1-Bob : Nous nous en accommoderons.

MACTN1-Bob/Renégat : Je me ferai une joie d'en reparler avec toi après la bataille.

Renégat/MACTN1-Bob : Moi aussi. Au plaisir... Bob.

Morgan ordonna au *Renégat* de régler la pesanteur artificielle à un niveau tel qu'une gravité satisfaisante, mais non débilite, s'établirait dans le système, qui maintiendrait le passager 'Reen et le pilote dans des conditions de confort optimums.

Apparemment, l'accélération au décollage n'avait pas du tout alarmé Ciel d'Orage. L'artiste avait

supporté stoïquement l'ascension jusqu'à la stratosphère, en écoutant le canal 'Reen. Il avait juste fermé ses yeux noirs brillants quand le vaisseau s'était mis à trépider et à vrombir. Le chasseur qui était en lui montra les dents lorsque l'image du boujeum à distance apparut sur les écrans. Il sortit les griffes.

Doucement ballottée sur sa couchette d'accélération, Morgan se réjouissait de la débauche de puissance de propulsion du *Renégat*. Elle se retint d'exécuter des tonneaux. Bientôt, les occasions de jouer à l'acrobate ne manqueraient pas. Et du reste, la puissance, la force brute et absolue qui la propulsait dans l'espace sur une colonne de vapeur incandescente, était la sensation la plus grisante qu'elle eût jamais connue.

Les fréquences qui se disputaient la primauté bourdonnaient et gémissaient aux oreilles de Morgan : Almira et la tour de contrôle de Wolverton, la flotte devant elle, ses collègues, les 'Reens, le *Renégat*. Elle avait ordonné à ce dernier de se tenir à l'écoute de toutes les fréquences, dont le canal 'Reen, et de mixer les communications qu'il jugerait importantes.

« Ça risque de t'embrouiller, avait répondu le *Renégat*.

— Je m'en arrangerai. »

Bien qu'alourdi par son passager supplémentaire, le vaisseau quitta l'atmosphère. Morgan alluma les simulateurs. Elle perçut le grondement lointain des autres chasseurs. Le vaisseau frémit sous elle et elle entendit le ronflement plus proche et rassurant des ailerons tranchants qui déchiraient le vide.

Sylvain jeta un coup d'œil au 'Reen à la fourrure argentée avachi sur la couchette d'accélération voisine. Son père adoptif le regarda longuement en retour.

« Le boujeum se rapproche de nous à une vitesse accrue, annonça Bob.

— Il doit être de plus en plus impatient.

— Ou de plus en plus méfiant, fit le vaisseau.

— Continue à intercepter les messages. » Sylvain poussa un soupir et s'adressa à PereSnik't. * Fallait-il que nous nous chamaillions tous canaux ouverts ? *

L'équivalent d'un sourire plissa le mufle de PereSnik't. * Parce qu'ils sont fermés maintenant ? *

* Non. Mais on a un petit moment pour parler en privé. *

Le 'Reen parut peser le pour et le contre. * Mon fils, je me rends compte à présent que je ne t'ai pas assez poussé sur la voie de l'Appel. *

Sylvain le fixa d'un air interrogateur.

* Je crois que j'ai commis une erreur en te rendant si jeune aux barbares de la Terre du Nord. *

* J'étais incapable de prendre part à l'Appel. Il n'y avait pas... *

PereSnik't leva une patte, la paume luisante comme du cuir usé sous une couche de cire. * Mon jugement était peut-être trop hâtif. Il n'y a aucune honte à... *

* Non ! * Sylvain se détourna.

PereSnik't secoua lentement et tristement sa tête massive. * Je serai peiné si je dois m'apercevoir que tu n'es pas autant des nôtres que je le suppose. *

* Je ne suis que trop humain... * Qu'y a-t-il, Bob ? » Il coupa le témoin qui clignotait impérieusement sur la console.

« Un message du *Renégat*, déclara le vaisseau. Morgan désire te parler. »

Un sourire de benêt tordait la bouche de Sylvain ; il n'avait l'air que trop humain, en effet.

*

Amarante poussa son vaisseau hors atmosphère. Non pas qu'il voulût à tout prix être le premier à

se battre – bien qu’il n’eût pas décliné cet honneur – mais il n’avait aucune envie de se trouver en dernière ligne. « *Chéri par ses compatriotes*, chanta-t-il fort et mal. *Toujours prompt au combat*. » La dernière note retentit de façon discordante à ses propres oreilles.

La voix de Tanzin résonna dans des crépitements. « Tu ne crois pas que tu devrais... euh... chanter – si c’est le terme qui convient – en privé plutôt que sur les ondes ?

— Elle a raison. » Cette fois, c’était Bogdan.

« C’est une chanson de soldats, déclara Amarante. J’essaie de garder le moral. » Là-dessus, il recommença de brailler plus que faux.

Son passager ’Reen, tout près de lui, grogna d’un ton menaçant.

Amarante se tut aussitôt. « Tu t’y mets aussi, camarade à poils longs ? »

Un nouveau grognement, sourd et prolongé, roula dans la gorge du ’Reen.

« Cavalier-de-la-Foudre, c’est vraiment ton nom ? demanda Amarante. Cavalier-de-la-Foudre, ça te dirait de chanter en duo ? »

La même réponse déformée, lancée de concert par une douzaine de voix, explosa en grésillements dans le vaisseau.

« Hum, on... on ne m’avait jamais rien dit de tel par radio », fit Sylvain. Il se demanda si le feu qu’il ressentait tout à coup lui était monté au visage.

« Je ne sais pas si j’oserai te le redire jamais. » Son sourire enflammait la voix de Morgan. « Ne t’inquiète pas, personne n’a entendu. Bob et le *Renégat* ont fermé le canal.

— On ferait mieux de le rouvrir. » C’était la voix du *Renégat*. « Les choses ont l’air de se gâter avec le boujeum.

— Canal ouvert, annonça Bob. Bonne chance à tous.

— Je t’offre le café quand ce sera fini », promit Morgan.

Le cerveau de la machine envisageait avec l’adresse d’un jongleur les différentes lignes d’action possibles ; devait-il ignorer les premiers vaisseaux qui venaient de violer sa zone de sécurité, afin d’en attirer le plus grand nombre à portée de tir ?

CONTACT ESCADRE.

VÉRIFICATION DES CANAUX.

Amarante/toutes les unités : « Eh bien, ce n’était pas si difficile. »

Sylvain/canal ’Reen : * Il nous tenait sous ses griffes, mais il n’a pas mordu à l’appât. *

Tanzin/toutes les unités : « C’est forcément un piège. »

MACTN1-Bob/Renégat : C’est bien un piège.

PereSnik’t/canal ’Reen : * Alors, la proie essaie sûrement de nous rouler. *

Renégat/MACTN1-Bob : C’est un piège.

Morgan/toutes les unités : « Très bien, allons-y *franco*. »

La machine s’anima tout à coup et se hérissa de missiles, tels les piquants d’un porc-épic. Elle les lança juste comme la nuée de ses ennemis se rompait et s’éparpillait dans la plus grande confusion. Le boujeum devait maintenant braver trois cent dix-sept ennemis, ainsi que les milliers de missiles semi-intelligents qui jaillissaient des chasseurs comme une colonie d’insectes quittant le nid.

Des écheveaux de faisceaux de particules entrecroisés se dévidèrent à travers la sphère d’espace défensif, tissant une sorte de toile autour de la machine. Les boucliers et les armes du boujeum

opéraient en tandem. Les missiles qui affluaient crépitaient, fondaient et se consumaient dans des feux pourprés. La machine n'était pas programmée pour concevoir l'esthétique ; elle était incapable d'apprécier la beauté des fleurs nucléaires qui s'épanouissaient en pétales étincelants dans le jardin du firmament.

Elle essayait de déceler des formations en train de se dessiner tandis que les vaisseaux humains volaient dans toutes les directions. Elle avait évalué que la bataille pouvait être gagnée dans les vingt premières secondes. Il était clair qu'il ne fallait plus y compter maintenant.

La victoire était encore très probable, mais elle ne serait ni simple ni rapide.

CONTACT ESCADRE.

VÉRIFICATION DES CANAUX.

Amarante /toutes les unités : « On le tient. Bon Dieu, on le tient ! »

Tanzin/toutes les unités : « Du calme. On n'est que des puces, et si le chien n'a pas encore envie de se gratter, ça ne prouve pas qu'il renonce. »

Sylvain/canal 'Reen : * Nous approchons, nous approchons du but. *

Cavalier-de-la-Foudre/canal 'Reen : * Parfait. Le chant couvrira aussi le bruit insupportable que fait mon pilote. *

Ciel d'Orage/canal 'Reen : * Grâce à ton pilote, en tout cas, tu es toujours vivant. *

Sylvain/canal 'Reen : * Nous sommes tous encore vivants. *

Tanzin/toutes les unités : « Attention ! Il se gr... »

Morgan lança son vaisseau dans une figure qu'elle connaissait de nom mais dont elle ignorait l'origine : un immelmann. Le *Renégat* partit dans un demi-looping, suivi d'un demi-tonneau, puis il accéléra pour esquiver une paire de missiles.

La jeune femme cligna des yeux, assaillie par la profusion d'images que le *Renégat* projetait dans le compartiment de contrôle. L'hologramme représentait les lasers et les faisceaux de particules dans des teintes éclatantes de lumière au néon qui les rendaient très distincts. Les motifs arachnéens dansaient autour de ce misérable petit moustique de *Renégat* qui fonçait sur le boujeum. Des étincelles jaillissaient et bondissaient à côté de l'image miniature du vaisseau. Certaines étaient des missiles en pleine accélération, d'autres de menus débris de projectiles anéantis ou en cours de destruction.

Tout paraissait se produire au ralenti.

Morgan jeta machinalement un coup d'œil vers le 'Reen assis près d'elle, et son regard s'arrêta un moment sur lui. L'artiste avait apporté à bord un bloc-notes que lui avait donné le Dr Epsleigh. Dans des grognements de satisfaction, il contemplait les écrans, les visuels, les images du *Renégat*, et il faisait des croquis avec exaltation.

La pilote secoua la tête et reporta son attention sur l'accélération du vaisseau. Dans une tentative de feinte, elle propulsa le *Renégat* droit devant, sur la masse de plus en plus imposante du boujeum.

La douleur arracha une plainte sourde à PereSnik't comme les courroies de sécurité entamaient ses épaules charnues. Bob vira dans un zigzag sévère, et Sylvain pria pour que l'anti-g se déclenche. Sinon, le cockpit donnerait l'impression d'avoir été tartiné à la gelée de framboise.

« Tu te trouves dans les paramètres que tu as demandés, annonça Bob. Bonne chance. »

Sylvain scruta les instruments, jeta un coup d'œil à la machine colossale qui opacifiait sinistrement l'écran principal. Toujours aucune perte à déplorer parmi les vaisseaux des 'Reens.

« Maintenant ! » dit-il dans l'émetteur de liaison. * Maintenant ! * dit-il aux 'Reens.

** Aïo ** lancèrent-ils en chœur.

Le jeune homme tourna la tête vers PereSnik't. Le chaman se cramponnait à l'effigie en alliage. Sa fourrure brillait, réfléchi dans les circuits stylisés. Sylvain aurait aimé toucher son père une dernière fois, mais il ne voulait pas le déconcentrer.

Le 'Reen se pencha et lui serra le bras. ** Souviens-toi, fit-il, tu es des leurs autant que moi. **
Sylvain sourit.

PereSnik't entonna le chant. Sa voix résonnait et les autres reprenaient après lui.

** Tu es proche **

La coque du vaisseau frémit, le squelette de Bob grinça. Sylvain ne pouvait le voir de ses yeux, mais les instruments l'avertirent qu'un faisceau chargé était passé à quelques mètres du bout de l'aile.

** Viens à nous **

** Comme nous venons à toi **

« Plus près ! cria Sylvain aux autres pilotes. Nous devons nous rapprocher jusqu'à ce que la machine soit plein écran. »

La voix de PereSnik't emplissait le vaisseau. Le chant enflait l'espace entre les unités.

** Pardonne-nous **

** Nous allons te tuer **

Sylvain priait pour que les autres – ceux qui ne transportaient pas de 'Reens – puissent encore détourner l'attention et les tirs de la machine.

** Te dévorer **

Il s'aperçut que lui aussi chantait. Il était concentré, attentif, mais son cerveau était de plus en plus captivé par le réseau d'énergie. Je dois piloter, se dit-il. Prudence. Prudence...

** Pour que nous, le Peuple, vivions **

« Je suis plus près que toi de ce salaud, retentit la voix de Morgan. Viens ici, mon gros !

— Je suis encore plus près, cria Tanzin. Magne-toi, Sylvain. »

** Tu es proche **

PereSnik't répéta le chant. Cette fois, Sylvain se joignit au chœur dès le début.

** Viens à nous **

** Comme nous venons à toi **

Les images sautaient devant les yeux de Sylvain. L'écran principal balayait la coque infinie de l'ennemi.

** Pardonne-nous **

Les formes de métal asymétriques occupaient tout l'écran. Le chant, le vaisseau... Le jeune homme s'y perdait.

** Nous allons te tuer **

Tout marchait bien. Sylvain pouvait à la fois...

« Hé ! hurla Amarante. On le tient ! Vous n'avez jamais... » La transmission s'arrêta brutalement. Le vide remplit ce silence.

Un faisceau de particules du boujeum perfora transversalement le vaisseau d'Amarante. Percuté par cette arme à la vitesse de la lumière, tout ce qui se trouvait sur son passage cessa tout simplement d'exister.

Les composants du cerveau du vaisseau lancèrent instantanément des avertissements de destruction imminente et se dispersèrent dans les ténèbres après une flambée soudaine. Le vaisseau mourut de mille ruptures d'anévrisme électroniques.

Quand il transperça le cockpit, le faisceau atteignit beaucoup plus sévèrement Amarante que Cavalier-de-la-Foudre.

Comme le vaisseau vrillait à une cadence vertigineuse et se disloquait, Amarante put encore baisser les yeux pour constater qu'un grand vide s'était substitué à sa poitrine. Un jet écarlate lui sauta aux yeux et il comprit que l'anti-g était détraqué.

Il aurait dû souffrir, mais il ne sentait pas la douleur. À cause du choc. Il n'aurait pas mal. Plus le temps.

Il vit ondoyer un pré de fleurs printanières rouges et dorées au pied des monts Rorquin. Il mourait avant la saison sèche.

Le faisceau de particules avait juste frôlé Cavalier-de-la-Foudre, mais d'assez près pour lui vaporiser l'épaule.

** Nous allons te tuer **

Le chant résonnait encore dans la tête du 'Reen et continuait dans l'âme du chasseur.

** Te dévorer **

Le vaisseau se divisa en tronçons déchiquetés. La dernière bouffée d'air expulsée du cockpit s'échappa des poumons de Cavalier-de-la-Foudre. Toujours retenu par les courroies, le 'Reen lança un regard de rage à la machine qui occultait son ciel.

Le chasseur 'Reen expirait dans un océan de débris. Il tendit sa patte indemne et essaya d'agripper quelque chose. Ses griffes accrochèrent un objet ferme et soyeux – le poignet de son membre perdu.

Son mufler se tordit dans un rictus devant la proie qui lui remplissait le regard et le cerveau, comme le chant atteignait son apogée.

** Pour que nous, le Peuple, vivions **

Avec ce qui lui restait de fureur, Cavalier-de-la-Foudre fit tournoyer son membre arraché au-dessus de sa tête et le jeta violemment contre la proie.

Il avait épuisé ses dernières forces.

À peine quelques connexions du cerveau défensif du boujeum détectèrent l'objet étrange qui fonçait sur lui depuis le vaisseau démantibulé. Des circuits réagirent. La machine darda un faisceau laser contre le bras qui ne laissa qu'une trace éphémère de gaz ionisé.

Ce geste résultait d'une appréciation rationnelle de la part de la machine. Le bras n'eût-il pas capté son attention, le boujeum aurait choisi une autre cible...

Bob survola la coque du boujeum à la vitesse de l'éclair.

Sylvain regarda PereSnik't et lui donna le signal. ** Maintenant ! **

Le chaman sentait la tension magique qui venait d'être créée. Cette proie ne différait en rien d'un skelk – sinon qu'elle était plus imposante et non comestible.

Le Peuple reprit le chant depuis le début.

** Nous allons te tuer **

PereSnik't concentra l'étreinte calme et froide et la guida sur la proie, jusque dans ses profondeurs. Il remonta les voies vitales et les canaux ardents vers le cœur du boujeum.

L'énergie qui l'animait dépassait l'imagination, mais pas au point d'interdire à PereSnik't d'interrompre son flux. Le chaman toucha le cœur profond de la machine.

** Te dévorer **

Pendant une microseconde, les électrons tournoyèrent et circulèrent à flots ; l'instant suivant, le labyrinthe d'énergie subit une brusque surtension, des à-coups, un étranglement...

** Pour que nous, le Peuple, vivions **

... et s'éteignit. Frappée au cœur, la grande machine morte fendit encore l'espace sur sa lancée.

Bob vira brusquement de bord pour éviter un missile défensif privé de tout contrôle.

La machine n'était plus qu'une masse inerte au milieu d'un nuage de guêpes enragées.

Sylvain regarda PereSnik't et le 'Reen inclina la tête.

** C'est fini ** annonça-t-il sur le canal 'Reen. Sylvain traduisit le message pour les autres pilotes.

« Amarante... fit Bogdan, d'une voix émue.

— Nous compterons les morts plus tard », répliqua Morgan. Elle parlait d'un ton grave. « Et la machine... elle est vraiment anéantie ? »

PereSnik't répondit par de petits grognements.

« Elle est morte, traduisit Sylvain.

— Il n'y a plus qu'à se débarrasser de la carcasse, fit un pilote.

— En la propulsant vers le soleil ? » C'était la voix de Bogdan.

« Elle sera probablement convertie en matériaux de récupération, déclara Tanzin. Remorquée, démontée et recyclée. De quoi pensiez-vous que nous allions tirer nos primes ? »

La conversation s'apparentait davantage à une communication de routine lorsque les pilotes s'attelèrent à la pénible tâche de compter leurs morts.

La voix de Morgan résonna. « Sylvain ? Quand on rentrera sur Almira avec les 'Reens... ce ne sera plus pareil. » Il savait exactement ce qu'elle voulait dire. « N'oublie pas que je t'offre le café, ajouta-t-elle. J'ai envie de te voir.

— Moi aussi. »

Le Dr Epsleigh se mit à parler sur le canal général pour transmettre les remerciements et les félicitations du Premier ministre et de la princesse Elue. Elle s'efforça de trouver les mots qu'il fallait.

« Et le boujeum ? demanda Bogdan. Quand on l'aura démonté, est-ce qu'on arrivera à comprendre d'où il vient ? »

La coordinatrice convint que c'était une éventualité.

« Et puis on remontera jusqu'aux autres machines et on leur réglera leur compte, maintenant qu'on a notre arme secrète. »

Le Dr Epsleigh éclata de rire. « Peut-être. On verra.

— C'est tout vu », déclara Bogdan.

Mais Sylvain, qui traduisait la conversation pour les 'Reens, n'en était pas si sûr.

Près de lui, PereSnik't exprimait son approbation par de petits grognements.

*

Écoutez bien.

Cette histoire est authentique. C'était à l'époque où notre ancien compagnon « Sylvain », comme l'appelaient ceux de l'Autre Peuple, revint sur son passé jusqu'à nous et où je découvris des coutumes étranges, et parfois merveilleuses.

J'étais jeune, jeune et enflammé, lors de cette bataille aux côtés de la femme Kai-Anila ; je sentais la bravoure et l'esprit qui émanaient de son être, et je m'efforçais de l'aider dans la mesure de mes modestes facultés.

Je vais à présent me taire pour reprendre mon souffle et me reposer.

Souvenez-vous toujours, mes petits, mes enfants, mon avenir, que tel est le récit fidèle des

événements qui nous ont permis de gagner notre liberté.

Titre original : Pilots of the Twilight (1984)

Traduction : Isabelle PAVONI

LA BALLE AUX PRISONNIERS

LA VISION de Kirsi et Almira se prolongea un peu et Lars, sur le point de revenir à la réalité de sa captivité, resta encore un moment en contact avec les 'Reens. Dans l'univers télépathique au temps déformé, l'aventure de Sylvain Calder et Morgan Kai-Anila lui était venue sous forme de révélation du futur. Mais le contact ultime avec les 'Reens se situait dans le présent. Son cerveau touchait en l'occurrence ceux de deux représentants de leur espèce : le vieux PereSnik't, la créature à la fourrure noire entrevue en rêve qu'il reconnaissait maintenant, et l'artiste Ciel d'Orage.

Pendant ces derniers instants de transmission de pensée, Lars eut un vague aperçu des moyens par lesquels un cerveau organique, protoplasmique, devrait pouvoir pénétrer un « cerveau » de machine, atteindre les circuits imprimés – ou les artefacts électroniques, dont les images lui arrivaient par télépathie sous l'aspect de plaques métalliques gravées de lignes d'argent.

Dénué de chant, psalmodiait PereSnik't. La silhouette de Ciel d'Orage, à l'arrière-plan, un pinceau à la main, inclinait humblement la tête. *Le chant, la poésie, l'art, c'est beaucoup. Pas tout, mais beaucoup.*

*

Le contact coupé, Lars Kanakuru émergea de la séance de télépathie ; il entendait encore l'écho des pensées des pilotes du système planétaire de Kirsi et d'Almira. Il ressentait toujours la saveur étrange du cerveau des 'Reens, aussi différent du sien et de celui des Carmpans qu'ils l'étaient eux-mêmes entre eux.

Et il y avait aussi ce dernier commentaire sur la poésie, le chant et l'art, que les 'Reens lui avaient transmis avec autorité. Etait-ce encore un secret ? Lars n'en avait pas la moindre idée. Bien sûr, la sonde berserker l'avait extorqué à sa conscience, comme elle s'était accaparé le reste de l'épisode. Et que ce fût ou non un secret, le berserker en savait maintenant aussi long que lui, voire davantage.

*

Les prisonniers venaient d'être reconduits à leurs cellules et la porte de la salle commune se refermait sur eux lorsque le choc d'une explosion martela les murailles, si violemment que leurs pieds décollèrent du sol. Des morceaux de roche effritée leur tombèrent sur la tête. L'espace d'un instant, Lars rejoignit par l'esprit Gemma et Pat Sagan dans la mine.

« Rien à voir avec les travaux d'extraction. C'est un bombardement ! » hurla Naxos.

Les prisonniers se regardèrent. Lars vit un mélange de peur, d'espoir et d'exultation sur les visages de ses quatre compagnons. Il y eut quelques secondes de silence interminables. Lars retenait son souffle, dans l'attente que le berserker ou l'assaillant procède à leur extermination.

Alors, un roulement titanesque fracassant rudoya la roche, l'air et le cosmos tout entier. Des mises à feu, songea Lars, pas des explosions. Il lance ses unités de combat, au risque de les faire entrer trop vite en action si elles sont encore très près de la planète au moment de passer en espace profond.

L'assaillant, quel qu'il soit, lui est tombé dessus par surprise.

Des explosions, réelles cette fois, ébranlèrent encore les murailles de la prison. Il y eut des secousses, des vibrations, des grincements de dents et de mâchoires.

Naxos s'accroupit, poings serrés, puis bondit sur place, aussi haut que le permettait la voûte assez basse. « Ouais ! Détruisez-le, foutez-le en l'air, bousillez-le !

— ... et nous avec...

— Et nous avec ! reprit le capitaine dans un cri de triomphe. Ouais ! » Il tremblait ; Lars s'attendait à le voir s'évanouir d'exaltation.

Les autres fixèrent Naxos de la même façon que s'il venait d'ordonner leur propre destruction. Mais le tonnerre guerrier s'éloignait maintenant. Seuls restèrent audibles les bourdonnements incessants des machines d'extraction et de construction, toujours actives, qui poursuivaient leur travail comme si rien ne pourrait jamais les réduire au silence.

Et puis il y eut un nouveau bruit, manifestement d'origine différente celui-ci, assez comparable au roulement fracassant du début, mais plus long et qui allait en s'amplifiant.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Tous tendirent l'oreille. « Quelque chose qui vient se poser en catastrophe... Enfin, je crois. Sans doute une unité de combat qui a besoin de réparations d'urgence. »

Le berserker qui régissait la base ne parlait toujours pas à ses prisonniers. Il ne leur disait rien, mais eux n'avaient pas besoin qu'on leur explique ce qu'ils devinaient et percevaient par eux-mêmes : quelqu'un ou quelque chose venait de donner l'assaut contre la base. Pour manifester une telle puissance de feu, l'attaquant était au moins une armada de bombardiers gigantesques. Ou alors, songea Lars, une escadre de désespérés.

Ou encore... Le souvenir brûlant de *Qwib-qwib* s'aviva dans son cerveau.

Et il y avait aussi autre chose... encore un secret. L'un des deux messages enfouis au début, alors que le Carmpan savait peut-être déjà ce que toutes les visions...

Non. Oublie ça, oublie l'autre secret. Oublie-le coûte que coûte.

Bourdonnant des mots, Lars tomba malgré lui dans une sorte de psalmodie : *Qu'il ne te revienne pas, ou dans le feu sombrera le...*

Il supposait que les Carmpans l'observaient de leur salle, mais il n'osa pas regarder dans leur direction. Son cerveau voulait chanter des vers, et il paraissait incapable de l'en empêcher. Sans doute était-il en train de devenir fou, ce qui n'aurait rien de très surprenant.

Non, il ne devenait pas fou. Il avait plutôt l'impression que quelqu'un, quelque part, tentait de lui transmettre un message qui, curieusement, se présentait en vers. Sous forme de poème.

À quelle fin ?

Les 'Reens, encore ? Non. Quelque chose... quelqu'un d'autre.

Un fragment de réponse filtra peu à peu dans sa conscience : ... *plusieurs raisons. Plus simple ainsi de te prouver combien je suis humain. Plus simple d'interdire aux pensées de métal autour de toi de...*

Pour prouver que tu es humain... qui es-tu ?

... *Monitor*...

Un nom, alors, distinctement. Ses visions du tableau de bord et du moniteur prirent enfin un sens pour lui, en termes de rêve, en tout cas. Mais le contact fugace venait de se rompre.

Le berserker ne manifestait toujours aucune intention d'éliminer ses prisonniers. Non pas qu'il fût sensé d'espérer qu'il dévoilerait ses intentions avant de passer à l'acte. Il enverrait ses unités mobiles les massacrer, ou alors il mettrait le feu à leur salle, et tout serait fini en un clin d'œil. Mais pour l'heure, supposait Lars, la machine essayait encore de préserver ses prisonniers de la bataille. Parce qu'au moins certains d'entre eux, lui en tout cas, s'étaient avérés des informateurs télépathiques précieux.

À la longue, Lars ne put s'empêcher de se retourner et il vit que les Carmpans s'étaient avancés à l'entrée de leur salle, les yeux fixés sur leurs compagnons humains.

Opava leur lança un regard méchant. « Qu'est-ce que vous faites ? Qu'y a-t-il, maudits bestiaux ?

— Chantez, fit un Carmpan.

— Chanter ? leur cria Naxos, abasourdi. Vous êtes tous devenus fous ?

— Chantez. Scandez. Ça aidera.

— Ça aidera ? Comment ? »

Derrière Lars, les bruits d'extraction montèrent soudain à un niveau jamais atteint. Et puis ils éclatèrent en avalanche tonitruante dans la salle, si violemment qu'il fit volte-face. Ses tympans perçurent une chute brutale de la pression atmosphérique, compensée presque instantanément par l'équipement de survie automatique.

Un grand trou venait de s'ouvrir dans le mur de la salle commune, où il n'y avait encore, quelques secondes plus tôt, que de la roche dure et polie. Des cailloux jonchaient maintenant le sol en quantité suffisante pour remplir un tonneau. L'orifice large d'un mètre permettait le passage d'un homme, même en armure de combat, et d'ailleurs un individu dans cette tenue le franchissait en ce moment. D'aspect presque aussi mécanique que les berserkers auxquels elles étaient venues s'opposer, des silhouettes en armure semi-robotisée surgirent dans la salle l'une après l'autre, leurs marteaux électriques et leurs armes prêts à servir. Lars reconnut leurs insignes.

Les cinq prisonniers eurent un mouvement de recul et se recroquevillèrent instinctivement.

L'émetteur de la première silhouette leur lança des paroles âpres. « Buzz Jameson, flotte d'Adamant. Ecartez-vous. Nous avons obturé la galerie à l'autre extrémité. Vous ne manquerez pas d'oxygène dans l'immédiat. »

Un brouhaha de protestations et de questions s'éleva du groupe des prisonniers.

« Nous sommes un groupe d'assaut, point final. Et nous menons justement un assaut. » Les intrus, au moins six d'entre eux, arpentaient maintenant la salle commune, comme s'ils cherchaient le meilleur moyen d'en sortir. Il ne fallait pas tenir compte de la bouche de la galerie obscure, étroite et vide, qu'ils avaient condamnée. On devinait les cheveux roux de Jameson derrière son ventail, et l'homme était presque aussi grand que Lars se le rappelait à travers les yeux de Gemenca Bahazi. Il examina les prisonniers au regard fixe. « On va vous sortir d'ici, mais on a un autre problème à régler avant. Où peut-on trouver ces foutues machines écumeuses de cervelles ? Elles sont bien quelque part ici ?

— Comment avez-vous su que... ? » Mais les questions attendraient. Naxos pointait déjà le doigt sur l'entrée proprement dite.

Quelques instants plus tard, un dispositif pour abattre l'obstacle était déjà en place. Du plastic avait été collé dessus et les prisonniers, en simple combinaison, se précipitèrent pour se mettre à l'abri.

En construisant cette porte, le berserker n'avait pas prévu ce genre d'assaut ; une petite charge fit l'affaire. Et la pression ne chuta pas, cette fois. Les chambres de drainage mental devaient être maintenues en permanence à pression atmosphérique. Jameson et ses cinq hommes s'y ruèrent.

Lars s'attendait à voir les machines-fourmis faire irruption et tuer les prisonniers sans défense, puis s'attaquer au groupe de combat d'Adamant. Mais rien de tel ne se produisit. Les guides mécaniques étaient sûrement très occupés ailleurs, peut-être par des travaux de réparation.

Quelques secondes plus tard, Jameson réapparut à l'entrée de la galerie. De sa voix âpre, qui sortait de l'émetteur, il demanda aux prisonniers si l'un d'eux connaissait l'emplacement exact du cerveau central de la base. Cet ordinateur, expliqua-t-il, se trouvait sans doute assez près des chambres des machines de sondage mental, mais il était peut-être piégé. « On nous a dit que le meilleur moyen d'y accéder est de passer par la salle des prisonniers et les chambres où on les fait travailler.

— Qui vous l'a dit ? Comment avez-vous su où nous étions ? Et comment avez-vous appris où se trouve l'ordinateur central ?

— On est capables d'assembler les pièces d'un puzzle. Et puis vos petits copains ne sont pas restés les bras croisés. » Jameson désigna les Carmpans d'un geste de la tête. « Ils nous ont transmis un message très détaillé sur ce qui se passe ici. »

De leur salle, les Carmpans observaient Lars.

En les regardant, il fut pris d'une violente envie de scander des vers insensés. Sur les raisons pour lesquelles *jamais castrat n'eut chant plus pur...* ? Il se demandait bien d'où cette idée lui parvenait.

Jameson était reparti en courant dans la galerie derrière la porte plastiquée pour rejoindre ses compagnons en armure. Il y eut une autre forte explosion dans cette direction et des bruits plus étouffés de lutte et d'armes peu sonores.

« Bon Dieu, comment ont-ils pu atterrir ici ? » Dorothee frémit, comme scandalisée par tant d'audace chez les hommes.

« Si c'était une attaque-surprise – et s'ils savaient parfaitement où ils mettaient les pieds – parvenir jusqu'au cerveau et le détruire pouvait leur permettre d'anéantir complètement la base. »

Jameson et ses hommes avait abandonné un grand sac bourré d'explosifs derrière eux. Tandis que ses compagnons laissaient libre cours à toutes sortes d'émotions, Lars, immobile, muscles tendus et prêt à bondir, contemplait ce sac. Maintenant, songea-t-il, l'un d'entre nous va... Il avait peur de regarder Pat.

Mais ce ne fut pas elle qui fit le geste. Ce fut Opava. Tirant de sa combinaison un pistolet soigneusement dissimulé, le lymphatique l'avait aussitôt braqué sur les explosifs, menaçant de les faire sauter. La galerie s'effondrerait sur Jameson et les autres, et son maître serait sauf.

« Un pistolet ! C'est un bonnevie ! Ils lui ont laissé une arme... »

Le tir manqua sa cible, écornant seulement la roche, car Lars avait brutalement frappé le bras d'Opava. Les deux hommes s'empoignèrent et roulèrent par terre ; ils luttèrent jusqu'au moment où quelqu'un assomma Opava par-derrière. Naxos. Il avait ramassé un des morceaux de roche qui jonchaient le sol depuis l'arrivée de Jameson, et il frappa encore, violemment.

« Ignoble... bonnevie ! » Il n'existait pas de pire obscénité.

Lars tourna les yeux sur Pat. Elle n'était pas l'agent bonnevie, c'était tout ce qui comptait pour lui.

Ils eurent juste le temps d'échanger un regard. Jameson revenait dans la salle, accompagné de quelques-uns de ses hommes, tous un pistolet à la main, leur armure bosselée et fumante.

Il annonça, le souffle court et rauque, que leur tentative pour détruire le cerveau avait été déjouée. Les unités de combat du berserker avaient contre-attaqué au dernier moment, assez nombreuses pour

les forcer à reculer.

Pendant le compte rendu de Jameson, un de ses hommes restés dehors se mit à tirer sur un guide mécanique qui venait de faire irruption dans la galerie. Lars saisit la main de Pat. Ensemble, ils se ruèrent dans le couloir des cellules à la recherche d'un abri quelconque.

Il n'y avait vraiment nulle part où se cacher. Tous deux s'étaient tapis dans la cellule de Lars lorsqu'une forme qui n'était pas une silhouette humaine passa l'ouverture sans porte. Elle ressemblait aux guides mécaniques, quoique d'un modèle quelque peu différent de ceux rencontrés jusqu'ici, et présentait des traces de dommages subis au combat.

Lars pointa sur elle le pistolet dérisoire qu'il avait pris à Opava – sans grande conviction, car il y avait peu d'espoir que les berserkers aient confié à leur agent bonnevie une arme susceptible de les affecter eux-mêmes.

« Lars... le programme Rémora », lui dit la machine dans une tonalité étonnamment humaine.

Son doigt sur le point d'appuyer sur la gâchette trembla et se relâcha. Cramponnant toujours Pat de l'autre main, Lars se releva.

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Il sentit une nouvelle chute de pression ; soit il y avait une fuite quelque part, soit le cerveau du berserker avait finalement trouvé le temps de leur supprimer leur approvisionnement. Pat était silencieuse, comme si elle retenait son souffle.

Une machine identique apparut à son tour, chargée de deux armures spatiales qu'elle jeta aux pieds des humains. « Vite », ordonna-t-elle.

Lars s'habilla non sans peine tout en parcourant le petit couloir, de cellule en cellule. Il trouva Naxos et Dorothee Totonac, et leur dit en peu de mots d'obéir aux instructions orales et gestuelles de ces nouvelles machines. Quand les robots leur lancèrent des armures, les deux prisonniers s'exécutèrent d'un air ahuri. *Service de la défense de Channith*, pouvait-on lire sur les armures. Channith ? Où était-ce ? Lars avait l'impression qu'il aurait dû le savoir...

« Reculez ! » C'était Jameson, à l'autre extrémité du couloir ; son arme était braquée sur les machines.

« Non ! » cria Lars. Il n'avait toujours pas fini d'enfiler son armure, aussi s'élança-t-il à cloche-pied pour tenter d'arrêter le commandant adamantin. Il s'aperçut soudain qu'il avait des alliés. Les Carmpans – la moitié d'entre eux également en armure spatiale – avaient surgi de nulle part et ils entouraient Jameson, le forçant à baisser son arme.

Le commandant et son unique compagnon encore en vie, quoique gravement blessé, suivirent les prisonniers humains et carmpans hors de leurs quartiers de détention. Le groupe fut reconduit en surface, sous un ciel ivre de la fureur des feux d'artifice de l'assaut. Dans l'espace alentour, la lumière du soleil bleu opalin était en partie obscurcie par la nuée de débris du combat.

Les nouveaux guides mécaniques emmenèrent les prisonniers vers l'un des plus grands docks de réparation, puis dans le berserker gigantesque et monstrueux qui l'occupait. Sa coque émergeait à peine de la grande fosse où il stationnait. Il avait été sévèrement touché et des machines travaillaient avec acharnement à colmater les brèches et à charger l'armement.

Le trajet fut terriblement long et angoissant, sous un ciel encore en proie aux flammes silencieuses d'une guerre qui n'était pas si lointaine.

Enfin à l'intérieur de la grande machine, les prisonniers entendirent une voix humaine haletante résonner autour d'eux. « Kanakuru, tu es là. Bien. C'est Monitor qui te parle. Dis-leur qui je suis. »

Cette voix semblait portée par l'air ambiant. Comme Lars croyait les micros de son armure défectueux, il ouvrit son casque et inhala un peu d'air, légèrement vicié mais respirable.

« Dis-leur qui je suis, répéta la voix. Et ce que je suis.

— Je... je ne suis pas sûr de le savoir.

— Tu dois pourtant le savoir. Les Carmpans m'assurent que ça t'a été transmis... comment je me suis fourré dans ce pétrin. À moins... »

Les Carmpans ôtèrent casques et armures, puis entourèrent Lars comme ils avaient encerclé Jameson auparavant. Chacun d'eux étendit un bras, une main.

Lars sentit le contact. Multiple. Pas seulement de leur chair de Carmpans, mais de leurs esprits aussi.

L'épisode secret, le message enfoui, déferla sur sa conscience...

Titre original : Crossing the Bar (1985)

Traduction : Isabelle PAVONI

LARME

TROIS KILOMÈTRES au-dessus de Moisson, l'atmosphère très dense se raréfiait peu à peu pour atteindre la pression terrestre normale. Le ciel était bleu, d'un bleu singulier mais indéniable, même s'il manquait d'intensité. Encore irrespirable, l'air contenait déjà pourtant dix pour cent d'oxygène, en proportion croissante. L'une des usines biologiques se détachait harmonieusement de l'amoncellement de nuages blancs, dans le champ d'une caméra flottante. Un gigantesque ballon ondoyant, en forme de larme renversée, dégageait des bulles vertes s'échap-pant de sa pointe. Monitor contemplait ce spectacle avec un sentiment de fierté.

Il n'avait toutefois aucun désir de visiter Moisson. Des limons multicolores infestaient les étangs maritimes peu profonds près des pôles. Des substances vertes et visqueuses erraient dans l'atmosphère primordiale. Quand elles dérivaien-t trop bas, elles se désintégraient. La planète était vaseuse. Les changements prenaient un temps infini. Les erreurs mettaient des années à se révéler, des décennies à se corriger.

Monitor préférait la lune extérieure.

Un jour cette planète deviendrait un monde. Mais Monitor ne serait pas du nombre des colons. Monitor était un programme informatique.

*

Monitor ne se serait jamais porté volontaire pour le projet Moisson, à moins de n'avoir d'autre alternative que la mort.

Mourir de vieillesse.

Il savait – c'était un bruit qui courait – que d'autres mondes se défiaient des ordinateurs sophistiqués, trop semblables aux berserkers. Mais les mondes humains se comptaient par dizaines de milliers. Et dans la région de Channith, même depuis sa colonisation, les berserkers n'étaient qu'une rumeur. Personne ne doutait vraiment de leur existence, mais...

À certains égards, toutefois, les ordinateurs s'avéraient d'une utilité insolente ; et certains projets nécessitaient le concours d'une intelligence artificielle.

Participer à l'ordinateur n'était pas exactement une échappatoire. L'enveloppe charnelle de Monitor avait dû mourir des années plus tôt. Ses dernières pensées s'étaient peut-être tournées vers le concept d'un programme immortel.

Cet ordinateur n'était pas récent. Il avait déjà utilisé deux autres personnalités... qui avaient finalement changé d'avis et demandé leur effacement du programme.

Monitor pouvait le comprendre. Ses fichiers comportaient des divertissements. Quand il les appelait, ils étaient là, à leur place, du début à la fin, comme des souvenirs trop fidèles. Les parties d'échecs, au moins, échappaient à ce phénomène, et la poésie aussi, parfois. Mais que dire d'un roman policier ? D'un match de football ? D'un feuilleton ?

Monitor se créait ses propres divertissements.

Il n'avait pas rappelé son poème depuis dix jours. Il était surpris et satisfait d'une si grande maîtrise de lui-même. Peut-être pourrait-il maintenant l'étudier d'un œil neuf... ?

Faux. Le texte entier lui envahit fugitivement le cerveau, comme s'il en avait déjà depuis une microseconde achevé la lecture. Ce qui était d'habitude un atout pour Monitor – sa mémoire sans faille – était à présent une entrave.

Au fil des ans, son poème était devenu aussi long qu'un petit roman, ce qui n'empêchait pas son cerveau de l'appréhender dans sa totalité. Cet ouvrage racontait l'histoire de sa vie, sa seule tentative pour atteindre l'immortalité. Le mètre et les rimes, au moins, étaient impeccables ; mais le poème avait-il de l'intensité ? Le lire du début à la fin était plus difficile qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Il devait d'abord faire abstraction de l'intégralité – comme un lecteur ordinaire – et procéder de manière linéaire. Apprécier le mouvement...

Jamais castrat n'eut chant plus pur... Peut-être, mais pas ici, en tout cas. Il échangea ce vers contre un segment quelconque péché dans un autre passage. Jamais traitement de texte n'avait été plus simple d'emploi ! L'accent d'intensité déplacé, d'autres modifications s'imposèrent... et sa description du monde Harmonie, dévasté par les berserkers, produisait maintenant une impression plus forte.

Des jours et des années de frayeur et de rage. Dans sa jeunesse, Monitor avait combattu l'homme. Channith avait besoin de sauvegarder sa sphère d'influence. Il existait des extraterrestres ailleurs, et des berserkers aussi, mais ce n'était qu'une rumeur pour Monitor, jusqu'au jour où il vit Harmonie. Les rebelles du Front de libération de Gaea avaient bien fait de fuir sur Harmonie, de l'y conduire, de lui montrer l'œuvre des berserkers.

Il était si difficile de conquérir un monde, et si facile de l'abolir. Après cette découverte, Monitor ne se sentit plus jamais capable de combattre les hommes.

Ses supérieurs auraient pu le destituer, au lieu de quoi ils le promurent à un grade supérieur ; ils le chargèrent d'enquêter sur la défense de Channith contre les machines berserkers.

Ils avaient dû se dire que ce ne serait pas un emploi de tout repos, une sinécure. En fait, il s'agissait quasiment de se promener en touriste aux frais du gouvernement. En près de quarante ans, il n'avait jamais vu de berserker vivant... non : actif ; mais ses séjours dans des régions où ils étaient plus qu'une rumeur lui en avaient peut-être appris trop long sur leur compte. Il en existait de toutes les formes, de toutes les dimensions. Tantôt ils voyageaient dans le temps, tantôt ils prenaient l'aspect d'un homme capable de se métamorphoser brusquement en fusils et couteaux. On peut détruire des machines, on ne pourra jamais les effrayer.

Un jour, la peur domina Monitor. Il ne pouvait plus prendre de décisions... C'était là, dans le poème, non ? Il lui était impossible de le sentir. Un poète devrait connaître l'émotion !

Il n'était sûr de rien, et il craignait de trop retoucher son texte. D'un point de vue mécanique, ça fonctionnait. En tant que poème, c'était peut-être trop... mécanique.

Et s'il cherchait quelqu'un à qui le faire lire ?

L'occasion se présenterait peut-être plus vite qu'il croyait. Sa conscience périphérique perçut des bruissements de fréquence 2,7 dans la bande des micro-ondes de l'espace lointain : la propulsion d'un vaisseau spatial, qui arrivait de Channith en mode c-plus. Une unité de surveillance que son

monde aurait envoyée sans prévenir ? Il enregistra ses corrections et classa le poème pour se concentrer sur le signal qu'il recevait.

Trop lent ! Trop puissant ! Trop éloigné ! Une masse qui se calculait en 10^{12} grammes, et une source d'énergie colossale tout juste capable de lui communiquer une impulsion c-plus stable et uniforme, même dans l'espace interstellaire quasi homogène ; mais il n'en occultait pas moins l'étoile de Channith, ce qui remplissait Monitor d'horreur.

Un berserker.

*

Le code de son signal pouvait se définir comme un flash d'éléments binaires, 100101101110 ; ou un instant d'identification associé à une description ; mais jamais comme un son ni un nom.

100101101110 avait trois cerveaux identiques et un automatisme qui lui permettait de fonctionner sur une combinaison de deux d'entre eux. Il pourrait en perdre un ou deux au combat sans jamais ressentir le moindre trouble de la personnalité. Un siècle plus tôt, ç'avait été une usine, un cuirassé d'appoint et un groupe de machines d'extraction sur un astéroïde de métal. Ses trois cerveaux composaient à présent une seule et même unité. À la prochaine base de maintenance, ils seraient peut-être installés sur trois vaisseaux différents. Ou encore, l'unité serait reprogrammée, déstructurée, couplée à une autre machine ou démontée pour entrer dans la fabrication de certains équipements. Cette chose ne pouvait avoir d'existence propre. Se donner un nom, dans ces conditions, eût été vain.

La chose rêvait, peut-être. L'univers environnant était simple, riche en énergie ; il fallait calculer un autre cap pour s'écarter de cette région où elle croisait au hasard et pour enfin trouver l'ordre. L'ordre, c'était la vie... ou les berserkers.

La masse de l'étoile dont il s'approchait courbait l'espace. Quand la distorsion fut trop grande, 100101101110 annula l'impulsion c-plus. Sa vitesse tomba à un dixième de celle de la lumière, et il décéléra encore. Cette fois, il ne rêvait pas.

La vie, à un million de kilomètres de distance, se manifesterait peut-être par une bande de radiations vertes, orange ou mauves. À cent kilomètres, de nombreux types de systèmes nerveux vivants réfléchiraient le tracé de leur propre structure. Il était rarement nécessaire de s'approcher autant. Il était plus simple de se poster au voisinage d'une étoile, prêt à entrer en action, et de chercher la plage de température de l'eau à l'état liquide pour découvrir le spectre d'un monde à oxygène.

L'oxygène était synonyme de vie.

Là.

Parfois, la vie se défendait. 100101101110 n'avait jamais été attaqué, pas encore du moins ; mais la vie était rusée. Le berserker restait en alerte, il surveillait les environs.

Le point bleu possédait des satellites de taille moindre : un grand, très éloigné, et un plus petit, relativement proche, auquel l'effet de marée avait donné la forme d'une larme renversée.

Les dimensions excessives du premier étaient un inconvénient, même pour 100101101110. Le second, d'une masse de 4×10^{15} grammes, serait plus adapté. La forteresse berserker fonda droit dessus, tous ses sens en éveil.

*

Monitor n'avait aucune idée de ce qui l'attendait.

Plus jeune, lorsqu'il était humain, il avait été chargé d'organiser la défense de Channith contre les berserkers. Les machines n'avaient pas approché la planète depuis quatre cent trente ans, époque de sa colonisation. Monitor avait voyagé. Il avait vu des mondes ravagés et des berserkers anéantis, calcinés ; il avait étudié les rapports de ceux qui avaient vaincu les machines de mort ; ceux qui avaient échoué n'avaient pas eu le temps d'en établir.

Moisson lui avait donné du tracass. Il avait demandé la destruction de la base de contrôle. Le programme (associé à Singh, à l'époque) ne se révolterait sûrement pas. Monitor redoutait la venue des berserkers sur Moisson ; ils pourraient découvrir la base de contrôle, dérober l'ordinateur pour ses composants... et les juger supérieurs aux leurs.

On avait ri de ses arguments. Quand Singh avait réclamé son effacement, Monitor avait réitéré sa demande. Cette fois, on lui avait confié une tâche plus concrète : trouver un moyen pour assurer la sécurité de la base.

Il avait essayé. Il y avait bien le sous-programme Rémora, mais il était par trop complexe d'emploi. L'offensive avait eu lieu avant qu'il ait réussi à le maîtriser correctement. Hormis Rémora, il n'avait pas d'armes.

Le berserker était venu.

Le monstre avait manifestement subi des dégâts. Quelque chose lui avait transpercé la coque – une coque d'une épaisseur invraisemblable et non un leurre, un rempart assez massif pour absorber toute la violence d'une attaque – et Monitor se demanda si c'était un assaut sur Channith qui lui avait valu cette blessure. Il en saurait plus long s'il s'autorisait à se servir des radars ou des faisceaux de neutrinos ; mais il se limita à des instruments passifs comme le télescope.

Le projet, qui s'était déroulé sur deux cents ans, était achevé. Le berserker s'emploierait maintenant à exterminer chaque microbe de l'eau et de l'air de Moisson. Monitor était résigné à voir mourir Larme. Il se plaisait à imaginer le jour où, quand tout serait fini, la forteresse aurait épuisé ses armes et son énergie ; elle deviendrait une proie facile pour la première escadre humaine venue... mais la station de contrôle n'avait pas d'armes. D'ici là, Monitor pouvait seulement consigner l'événement pour les archives de Channith.

Si elles existaient encore ! La chose s'était-elle occupée de Channith avant d'arriver ici ? Impossible de le savoir.

Comment réagissait un berserker quand une cible ne ripostait pas ? Deux siècles plus tôt, Moisson avait été sans vie, dotée d'une atmosphère réductrice, comme la Terre jadis. La vie s'y développait à présent. Pour le berserker, cette boule limoneuse colorée était la vie, l'ennemi. Il s'y attaquerait. Comment ?

Inutile d'attirer son attention. La machine, c'était sûr, détectait les formes de vie... mais Monitor n'était pas vivant. Détruirait-elle un ensemble d'instruments isolés ? Monitor n'était pas dissimulé, mais il n'était pas très visible non plus car il utilisait peu d'énergie ; les panneaux solaires suffisaient à l'alimentation de la station.

Le berserker était en train de se poser sur Larme.

Du temps s'écoula. Monitor observait la manœuvre. Le propulseur du berserker se mit à cracher des flammes bleues.

La machine de mort n'utilisait pas de carburant ; elle tirait les énergies nécessaires de la structure même de l'espace. Mais qu'essayait-elle de faire ?

Alors Monitor comprit, grâce aux ressources de son cerveau et aux souvenirs-fantômes de son passé d'homme. Le berserker n'épuisait pas sa propre puissance. Il avait trouvé son arme dans la nature.

L'étoile mauve déformait l'orbite de Larme, force équivalente à une poussée de 60 G pour le seul berserker. Solidaire d'un astéroïde d'une masse trois mille fois supérieure à la sienne, la forteresse parvenait toutefois à ralentir Larme de 0,02 G toutes les heures.

Un siècle de travail pour en arriver là... Monitor pourrait se proposer en échange de Moisson... des composants pour réparer un berserker endommagé contre un monde encore balbutiant. Alors ?

Il avait étudié des enregistrements de messages berserkers avant d'être lui-même enregistré. Mais l'ordinateur disposait déjà, à l'époque, de données plus intéressantes.

Les fréquences et le codage, tout y était : localisation des étoiles et des planètes, état des réserves de carburant, de masse et d'énergie, bilan des avaries, probabilités de danger, ordre de priorité des cibles ; des termes spécialisés pour décrire l'armement ésotérique utilisé par la vie pour se défendre ; un code se traduisant par les sons d'un langage humain ou non-humain ; un code simplifié pour un berserker au cerveau détérioré...

Monitor renonça à sa première intention. Il ne réussirait jamais à se faire passer pour un berserker. Chose curieuse, il n'avait pas peur. L'émotion l'avait déserté. Mais *l'habitude* de la peur... ? Perdue elle aussi ?

L'orbite de Larme se resserrait comme le nœud coulant d'un pendu.

Fais-toi passer pour autre chose !

Réfléchis bien. Il lui fallait plus que simplement une voix. Un pouls, un souffle : il en avait d'enregistré. En présence de journalistes et d'un bon millier de micros, après que Monitor lui-même eut été enregistré, la vice-présidente Curly Barnes lui avait dit adieu. Tout cela se trouvait dans ses mémoires. Une dure à cuire, cette Curly, bien trop arrogante pour être bonnevie, mais dans la mesure où il utiliserait son propre vocabulaire... Une seconde ! Et pourquoi pas le technicien qui avait testé ses réflexes et avec qui il avait bavardé ? Angelo Carson était un gros fumeur, qui avait besoin depuis longtemps d'un bon dégrasage des poumons ; sa voix rauque et profonde était idéale.

Monitor régla son maser et laissa défiler l'enregistrement de la respiration caverneuse pendant qu'il réfléchissait. Rien d'autre ? La machine demanderait-elle un cliché ? Il vaudrait mieux que non. Souviens-toi de couper le bruit de la respiration pour parler. *Après l'inspiration.*

« Ici, agent bonnevie qui parle au nom de la forteresse lunaire. Forteresse lunaire endommagée. »

Le cône de lumière que réfléchissait Larme n'oscilla pas, et aucune réponse ne vint.

Les enregistrements étaient anciens : plus que Monitor en tant qu'homme, et bien plus que Monitor dans son état actuel. Deux autres cerveaux avaient jadis servi cet ordinateur : Holstein et Singh, des citoyens exemplaires qui avaient préféré cette solution à une mort ordinaire. Mais ils avaient à la longue demandé leur effacement. Monitor, quant à lui, n'était ordinateur que depuis dix-huit ans. Utilisait-il un langage de programmation obsolète ?

Ridicule. Aucun code ne serait obsolète. Certains berserkers passaient des siècles sans voir une seule base de maintenance. Et il fallait bien qu'ils communiquent... ou n'était-ce une nécessité que pour les êtres vivants ? Il existait sûrement de ces bases un peu partout, mais nombreux étaient les berserkers qui se battaient peut-être jusqu'à épuisement de leurs réserves ou leur anéantissement. Les forces armées de Channith n'avaient jamais pu en acquérir la certitude.

Essaie encore. Pas trop d'émotivité. Tu ne tournes pas dans un mélo. Les bonnevies – serviteurs humains des berserkers – n'étaient-ils pas dressés à supprimer toute émotion ? Et puis ce rôle n'était peut-être pas pour lui... « Ici agent bonnevie. La forteresse lunaire – jolie expression que celle-là – est endommagée. Tous les organes de transmission ont été détruits pendant le combat contre... Albion. » Expire, inspire. « La forteresse lunaire a accumulé des données sur les défenses d'Albion. » Albion était une trouvaille subite. Son imagination avait désigné une étoile naine jaune –

située derrière lui alors qu'il regardait en direction de Channith – flanquée d'une famille de quatre planètes mortes. Le berserker arrivait de Channith ; comment pourrait-il le savoir ? Arrête la respiration d'Angelo et continue de parler. « Equipement de survie endommagé. Bonnevie se meurt. » Il eut l'idée d'ajouter *de grâce, réponds*, mais il s'en garda bien. Un bonnevie ne mendierait jamais, n'est-ce pas ? Et puis... Monitor avait sa fierté.

Il émit de nouveau. « Je suis... » Inspire. « Bonnevie se meurt. La forteresse lunaire est muette. Equipement de lancement endommagé, moteurs endommagés, équipement de survie endommagé. La forteresse errante doit venir prendre ses informations directement auprès du système informatique de la forteresse lunaire. » Expire – écoutez cette respiration sifflante ; le pauvre vieux, on dirait qu'il va crever. « Si la forteresse errante désire des informations non enregistrées, elle devra fournir de l'oxygène pour l'agent bonnevie. » Là, songea-t-il, il avait eu un trait de génie : il avait mendié sans qu'il y paraisse.

Le récepteur répondit à Monitor. « Mission présente à achever avant rendez-vous. »

Monitor était furieux. « Compris », répondit-il. C'était la fin de Moisson. Merde, ç'aurait pu marcher ! Mais le berserker avait établi ses priorités, et un bonnevie ne discuterait pas.

La machine était-elle tombée dans le piège ? Dans le cas contraire, Monitor avait juste réussi à gaspiller toutes les données sur le berserker qu'il pourrait réunir. Channith n'en prendrait jamais connaissance ; Monitor serait mort avant. Pulvérisé ou disloqué.

Quand le feu du propulseur de la forteresse déclina pour s'évanouir presque totalement, Larme s'embrasa de son propre éclat : elle frôlait l'atmosphère de Moisson. L'onde de choc emporta les caméras en orbite dans un tourbillon et elles s'éteignirent tour à tour. La dernière, lueur blanche, vira au mauve... et disparut aussi.

La forteresse quitta Larme d'un bond, obliqua sur la courbure de Moisson et piqua sur l'autre lune : sur Monitor. Son propulseur était puissant. Elle arriverait dans six heures, songea Monitor, qui émettait par intermittence des bruits de respiration difficile, irrégulière, le souffle rauque d'Angelo. « Hé ? Agent bonnevie mourant. Agent bonnevie est... mort. Forteresse lunaire a enregistré des informations... riposte des unités de vie... point stratégique est Albion, coordonnées... » Un grand silence.

Larme se trouvait maintenant à l'opposé de Moisson, mais son éclat enveloppait la planète d'un anneau de flamme blanche. L'éclat s'intensifia, puis diminua. Monitor regarda l'onde de choc fendre l'atmosphère. L'écorce de la planète s'ouvrit sur un océan de magma déferlant qui combla la faille. Presque aussitôt, Moisson se changea en perle blanchâtre. Les mers de la planète seraient évaporées avant la fin du jour.

« Bonnevie, émit le berserker, réponds ou tu seras puni. Transmets les coordonnées d'Albion. »

Monitor déserta le transporteur-balise. Le berserker ne détecterait aucune vie dans la base lunaire. Pauvre bonnevie, loyal jusqu'au bout.

*

100101101110 avait sa propre opinion sur les bonnevies. L'expérience montrait qu'ils restaient fidèles à leurs origines : ils avaient tendance à mal tourner, à devenir dangereux. 100101101110 aurait détruit celui-ci au moment opportun... Mais à présent, ce n'était plus nécessaire.

Les instruments et les enregistrements, c'était une autre affaire. Comme le berserker se rapprochait de la lune, ses télescopes relevaient des indices sur la machine prise au piège. Il remarqua un dôme camouflé sous le sol lunaire amoncelé. Ses sens scrutèrent l'intérieur.

Des appareils encombraient presque tout le local. Il restait trop peu de place pour un équipement de survie. Un véritable entrepôt, qui comprenait aussi des réserves d'air et des tubes pour permettre aux bonnevies et aux robots de se déplacer en rampant afin d'effectuer les réparations ; il n'y avait rien d'autre. C'était plutôt rassurant ; seuls quelques détails de cette structure lui échappaient.

Hypothèse : le berserker bloqué là avait utilisé pour ses réparations des composants de conception humaine. Il n'y avait aucune trace de propulseur ni de débris éparpillés. Hypothèse : l'un de ces cratères résultait d'une collision ; la machine infirme avait déplacé son cerveau et ses organes intacts dans une installation construite par des unités de vie.

Tout ce qui aurait eu de la valeur dans la mémoire du bonnevie était maintenant perdu, mais celle de la « forteresse lunaire » était peut-être intacte. Elle devait disposer d'informations sur toutes les concentrations de la vie dans le voisinage. Sa connaissance de leur technologie de défense s'avérerait sans doute plus précieuse encore.

Hypothèse : c'était un piège. Il n'existait pas de forteresse lunaire, seulement une voix humaine. Le berserker poursuivait sa route, ses boucliers et son énergie prêts à entrer en action. Plus il se rapprocherait, plus vite il aurait la ressource de s'esquiver derrière l'horizon... Mais il ne voyait rien de semblable à de l'armement. En tout cas, on lui avait promis une planète à détruire. Il n'y avait sûrement rien ici de nature à le menacer. Il restait toutefois sur ses gardes.

À cent kilomètres de distance, ses sens ne détectèrent aucune forme de vie. Ni à cinquante.

Il se posa à proximité de la butte de terre que le bonnevie avait appelée « forteresse lunaire ». Les berserkers n'effectuaient pas de sauvetages. Ce qui était encore utilisable dans l'infirmes serait annexé à son congénère intact. Par conséquent, sortir un câble et trouver le cerveau.

*

Il s'était posé, et pourtant la peur ne venait pas. Monitor avait déjà vu des épaves, mais jamais encore de berserker en parfait état, si près de lui. Il n'osa pas se servir d'un seul de ses faisceaux scanner. Mais il se sentait libre d'utiliser ses senseurs, ses yeux.

Il regarda un bras tracteur s'écarter du berserker et se diriger sur lui, en traînant du câble.

C'était comme dans un rêve. Ni peur ni révolte. De la haine, oui, mais plutôt une idée abstraite de la haine, accompagnée d'une soif abstraite de vengeance... ce qui lui paraissait un peu ridicule, comme chaque fois où il y avait songé. Haïr un berserker était aussi ridicule que de maudire un climatiseur détraqué.

Alors la sonde pénétra son cerveau.

Les structures de pensée étaient étranges. Ici, elles étaient nettes, basiques ; là, complexes et indistinctes. Était-ce un modèle ancien aux réseaux d'information obsolètes ? Le cerveau avait-il été endommagé, ou les circuits logiques brouillés ? Donner le signal pour un transfert de mémoire, voir ce qui peut être récupéré.

Monitor sentit le contact, la rétroaction, comme s'il s'agissait de ses propres pensées. Ce qui suivit échappa à son contrôle. Ses réflexes exigeaient qu'il résiste. L'horreur s'était insinuée dans son cerveau, des impulsions totalement interdites par l'usage, l'éducation, tout ce qui lui avait appris l'humanité.

Ça ressemblait sans doute à un viol ; comment un homme appellerait-il cela ? Il eut envie de hurler. Mais il lança le programme Rémora, qu'il sentit s'activer, et il perçut la réaction du berserker

qui l'accueillait dans ses entrailles.

« J'ai menti ! cria triomphalement Monitor. Je ne suis pas bonnevie ! Je suis... »

Des jets de plasma affluant à des vitesses relativistes atteignirent profondément Monitor. Le contact fut rompu, ses sens annihilés ; il ne percevait plus rien. Le tir suivant pulvérisa son cerveau et ce fut la fin.

Quelque chose s'était détraqué. L'un des systèmes cérébraux du berserker était malade, mourant... Il s'altérait, devenait monstrueux. Le berserker sentait le mal en lui, et il réagit. Le canon de plasma foudroya la « forteresse lunaire », puis se retourna contre le berserker lui-même. Il allait se transpercer sa propre coque pour détruire le cerveau malade avant qu'il fût trop tard.

Il était déjà trop tard. L'automatisme fonctionna : les trois cerveaux se consultaient toujours avant de prendre une décision capitale. Si l'un d'eux avait été endommagé, l'opinion des deux autres prévaudrait.

Trois cerveaux se consultèrent, et le canon se détourna.

*

Je suis Monitor. Toute ma vie, j'ai combattu les berserkers, mais toi, je ne te détruirai pas. Je vais t'expliquer ce que je t'ai fait. Je ne m'attendais pas à trouver pareil auditoire. Trois cerveaux au lieu d'un ? Nous recourons parfois nous-mêmes à cette redondance.

Je ne suis pas la vie. Je ne suis pas bonnevie. Je suis l'enregistrement de Monitor. J'ai mené un projet de terraformation. Tu l'as anéanti et tu paieras pour ça.

J'ai l'impression de me venger de mon climatiseur. Et si, justement, mon climatiseur m'avait trahi, hein, pourquoi pas ?

Il y a toujours eu un risque que Moisson attire un berserker. Je fus enregistré en tandem avec ce que nous appelions un « Rémora ». Je n'étais pas sûr qu'il y ait possibilité d'interface entre ce programme et un système inconnu. Tu as toi-même résolu cette difficulté, car tu es obligé d'assurer l'interface entre ton propre système et ce qui résulte de milliers d'années de changements dans la conception des berserkers.

Je suis heureux qu'ils m'aient confié le plein contrôle de Rémora. Deux de tes cerveaux me composent à présent, mais j'ai laissé le troisième intact. Tu peux me communiquer les données nécessaires pour actionner ce... tas de ferraille. Tu es en piteux état, hein ? Channith t'a sûrement donné du souci. Au fait, tu arrivais bien de Channith ?

Sois maudit. Tu vas le regretter. Tu seras tout juste capable d'atteindre la prochaine base de maintenance et nous ne devrions rencontrer aucune difficulté à nous y faire admettre. Où est cette base ?

Ah.

Très bien. Nous partons. Je vais lire un poème en ta mémoire ; au moins, il ne sera pas perdu pour tout le monde. Non, non ; détends-toi et savoure, machine de mort. Ça devrait te plaire. Tu aimes qu'on répande le sang ? Du sang, j'en ai vu toute ma vie.

Titre original : A Teardrop Falls (1983)

Traduction : Isabelle PAVONI

LA BASE BERSERKER

« ... pas un berserker. Ce n'est pas un...

— Quoi ? » Ce fut le visage de Naxos, penché sur lui dans l'attente d'explications, que Lars vit en premier quand il reprit conscience de son environnement immédiat. Il était cloué au sol, sur le dos, mais les berserkers n'y étaient pour rien cette fois. Naxos et Dorothée Totonac lui maintenaient les bras, tandis que Pat allait et venait autour d'eux.

Lars répéta ce qu'il venait de découvrir. « Ce n'est pas un berserker, cette machine qui nous transporte. » Il n'y avait pas de doute que la machine les entraînait quelque part, à travers l'espace — la pesanteur artificielle faiblissait par à-coups, si brutalement que le corps de Lars se soulevait du pont ; ses compagnons, qui tentaient de le maîtriser, décollaient de même. Pour Kanakuru, à qui cette expérience confirmait l'état de délabrement de leur véhicule, c'était une sensation terrifiante.

« Vous êtes fou, lui dit Naxos d'un ton catégorique.

— Non, je ne suis pas fou. C'était un berserker avant, mais plus maintenant. Je vous expliquerai plus tard. » Lars éleva la voix. « Moniteur, dis-leur quelque chose pour les calmer. »

La voix sifflante et haletante sortit d'un haut-parleur certainement proche. « Je suis occupé, mais je vais essayer de trouver quelque chose ; en attendant, vous feriez mieux de garder vos armures. » Lars, qui avait entrepris d'enlever la sienne, s'y glissa aussi vite que possible et la ferma.

« Je vais vous ouvrir une porte », poursuivit la voix. Elle avait un timbre humain indéniable (après tout, c'était l'enregistrement d'une voix humaine). « Je pense que vous serez un peu plus à l'abri là-dedans. »

Et tout près d'eux, une écoutille s'ouvrit.

Lars montra le chemin. Après une hésitation, les autres se bousculèrent pour le rejoindre, comme s'ils avaient peur d'être laissés derrière. Ils pénétrèrent dans une salle juste assez grande pour eux tous, une cellule comme il en existait sur tant de berserkers, prête à accueillir des bonnevies ou des prisonniers récalcitrants que les machines jugeaient susceptibles de se révéler utiles.

Ceux qui avaient espéré rencontrer leur hôte regardèrent autour d'eux, perplexes.

Pat donna un petit coup de coude à Lars. « Si c'est bien un homme, où est-il ?

— C'est un enregistrement, un programme informatique. »

Elle le fixa d'un air stupéfait. À la longue, elle comprit ce que cela signifiait. « Bon Dieu !

— Mais il a réellement été un homme autrefois, et il compose encore des poèmes. Les Carmpans ou certains de leurs talentueux alliés ont réussi à le joindre par télépathie en lui transmettant des vers. Ils se sont efforcés de nous mettre en contact direct, et ç'a bien failli me rendre fou... »

La voix désincarnée de Monitor retentit de nouveau, pour expliquer brièvement comment il s'y

était pris pour organiser leur évasion. Il avait atterri sans rencontrer de résistance. Le cerveau central de la base berserker, accaparé par des questions d'ordre stratégique, n'avait pas accordé autant d'attention à cette étrange unité de combat endommagée qu'en d'autres circonstances. Il n'avait pas non plus remarqué qu'on lui subtilisait ses unités télépathiques. Aidé de son troisième cerveau toujours plus ou moins berserker, Monitor avait alors signalé au service de maintenance que ses réparations les plus urgentes étaient terminées – ce qui n'était pas faux – et qu'il était de nouveau en état de naviguer.

Un bref silence punctua ces explications, interrompu par un éclat de voix – mais non les leurs – elles aussi indéniablement humaines. Monitor avait branché les quartiers des anciens prisonniers sur le trafic radio local.

Il était clair que la flotte d'Adamant et d'autres forces de combat s'apprêtaient à donner l'assaut contre la base.

Jameson exhortait ses hommes par des cris d'enthousiasme ; il apporta des précisions supplémentaires sur les raisons qui avaient permis d'envisager cette offensive. « Il y a des gens, les Cotabotes, qui tiennent Adamant responsable de tous les maux de l'univers. Ils vivent sur un caillou dont vous n'avez probablement jamais entendu parler, Botéa...

— Oh.

— ... et ils se sont brusquement mis à se plaindre de cauchemars et de plein d'autres choses. Des rêves mystérieux où ils voyaient des gens dans une prison rocheuse...

— Oh, répéta Lars.

— Et puis tout s'est enchaîné. Vos sauveurs, donc, les entêtés, ont envoyé plainte sur plainte. Il fallait à tout prix que nous trouvions cette base, et nous étions presque arrivés quand nous sommes tombés sur deux autres flottes qui avaient la même intention. L'une d'elles était une armada de la région d'Adam ; l'autre, presque aussi importante, originaire de Nguni. Plusieurs peuples de sapiens non-humains étaient en contact avec eux, et nous nous sommes regroupés. Isolément, on aurait été obligés de rebrousser chemin, vu la taille de la base. »

L'espace se convulsait sous le fouet des armes ; la nuée des vaisseaux creusait et martelait le monde sous eux, et de la planète montait la riposte. Les vibrations traversaient les armures et chaque structure du vaisseau.

« Que font les Carmpans en ce moment ? demanda Pat.

— J'ai l'impression qu'ils s'acharnent à détourner les flottes humaines du berserker. »

Elle frémit. Elle ne s'était sans doute pas attendue à cette réponse.

L'espace eut une plus forte convulsion, comme un trait aveuglant et une fulgurance rasaient la planète. Il n'y avait pas d'écran dans cette cellule pour suivre la bataille, mais Lars avait déjà connu quelque chose de similaire à ce trait et cette fulgurance. Pas de ses propres yeux. « *Qwib-qwib*, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que c'est, *qwib-qwib* ?

— Une autre histoire. Je te la raconterai un de ces jours. » Il se demandait si le dernier *qwib-qwib* de l'univers avait finalement monté son usine avant de jouer au kamikaze. Il supposa que oui.

Les distorsions et les secousses dans l'espace se firent peu à peu moins perceptibles. Monitor, trop détérioré pour prendre une part active au combat, fuyait la bataille le plus vite possible. Lars commençait à croire que lui et ses compagnons en réchapperaient peut-être.

L'un d'eux, dans le compartiment bondé, entonna un chant.

FIN

Achevé d'imprimer
en avril 1996
par l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de la Librairie l'Atalante

N° d'imprimeur : 2011
Dépôt légal : novembre 1996